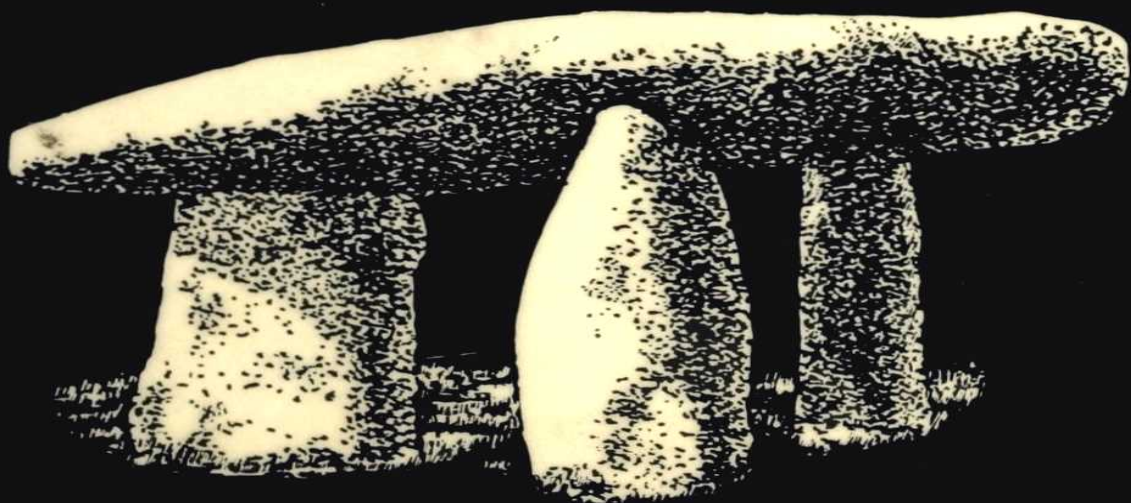


FERNAND NIEL

connaissance DES mégalithes



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

Les monuments mégalithiques, dolmens et menhirs, sont très nombreux dans l'Ancien Monde. Depuis l'Irlande, la Bretagne et les Asturies, jusqu'en Corée, on en compterait peut-être cent mille. Malgré tout, ils sont mal connus.

Voici l'un des rares ouvrages de synthèse sur ces mystérieux vestiges. Avec objectivité, Fernand Niel étudie les problèmes qu'ils nous posent, problèmes peu ou mal résolus, ou encore passés sous silence. On ne doit pas l'oublier, les mégalithes restent la plus grande énigme de la préhistoire, et si ce livre ne résout pas cette énigme dans sa totalité, il apporte à sa solution une contribution des plus sérieuses, sinon la plus importante parue à ce jour. Pour beaucoup, ces pages seront la révélation d'un monde étrange où, il y a au moins cinq mille ans, des hommes savaient jongler avec des dizaines de tonnes. Et l'on s'interrogera avec l'auteur : par qui ces monuments ont-ils été construits ? Quand ? Pourquoi ? Comment ?

FERNAND NIEL

**CONNAISSANCE DES
MÉGALITHES**

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

*Aucune voie royale n'a été découverte, pour nous
donner l'explication de nos antiquités mégalithiques.*

James FERGUSON.

*Rares sont les hypothèses archéologiques qui ont pu
devenir des certitudes ; trop nombreuses, par contre,
celles qui, passant à l'état de dogmes, constituent de
sérieux obstacles au progrès.*

Commandant DEVOIR.

AVERTISSEMENT

Cette étude est limitée aux seuls monuments *mégolithiques*. N'y sont donc pas compris les « cistes », simples sarcophages, composés de pierres de faibles dimensions, et les « dolmens à fausse coupole », que l'on pourrait qualifier de « semi-mégolithiques », formés souvent de murettes en pierres sèches et de grosses dalles. L'archéologie moderne englobe, en effet, ces monuments dans ceux que l'on qualifie de *mégolithiques*, alors qu'ils ne méritent guère cette appellation. Mieux, y sont assimilées aussi les grottes sépulcrales et, en général, tout ce qui constitue une tombe préhistorique. De la sorte, un monument aussi impressionnant que le dolmen de Mettray est mis sur le même plan qu'une petite grotte renfermant quelques vestiges des époques néolithiques ou autres. N'étant pas préhistorien officiel, nous n'adopterons pas ce point de vue, assez curieux par ailleurs.

Nous n'acceptons pas non plus les affirmations gratuites, non étayées par des faits et, pas davantage, les solutions trouvées sur le papier, même s'il s'agit d'opinions émises par des personnes « hautement qualifiées ». En somme, nous nous limitons à ce que tout le monde peut lire, voir, compter et mesurer. Point de vue simpliste, dira-t-on ? Soit ; mais peut-être pas aussi simpliste que d'interpréter la belle allée couverte de Bagneux, à travers quelques tessons de poterie ou d'éclats de silex.

Ce livre est le résultat de très nombreux travaux exécutés sur le terrain, de longues recherches en bibliothèques et, bien entendu, de voyages ou de déplacements extrêmement variés. Tout cela s'est étagé sur plus de trente-cinq années et, naturellement, nous ne donnons ici qu'un résumé de la documentation recueillie au cours d'un aussi long délai. Il en est de même pour les observations faites sur les lieux.

Toutefois, ce résumé contient, pensons-nous, l'essentiel du problème posé par ces mystérieux monuments. Il permettra sans doute au lecteur d'avoir une idée précise de ce problème, l'un de ceux qui sont loin d'être résolus à la satisfaction générale. Enfin, nous n'avons esquivé aucune difficulté ; nous n'avons pas éludé les questions qui se sont imposées à

nous, le jour où, pour la première fois, nous avons été en présence d'un véritable monument mégalithique.

Quand ? Pourquoi ? Par qui ? Comment ?

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS SUR LES
MONUMENTS MÉGALITHIQUES

TERMINOLOGIE

L'expression « monuments mégalithiques » ou, plus simplement « mégalithes » (du grec $\mu\epsilon\gamma\alpha$ = grand et $\lambda\iota\theta\omicron\varsigma$ = pierre), sert à désigner un ensemble de monuments de pierres brutes, parfois légèrement dégrossies, édifiés voici environ quatre ou cinq millénaires, peut-être bien davantage, en diverses régions de l'Ancien Monde. Ces monuments sont très nombreux, très divers, mais se laissent ramener à deux types principaux, le type menhir et le type dolmen. Les premiers sont les plus simples, puisqu'il s'agit de pierres fichées en terre. Les seconds sont un peu plus compliqués. En gros, ils se composent de pierres posées de chant sur le sol, délimitant entre elles un certain espace, lequel est recouvert d'une « table » ou d'une dalle de même nature. Tout cela sera précisé par la suite. De toute façon, le qualificatif « mégalithique » est heureux, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer, dans ce genre de monuments, des blocs de cinquante et soixante tonnes.

Cette expression est entrée officiellement dans le vocabulaire de l'archéologie préhistorique, à l'occasion du Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistoriques, tenu à Paris en 1867, mais on l'employait depuis longtemps à la Société polymathique du Morbihan. C'est un archéologue de Vannes, René Galles, qui la proposa, pour remplacer celle de « monuments celtiques » utilisée jusque-là. L'expression « monuments mégalithiques » englobe donc à la fois, les monuments du type dolmen et ceux du type menhir.

Ces deux derniers termes ont donné lieu à quelques critiques, bien peu justifiées à notre avis. On peut lire dans le manuel de Déchelette :

« Les celtomanes du XVIII^e siècle avaient désigné (les monuments mégalithiques) par des dénominations tirées du bas breton, ignorant non seulement que leurs constructeurs ne parlaient sans doute pas la langue celtique, mais encore que le breton moderne diffère du celtique ancien autant que le français du latin. Néanmoins, ces appellations sont demeurées usuelles en France et ont été adoptées dans le vocabulaire scientifique. »

Elles ont été employées pour la première fois par Legrand d'Aussy, dans son mémoire sur les Anciennes sépultures nationales, lu devant l'Institut de

France, le 7 ventôse an VII : « On m'a dit qu'en bas breton, les obélisques bruts (nommés en France pierres levées, pierres debout, hautes bornes) s'appellent *Ar-Men-Hir* (la pierre longue). J'adopte d'autant plus volontiers cette expression, qu'avec l'avantage de m'épargner des périphrases, elle m'offre encore celui de présenter à l'esprit un sens précis et un mot dont la prononciation n'est pas trop désagréable... Le citoyen Coret (La Tour d'Auvergne), dans son livre *Origines Gauloises*, parlant de l'une de ces tables qu'on voit à Locmariaquer, dit qu'en bas breton, on l'appelle *Dolmin*. Je saisis de nouveau cette expression qui m'est nécessaire... J'adopte donc le mot de *Dolmine* pour désigner les tables dont je parle. »

Et Déchelette ajoutait :

« L'emploi de ces deux termes fut aussitôt popularisé par les Mémoires de l'Académie celtique, en même temps que les doctrines celtomanes dont s'inspiraient les membres de cette compagnie... »

Sans aucune prétention à vouloir ressusciter la défunte celtomanie, nous nous rangeons aux côtés de Legrand d'Aussy, pour l'emploi des termes « dolmen » et « menhir ». Ce n'est pas une raison, parce que les celtomanes se sont trompés, en attribuant les monuments mégalithiques aux Celtes, pour admettre qu'ils se sont également trompés en adoptant les deux termes indiqués ci-dessus. Au contraire, ces expressions semblent particulièrement bien choisies. Elles viennent de la Bretagne, la terre classique des mégalithes, celle où l'on trouve l'ensemble de ces monuments le plus beau du monde. D'ailleurs, quoi de plus naturel que de comparer un dolmen à une table de pierre et de dire, d'un menhir, que c'est une pierre longue ?

A notre connaissance, aucune autre expression de remplacement n'a été officiellement proposée. Certes, on aurait tendance à employer quelque autre terme comme « tombe mégalithique », ou « sépulture mégalithique », pour désigner un dolmen, mais ce dernier mot a la vie dure et nous ne pensons pas qu'il soit démodé de sitôt. Du reste, nous le verrons, il est également employé en de nombreux pays étrangers. Remarquons qu'il n'existe aucun terme d'origine et général, pour désigner les monuments mégalithiques, malgré l'ampleur de leur dispersion géographique. En France et dans le reste de l'Ancien Monde où l'on en trouve, même dans les régions à forte densité, on ne rencontre jamais une expression que l'on pourrait faire remonter à l'époque de leur construction. Il s'agit toujours de termes relativement récents. Avant l'emploi des mots « dolmen » et « menhir », on ne voit pas non plus apparaître un qualificatif général. Que

l'appellation d'origine se soit perdue, à la condition qu'il en ait existé une, cela n'a rien d'extraordinaire, mais le fait n'en est pas moins remarquable, car il est commun à toutes les régions mégalithiques.

Les Celtes ont vu les dolmens et les menhirs. Ils les ont peut-être adoptés et utilisés et pourtant, ils ne nous ont rien laissé pour les désigner. C'est encore plus étonnant de la part des Romains, puisqu'à leur époque, ces monuments étaient plus nombreux et plus visibles qu'ils ne le sont de nos jours. Les Arabes, eux aussi, en ont vu en Palestine, en Afrique du Nord et en Espagne, sans rien inventer non plus. Il semble donc que partout et toujours, on se soit limité à des désignations locales, se rapportant à l'aspect du monument, à une tradition ou à une légende. Il semble encore, que pour si loin que l'on remonte dans le passé, les monuments mégalithiques furent toujours une énigme. La seule exception se rapporterait aux Hébreux, qui employèrent le mot « beth-el » pour désigner certaines pierres dressées dans un but religieux (voir plus loin, le chapitre *Les béthyles*).

Contentons-nous donc des termes généraux « dolmens » et « menhirs ». Les monuments mégalithiques ne se limitent pas à de simples tables de pierre, posées sur supports verticaux, ou à des blocs isolés, fichés dans le sol. Fréquemment, les montants des dolmens dessinent deux files, plus ou moins longues, de sorte qu'une table ne suffit pas à les recouvrir. Il y en a plusieurs et l'on appelle de tels monuments des « allées couvertes ». Cette expression semble avoir été employée pour la première fois, vers 1860, par un archéologue français, Arcisse de Caumont. Mais la distinction entre un dolmen et une allée couverte demeure parfois indéterminée.

Les menhirs peuvent être groupés pour représenter certaines figures sur le terrain. Rangés en file, ils forment un « alignement ». S'ils dessinent un cercle, une ellipse, un rectangle ou toute autre figure, on a un « cromlech ». Les Anglais n'utilisent presque pas le mot « dolmen », ou l'ont abandonné. Ils disent *Chamber tomb* ou *Burial chamber* (chambre sépulcrale). Du reste, cela fait plus savant, plus « archéologique ». Le mot « cromlech » était usité en Angleterre, avec la signification de « dolmen », dès l'an 1603, presque deux siècles avant que ce dernier terme ne se répande en Europe. C'est pourquoi, également, les Anglais se servent de l'expression *Stone circle*, pour désigner un cercle de pierres dressées. Ils sont d'ailleurs imités par d'autres archéologues étrangers. En Suède, on dit *Stensaittningar* = enceinte de pierres et, en Hollande, *Steenhopen* = cercle de pierres. Quant aux Espagnols, ils emploient notre terme « cromlech », dans un sens

désormais consacré par l'usage. Malgré son caractère douteux du point de vue étymologique, nous appellerons donc *Cromlech* tout ensemble de menhirs délimitant une surface, dessinant une figure plus ou moins géométrique sur le terrain.

LÉGENDES — LES FÉES

Les monuments mégalithiques ont toujours frappé vivement l'imagination des hommes. Devant un dolmen, l'esprit le plus fruste comprend, tout de suite, qu'un tel ensemble n'est pas le fait de la nature. Il se rend compte très vite, qu'il fallut une somme énorme d'efforts pour dresser à la verticale certains menhirs ou pour poser une dalle sur ses supports. Le paysan dont la chaumière était voisine d'un grand dolmen, se sentait bien incapable de remuer de tels blocs, même si tous les hommes des hameaux qui constituaient son horizon, venaient à son aide. Dès lors, quoi de plus normal que de le voir attribuer ces monuments à des êtres surnaturels ?

Il y avait aussi les souvenirs de plus en plus imprécis d'une lointaine mythologie. Les forêts, les causses, les landes étaient peuplés d'êtres mystérieux, invisibles, mais qui ne décidaient pas moins du bonheur ou du malheur des hommes. Géants, nains, fées et autres hantaient ces lieux, et la croyance en ces êtres mystérieux dut être bien tenace, puisque le christianisme demeura impuissant à la supprimer totalement. A ce sujet il est un fait remarquable : En France, c'est justement dans les régions à forte densité mégalithique que le christianisme est le plus répandu et où, par contre, demeurent le plus de souvenirs de cette lointaine mythologie. Il n'est pas certain qu'aujourd'hui, elle ait totalement disparu. A une époque très lointaine, impossible à préciser, mais certainement antérieure au christianisme, les dolmens et les menhirs furent donc assimilés, plus ou moins directement, à ces êtres mystérieux. Parmi eux, les fées occupent sans doute le premier rang.

Qu'étaient les fées ? Le mot est tiré du latin « fata » = déesse de la destinée (en italien, « fata » également), mais il est probable que les fées furent apportées par les Celtes. Du reste, on les retrouve, sous d'autres noms il est vrai, *Hathors*, *Parques*, *Elfes*, *Nornes*, *Trolls*, etc., dans la plupart des anciennes mythologies. Les fées avaient le pouvoir de douer les hommes à leur naissance et influaient, à l'occasion, de façon redoutable ou bienfaisante sur le cours de leur existence. Il se pourrait que la notion de l'« ange gardien » trouve son origine ou, du moins, une certaine influence

dans les fées. Mélusine, Urgèle, Viviane, Morgane sont restées les plus célèbres, et il suffit de lire Perrault pour comprendre jusqu'où s'étendait leur pouvoir. Ne soyons donc pas surpris de les voir associées aux dolmens et aux menhirs. Les fées n'en étaient pas à un coup de baguette magique près, pour soulever et transporter des blocs de plusieurs dizaines de tonnes. Le nombre des monuments mégalithiques assimilés aux fées dut être considérable. Il y a une centaine d'années, « grotte aux fées » était bien souvent synonyme de « dolmen ». On disait qu'à tel endroit, il y avait une « maison des fées », sans autre explication, comme on aurait dit : on y voit un dolmen ou une allée couverte. Par exemple, un ancien répertoire des communes de France, datant de 1864, signale, parmi des dizaines de renseignements identiques qu'à Surzur (Morbihan), existent des « menhirs celtiques » et « deux roches aux fées en ruine ». Il faut entendre, tout simplement, des menhirs et deux dolmens en ruine. Cette désignation est encore fréquente avec ses variantes dialectales. *Fados, Fades, Fadas, Fadettes, Mascos, Fadarelles, Donas Encantadas* (en Catalogne), et l'on relève au hasard :

LA MAISON DES FÉES : dolmens de Miré (Maine-et-Loire), de Soumont et de Saint-Maurice (Hérault), de Genillé (Indre-et-Loire), etc. En Auvergne et en Languedoc, plusieurs dolmens sont les « oustal » ou « houstau de las fados », la maison des fées.

LA ROCHE AUX FÉES : dolmens de Le Gouray et de Plerneuf (Côtes-du-Nord), de Duneau (Sarthe).

LA PIERRE DES FÉES : menhir de Silli-en-Goufern (Orne), de Courcelles (Aisne), de Douadic (Indre), de Saint-Micaud (Saône-et-Loire), de Naillac (Creuse), le grand menhir de Locmariaquer (Morbihan), etc.

LA CABANE DES FÉES : dolmens de Saint-Cergues (Haute-Savoie), de Beynat (Haute-Vienne), de Felletin (Creuse). Ce nom ne plut sans doute pas au président de Saint-Fargeau, exilé à Felletin en 1771, qui appela ce dernier dolmen « la cabane de César ».

LA GROTTA AUX FÉES : dolmens de Saint-Just (Ille-et-Vilaine), de Mettray (Indre-et-Loire), etc.

LA TABLE DES FÉES : dolmen de Frénicourt (Pas-de-Calais).

LA TOMBE DES FÉES : dolmen de Pinols (Haute-Loire).

LE FOUR DES FÉES : dolmens d'Arnac-la-Poste (Haute-Vienne), d'Aulon (Creuse).

L'ANTRE DES FÉES : dolmen de Mourioux (Creuse).

Lou BERTEL DE LAS FADOS (le fuseau des fées) : dolmen de Sainte-Hélène (Lozère).

LA CHAMBRE DES FADETTES : dolmen de Fargues (Lot-et-Garonne).

LA PIERRE FADE : dolmen de Saint-Maurice de Crocq (Creuse).

LA QUENOUILLE DES FÉES : menhir de Simandre (Ain).

LE CREUX DES FÉES : dolmen de Saint-Saviour (Guernesey).

LA FÉE QUI FILE : menhir de Morey (Côte-d'Or).

Le menhir de la Chapelle-sous-Brancion (Saône-et-Loire) est appelé *La Fa*, la fée et les deux dolmens de Saint-Pierre des Tripiers (Lozère), sont les *Clapas de las fados*, « les tas de pierres des fées ».

Le rôle des fées ne s'est pas limité à baptiser des monuments mégalithiques. L'allée couverte d'Essé (Ille-et-Vilaine) a été construite par des fées, qui ont apporté les pierres sur leur tête et dans leur tablier, tout en filant leur quenouille. Elles ont aussi apporté celles du dolmen de Saint-Aigny (Indre), ainsi que les menhirs des alignements de Pleslin (Côtes-du-Nord). Un menhir de Guernesey a été élevé par des fées, ainsi que celui d'Urou (Orne). Le dolmen de Genillé (Indre-et-Loire) leur sert de demeure et elles y viennent tous les soirs. La nuit, elles dansaient autour du dolmen de Sainte-Cécile-du-Cayrou (Tarn), sur la table du dolmen de Saint-Gelven (Côtes-du-Nord) ou autour des menhirs de Brennilis (Finistère), de Château-Lavalière (Indre-et-Loire) et du menhir de la montagne du Bourg d'Oueil (Haute-Garonne), curieusement appelé la « pierre de Pierrefitte », la *Peyra de Peyrahita*.

Le dolmen de la Jarne (Charente-Maritime) a été construit par la fée Mélusine. Près de Ceyrac (Aveyron), est un dolmen appelé la *Cabano de los mascos*, la cabane des fées, parce qu'elles ont apporté les pierres au bout de leur quenouille et, pendant la nuit, elles se livraient à de fantastiques sarabandes autour du monument. Les fées ont aussi le pouvoir de faire danser le menhir de Monsireigne (Vendée). A minuit, la nuit de Noël, elles l'apportaient sans bruit, dans la rivière voisine, pour le baigner. Grâce au pouvoir d'une fée, les menhirs jumelés Jean et Jeanne de Runello, à Belle-Isle, peuvent de temps en temps se rapprocher l'un de l'autre. C'étaient autrefois des amants, que les druides firent transformer en rochers par les sorcières. Nul ne peut voir ce rapprochement, car il serait écrasé par les

rochers. Au Viala-du-Pas-de-Jaux (Aveyron), près du dolmen des Fadareilles, on s'empara d'une fée au moment où elle mettait ses bas rouges ; on l'enferma dans une maison, que l'on montrait encore en 1880, mais elle parvint à s'échapper...

Beaucoup de légendes relatives aux fées ont été transformées sous l'influence de l'Église. De ce nombre sont, croyons-nous, certaines qui se rattachent à la Vierge. Par exemple, la Sainte Vierge a porté les pierres du dolmen de Pérignagols (Aveyron), une sur la tête et une sous chaque bras, tout en filant sa quenouille. Il en est de même pour le dolmen de Labastide-Rouairoux (Tarn). Une remarque en passant : de telles légendes semblent bien montrer que les dolmens en question ont toujours été composés de trois éléments, une table et deux montants. Les interprétations issues de la naïveté populaire sont susceptibles d'apporter parfois un renseignement intéressant.

Peut-être, pourrait-on rattacher également aux fées, les monuments dont le nom rappelle un personnage féminin non précisé : la *Chaise à la dame* (menhir de Saint-Pierre-du-Champ, Haute-Loire), la *Pierre de la femme* (menhir de Saint-Georges-sur-Moulon, Cher), la *Pierre-femme* (menhir de Champagnac, Creuse). Le dolmen de la Lande-Saint-Siméon (Orne), est la *Pierre à la demoiselle* et reste le séjour d'un fantôme mystérieux.

LÉGENDES — GARGANTUA

Avec le nom de Gargantua, lié à de très nombreux monuments mégalithiques, une première lueur nous éclairerait peut-être sur leur origine, si nous étions un peu mieux renseignés sur ce personnage. Son nom se retrouve dans presque toutes les régions de France, où il existe des dolmens et des menhirs. Citons seulement :

LE GRAVIER DE GARGANTUA (menhir de Croth, Eure-et-Loir).

LE TOMBEAU DE GARGANTUA (dolmen de Corlay, Côtes-du-Nord).

LE PALET DE GARGANTUA (dolmens de Tavers, Loiret ; de Crouzilles, de Charmizay et de Brizay en Indre-et-Loire ; de Puylaurent, Lozère ; de Allyes, Eure ; de Nottonville, Eure-et-Loir, etc.).

LA DENT DE GARGANTUA (menhir de Saint-Suliac, Ille-et-Vilaine).

LA PIERRE OU LE CAILLOU DE GARGANTUA (menhirs de Doingt, Somme ; de Port-Mort, Eure), etc.

L’AFFILOIR DE GARGANTUA (menhir de Cramenil, Orne).

LE VERSIAU DE GARGANTUA (menhir de Bois-les-Pargny, Aisne).

LA BOGUE DE GARGANTUA (menhirs de Draché et de Paulmy, Indre-et-Loire).

LE PENDANT D’OREILLE DE GARGANTUA (menhir troué de Guitancourt, Seine-et-Oise).

Les deux menhirs de Saint-Pierre-d’Oloron sont la « cuiller » et la « galoche » de Gargantua ; le menhir de plévenon, Côtes-du-Nord, son « aiguille » ; le dolmen de Vitrac, Dordogne, sa « boule » ; le menhir de Plessé, Loire-Atlantique, sa « gravelle » ; le menhir de Cap-Fréhel, Côtes-du-Nord, sa « canne » ; le menhir de Treillères, Loire-Atlantique, sa « galoche » ; le menhir de Borest, Orne, sa « queue » ; le menhir d’Avallon, Yonne, son « petit doigt » ; le dolmen de Fargues, Lot-et-Garonne, son « lit », etc. Le menhir de Loqueltas, en Morbihan, est le « fuseau de la femme de Gargantua » et le grand menhir d’Avrillé, en Vendée, la « minche » de son jeu de palet. Il est évident qu’elles ne doivent rien au personnage littéraire bien connu. Pour expliquer le nom de son

héros, Rabelais se livre à un jeu de mots d'un goût assez douteux : « que grand tu as ». Il en fait d'ailleurs de même pour « Beauce » et « Paris ». Mais il est probable que Rabelais a pris le nom de son héros dans des légendes populaires, sans doute plus répandues à son époque que de nos jours. Et il avait vu des dolmens, puisqu'il attribue la construction de l'un d'eux à Pantagruel :

« Pantagruel vint à Poitiers pour estudier ; auquel lieu, voyant que les escholiers estoient aulcunes fois de loisirs et ne savoient à quoi passer le temps, en eut compassion. Et ung jour, print d'un grand rochier une grosse roche ayant environ de douze toises en quarré, et d'épaisseur quatorze pans, et la mist sur quatre piliers au milieu d'un champ, bien à son aise, afin que les dictz escholiers, quand ils ne sauroient aultre chose faire, passassent temps à monter sur ladicte pierre, et là bancqueter, à force flacons, jambons et pastés, et escrire leurs noms dessus avecques ung cousteau ; et de présent. l'appelle-on la pierre levée. »

Il doit s'agir du dolmen de Poitiers, dont un dessin parut dans un ouvrage du XVI^e siècle, intitulé *Theatrum urbium*, etc., par Georges Braun, archidiacre de Dortmund et doyen de Notre-Dame de Cologne. C'est l'une des plus anciennes représentations de dolmens que nous connaissons.

Dans un livre intitulé *Topographia Hibernae*, un écrivain gallois du XII^e siècle, Girard le Cambrien, cite un *Gurguntius Filius Illius Beleni*, qui aurait régné sur la Grande-Bretagne, bien longtemps avant l'arrivée de Jules César. Un autre écrivain de la même époque, Geoffroy de Monmouth (le même qui écrivit sur Stonehenge), après avoir longtemps parlé de *Belinus*, consacre des pages à son fils et successeur *Gurgunt*. Belinus ou Belenus était l'Apollon des Celtes, c'est-à-dire le dieu-soleil. Ainsi, on a lieu de penser que Gargantua était lié aux mythes solaires et qu'il était connu, non seulement en France, mais aussi en Angleterre.

Il s'agit donc bien d'un personnage mythique, antérieur à Rabelais. Au siècle dernier, les paysans qui racontaient les légendes gargantuines, ne connaissaient certainement pas Pantagruel ou Panurge, pas même Rabelais. Comment expliquer la dispersion de ces légendes, dont l'aire de distribution coïncide presque avec celle des fées ? A l'exemple de l'Hercule des Grecs, Gargantua représente peut-être un peuple, un peuple étranger, qui sut exécuter, ou faire exécuter des travaux passant pour extraordinaires aux yeux des habitants.

On peut sans doute assimiler à Gargantua, pour une bonne part, le ou les « géants ». Aux environs de Rouen, une pierre connue sous le nom de « chaise de Gargantua » est appelée *Cathedra Gygantis* dans une charte du XII^e siècle. Le dolmen de Mauvières (Indre) est en même temps le *Palet de Gargantua* ou des *géants*. En ce qui concerne les monuments mégalithiques, les dénominations où rentrent les géants sont assez nombreuses, surtout dans le Massif central : le *Lit du géant* (dolmen d'Allenc, Lozère), la *Tombe du géant* (dolmen de Sept-Fonds, Tarn-et-Garonne ; de La Parade, Lozère), les *Pierres du géant* (menhirs de Chaussenac, Cantal ; de Saint-Georges et de Lévejac, Lozère), etc. L'allée couverte de Saint-Goazec, Finistère, était habitée par un géant et sa fille, et celle de Commana, dans le même département, était le *Tombeau, des géants*.

Les géants ont-ils réellement existé ? A notre avis, il est permis de se poser la question, étant donné, surtout, la quasi-universalité de ce mythe. Faut-il entendre des êtres supérieurs en taille et en force, dont le souvenir serait resté chez des peuples très divers et séparés, souvent, par de grandes distances ? Nous nous trouvons, du moins le semble-t-il, devant un phénomène analogue à celui du déluge, c'est-à-dire devant des notions, identiques chez plusieurs nations, lesquelles, apparemment, n'eurent pas de contact direct entre elles. Où n'est-il pas question des géants ? La Bible elle-même n'y échappe point¹. Nous ne discuterons pas plus longuement de ce problème, que, seule, la découverte d'ossements correspondant à des surhommes trancherait de façon définitive².

Enfin, signalons l'appellation du roi des dolmens, celui d'Antequera, en Andalousie, la *Cueva de Menga*. On ne sait trop ce qu'était ce Menga ou Mengal, mais il s'agit certainement d'un être légendaire, un peu analogue à notre Gargantua. Aucune tradition, aucune légende ne se rattache au magnifique dolmen d'Antequera, sinon ce. nom de Menga. Cependant, un peu au nord, entre Baena et Bujalance, il existe un menhir, la *Piedra de las virgenes*, sur lequel on chantait autrefois une très vieille chanson :

Jilica jilando
Puso aqui este tango (tejo ?)
Y Menga Mengal
Le volvio a quitar

(Jilica en filant, a mis ici ce palet et Menga Mengal est revenu pour l'enlever.)

Ces paroles semblent associer une fée et un géant à un même monument. Le dolmen de Fargues, dans le Lot-et-Garonne, que nous avons dit être le « lit de Gargantua », est aussi une « chambre des fées ».

LÉGENDES — SUPERSTITIONS ET COUTUMES

On comprend sans peine que les monuments mégalithiques aient été attribués souvent à des êtres mystérieux, invisibles, mais doués d'un pouvoir surnaturel. Parmi ces êtres, figurent les nains. Ils jouent un certain rôle dans la mythologie scandinave et, en France, on les trouve associés à plusieurs dolmens, principalement en Bretagne. Indiquons, par exemple, la *Maison des Korrigans* (dolmens de Pont-Croix, Finistère ; de Guidel et de Plumélec, Morbihan), le *Mane-Kerioned*, « la montagne des nains » (dolmens de Plouharnel, Morbihan), la *Maison des follets* (dolmen de Saint-Gravé, Morbihan), etc.

Les « gorrikets », sorte de nains qui soignent les porcs rôdent autour des dolmens de Trébeurden, dans les Côtes-du-Nord. Le cromlech de Guern, en Morbihan, est hanté par les Korrigans, qui préparent leurs repas dans les trous des menhirs. Les nains habitent l'allée couverte de Poullan-sur-Mer, dans le Finistère et se servent de ses pierres pour jouer au palet. Ils habitent aussi le dolmen de Brennilis, dans ce même département et, sous le Directoire, on croyait encore que les *Crions*, nains de deux à trois pieds, mais plus forts que les géants, avaient apporté toutes les pierres des alignements de Carnac.

En Allemagne, certains dolmens étaient habités par des nains mystérieux, légende sans doute accréditée par la faible hauteur de ces monuments. Au Caucase et en Crimée, les nains sont curieusement associés aux géants. Les dolmens sont les anciennes demeures de nains, qui habitaient jadis la région et l'œuvre d'un peuple de géants, leurs voisins, lesquels, par pitié pour la faiblesse de ces petits êtres, leur auraient élevé ces solides abris. Le trou percé dans l'une des dalles représenterait l'entrée de l'habitation. D'après la même légende, ces géants étaient doués d'une force si grande, qu'ils avaient pu transporter, sur l'épaule chacune des pierres constituant ces édifices. Dans les Indes, certains dolmens sont la *Maison des Pandous*, héros du *Mahabharata*. On raconte aussi que peu de temps avant le Déluge, les hommes ne mouraient pas, mais se ratatinaient en vieillissant et cessaient de

boire et de manger. Dans cet état d'existence douteuse, on les ensevelissait sous les dolmens, avec les instruments et les armes dont ils s'étaient servis autrefois. Dans d'autres régions des Indes, l'édification des dolmens était attribuée aux *Pandyars*, race d'hommes disparue. Leur taille ne dépassait pas une coudée, mais quand ils le voulaient, ils pouvaient prendre des proportions gigantesques. Ils étaient alors capables « de déraciner un palmier pour s'en faire un cure-dent », mais pour rentrer dans leurs demeures, ils devaient reprendre leur taille de nains.

En Afrique du Nord, les dolmens étaient appelés *Kobeur el-Djouala* = tombeau des Djouhala, païens sauvages qui habitaient le pays avant l'islam. En Irlande, de nombreux dolmens avaient été le *Lit de Diarmid et de Gaine*. Diarmid avait enlevé Gaine, la fille d'un roi d'Irlande du III^e siècle. Poursuivis à travers toute l'île par Finn, le rival malheureux de Diarmid, ils construisaient chaque soir un dolmen pour s'abriter et se cacher.

Dès à présent, on devine combien les monuments mégalithiques ont pu donner lieu à de nombreuses superstitions et légendes. L'une des plus répandues et, assurément, des plus étranges, veut que les menhirs et les dolmens ne restent pas immobiles. Certains jours, à une certaine heure, ces pierres ont le pouvoir de se mettre en mouvement, soit de tourner sur elles-mêmes, soit d'accomplir un trajet plus ou moins long, pour revenir ensuite reprendre leur place. C'est sans doute la raison pour laquelle on trouve de nombreuses *Pierre qui vire* (dolmen de la Rochepot, Côte-d'Or ; menhir de Poligny, Jura ; etc.), des *Pierre qui tourne* (dolmen de Champigny, Haute-Saône ; menhir de Trosly-Breuil, Oise ; le menhir de Sautin, près de Chimay, en Belgique, etc.), des *Pierre qui danse* (dolmen de Sers, Charente ; menhir de Naillac, Creuse, etc.). En Haute-Saône, deux menhirs sont des *Pierre qui vire* et un autre, la *Pierre tournante*. On voit aussi la *Roche qui fuit* (menhir de Paley, Seine-et-Oise) et l'on doit pouvoir rattacher, à ce genre de légendes, les très nombreuses *Pierre folle* (menhir de Monsireigne, Vendée ; dolmen de Montguyon, Charente ; allée couverte de Bournand, Vienne, etc.). Le dolmen de Glenne, en Saône-et-Loire, est appelé *Pierre fol* dans une charte du XV^e siècle. Le menhir de Livarot (Calvados) est également une *Pierre tournante*, celui de la Courbe, dans l'Orne, la *Pierre Tournoire* et le dolmen de Macé, dans l'Orne lui aussi, était une *Pierre tourneresse*. Celui de Thenac (Charente-Maritime) est la

Pierre qui saute. Quant au menhir de Saily (Saône-et-Loire), appelé la *Pierre folle*, il oscillait autrefois, mais demeure immobile à présent.

En général, la pierre fait un tour complet sur elle-même certain jour de l'année. Cela se passe pendant la nuit de Noël pour le menhir de Gouvix (Calvados) appelé la *Pierre tourneresse* et il en est de même pour celui de Poligny dans le Jura. Le menhir de Cangy (Indre-et-Loire), tourne à midi ou dans la nuit de Noël. Le dolmen de Villedomer, en Indre-et-Loire également, ne tourne que tous les cent ans et celui de Montmerei, dans l'Orne, se dresse, puis retombe à sa place tous les ans, au soleil levant, la veille de la Saint-Jean. Le menhir de Naillac, cité plus haut, se met à danser quand sonne la cloche du village et s'ébranle quand le tonnerre gronde. Toutes les nuits, à minuit, la *Pierre cornue* (menhir de Condé-sur-Ifs, Calvados) descendait de la colline, pour aller se désaltérer dans la rivière du Laizon. Il en était de même pour les menhirs de Plouhinec, en Morbihan, qui allaient boire dans la rivière d'Etel le premier jour de l'année. Encore pendant la nuit de Noël, les pierres des alignements de Carnac vont se baigner à la mer, et un menhir de Pontivy va boire au Blavet pendant la même nuit. Le menhir de Quintin (Côtes-du-Nord) danse lorsque sonne minuit. Le menhir de Culey-le-Patry (Calvados) faisait, pendant la nuit, plusieurs tours sur lui-même et ne s'arrêtait qu'au premier chant du coq. Le grand menhir de Dol, en Ille-et-Vilaine s'enfonce d'un pouce tous les mille ans et quand il aura disparu, l'heure du jugement dernier sonnera. Signalons aussi que le dolmen de Geay (Charente-Maritime) est la *Pierre de Saint-Louis*, parce que le roi s'y serait reposé le soir de la bataille de Taillebourg, mais c'est en même temps une *Pierre qui vire*, ce qui semble montrer, une fois de plus, l'antériorité des légendes sur les appellations modernes. On ne sait vraiment pas comment donner une explication valable à ces légendes bizarres. Et cependant, elles ont une origine, elles sont trop répandues pour être le produit d'un seul cerveau imaginaire. Nous apportent-elles une lointaine réminiscence des travaux que ces monuments nécessitèrent pour leur érection ou leur construction ? Ces pierres ont bougé au moins une fois, cela reste indubitable à leur examen, et le fait les différencie totalement des autres pierres brutes. Il fallut les amener en place, peut-être les faire tourner et elles « dansèrent » au gré du terrain, sur les rouleaux de bois qui les transportèrent...

A moins d'envisager une autre hypothèse : admettre comme un fait réel le mouvement de certains mégalithes. Nous disons bien « mouvement » et

non « déplacement ». Il se pourrait, en effet, que des tables de dolmens aient été des « tables branlantes ». Qu'elles ne le soient plus aujourd'hui, cela n'a rien d'extraordinaire, mais elles ont pu l'être autrefois. Nous reviendrons sur ce point que l'on a négligé jusqu'ici. En tout cas, le mouvement de certains blocs expliquerait un peu ces étranges légendes, au moins en ce qui concerne les dolmens, car on ne voit pas très bien comment un menhir pourrait être « branlant ».

Quoi qu'il en soit, ces légendes ont un rapport avec les cultes solaires, puisque les pierres se mettent en mouvement surtout au solstice d'hiver³. Bien entendu, personne n'a jamais vu les pierres se déplacer, cela pour deux raisons principales : tout d'abord, le déplacement se fait de façon tellement rapide, que l'œil humain ne peut s'en apercevoir. Ensuite, à minuit, il vaut mieux ne pas errer dans le champ où le menhir tourne sur lui-même. On risquerait de s'attirer les pires calamités.

La croyance à l'existence d'un trésor près ou à l'intérieur des monuments mégalithiques est également assez répandue. Outre la *Pierre du trésor* (dolmen de la forêt de Fougères (Ille-et-Vilaine), un veau d'or serait enfoui sous le menhir de Chaudes-Aigues, dans le Cantal, légende commune à d'autres menhirs de ce département. Le dolmen de Montmerei, déjà cité, aurait caché un trésor, ainsi que celui de Lassy (Calvados). Il s'en trouverait également sous les menhirs de Batz-sur-Mer (Loire-Atlantique) et de Plouescat (Finistère). Un menhir de Quelern, dans le même département passait pour recouvrir un trésor. Au début du XIX^e siècle, un soldat fouilla et fut écrasé par la chute de la pierre. Les dolmens du Berry renferment de merveilleux trésors gardés par les fades, les fées. Naturellement, de telles croyances ont été la cause, non seulement du bouleversement de nombreux dolmens, mais aussi de leur destruction.

On pourrait citer encore une foule de légendes. Pendant longtemps, les habitants ont cru que le dolmen de Trie-Château, dans l'Oise, était sorti de terre à la manière des plantes. Des lièvres fantastiques gîtaient dans l'allée couverte de La Sauvagère (Orne). Lorsque le coucou chante pour la première fois de l'année, le menhir de, Passais (Orne), tourne trois fois sur lui-même et si, à cet instant, on prend la précaution de tâter son porte-monnaie, la récolte sera bonne. La *Pierre du diable* (dolmen d'Orgères, Ille-et-Vilaine) fut lancée depuis une hauteur des environs, par la druidesse Irmanda, contre saint Martin évangélisant le pays. Les creux observés sur la pierre sont l'empreinte des mains de la druidesse. Dans son roman le

Chevalier au Lion (XIII^e siècle), Chrétien de Troyes parle d'une pierre de la forêt de Brézilian (Brocéliande), en Bretagne, qui avait le pouvoir de déchaîner les tempêtes lorsqu'on l'arrosait d'eau. Les fées et les sorcières venaient danser en rond, en se tenant par la main, autour de la *Pierre de Gargantua* (menhir de Doingt, Somme), etc. On n'en finirait pas de citer des légendes de ce genre.

Mais en dehors de ces superstitions, les monuments mégalithiques ont été l'objet de certaines coutumes. L'une des plus répandues consistait à rendre la justice auprès d'eux. Plusieurs dolmens de l'Oise, de Seine-et-Oise et d'Eure-et-Loir, sont appelés *Pierre de la justice*. D'après un document de 1530, on rendait la justice auprès du menhir de Mesvres (Saône-et-Loire). Il en était de même dans le département de l'Aisne, pour ceux de Fère-en-Tardenois, de Chavigny et de Vauxrézis. Le menhir ou lech bien connu de Ploeven, dans le Finistère, servait de poteau de justice au XVIII^e siècle. Les condamnés au pilori y étaient attachés avec des cordes, passées dans des entailles horizontales, au nombre de deux, qui se voient encore. Au XIV^e siècle, des seigneurs rendaient la justice près d'un dolmen situé aux environs d'Auxerre, et leurs vassaux leur prêtaient foi et hommage en cet endroit. A ce sujet, on peut noter également que les peuples de Scandinavie proclamaient leurs souverains « sur des pierres énormes, surmontées transversalement par une autre pierre prodigieuse, placée par la puissance des géants ». Il s'agit évidemment de dolmens.

Mais c'est dans des coutumes bien plus singulières que se manifeste l'intérêt porté par les plus anciennes populations aux monuments mégalithiques. Parmi beaucoup d'autres, le dolmen de Saint-Michel-de-Vax (Tarn) était, il y a seulement une centaine d'années, l'objet de la vénération des habitants. On accomplissait un pèlerinage auprès de celui de Besné (Loire-Atlantique). A la Saint-Jean, on dansait autour du dolmen de la Roque Balan, à Guernesey :

*J'irons tous à la Saint-Jean
Dansaïr à la Roque Balan.*

On dansait encore autour de certains menhirs d'Irlande, ce qui n'était sans doute pas sans rappeler d'anciennes danses païennes. En haut du menhir de Breches (Indre-et-Loire), il y avait un trou, un creux. De temps à autre, on y trouvait des pièces de monnaie et divers comestibles, pain,

fruits, fromage, offerts par des gens qui attribuaient à cette pierre des propriétés merveilleuses. Jusque vers le milieu du siècle dernier, le menhir de Ploemeur, en Morbihan, était l'objet, de la part des femmes et des jeunes filles, de pratiques telles, qu'on fut obligé de le détruire.

Le menhir troué de Draché, en Indre-et-Loire, aurait eu de nombreuses vertus, du moins le trou. Celui-ci servait aux marchands à se passer leur argent, le champ étant un lieu de foire, et les paysans attribuaient une valeur particulière aux serments prononcés à travers ce trou. De même les fiancés n'étaient tranquilles qu'après avoir échangé leurs promesses de part et d'autre de l'ouverture. Quant à l'herbe qui pousse au pied du menhir, c'était un excellent préservatif contre les sorts. Enfin, un membre blessé ou infirme guérissait si on le passait par le trou. Le menhir troué de Stenness, dans les Orcades, appelé la *Pierre d'Odin*, était célèbre. Walter Scott en parle dans son roman « Le Pirate ». Tout serment fait à travers le trou, les mains jointes, était considéré, même par les tribunaux, comme solennel et irrévocable.

Le menhir troué de Draché n'était pas le seul « monument guérisseur ». On se glissait sous le dolmen d'Ymare (Seine-Maritime) pour supprimer le mal de reins. Celui de Guimaec (Finistère) guérissait de la fièvre, et les enfants fiévreux étaient apportés sur celui de Pizou (Dordogne). Pour avoir des enfants, il suffisait aux femmes stériles de s'asseoir sous le dolmen de Cressac (Creuse), ou de s'accroupir au pied du menhir de Decines-Charpieux (Isère). Vers la fin du XIX^e siècle, des paysans amenaient clandestinement des animaux et même des gens malades, auprès du menhir de Nanteau, en Seine-et-Marne. On faisait trois ou sept fois le tour de la pierre, en prononçant des formules qui n'étaient plus comprises de ceux qui les employaient. Hélas ! Ces paroles n'ont pas été conservées. Jusque vers 1800, les pèlerins qui accomplissaient le parcours sacré de l'église, de la fontaine et de la chapelle de Besné (Loire-Atlantique), ne manquaient pas de passer près du dolmen appelé la *Pierre à Berthe*. Ce monument avait la réputation de guérir les douleurs de ceux qui venaient y frotter leurs membres malades. A Trie-Château (Oise), il existe un dolmen troué, dont l'ouverture a environ trente-cinq centimètres de diamètre et à travers laquelle, en 1800 encore, on mettait les enfants malades pour les guérir. Le même fait se produisait pour certains dolmens troués de la Cornouaille anglaise. Le menhir de Polaincourt (Haute-Saône) possède une cavité ayant vaguement la forme d'un œil, et cela lui donnait le pouvoir de guérir les

maladies des yeux. On passait la tête à travers un trou du menhir de Jouaignes (Aisne), pour se préserver des mauvais sorts. Près des alignements de Lestridiou (Finistère), existaient deux fontaines miraculeuses, dont les eaux étaient très recherchées pour les guérisons des maladies de la peau. Des processions avaient lieu près de ces fontaines et de ces alignements. A l'exemple de celui de Draché, un menhir troué, près de Gouesnon, dans le Finistère, passait pour guérir lorsque l'on mettait un membre blessé ou infirme dans le trou. Pour faire cesser ces pratiques, un curé fit enlever ce menhir et le plaça dans la chapelle. La croyance avait encore lieu au début du XIX^e siècle.

Selon toute évidence, il y eut des cas de guérison devant ces monuments. Sans cela, les traditions ne se seraient pas maintenues. De tout temps, les hommes ont cru aux guérisons miraculeuses.

Une coutume assez étrange était attachée au grand menhir de Kerloaz (Finistère). Les nouveaux mariés se rendaient au pied de ce géant de pierre et se frottaient à l'endroit des parties génitales, contre les aspérités, la femme d'un côté, le mari de l'autre. Ce rite accompli, les deux époux s'en retournaient tout heureux, l'homme sûr d'avoir des enfants mâles, la femme certaine de pouvoir, toute sa vie, gouverner son mari à sa guise (!). Les jeunes gens et les jeunes filles allaient consulter le menhir de Cast, également dans le Finistère, de la façon suivante : ils jetaient des pierres vers son sommet. S'ils réussissaient à en placer une, ils étaient sûrs de se marier dans l'année, sinon ils devaient attendre. Un menhir de Seine-et-Oise, le « Pas de Sainte Geneviève », à Boussy-Saint-Antoine, servait de lieu de pèlerinage. Il fut détruit et enterré en 1845. Sur la face supérieure d'un dolmen de la presqu'île de Quiberon, étaient creusées quatre cupules, dans lesquelles les marins pêcheurs, ou leur femme, venaient frapper pour obtenir un vent favorable, car ces cupules représentaient à leurs yeux les quatre points cardinaux.

Cependant, pour beaucoup, les monuments mégalithiques étaient, non seulement des objets de superstitions, mais aussi de crainte. En certaines régions, personne n'aurait osé porter la pioche à l'intérieur d'un dolmen. Les gens du pays s'y seraient opposés. Les bergères n'y cherchaient un refuge qu'avec beaucoup d'appréhension, et il fallait que la pluie tombât vraiment fort. On ne s'en approchait jamais la nuit et on évitait même de les regarder. Voici ce que l'on pouvait encore lire en 1886 :

« ... C'est presque avec un sentiment de crainte instinctif, une certaine appréhension mêlée d'effroi, que les gens de la campagne vous accueillent lorsque vous demandez quelques indications pour vous rendre sur les lieux que les mégalithes occupent, persuadés, par avance, que vous allez évoquer des ombres, éveiller des souvenirs du passé, en visitant ces pierres levées qu'ils ont si souvent évitées le soir, au crépuscule, en rentrant à la ferme. »

Sans aucun doute, ces craintes ont eu pour conséquence la conservation de nombreux monuments.

Il est certain que d'autres croyances, dont nous n'avons donné que des exemples, ont eu cours au sujet de nombreux dolmens et menhirs. Elles sont perdues pour toujours. Notre époque est une grande dévoreuse de ces traditions, coutumes et légendes, que l'on tient parfois pour puériles et naïves, mais qui avaient un sens profond.

Avant d'en terminer avec ces appellations, ces légendes et ces traditions populaires, nous noterons la rareté de celles qui rappelleraient le caractère funéraire des dolmens. Au début de ce siècle, Salomon Reinach l'avait fait observer :

« L'idée que les dolmens sont des tombeaux, écrivait-il, idée qui n'a prévalu que tout récemment dans la science, semble assez peu répandue dans les campagnes. Là où on la trouve, on peut croire souvent qu'elle est d'origine savante, ou qu'elle a été accréditée par la découverte d'ossements. Nous avons énuméré les désignations populaires, qui en accusent l'influence, « tombeaux des géants », « des infidèles », etc. Quelques auteurs ont trouvé cette croyance dans les Pyrénées, dans la Charente inférieure, dans la Lozère ; mais il est remarquable qu'elle a laissé très peu de traces en Bretagne. D'ailleurs, elle ne paraît nulle part avoir prévalu sur les autres hypothèses au point d'en effacer le souvenir. »

Tout cela est exact et la question sera discutée plus longuement, car Salomon Reinach oubliait, ou ne voulait pas tenir compte d'un fait : les dolmens ne contenant aucun ossement humain ne sont pas tellement rares, surtout en Bretagne. Comment pouvait-il venir à l'idée, de qualifier de tombeau, un ensemble ne contenant aucun reste de l'homme ? Et lorsqu'il s'en trouvait, le simple bon sens se refusait à y voir une sépulture quelconque. Quoi qu'il en soit, il ressort qu'aussi loin que l'on remonte dans le passé, rien dans les survivances, les habitudes ou les traditions populaires, ne vient à l'appui des hypothèses scientifiques. Et cela, partout

où il existe des monuments mégalithiques. La *Vox Populi* s'oppose toujours au *Magister Dixit*. Qui a raison ?

LES ÉDITS DE L'ÉGLISE

La persistance des légendes, traditions et coutumes attachées notamment aux monuments mégalithiques, est un fait remarquable. En vérité, il fallait qu'elles fussent fortement enracinées, pour ne pas disparaître sous les coups qui leur furent portés. Trois religions passèrent sur elles sans y parvenir. Toutes ont dû composer avec ces vieilles croyances, mener une existence parallèle. Nous ne savons pas quelle fut l'attitude des Celtes devant les dolmens et les menhirs. Ils se trouvèrent en contact avec des populations pour lesquelles ces monuments étaient autre chose, peut-être, qu'un vague et lointain souvenir. Rien n'indique qu'ils aient fait quoi que ce soit, pour ou contre les croyances de ces peuples. Du reste, ils ont pu rencontrer, dans ces croyances, des analogies avec les leurs. En tout cas, ils n'ont pas vu ces monuments d'un œil très défavorable, puisque de nombreux tumuli sont édifiés sur des dolmens. Mieux, autant que l'on peut en juger par le mobilier, des Celtes se sont fait enterrer sous plusieurs de ces monuments.

A leur tour, les Romains ne semblent avoir rien fait pour supprimer les anciennes croyances. Cela n'était pas dans leurs habitudes et, d'ailleurs, leur mythologie était tellement variée, qu'ils découvraient toujours, chez les dieux étrangers, des analogies avec leurs propres dieux. Pour eux, un menhir devait être une vague représentation de Mercure, ou d'un autre de leurs dieux. Leur faculté d'adaptation aux religions étrangères est attestée, dans le cas qui nous occupe, par des trouvailles de monnaies romaines et des fragments de statuettes de dieux romains, dans certains dolmens, en Morbihan notamment. Une image de Mercure a été sculptée sur le menhir de Kernuz (Finistère) et une statuette du même dieu a été trouvée au pied même du menhir de Doingt (Somme), mais le fait suivant est bien plus surprenant. Dans l'un des dolmens de Salles-la-Source (Aveyron), on exhuma les squelettes de trois individus, dont celui d'un enfant très jeune. Les ossements étaient en connexion anatomique. On ne découvrit aucun mobilier néolithique, mais plusieurs tessons de poterie romaine, dont certains fragments *sous* les montants du dolmen. A l'époque romaine ou gallo-romaine, on aurait donc construit, en cet endroit, un tombeau en forme de dolmen.

Avec le christianisme, les choses allaient changer. Cette fois, il s'agissait d'une religion exclusive, ne tolérant aucune concurrente. Elle n'eut pas grand-peine, semble-t-il, à supprimer le druidisme, du moins dans ses manifestations officielles. Quant au culte — secret, pourrait-on dire — des sources, des lacs et des forêts, il devait subsister jusqu'à notre époque. Le christianisme n'eut pas grand-peine non plus, à se débarrasser du paganisme romain, mais il allait échouer, en grande partie, devant l'antique religion des pierres. Pourtant, le clergé ne ménagea point ses efforts.

La première mesure date du milieu du ve siècle. Elle fut promulguée au concile d'Arles, tenu vers l'an 452.

« Si, sur le territoire d'un évêque, des infidèles allument des torches, ou vénèrent des arbres, des fontaines ou des pierres, et que l'évêque néglige d'extirper ces superstitions, qu'il sache bien qu'il est coupable. Quant à l'organisateur de ces pratiques, si, averti, il ne veut pas se corriger, qu'il soit privé de la communion. »

Ce texte, très intéressant, montre que des personnes, déjà converties au christianisme, continuaient à rendre un culte, aux pierres notamment. Le fait est d'ailleurs curieux. Dès l'origine, on voit les deux cultes mener une existence parallèle, mais un autre texte est encore plus intéressant. Il s'agit d'un Capitulaire du roi Childebert I^{er}, datant de la première moitié du VI^e siècle. Il ordonne de détruire les « représentations construites » des dieux et les « images du démon ». Les termes exacts sont *Simulacra constructa* et *Idola daemoni*. Le mot *Simulacrum*, déjà employé par César, peut, à la rigueur, désigner un menhir, bien que nous préférions *Idola daemoni* pour cette catégorie de monuments, mais que signifie *Constructa* ? On a pensé que cela devait se traduire par « rangés, alignés » et, par conséquent, que les *Simulacra constructa* étaient des alignements de menhirs. Mais on aurait pu alors employer *Directa*, qui s'applique mieux à un alignement. C'est pourquoi nous préférons, pour *Constructa*, le sens de « bâtis, entassés, édifiés ». Les *Simulacra constructa* seraient alors tout simplement des dolmens.

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : Pas plus le canon 23 du concile d'Arles, que le capitulaire de Childebert, n'eurent un grand effet. Les anciennes croyances subsistaient toujours aussi vivaces, puisque les édits vont se multiplier. Au début du VI^e siècle, Boniface II, d'Utrecht, combat

en Hollande le culte des dolmens et tente de l'abolir. Une charte de Chilpéric, datant de la seconde moitié du VI^e siècle, prescrit de détruire les monuments de pierre qui existent dans les campagnes. Un demi-siècle plus tard, saint Éloi défend aux chrétiens de faire des vœux, ou d'accomplir des cérémonies diaboliques près des pierres. Le second concile de Tours, en 567, condamne ceux qui se livrent à des pratiques païennes près des pierres, des fontaines, des arbres. Il recommande au clergé de chasser de l'Église quiconque sera vu faisant devant certaines pierres des choses qui n'ont rien de commun avec les principes de ladite Église. Un concile de Nantes, en 658, prescrit à peu près les mêmes mesures. En 681 et en 682, les conciles de Tolède fulminent contre les *Veneratores Lapidum* et celui de Rouen, en 698, dénonce ceux qui font des vœux aux pierres ou qui leur offrent des cierges. Cela nous rappelle les « torches » condamnées au concile d'Arles. Un autre concile tenu à Leptines, près de Mons, en 743, dresse une liste des superstitions encore en usage à cette époque, parmi lesquelles figure le culte des pierres. Quelques années plus tard, en 789 et 800, Charlemagne promulgue les mêmes édits et ordonne la destruction de toutes ces pierres, auxquelles les populations continuent de rendre un culte.

En Angleterre, les mesures étaient identiques. En 967, un décret du roi Edgar le Pacifique menace de terribles châtiments ceux qui se livrent à des pratiques païennes auprès des pierres, ou qui n'ont pas soin de renverser celles-ci. Cette ordonnance n'eut pas grand effet, car, au VI^e siècle, Knut le Grand était obligé d'interdire l'adoration des « pierres barbares ».

Dans tous ces édits et décrets, les termes employés sont *Saxa*, *Petrae* ou *Lapides*, termes généraux qui s'appliquaient sans doute, non seulement aux dolmens et aux menhirs, mais aussi à des blocs erratiques, objets de superstitions et de coutumes.

On ordonne aussi d'enfouir sous terre ces monuments, ce qui est peut-être cause, en partie, de la présence de dolmens sous « tumuli ». Mais la destruction pure et simple était une tâche presque irréalisable à cette époque. Les dolmens et les menhirs étaient trop nombreux. Il en existait souvent des dizaines sur le territoire d'une paroisse faiblement peuplée, et l'outillage nécessaire ne se trouvait pas ou restait trop rudimentaire. Enfin, on se heurtait à la force d'inertie des populations. Il a suffi qu'un homme meure, très peu de temps après avoir participé à la destruction d'un dolmen ou d'un menhir, même au cours des travaux⁴, qu'une période de sécheresse survienne, qu'un orage de grêle s'abatte sur les récoltes, qu'une épidémie

exerce ses ravages sur un hameau, pour que les populations attribuent ces malheurs à la vengeance des dieux des pierres.

Et l'Église dut composer, à son tour, avec des croyances si fortement enracinées.

LES MONUMENTS CHRISTIANISÉS

On raconte que saint Samson, évêque de Dol au VI^e siècle, s'apprêtant à quitter l'Angleterre pour venir évangéliser la Bretagne, aperçut, sur le sommet d'une colline, des hommes qui dansaient autour d'une pierre dressée. Ayant vainement admonesté ces hommes, il traça une croix sur le menhir. De la sorte, ils ne dansaient plus devant un *Simulacrum Abominabile*, mais devant le signe de la chrétienté. Tel fut, peut-être, le premier monument mégalithique christianisé.

Le geste de saint Samson devait être grandement imité par la suite. D'ailleurs, la christianisation des mégalithes s'inscrivait dans une sorte de programme général et plus vaste. Ce n'étaient pas seulement des dolmens et des menhirs, qu'il fallait soustraire à la vénération des populations, mais, un peu partout, des sources, des lacs, des arbres, des montagnes... Les croix sur des hauteurs, les chapelles sur des sommets ou au bord des étangs, restent des témoignages des efforts de l'Église pour extirper ces croyances. Les « Histoires des Religions » parlent bien rarement de celle qui avait pour objet le culte des sites naturels ou, du moins, ce que les hommes voyaient à travers ces sites. Il y eut là quelque chose de profond et de durable, mais la doctrine n'en fut jamais écrite.

Les monuments mégalithiques christianisés sont tellement nombreux que l'on ne peut en donner que des exemples. Les méthodes furent assez variées. L'une des plus courantes, consistait à graver une croix sur un menhir ou sur un montant de dolmen. C'est ainsi que l'on a fait, dans la Creuse, au menhir d'Azéables et au dolmen de la Châtre-l'Anglin ou, dans l'Hérault à l'un des dolmens de Soumont. Un autre moyen très répandu, consistait à planter une croix au sommet d'un menhir ou sur une table de dolmen. Deux exemples parmi les meilleurs, sont le grand menhir de Tregunc (Finistère) et le dolmen de Cruz-Moquen à Carnac (Morbihan). Mais de nombreux dolmens et menhirs ont été longtemps surmontés de croix en bois, pour la plupart disparues aujourd'hui, notamment le grand menhir du Champ-Dolent à Dol (Ille-et-Vilaine), celui de Montrozier (Aveyron), etc. Près de Pontusval (Finistère), les montants d'un dolmen étaient appelés « les danseuses ». C'étaient des jeunes filles pétrifiées, qui

refusèrent de s'arrêter de danser au passage d'une procession. L'un des exemples les plus caractéristiques de monuments christianisés est le menhir bien connu de Pleumeur-Bodou (Finistère), reproduit, d'ailleurs, dans notre grand Larousse. Des menhirs ont été mis à côté de certaines églises, après avoir subi une taille qui leur donnait une forme conique, avec le sommet arrondi. C'est ce que l'on appelle un *Lech*. On en voit notamment un près de l'église de Primelin et deux devant celle de Saint-Jean-Trolimon (Finistère). On en trouve également dans certains cimetières de la Bretagne, mais de hauteur plus faible, environ un mètre, avec des croix gravées : Plumergat, Landaul, etc.

Quelquefois, on a posé une statue sur le monument que l'on voulait christianiser : statue de la Vierge sur un menhir de l'île Hoedic (Morbihan), ou sur celui de Lannion (Côtes-du-Nord), statue de saint Pierre au menhir de Péder nec (Côtes-du-Nord)... Le cas de ce dernier monument montre, que la christianisation s'est poursuivie jusqu'aux époques modernes, puisque la statue aurait été placée en 1877.

Nous citerons à présent deux cas peu communs, illustrant la volonté du clergé d'interdire aux populations la vénération des vieilles pierres. Le premier est celui de la chapelle — dolmen de Saint-Germain-de-Confolens. Dans une île que forme la Charente en cet endroit, devait exister un dolmen particulièrement vénéré, car il fut supprimé d'une façon très originale : On a posé la table sur quatre colonnes à chapiteau, de 2,30 m de hauteur. L'ensemble constitue un édicule sous lequel des offices peuvent être célébrés. On ne voit pas les montants de l'ancien dolmen, mais on peut supposer qu'ils sont enterrés et que les colonnes reposent sur eux. Ils auraient donc servi de fondations. Ils ont pu servir également à confectionner un petit bénitier, situé tout près, ainsi qu'un socle quadrangulaire, posé au milieu des quatre colonnes. D'après la forme des chapiteaux, on pourrait dater ce curieux monument du XI^e ou XII^e siècle. Il avait été signalé par Fergusson et Déchelette. Le poids de la table, environ dix-huit tonnes, l'assimile aux bonnes moyennes.

Le deuxième cas est celui de la chapelle des Sept-Saints, près de Plouaret, dans les Côtes-du-Nord. Un côté du transept de cette chapelle a été construit sur un dolmen, de sorte que la chambre de celui-ci forme une petite crypte. Un autel, sur lequel sont posés des statuettes et des objets très divers, a été aménagé. De l'extérieur, on ne voit rien du dolmen, car il est entièrement recouvert par la maçonnerie de la chapelle. Il se composait d'au

moins trois supports, un de fond et deux latéraux, ces derniers mesurant 2,50 et 3,50 m environ de longueur. On compte deux tables, une grande et une petite, la première ayant une surface de 16 mètres carrés au moins. Il s'agissait donc d'un dolmen assez important, dont l'orientation est-ouest convint parfaitement pour celle de la chapelle. Les habitants étaient convaincus que le dolmen avait été construit par Dieu et, par conséquent, qu'il datait de la création du monde.

Une autre forme de christianisation des mégalithes, assurément moins coûteuse, consista à les baptiser de façon appropriée. En premier lieu, ils furent assimilés à des ennemis de l'Église, aux infidèles. C'est pourquoi, de très nombreux dolmens rappellent le nom des Arabes, surtout en Espagne et dans le Midi de la France. Ce sont, par exemple, la *Cabana del Moro* (une dizaine de dolmens de la Catalogne espagnole), *Els cementeri dels moros* (dolmens de Torrent, Espagne et de Glorianes, Pyrénées-Orientales), la *Fossa del Moro* (dolmen de Montanicell, Espagne), *El roco del moro* (dolmen de Puyvalador, Pyrénées-Orientales), la *Lauza des sarrazis* (dolmen de Puéchabon, Hérault), etc. Un dolmen de Dehus, à Jersey, est l'*Autel du Grand Sarrasin*.

Bien entendu, le diable tient aussi sa place dans ce genre de christianisation. On voit la *Pierre du diable* (dolmens de Potangis, Marne, ou de Gallechs, Espagne ; menhirs de l'Écluse, Nord, ou de Sarrou, Landes), le *Caillou du diable* (menhir de Vaunoise, Orne), la *Table du diable* (dolmen de Passais, Orne), le *Palet du diable* (dolmen de Saint-Alban, Tarn), la *Cave du diable* (allée couverte d'Ernée, Mayenne), la *Roche du diable* (menhir de Saint-Médard, Ille-et-Vilaine). Un menhir de Guern (Morbihan) porte l'empreinte des griffes du diable. Sur la table du dolmen de Faux-la-Montagne (Creuse), on montre les traces de la cuiller, de la fourchette et de l'assiette du diable, qui était venu dîner sur cette pierre. En Corse, quelques dolmens sont appelés *Stazzone del diaule*, la forge du diable et, en Hollande, de nombreux dolmens ont été construits par le diable, afin que les païens continuent de l'adorer et de lui rendre un culte.

Mais le contraire s'est produit sur une plus grande échelle, c'est-à-dire que l'on a donné le nom d'un saint ou d'une sainte à un dolmen ou à un menhir. Celui de saint Martin est des plus répandus. Cependant, nous le verrons, ce personnage fut un zélé destructeur de mégalithes. On l'avait appelé « le marteau de la superstition païenne dans les Gaules ». Il existe surtout des *Pierres de Saint-Martin* : menhirs de Solres-le-Château (Nord),

de Breches (Indre-et-Loire), dolmen du Mas-d'Azil (Ariège), de Belle-fontaine (Seine-et-Oise), etc. Le dolmen de Seignas (Ariège) portait une excavation appelée « le siège de Saint-Martin ». Celui de Sainte-Gemme, dans l'Indre, était vénéré par les habitants, parce que saint Martin y avait laissé l'empreinte de ses pieds et de son bâton. Le même saint a construit le dolmen de Cheix (Loire-Atlantique). On peut encore ajouter les *Pierres Martine*, par exemple, le dolmen de Livernon (Lot). Dans les Pyrénées, on voit le col de la Peyre-Saint-Martin et, tout près, le refuge de Piedrafita, indice certain qu'il y eut un menhir en cet endroit.

On rencontre aussi la *Caverne de Saint-Pierre* (dolmen de Jabrun, Cantal), le *Lit de Saint-Yves* (dolmen de Louannec, Côtes-du-Nord), la *Quenouille de Sainte-Barbe* (menhir de Ploeven, Finistère), le *Fuseau de Sainte-Barbe* (menhir de Cast (Finistère), le *Pignon de Sainte-Aubierge* (menhir de Beautheil, Seine-et-Marne), etc. Le dolmen de Saint-Germain-de-Confolens transformé en édicule, dont nous avons parlé, est la *Pierre de Sainte-Madeleine*. Dans le Tarn, à Saint-Alban, un dolmen appelé *Palet de Notre-Dame*, est curieusement associé à un dolmen voisin, nommé, nous le disions, « palet du diable ». Un jour, saint Convoyon traversait la lande, dans la région de Redon en Ile-et-Vilaine, et pétrifia un chien qui le poursuivait. Depuis, le menhir est appelé la *Roche aboyante*. Deux dolmens de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme) sont, chacun, un *Palet de Samson*... Un cas assez rare nous est offert par le menhir de Hollain, en Belgique, déjà cité plus haut comme étant une « pierre de Brunehaut ». Il porte une empreinte de pied et ce serait celle du pied de Jésus-Christ, qui plaça le menhir en ce lieu.

Finalement, les rapports de l'Église avec les monuments mégalithiques ne furent, bien souvent, que des compromis. Si le clergé semble avoir obtenu quelques succès dans la suppression des superstitions qui se rattachaient aux montagnes, aux sources, aux forêts ou aux lacs, il paraît être demeuré impuissant devant les dolmens et les menhirs, car les faits que nous venons de citer ne sont que des exemples. La persistance de ces traditions est vraiment remarquable et elles durent être extrêmement nombreuses, si l'on en juge d'après la quantité des monuments christianisés. Il fallut notre civilisation moderne, non pas pour les supprimer, mais simplement pour les faire oublier.

DESTRUCTION DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

Les dolmens et les menhirs furent autrefois bien plus nombreux qu'ils ne le sont de nos jours, surtout dans les pays de l'Europe occidentale. Il en existe des milliers à l'état de ruine, incomplets, tombés à terre, brisés en totalité ou en partie. Les montants de beaucoup de dolmens penchent vers l'intérieur, certainement plus qu'ils ne le firent au moment de la construction. Il est bien rare, surtout pour les grands dolmens, que l'on rencontre un monument en son état originel. Des tables ont disparu ou sont fragmentées, et le nombre des menhirs à terre est assez élevé. A quoi tiennent ces disparitions ou ces destructions ?

Il est possible que des causes naturelles interviennent en partie, surtout en ce qui concerne la chute de certains menhirs. En particulier, la foudre a dû être attirée fréquemment par ces formes verticales et pointues le plus souvent. Ce serait le cas, dit-on, des menhirs de Saint-Paterne (Indre-et-Loire), ou de Donges (Seine-Maritime). Mais l'exemple le plus spectaculaire serait la chute et la cassure du grand menhir de Locmariaquer. On admet, généralement, que la foudre a détruit ce roi des menhirs, dont nous aurons l'occasion de reparler.

Le vent a pu également faire basculer des menhirs à grande surface plane, exposée à de fortes bourrasques et de fondations insuffisantes. Celui de Malves (Aude), qui offre une surface plane de sept mètres carrés, pour une hauteur de cinq mètres, penche du côté opposé aux vents régnants, et il en est de même pour celui de Vieux (Tarn). Les terres ont glissé sous certains monuments. Le menhir de Saint-Samson (Côtes-du-Nord) est incliné à 45 degrés et se trouve à moitié enterré dans un terrain marécageux. Un autre menhir de l'Aveyron est tombé dans le lit du Souizon. Un cas très intéressant nous est offert par le cromlech d'Er-Lanic, dans le golfe du Morbihan. Lorsque des travaux de restauration furent entrepris dans ce monument, en 1923, il restait seulement trois menhirs debout, sur une cinquantaine que l'on pouvait compter sur la terre ferme. Or, presque tous les blocs étaient couchés selon une direction très voisine de la ligne nord-

sud. On peut donc conjecturer que la destruction du monument est due à un cataclysme, secousse tellurique, raz de marée ou autre. Des hommes ne se seraient sans doute pas amusés, après les avoir renversés, à aligner ensuite ces menhirs dans une même direction. Enfin, le gel a entraîné la cassure d'une grande quantité de tables et de montants de dolmens, par exemple, Le Bernard (Vendée), Vaour (Tarn), etc.

Cependant, il est certain que les hommes ont détruit bien plus de monuments que les agents naturels. Malgré la résistance et la force d'inertie des populations, l'Église a provoqué la disparition de nombreux dolmens et menhirs. Saint Martin aurait été l'un des plus grands destructeurs de mégalithes. La tradition en a conservé le souvenir, notamment pour le dolmen de Continvoir (Indre-et-Loire). Un évêque de Cahors fit briser un dolmen du Quercy, parce qu'il était l'objet d'un culte idolâtre, mais on sait que dans cette région, le clergé fit abattre bien des menhirs pour la même raison. Cela expliquerait, en partie, la grande disproportion existant dans le département du Lot, entre le nombre des dolmens, 280 et celui des menhirs, 6 seulement. Sous l'impulsion de l'Église, des menhirs ont été enterrés. Au grand cromlech d'Avebury (Wiltshire) on a retrouvé des pierres sous le gazon, et les monolithes des alignements de Saint-Pantaléon (Saône-et-Loire) étaient tous enfouis dans la terre. D'ailleurs, il semble que ces destructions délibérées se soient poursuivies jusqu'à une époque récente. Encore aux environs de 1900, l'abbé de Louisfert (Loire-Atlantique), fit détruire tous les monuments mégalithiques de sa paroisse.

A leur tour, les paysans dispersèrent les mégalithes qui gênaient leurs cultures. D'autres les débitèrent pour avoir des moellons destinés à des constructions diverses. Sur les dalles d'un dolmen de Plouharnel (Morbihan), apparaît une série de trous, qui sont sans doute le commencement d'une tentative de débitage. La trace des coins des carriers se voit encore sur un des menhirs de Lannoulouarn (Finistère). La table des dolmens de Runesto (Plouharnel, Morbihan) et de la Table des Marchands ont été probablement fragmentées. On lit fréquemment que des monuments mégalithiques furent employés pour l'entretien des routes⁵. D'autres ont été utilisés lors de la construction des lignes de chemin de fer. La passion des fouilles a également provoqué la démolition de nombreux monuments. A ce sujet, les « chercheurs de trésors » sont souvent mis en accusation, à juste titre quelquefois. Par exemple, le menhir de Thoury-Ferottes (Seine-et-Marne) fut renversé par un chercheur de trésors. Il en fut de même pour les

dolmens du Mas d'Azil (Ariège) et de Besné (Loire-Atlantique). Aux environs de 1800, dans la presqu'île de Quelern, dans le Finistère, un menhir passait pour recouvrir un trésor. Un soldat fouilla et fut écrasé par la chute du monolithe. En 1811, une société s'était formée à Auray, pour rechercher l'or des dolmens de Locmariaquer. Des brassards en or martelé furent trouvés, mais, si l'on en juge d'après l'état actuel du monument, les déprédations ne furent guère importantes. Si, comme on l'a dit, des chercheurs de trésors ont fait sauter des tables à la poudre, il est étrange que des montants n'aient pas été également disloqués. Les explosifs n'ont pas été seulement employés par cette catégorie de fouilleurs. Ils l'ont été aussi au nom de la science.

On peut citer encore quelques fantaisies individuelles. En 1840, un menhir de Petit-Couronne (Seine-Maritime) fut transporté au cimetière de Rouen ; pour décorer le tombeau de l'antiquaire Hyacinthe Langlois. Le dolmen de Kehran (Morbihan) aurait été apporté à Meudon et le dolmen de... Meudon, installé sur la terrasse du château. Vers 1885, le sous-préfet de Confolens fit porter la table du dolmen de Périssat (Charente) dans le cimetière, pour servir de monument funéraire à un membre de sa famille. On a utilisé les pierres d'un monument pour décorer un parc d'un rocher de fantaisie ! Malheureusement, même sous le couvert de la science, on s'est livré à d'irrémediables modifications. Un dolmen de Campmany (Espagne) a été démonté et transporté devant un musée de Barcelone ; ceux de Conflans-Sainte-Honorine et d'Aubergenville se trouvent à présent dans les fossés du château de Saint-Germain où, du reste, ils font triste figure.

Mais les fouilleurs « scientifiques », surtout ceux des environs de 1900, ont aussi commis d'irrémediables dégâts⁶. Au sujet d'un dolmen de Salles-la-Source (Aveyron), on peut lire :

« La cella rectangulaire était divisée dans sa partie supérieure, par une petite dalle ; cette dernière ne fut pas remplacée lorsque nous recombâmes le dolmen. »

Lors d'un congrès archéologique de France, il a été lu ceci :

« A mon grand regret, j'ai été obligé de briser la table, n'ayant pu la faire enlever et désirant fouiller l'intérieur de la cella et du couloir. »

A l'occasion du transport du dolmen de Périssat, dont il est question ci-dessus, les préhistoriens élevèrent une protestation, qui parut dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, mais aucune ne fut émise à la suite de cette phrase, prononcée dans un congrès :

« Après avoir fait glisser la table mesurant 3,30 m de longueur et renversé les deux pierres fermant les côtés... »

Vers la fin du siècle dernier, un infatigable fouilleur de Marvejols, le docteur Prunières, explorait tous les dolmens de la Lozère et une partie de ceux de l'Aveyron. On peut déduire, du récit de ses fouilles, qu'il a détruit au moins une centaine de dolmens et peut-être le double. Bien entendu, les travaux du docteur Prunières étaient accueillis favorablement et approuvés par les sociétés d'archéologie préhistorique d'alors.

Au sujet des mégalithes bretons, nous lisons :

« La destruction volontaire de nombreux monuments, l'anéantissement de documents précieux, tant architecturaux qu'ornementaux, telle fut l'œuvre néfaste perpétrée par certains collectionneurs avides et aveugles... dont le nom brille cependant au firmament des sciences archéologiques. »

« En Bretagne, le département du Finistère fut véritablement la proie de ces ravageurs, et l'on peut suivre le jalonnement sinistre et morne de nombreuses ruines mégalithiques, accumulées sur son territoire, comme autant de témoins désolés de sa splendeur passée.

« Le Morbihan, surtout dans les régions limitrophes du département voisin, a particulièrement souffert de l'incursion de ces fouilleurs... »

Cela montre, simplement, que les monuments mégalithiques avaient alors une valeur secondaire aux yeux des préhistoriens, et ce point de vue n'a pas totalement disparu. Dès l'instant que l'on ignorait pourquoi les montants d'un dolmen étaient disposés de telle ou telle façon, on a conclu que les constructeurs l'ignoraient également. Que les fouilles soient justifiées ou non, on doit le respect intégral des lieux. Lorsque l'on fit des fouilles au dolmen de Penter-Ifan dans le sud du Pays de Galles, l'ensemble fut étayé par une robuste charpente. C'est le seul exemple louable que nous connaissions.

Le malheur est que toutes ces destructions, exécutées sous le couvert de la science, ont été en grande partie inutiles. Rien n'a été découvert dans les dolmens, que l'on n'ait pas rencontré ailleurs. On a rempli des caisses d'éclats de silex, de fragments de hache en pierre ou de tessons de poterie. Les musées étant saturés, ces caisses dorment et dormiront encore longtemps dans certains greniers. Cependant, sur les causses, les garrigues ou les landes, on bute souvent contre des pierres posées de façon anormale. On reconnaît alors que là fut un dolmen irrémédiablement détruit par des chercheurs qui traitaient leurs prédécesseurs de « celtomanes ».

DATE DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

Dater les monuments mégalithiques n'est pas chose facile. En toute rigueur, ce serait même impossible, sauf si un fait, dont nous parlons en fin de ce chapitre, se manifestait. On se sert des objets les plus anciens recueillis au cours des fouilles, mais rien n'indique que les mégalithes eux-mêmes ne sont pas antérieurs à ces objets. Or, la datation de ces derniers peut varier avec les progrès de la science archéologique et, par conséquent, la date des mégalithes varie également. C'est pourquoi, depuis une cinquantaine d'années, cette date a dû être reculée de cinq siècles et même davantage. Un autre fait à prendre en considération est que la construction de ces monuments s'est largement étagée dans le temps, surtout si l'on prend les dolmens et les menhirs dans leur ensemble. Et l'on ne s'écartera guère de la réalité, en disant que l'on a construit des dolmens et dressé des menhirs durant une période de cinq à dix siècles.

Nous le verrons dans un chapitre ultérieur, des armes ou des outils en métal, cuivre ou bronze, n'ont généralement pas été trouvés dans les couches les plus profondes des dolmens. On a recueilli seulement des armes et des outils en pierre. Le métal rencontré consiste en menus objets, de parure surtout, mais assez rares, comparativement au mobilier lithique et à la céramique. Donc, étant donné d'une part l'abondance de l'armement et de l'outillage en pierre, d'autre part la présence de menus objets en bronze ou en cuivre, on peut dire, avec une chance de certitude sur deux, que les monuments mégalithiques auraient été construits vers la fin de la période néolithique et aux tout premiers débuts de l'âge des métaux. Ils appartiendraient à une période de transition, que l'on appelle époque chalcolithique (« khalkos » = cuivre) ou énéolithique (« aeneus » = bronze). On la situe entre 2500 et 2000 avant notre ère et c'est la date généralement admise pour l'âge moyen des monuments mégalithiques.

Vouloir donner une date plus précise est à peu près impossible. D'ailleurs, des différences de plusieurs siècles peuvent exister entre divers groupements et c'est tout à fait normal. S'il y eut cheminement de l'idée

mégolithique dans l'espace, il y eut aussi cheminement dans le temps. Les dolmens de la Bretagne ou de la vallée de la Loire peuvent être d'une époque différente de ceux de l'Ardèche ou de l'Aveyron. A plus forte raison pour ceux du Danemark ou de l'Andalousie. Et la question est loin d'être résolue à la satisfaction générale, car, en définitive, c'est une affaire d'interprétation du mobilier découvert à la suite des fouilles.

Il y a là un problème des plus ardu. En effet, il arrive très fréquemment qu'un même dolmen ait été utilisé par des tribus préhistoriques d'époques très diverses. Si l'on fouille le monument, les vestiges des tribus les moins anciennes apparaîtront les premiers ; puis, à mesure que la fouille avancera, on rencontrera des traces de populations plus anciennes, pour arriver enfin à celle contemporaine de la construction du dolmen ou, du moins, celle admise comme telle. Comme il s'agit, en somme, de violations successives — un terme plus exact serait « utilisations successives » — il peut se produire qu'aucun vestige n'existe de cette dernière population. C'est ainsi que l'on sera conduit à attribuer la construction du monument à un peuple moins ancien, d'où des différences pouvant porter sur plusieurs siècles.

En ce qui concerne la datation des monuments du type menhir, le problème est encore plus difficile, sinon impossible à résoudre, du moins si l'on considère ces monuments dans leur ensemble, des pierres ayant été dressées à toutes les époques. Cependant, on aura l'occasion de le constater, des fouilles ont été exécutées au pied de quelques menhirs, ou à l'intérieur de cromlechs ou d'alignements, et elles ont livré un mobilier identique à celui des dolmens. On peut donc conjecturer que ce type de monuments est de même époque que ceux du type dolmen. Une restriction, toutefois : ces fouilles ont été surtout pratiquées en Bretagne. Elles ont été sporadiques et non systématiques comme dans les dolmens.

Mais un autre fait va nous montrer combien cette question de datation demeure flottante. Il s'agit de la méthode, désormais bien connue, dite du carbone 14. Des fragments de charbon de bois, trouvés dans des dolmens de la Bretagne, ont été soumis à ce test et l'on a obtenu, notamment, les résultats suivants : 2470 ± 120 , 3215 ± 130 , 3270 ± 75 et 3880 ± 300 av. J.-C. Il en résulte que les dolmens, au moins certains d'entre eux, seraient plus anciens qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Naturellement, il faut, avant d'en déduire des conclusions générales, attendre les résultats d'autres expériences. Pour l'instant, tenons-nous-en, à titre provisoire, à la date de 2500 avant notre

ère, proposée plus haut. Et si nous acceptons une marge de 500 ans en plus ou en moins, nous ne nous éloignerons guère de la vérité. Mais il faut toujours avoir présent à l'esprit, qu'il s'agit de l'époque correspondant au mobilier des plus anciennes couches rencontrées dans les dolmens.

Pour les monuments autres que ceux de l'Europe occidentale, on manque encore d'éléments d'information en ce qui concerne leur mobilier. Les dolmens de la Palestine auraient été construits entre 2500 et 3000 ans av. J.-C., ce qui les feraient contemporains des nôtres. Quant à ceux des Indes, ils dateraient seulement des II^e et III^e siècles avant notre ère, mais cela ne doit être accepté qu'avec réserves, car bien peu de monuments ont été fouillés jusqu'ici. Ce n'est pas seulement dans les dolmens des Indes que l'on a trouvé du fer. Du reste, le problème ne paraît pas clair, comme tout ce qui touche à cette partie du monde, au sujet des mégalithes.

Entre 3000 et 2000 avant notre ère, le cuivre était connu en Égypte depuis fort longtemps, et le bronze y apparaissait vers l'époque de la construction des grandes pyramides, c'est-à-dire vers 2800. Les dynasties memphites avaient cessé et l'ère du Moyen Empire avait commencé. Le cuivre puis le bronze avaient fait leur apparition en Égée, en Assyrie, à Sumer, en Iran, dans les Indes, en Asie mineure où la première ville d'Issarlik (Troie) avait été détruite et remplacée par la deuxième. Tyr et Gaza avaient été fondées et, dans les Indes, fleurissait la civilisation de Mohenjo-Daro... Bref, les monuments mégalithiques auraient été construits à une époque où le monde avait considérablement évolué.

Est-ce à dire que le dernier mot a été dit dans ce domaine ? Nous ne le pensons pas. Jusqu'ici, aucun relevé topographique précis de l'emplacement de menhirs reliés à vue n'a été exécuté, ou, du moins, n'a été réalisé de façon exacte. Il est évident que deux menhirs, distants de plusieurs centaines de mètres et davantage, pouvaient constituer un système de visée d'une grande exactitude. Et si ce système était répété en des lieux différents, on aurait là un élément précieux de calcul. Mais c'est l'affaire de ceux que passionnent les monuments mégalithiques. La plupart des savants préhistoriens voient, en effet, d'un mauvais œil, cette intrusion de l'astronomie ou d'autres disciplines dans une science dont ils sont extrêmement jaloux. A l'occasion, ils savent alors prendre un ton hautement ironique, car, comme a dit Goethe, « on a toujours tendance à se moquer des choses que l'on ne comprend pas ».

Et pour nous résumer sur cette importante question, nous répéterons : en définitive, on a daté les objets recueillis à l'intérieur des monuments mégalithiques, mais non ces monuments eux-mêmes. Devons-nous dire que leur datation est impossible ? Encore une fois nous ne le pensons pas. Il suffira de rencontrer des objets datables *sous* les montants des dolmens, c'est-à-dire entre la partie de ces montants qui repose sur le sol et ce dernier. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu connaissance que de telles trouvailles aient été réalisées, en dehors d'une exception assez curieuse, dont nous avons parlé, bien loin, d'ailleurs, de résoudre la question. Tant que des découvertes de ce genre n'auront pas été faites, la datation des monuments mégalithiques demeurera conjecturale, nous le craignons.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

Dans ce chapitre, nous sommes amenés à considérer les monuments du type dolmen dans le sens le plus général. Les préhistoriens français et étrangers, plus intéressés par le contenu des dolmens que par les monuments eux-mêmes, comprennent souvent, dans cette catégorie, des ensembles de styles très différents. Les descriptions données sont parfois peu claires, et l'on ne sait si l'on a affaire à un véritable dolmen ou à un simple ciste. Nous avons vu décrire, comme un dolmen, un carré formé de quatre petites dalles posées de champ, mesurant intérieurement un mètre de côté et dépassant le sol de quelques centimètres. On inclut aussi, dans les statistiques, des constructions, le plus souvent sous tumulus, dont les parois sont constituées par des murs en pierres superposées. Nous l'avons dit, il s'agit de conceptions architecturales différentes et même, dans bien des cas, d'une solution de facilité. Il est en effet plus facile de surélever une dalle par paliers successifs, que de la porter d'un jet à un mètre cinquante ou deux de hauteur. Bien entendu, nous n'avons pas pu toujours faire la discrimination, surtout pour les cistes, très nombreux en certaines régions.

On peut objecter que la distinction demeure parfois difficile. Il existe de petits dolmens et de grands cistes. Où finissent les uns et où commencent les autres ? On n'a jamais défini les dolmens de façon nette, autrement que par la disposition de ses éléments. A cette disposition déjà indiquée, nous ajouterons ceci : un dolmen doit être « mégalithique ». Nous avons un dolmen lorsque le transport et la mise en place de ses éléments principaux à bras francs deviennent à peu près impossibles. Cependant, même en tenant compte de cette restriction, les véritables dolmens sont les plus nombreux, et leur répartition géographique ne doit pas trop s'éloigner de celle que nous donnons.

L'extension des monuments mégalithiques dans l'espace reste une grande cause d'étonnement. On pourrait presque la comparer à celle des cathédrales, églises ou chapelles, édifiées sous l'impulsion de la religion chrétienne. Certes, on ne peut pas dire que ces monuments sont disséminés dans toute l'Europe, mais il en existe suffisamment pour provoquer une grande surprise. De plus, nous allons en rencontrer en des régions fort

diverses de l'ancien continent, mais le groupement le plus spectaculaire reste celui de l'Europe occidentale, qui s'étend de la Scandinavie à la péninsule Ibérique. Les monuments les plus septentrionaux de l'Europe et sans doute du monde, sont les cromlechs et menhirs des îles Shetland, au nord du 60^e parallèle⁷. Au sud de cette latitude, on voit un dolmen un peu au sud-est d'Oslo, seul monument mégalithique de la Norvège, du reste. Nous ne pensons pas qu'il en existe au nord du 61° de latitude.

En Suède, on a signalé d'abord quelques dolmens dans l'île d'Oeland, puis, les mégalithes se rencontrent depuis Karlskrona jusqu'à la frontière norvégienne, c'est-à-dire tout le long des côtes méridionale et occidentale de la Suède. A l'intérieur des terres, signalons quelques allées couvertes dans les plaines du Vester-Götland, en arrière des rives du Kattegat et, au sud de la Suède, de nombreux mégalithes dans l'île danoise de Bornholm. Le groupement suédois se raccorde à celui du Danemark par le Sund.



Distribution des Monuments mégalithiques en Europe occidentale

Le Danemark est l'un des pays à forte densité mégalithique. A tel point, nous le verrons, que certains n'ont point hésité à voir, dans ce pays, l'origine de l'idée dolménique. L'île de Seeland, d'une superficie exactement égale à celle de notre département du Finistère, comporterait 3 500 monuments mégalithiques. C'est le record de la densité. Sans atteindre une telle concentration, les autres îles, Fionie, Laaland, Falster, etc., sont également bien fournies, ainsi que le Jutland. De cette presque île, les mégalithes descendent, à travers le Schlesvig et le Holstein, pour couvrir tout le nord de l'Allemagne, depuis Treplow, sur la Baltique, au nord-est de Stettin, jusqu'à la Hollande, en passant par les îles de Usedom et de Rügen. En Allemagne septentrionale, on compterait 900 dolmens, mais, dans ce nombre, les cistes entrent pour une bonne part. Deux dolmens, situés dans les environs de Breslau, complètement séparés des grands groupements, seraient les plus isolés que l'on connaisse dans cette partie de l'Europe. Vers l'ouest, les mégalithes du nord de l'Allemagne, Oldenbourg et Hanovre, se prolongent jusqu'en Hollande, où l'on rencontre 53 dolmens, sur 54 que renferme ce pays, agglomérés dans la province de Drenthe. Le 54e serait situé près d'Utrecht, entièrement isolé lui aussi, mais ce monument, que nous n'avons pas vu, du reste, demeure hypothétique.

Ainsi, les mégalithes de la Suède, du Danemark, de l'Allemagne et de la Hollande, forment un groupe homogène et assez particulier. En effet, même en rattachant le problématique dolmen d'Utrecht à ce groupement — il en serait situé à une centaine de kilomètres —, il faudrait ensuite parcourir deux cents kilomètres en ligne droite, au sud d'Utrecht, pour trouver un nouveau dolmen à Namur, en Belgique. Ce fait est assez important. Il montrerait que si l'idée mégalithique s'était propagée par cheminement, cela ne se serait point fait par la voie terrestre.



Dolmen de Herrestrup (Danemark)

La Belgique est relativement pauvre en monuments mégalithiques. Nous venons de citer le dolmen de Jambes-Namur, une autre « pierre du Diable », détruit vers 1820, d'ailleurs. Il ne reste plus guère qu'un petit groupement au sud de Liège, dans les régions de Marche et de Spa (Sinsin, Oppagne, Weris, Solwaster), qui compte quelques dolmens, menhirs et cromlechs. Ce groupement est assez isolé à son tour, puisque les monuments les plus proches sont, à près de cent kilomètres au sud-ouest, le dolmen de Rumigny, ainsi que les menhirs de Château-Regnault et de Ham-sur-Meuse, dans notre département des Ardennes.

Traversons la Manche pour visiter les îles Britanniques. Les menhirs et cromlechs des îles Shetland sont, disions-nous, les plus septentrionaux des monuments mégalithiques, et nous avons situé un cromlech de l'île d'Unst, à 200 kilomètres environ du cercle polaire arctique. Plus au sud, l'archipel des Orcades comporte également quelques monuments, dont l'un des plus remarquables cromlechs circulaires que nous connaissons, l'« Anneau de Brodgar ». En Écosse, les mégalithes réapparaissent dans les Caithness, puis dans la partie orientale des monts Gram-pian. On en trouve aussi au sud-ouest de ce système montagneux, près des côtes extrêmement découpées de l'ouest de l'Écosse, ainsi que dans les Hébrides. En Angleterre, la traînée s'étend des monts Cheviot au Land's End, sans interruption importante. La densité la plus forte est dans le pays de Galles, où l'on dénombrait 24 dolmens dans la petite île d'Anglesey, il y a une centaine d'années. Dans le sud de l'Angleterre est le chef-d'œuvre de la civilisation des mégalithes, l'extraordinaire monument de Stonehenge qui

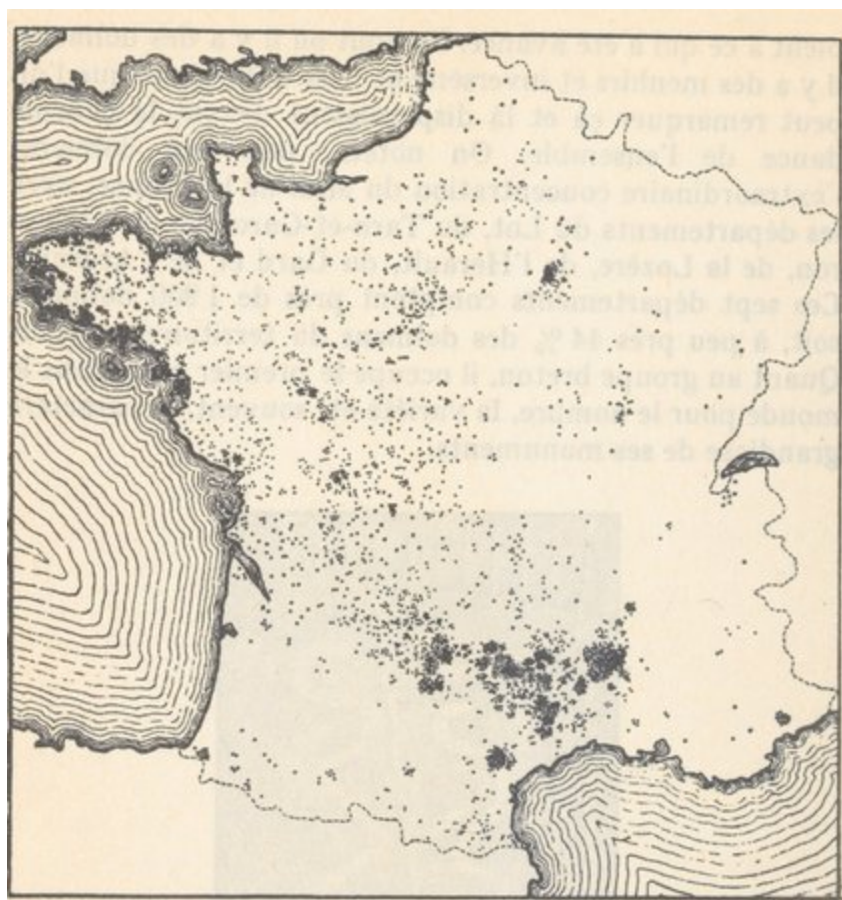
semble, d'ailleurs, marquer la fin de l'ère mégalithique et exige, à lui seul, une étude volumineuse⁸. Dans les environs, nous trouvons le plus grand cromlech connu dans le monde, celui d'Avebury, dans le Wiltshire. Et si l'on passe en Irlande, par l'île de Man, où se dressent plusieurs mégalithes, nous aurons encore une concentration remarquable, comprenant notamment près de 800 dolmens, plus exactement 780, d'après le relevé de Borlase, exécuté au XVIII^e siècle. Le groupement irlandais s'étend surtout le long des côtes orientale et méridionale. Une mention spéciale pour le petit comté de Sligo, au nord de l'île, qui contient plus de 150 dolmens.

En ce qui concerne la France, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes que nous donnons, pour voir combien notre pays est favorisé. Pratiquement, tout le territoire français est couvert par les mégalithes. D'après notre propre recensement, il y aurait en France 4 350 dolmens, 2 070 menhirs, 130 cromlechs et 110 alignements. Les cartes permettent aussi de constater la coïncidence de la répartition des dolmens et de celle des menhirs, contrairement à ce qui a été avancé. Partout où il y a des dolmens, il y a des menhirs et inversement. Les différences que l'on peut remarquer çà et là disparaissent devant la concordance de l'ensemble. On notera, pour les dolmens, l'extraordinaire concentration du Midi de la France, avec les départements du Lot, du Tarn-et-Garonne, de l'Aveyron, de la Lozère, de l'Hérault, du Gard et de l'Ardèche. Ces sept départements comptent près de 1900 dolmens, soit, à peu près 44 % des dolmens du territoire français. Quant au groupe breton, il occupe le premier rang dans le monde pour le nombre, la variété et, souvent, le caractère grandiose de ses monuments.



Dolmen de Castle Wellon (Irlande)

Des statistiques des mégalithes de la France ont été données par département et même par commune. L'une des premières parut en 1875, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*. Elle ne comprenait qu'à peine un peu plus de la moitié des dolmens, 2 300 sur 4 300, mais on constatait déjà la véritable physionomie de la distribution en France, le département de l'Aveyron dépassant tous les autres. Cinq ans plus tard, parut une nouvelle statistique, toujours dans la même revue, suivie du relevé d'Alexandre Bertrand, avec cartes, édité en 1891. Viennent ensuite ceux d'Adrien de Mortillet pour les menhirs (1901) et de Déchelette pour les dolmens (1906). Nous-mêmes en avons donné une dans notre petit livre *Dolmens et Menhirs*, ainsi que dans la *Civilisation des mégalithes*. Nous ne la redonnerons pas dans cet ouvrage, à cause de l'imprécision qui règne dans les renseignements provenant de diverses sources. On relève, en effet, d'importantes contradictions, dans lesquelles une sorte de chauvinisme local paraît entrer pour une bonne part.



Répartition géographique des dolmens en France

Si la statistique de Déchelette offre une idée exacte de la répartition des dolmens en France, il n'en est plus de même de celle d'Adrien de Mortillet pour les menhirs. Cette dernière, parfois utilisée encore, n'a aucune valeur. Elle avait surtout pour but, croyons-nous, de montrer une différence qui aurait existé entre les répartitions des deux catégories de monuments. En effet, ce relevé comprenait les menhirs entrant dans la composition des cromlechs et des alignements. De la sorte, toute la statistique des menhirs isolés était faussée. Pour donner une idée de ce caractère imprécis, nous dirons que le département du Morbihan venait largement en tête avec 3450 menhirs, suivi de l'Ille-et-Vilaine, 438 menhirs seulement. Or, dans le premier département, les seuls alignements de Carnac et d'Erdeven comptent ensemble plus de 3800 pierres dressées. En suivant le système d'Adrien de Mortillet, il faudrait ajouter celles entrant dans la composition de 14 alignements, de 20 cromlechs, plus 240 menhirs isolés. On voit combien ce système pouvait être faux à tous les points de vue. Cependant, vingt ans plus tôt, en 1880, la Commission des Monuments mégalithiques avait dressé, par départements, un inventaire assez exact, quant aux proportions : 3380 dolmens, 1602 menhirs, 44 alignements et 451 cromlechs. Adrien de Mortillet l'ignorait-il ?

Sans les Pyrénées, les mégalithes français seraient directement reliés à leurs voisins de la péninsule Ibérique, car ceux-ci abondent sur le versant méridional de la chaîne. De la Catalogne au Guipuzcoa, on dénombre plusieurs centaines de dolmens avec une faible densité dans le haut Aragon. Au delà des provinces basques, ils s'étendent vers la Galice, pour descendre tout le long de la péninsule, à travers le Portugal, où un groupement remarquable de menhirs et de cromlechs est à signaler à Renguengos de Monsaraz, au sud d'Evora. Dès l'an 1734, on avait identifié 315 « antas », c'est-à-dire des dolmens sur l'ensemble du territoire portugais. Au delà d'Evora, les mégalithes reviennent vers l'est pour couvrir l'Andalousie méridionale.



Distribution géographique des menhirs en France

On peut donc compter quatre grands groupements en Europe occidentale :

- Pays scandinaves, Allemagne du Nord, Pays-Bas ;
- Iles Britanniques ;
- France ;
- Péninsule ibérique.

Les deux derniers ont une attache commune à travers les Pyrénées orientales où, du reste, les dolmens des deux versants sont du même type. Toutefois, nous noterons que le groupe de Catalogne n'est pas nettement rattaché à celui des provinces basques. Sur la distance d'environ cent kilomètres en ligne droite, qui sépare ces deux groupes, il n'y aurait, en effet, que trois ou quatre dolmens.

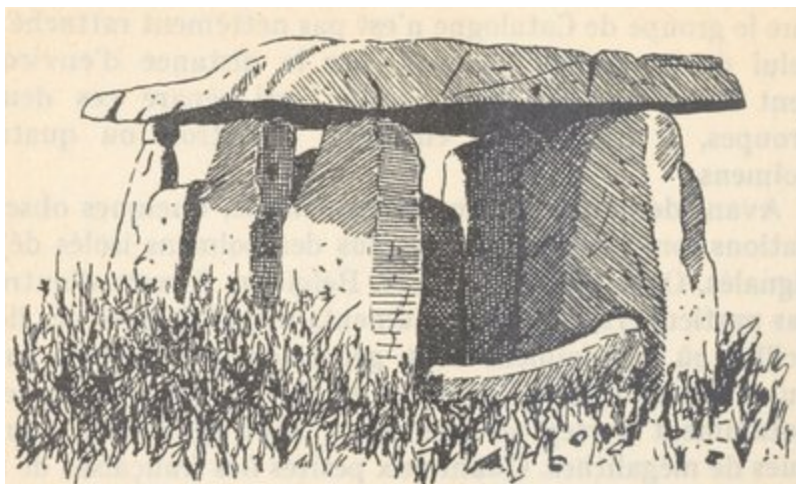
Avant de quitter l'Europe occidentale, quelques observations sont nécessaires. En plus des dolmens isolés déjà signalés, Oslo, Silésie, Utrecht, Belgique, il reste d'autres cas particuliers, tels les monuments

mégolithiques des îles Scilly, où les dolmens sont généralement enterrés jusqu'au niveau des tables. Les îles anglo-normandes, notamment Jersey et Guernesey, sont également pourvues de mégalithes. Quant aux petites îles françaises de la Manche et de l'Atlantique, Ouessant, Sein, Groix, Belle-Isle, Hoedic, Noirmoutiers, Yeu, Oléron, elles ont toutes leurs dolmens ou leurs menhirs.

Si, à présent, nous passons en Méditerranée, nous constatons aussi la présence de monuments mégalithiques dans l'île de Minorque, contrairement à ce qu'affirmait Cartailhac. A notre connaissance, il n'en existe pas à Majorque ni à Ibiza. Dans la deuxième des Baléares, nous avons vu des menhirs troués. Ces monolithes paraissent avoir été travaillés et ils sont toujours associés à un « talayot » ou aux « taoulas », ces mystérieux « bilithes ». En outre, on a compté à Minorque quatre dolmens. Ces monuments pourraient, à la rigueur, être assimilés à ceux du continent, mais leurs montants ne sont pas formés de dalles posées de chant. Leur seule particularité est d'avoir un montant troué, comme certains dolmens de France, de Palestine, du Caucase et des Indes. Mais si Minorque peut être regardée comme une île mégalithique, il paraîtrait téméraire et très imprudent d'y voir, à l'exemple de certains auteurs, l'origine de l'idée dolménique.

Il existe en Corse au moins 13 dolmens, 27 menhirs et deux alignements. Cette île est donc riche en mégalithes, surtout si l'on y ajoute les curieux menhirs sculptés de Filitosa. Fait extraordinaire, sa grande voisine, la Sardaigne, en est moins bien pourvue. On y trouverait plusieurs dolmens, Budduso, Borore, Abbasante, sur lesquels nous manquons de renseignements précis. Nous les avons cherchés vainement sur place. Il y aurait aussi des alignements à Macomer, un grand menhir à Ossida, ainsi que les étranges menhirs mamellés, et c'est à peu près tout ce que l'on pourrait compter dans la grande île. Malgré le caractère assez vague de ces renseignements, nous considérerons la Sardaigne comme comprise dans les zones mégalithiques, mais, à l'exemple de Minorque, à très faible densité. Cependant, le fait le plus important en Méditerranée, nous semble être la présence de dolmens dans l'île de Malte. C'est un jalon remarquable dans le cheminement de l'idée dolménique, assez inattendu aussi, car personne, que nous le sachions, n'avait signalé la présence de tels monuments dans cette

île, trop occupé ou intéressé que l'on était, sans doute, par les célèbres temples Tarxiens.



Dolmen de Fontanaccia (Corse)

L'Italie est pour ainsi dire sans mégalithes. On aurait simplement reconnu des cromlechs sur le plateau de la Somma, en Lombardie, ainsi que deux dolmens jumelés près d'Otrante, mais ces deux derniers monuments auraient leurs parois constituées de pierres superposées. De véritables dolmens existeraient à Saturnia (Toscane) mais, ici encore, nous n'avons pu les identifier. Ils se rattacheraient peut-être au groupe de la Corse. Nous avons seulement reconnu un dolmen « classique » dans les environs de Bisceglie (Pouilles). Ce monument s'apparente fort bien aux dolmens de la Corse et de la Catalogne.

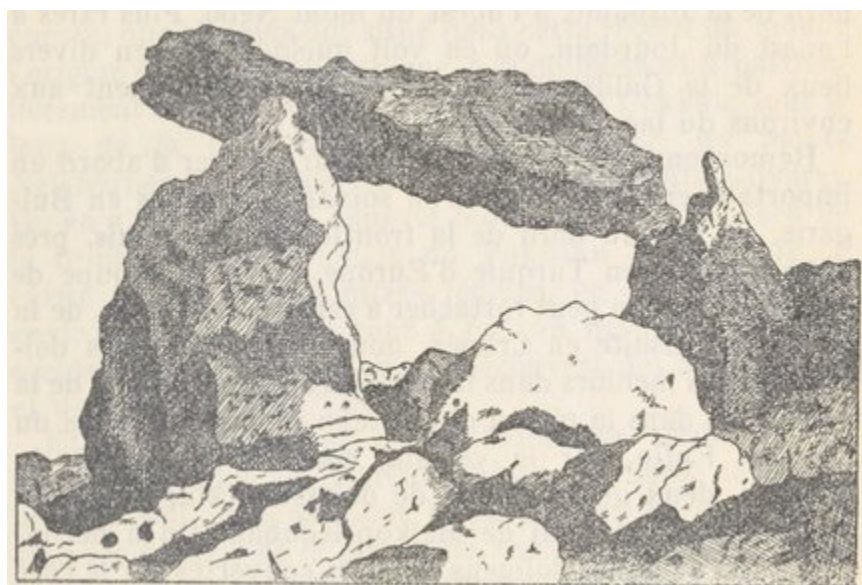


*Dolmen d'Afrique du Nord.
Petite Kabylie. — Vallée de El-Arouna*

En Afrique du Nord, dolmens et menhirs couvrent la partie septentrionale du Maghreb, depuis Marrakech jusqu'à Hama Hammamet en Tunisie. Au Maroc, ils ne dépassent pas, vers le sud-est, les contreforts septentrionaux des chaînes du Haut et du Moyen Atlas. En Algérie, les principaux centres mégalithiques sont Lascara, Tiaret, Guyotville, Sétif (1 000 menhirs à Medjana ?) et Constantine. Dans la région de cette dernière ville, les dolmens s'accumuleraient en quantité vraiment prodigieuse. On en dénombrerait 3000 aux environs de Roknia, autant à Taxas, 4 à 5000 à Bou Nouara, 2000 à Sila, etc. Mais il semble bien que l'on ait compris, dans ces chiffres, de très nombreux cistes et des tombeaux remontant à l'époque romaine. Il est difficile, en effet, de donner le qualificatif « mégalithiques » à des ensembles en forme de dolmens, mais mesurant seulement $1,10 \times 0,60$ m⁹. Il en serait de même pour les menhirs. On a assimilé à des cromlechs et à des alignements des groupes de petites pierres dressées, qui n'ont sans doute rien à voir avec les monuments mégalithiques proprement dits. Ce sont peut-être de simples enclos à bétail et il est probable, que le nombre de véritables mégalithes, doit à peine atteindre le dixième des chiffres donnés ci-dessus. Par Tebessa et Es-Snam, la zone mégalithique passe en Tunisie par les grands centres de Haidra, du Kef et de l'Enfida avec à Ellez, entre le Kef et Kairouan, un groupe d'une quinzaine de belles allées couvertes.

Descendons maintenant beaucoup plus au sud, jusqu'à Dakar. Au nord du fleuve Gambie, à l'ouest de Tambacounda, existe un très curieux groupement, composé de cromlechs circulaires, formés parfois eux-mêmes par des cercles concentriques. Toujours en Afrique, indiquons les menhirs

gravés d'Abyssinie situés dans le Soddo, au sud-ouest d'Addis-Abeba. Pour mémoire, nous citerons les dolmens que l'on aurait découverts sur les pentes du Harrar, encore en Abyssinie. Ces monuments sont mal décrits et il semble bien que l'on ait affaire uniquement à des cistes, ou à des fosses recouvertes de dalles. Pour mémoire également, nous mentionnerons les dolmens découverts dans le désert d'Edfou, en haute Égypte, d'après Déchelette et de Morgan. La présence de monuments mégalithiques en Égypte serait très importante, à notre avis. Malheureusement, nous n'avons pas eu confirmation du fait, mis en avant par de Morgan, semble-t-il¹⁰.



Dolmen à Teleilat Ghassul. — Vallée du Jourdain

Nous le verrons dans un chapitre ultérieur, les anciens Hébreux dressaient des menhirs. Peut-être aussi, construisaient-ils des « autels-dolmens ». En tout cas, on constate une importante concentration mégalithique en Palestine. C'est la seule région pour laquelle nous possédons des textes littéraires, pouvant coïncider avec l'époque de construction des monuments mégalithiques qu'elle renferme. Les dolmens sont attribués, par certains, à un peuple étranger à cette région, les « Ghassouliens », qui connaissaient le bronze, mais utilisaient surtout un outillage lithique. On situe leur présence en Palestine vers 2700 avant J.-C. Cela ne résout pas du tout le problème des mégalithes palestiniens, s'il explique le mobilier contenu dans ces monuments. Ils se situent surtout à l'est de l'embouchure du Jourdain dans

la mer Morte, dans le nord de la Jordanie, à l'ouest du mont Nebo. Plus rares à l'ouest du Jourdain, on en voit quelques-uns en divers lieux de la Galilée ou de la Samarie, notamment aux environs du lac Tibériade.

Remontons vers la mer Noire, pour trouver d'abord un important ensemble d'environ soixante dolmens en Bulgarie, un peu au nord de la frontière turque, puis, près d'Andrinople, en Turquie d'Europe, un petit groupe de dolmens que l'on peut rattacher à celui, assez voisin, de la Bulgarie. Ensuite en Crimée, nous rencontrons des dolmens et des menhirs dans la chaîne Taurique, au sud de la presqu'île, dans la région d'Aloutcha et dans la vallée du Baydar. Enfin, sur le versant nord de la chaîne du Caucase, deux groupements de dolmens, celui de Novorossisk-Pchad et celui de Maïkop-Kouban. On a découvert aussi quelques dolmens et allées couvertes sur le côté oriental de cette chaîne, presque en bordure de la mer Caspienne, dans les monts Talych. Un dessin de l'une de ces allées couvertes, que nous avons eu sous les yeux, montre un monument qui se rapproche beaucoup de ceux du même type de l'Europe occidentale. Après cela, il est curieux de constater l'absence totale de mégalithes dans la partie septentrionale de l'Asie Mineure.



Dolmen à Pullicondah, près Madras (Indes)

Nous devons à présent aller loin vers l'est, pour découvrir de nouveaux monuments. C'est, en effet, dans les Indes qu'existe le groupement le plus étendu, en dehors de celui de l'Europe occidentale. A tel point, ici encore, que certains ont situé dans cette région du monde l'origine de l'idée mégalithique. Les dolmens sont particulièrement nombreux dans la presqu'île du Dekkan, tout le long de la côte occidentale de Malabar, les monts Nelgherries, les collines de Pulney et les monts Shivarai. On en a signalé aussi dans les monts Kassias, au nord de la frontière septentrionale

du Pakistan oriental. Il en existe encore dans d'autres régions, en particulier aux environs de Peshavar, tout à fait au nord du Pakistan occidental. De plus, on aurait découvert des alignements et des cromlechs au Tibet.

Et les groupements mégalithiques se terminent de façon inattendue en Extrême-Orient. La Corée comporte près de 300 dolmens, pour la plupart en bordure de la côte occidentale de la presqu'île, dans les îles du golfe de Séoul et dans la région de Pyongyand. De plus, il en existe sur la côte orientale et, au nord-ouest, ils atteignent la frontière de la Chine par la presqu'île de Liao-Toung. On en aurait vu aussi aux environs de Moukden. Mais, au sujet des dolmens de cette région, on y a inclus, sous ce nom, des tombes formées de fosses, creusées et aménagées dans le sol, recouvertes de grandes dalles. Bien entendu, ces fosses-tombeaux n'entrent pas dans le cadre de notre étude.

On a signalé des dolmens en de nombreuses autres régions de l'Europe et de l'Asie : la Russie, la Perse, le Japon, Sumatra¹¹, etc. Même lorsqu'ils parviennent de personnes « autorisées », les renseignements sont vagues et se limitent simplement à quelques mots. Pas de dessins ni de photographies. Les descriptions ne sont jamais de première main. De plus, nous l'avons constaté, on place des dolmens, là où leur présence devient utile pour appuyer une théorie. Le contraire a lieu, bien entendu. De sorte, qu'il est difficile, sinon impossible, de donner une notion exacte et complète de la répartition géographique des monuments mégalithiques dans le monde. Tous les problèmes de cette répartition sont loin d'être résolus. Cependant, il en est d'importants qui mériteraient de l'être, ceux concernant les mégalithes de Madagascar, d'Arabie et d'ailleurs. D'un autre point de vue, il est possible que l'on découvre de nouveaux monuments dans des régions auxquelles on ne pense guère actuellement. Mais ce qui précède suffit, pensons-nous, à donner une idée de l'étonnante expansion des mégalithes dans le monde.

En conclusion, nous ferons quelques remarques :

— Les monuments mégalithiques sont nettement localisés en certains points du globe.

— Il existe des concentrations exceptionnelles. Nous avons cité l'île Seeland au Danemark, la province de Drenthe en Hollande, la région de Sligo en Irlande, Roknia en Afrique du Nord. Plus près de nous, la

commune de Saint-Just, en Ille-et-Vilaine, comporte 3 dolmens, 21 menhirs, 8 alignements et 7 cromlechs. Le petit territoire s'étendant d'Erdeven à Locmariaquer, dans le Morbihan, comprend au moins 113 dolmens, 37 menhirs, 10 alignements, et 5 cromlechs. Dans le département de l'Hérault, on compte 30 à 35 dolmens dans la commune de Minerve, 36 dans celle de Salles-la-Source au nord-ouest de l'Aveyron et 40 dans celle de Mialet, dans le Gard. Dans le sud du département de l'Ardèche, au moins quatre communes ont plus de 30 dolmens. Les 110 dolmens et menhirs du département de l'Aube sont concentrés dans un quadrilatère de 30 sur 25 kilomètres, à l'extrémité nord-ouest de ce département. Le groupement isolé de Saint-Cezaire, dans les Alpes-Maritimes, est également curieux.

— Mais il existe des lacunes tout aussi remarquables, du moins en apparence, car elles ne sont pas justifiées par des raisons valables, l'absence de matériaux, par exemple. Parmi ces lacunes, on peut citer Majorque, l'Asie Mineure, l'Arabie, la Chine... Jusque dans les régions à forte densité, on rencontre de ces lacunes. La partie septentrionale du département de l'Ardèche est à peu près dépourvue de dolmens, alors qu'il y en a des centaines dans la partie méridionale. Il en est de même pour les zones est et ouest du département de l'Hérault, entourées pourtant de régions à forte densité et où les matériaux, propres à la construction de monuments mégalithiques, ne manquent certes pas.

— La répartition géographique ne semble obéir à aucune loi économique ou géologique. On découvre des mégalithes dans les terrains calcaires ou granitiques, dans les régions les plus riches comme les plus pauvres, en plaine et en montagne. Deux dolmens, dans le Haut Aragon, sont situés à 1 500 mètres d'altitude, dans une contrée où, très vraisemblablement, il n'y eut jamais d'habitat. Du moins, on n'en voit aucune trace.

— On a fait état de la position des régions mégalithiques à proximité des côtes. Il est exact qu'en Bretagne, par exemple, les mégalithes deviennent de plus en plus clairsemés à mesure que l'on s'éloigne de la mer. Mais en bien d'autres régions, il faut parcourir une certaine distance à l'intérieur des terres pour en trouver, notamment en Afrique du Nord et en Palestine. Toutes les terres qui bordent le golfe de Lion en sont pratiquement dépourvues, mais ils abondent à quelques dizaines de kilomètres à l'intérieur du littoral. Il semble bien que certaines contrées maritimes aient seulement intéressé les constructeurs des mégalithes, lesquels, d'ailleurs, n'auraient pas hésité, à l'occasion, à pénétrer assez profondément dans les

terres. Trois, parmi les plus grands et les plus beaux dolmens de France et du monde, sont à plus de cent vingt kilomètres en ligne droite de la mer. La plus belle des allées couvertes, celle d'Essé, en Ille-et-Vilaine, est actuellement à soixante-dix kilomètres du Mont-Saint-Michel. A notre avis, la meilleure preuve que la civilisation des mégalithes a été apportée par un peuple de marins est le caractère insulaire que prend parfois l'expansion de ces monuments. Les îles Shetland, l'Irlande, la Corse ou Malte sont parmi les meilleurs exemples et nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler au cours de cette étude.

DOLMENS ET MENHIRS NATURELS

PIERRES BRANLANTES PIERRES DIVERSES

Dans les répertoires départementaux des monuments mégalithiques, il est arrivé fréquemment que des blocs erratiques aient été pris pour des menhirs et inversement. Cela se conçoit. Dans toutes les régions rocheuses, la nature a façonné et placé des blocs de façon tellement étrange, que l'on croirait plutôt à une cause artificielle. En Bretagne et dans le sud de la France, notamment, des sites entiers sont formés de roches dressées, posées en équilibre, ou entassées les unes sur les autres et présentant un aspect tout à fait extraordinaire. Il est normal que l'on ait attribué parfois ces effets à la main de l'homme, bien que souvent, la mise en place de blocs aussi monstrueux représente un travail réellement au-dessus des forces humaines. Parmi ces curiosités naturelles, les « pierres branlantes » sont les plus connues.

Ce genre de monuments n'entre pas dans la catégorie de ceux qui forment le sujet de ce livre, mais on en a tellement parlé, qu'à notre tour nous en dirons un mot. Du reste, nous serons amené à revenir sur cette question. Les pierres branlantes sont très nombreuses dans le monde et principalement en France¹². On les a expliquées par l'action des agents naturels et c'est exact dans la plupart des cas, mais nous nous sommes interrogés, pour savoir si une cause artificielle n'intervenait pas quelquefois.

L'homme primitif était beaucoup plus près de la nature que nous. On pourrait même dire qu'il était « l'homme de la nature ». Il s'intégrait à elle, dont il était issu et il en avait, sans aucun doute, un sens plus aigu que l'homme moderne. Et que voyait-il autour de lui ? En très grande partie, du mouvement. Les océans, les fleuves, les ruisseaux, les arbres et les plantes qui croissaient ou s'agitaient sous la moindre brise, le sable et la terre qui se soulevaient dans les grands vents ou descendaient vers le bas, lorsque les orages creusaient des ravines, les astres qui poursuivaient leur course dans le ciel, bref, tout lui semblait mouvement. Tout, à part une exception,

cependant : les grosses pierres, les rochers restaient toujours à leur place et on ne pouvait les mouvoir qu'en exerçant un gros effort sur eux. Seule, la pierre était immuable. Or, il arrivait parfois, qu'une simple pression de la main suffisait pour faire bouger ce qui paraissait immobilisé pour l'éternité. Comment n'aurait-on pas vu là un fait surnaturel ?

Il nous paraît donc très probable que les pierres branlantes furent l'objet d'un culte, ou d'une certaine vénération¹³, et que l'on ait essayé de bonne heure d'imiter la nature. Nous avons évoqué déjà ce problème et, nous le répétons, nous y reviendrons. Restent les pierres branlantes, dites « naturelles », où il est difficile de déterminer la part qui revient à la nature, au simple hasard ou à l'homme. D'ailleurs, c'est souvent un étonnement de voir des blocs de plusieurs dizaines de tonnes osciller sous un effort minime, à la condition, bien entendu, de connaître le point où doit s'exercer cet effort. Nous connaissons une roche que les efforts de deux hommes ne parviennent pas à faire remuer d'une ligne. Survient un gamin de dix ans, lequel, moyennant pourboire, fait osciller le bloc, avec un sourire assez humiliant pour ceux qui ont tenté l'expérience avant lui.

Sur la côte cantabrique, nous avons vu un bloc, haut de 4 ou 5 mètres, bien posé verticalement sur d'autres roches et considéré comme un menhir. Simple effet naturel ? Nous ne saurions être affirmatif. Les menhirs naturels se rencontrent un peu partout, par exemple celui de Bretignolles, en Vendée, et il est même arrivé, que des files de blocs erratiques aient été prises pour des alignements. Mais si des pierres naturelles, dressées verticalement, ne sont pas pour surprendre, il est plus étonnant de voir des blocs posés sur d'autres, à la façon des tables des dolmens. Tout d'abord, nous en citerons deux, parmi les plus connus, lesquels, du reste, ont passé et passent encore pour de véritables dolmens.

Depuis longtemps, nous avons entendu parler d'un dolmen, situé près de Névez, dans le Finistère, dont la table aurait mesuré 15 mètres de long, 9 mètres de largeur et 2,80 m d'épaisseur. Ces dimensions entraînaient un volume de 380 mètres cubes et un poids de 800 tonnes au minimum ! Nous avons hâte de voir ce prodigieux monument. Tout le monde, dans le pays, connaissait ce « dolmen » et l'on nous confirma un détail, que nous avons lu dans un ancien ouvrage, à savoir qu'une forge avait été installée autrefois à l'intérieur. Lorsque, enfin, nous nous trouvâmes devant, notre étonnement fut grand. Certes, les dimensions données ci-dessus devaient être réduites, mais la « table » doit bien peser quelque six ou sept cents tonnes. A l'une de

ses extrémités, ce bloc extraordinaire repose sur deux autres blocs parallèles, posés sur le sol. L'autre extrémité s'appuie sur des affleurements de roche naturelle. Dans sa plus grande dimension, la table est bien orientée est-ouest et sa face supérieure est curieusement érodée. On y voit des trous circulaires, sortes de bassins d'un mètre de diamètre, profonds d'autant et reliés entre eux par des rigoles. Sommes-nous vraiment devant un phénomène naturel ? Dans ce monde des mégalithes, on peut se poser la question, mais voyons le deuxième cas.

Il s'agit du « dolmen » du Gast, dans le Calvados. Nous lisons dans *Les monuments mégalithiques du Calvados*, étude d'Adrien de Mortillet, parue en 1894 :

« Mégalithes du Gast, Canton de Saint-Sever, Arrondissement de Vire — A l'E — S.E. du village, dans le bois du Gast, dolmen nommé la *Pierre couplée*. Énorme table d'un beau granite bleuté, qui mesurait 10,60 m en longueur, 3,50 m de largeur et plus de 4 mètres d'épaisseur, reposant sur deux pierres de moindres dimensions placées au nord et au sud. Du côté de l'ouest, un troisième bloc s'élève sous la table, mais sans la toucher. Il en résulte un vide ayant environ 2,30 m de long, 1,50 m de large et 1,50 m de haut. La table est depuis longtemps cassée en deux morceaux et c'est peut-être de là que lui vient le nom de *Pierre couplée* ou *Pierre coupée*. (De Caumont, Stat. monum. Calvados, Die. arch. de la Gaule) ».

On le voit, la table du dolmen du Gast aurait eu un poids d'environ 500 tonnes. Mais il est probable, d'une part, qu'Adrien de Mortillet ne voulait pas aller contre les opinions de De Caumont, l'une des « personnes autorisées » de l'époque, d'autre part, qu'il n'avait pas vu le monument du Gast. Sinon, il aurait hésité, comme nous, à le qualifier de « dolmen ». Et cependant, le monolithe du Gast offre de singulières analogies avec celui de Névez. Comme ce dernier il est juché sur des blocs posés sur le sol, et il est également situé au milieu d'un chaos de roches énormes, de toutes formes et de toutes dimensions. Il est à flanc de pente et l'on croirait que la table a été mise sur les deux blocs pour occuper une position horizontale. Plus haut, sur la pente, on aperçoit des pierres erratiques sur lesquelles l'énorme table aurait dû cheminer, ce qui nous paraît à peu près impossible. Près de la *Pierre couplée*, une très grosse pierre, presque ronde, est posée sur la face supérieure et horizontale d'un autre rocher et n'y touchant que par un point. On appelle ce bloc la *Pierre branlante*, mais elle ne bouge plus depuis longtemps.

A Villecerf, en Seine-et-Marne, il existe également une sorte de demi-dolmen. La table mesurerait $10 \times 10 \times 3$ mètres soit 300 mètres cubes et, par conséquent, d'un poids supérieur à 600 tonnes. Un préhistorien des années 1905 écrivait : « Tous les archéologues s'accordent pour y voir un dolmen ruiné, et un examen attentif semble montrer qu'ils pourraient avoir raison. » Mais, plus loin, le même auteur ajoutait : « En tout cas, jusqu'à plus ample informé, nous considérons cet ensemble comme un dolmen tout au moins douteux. »

Enfin, on a également parlé d'un dolmen, situé près de Tiaret, en Afrique du Nord, dont la table aurait eu les dimensions suivantes : $19,50 \times 5,80 \times 2,85$ m, soit un volume de 320 mètres cubes et un poids de 700 tonnes. Parlant du même monument, un autre chercheur ne craint pas d'indiquer :

« Il existe un dolmen dans les environs de Tiaret, de 20 mètres de longueur sur 8 de largeur et 3 de hauteur. Ce dolmen est couché sur des assises de rocher qui s'élèvent à 11 ou 12 mètres au-dessus du sol. Sous le dolmen se trouve une grotte assez spacieuse. Le monument est orienté de l'ouest à l'est... »

Ainsi, la table pèserait un millier de tonnes ! On a parlé au même auteur d'un dolmen ayant 45 mètres de longueur, mais il n'a pas encore eu le temps de le visiter. Heureusement !

Revenons à des faits plus raisonnables. En dehors des cas précédents, il existe des roches moins volumineuses, disons « plus humaines », mais qui ne posent pas moins de questions embarrassantes. A titre d'exemple, nous citerons celle de Tregunc, dans le Finistère. Cette pierre est située tout près de la route en allant vers Concarneau et signalée par un panneau « dolmen ». Une table de dimensions moyennes repose sur deux roches naturelles, hautes de près de 3 mètres, séparées par un assez long passage sinueux, suffisamment large pour permettre à un homme de circuler. Nous ne saurions dire si cette table — du reste très semblable à celle d'un véritable dolmen — a été posée ou non par des hommes mais, dans ce dernier cas, le fait apparaît possible, d'autant plus qu'il s'agirait d'une « pierre branlante », qui oscillerait à la suite d'une pression exercée d'une certaine façon.

Nous signalerons encore la curieuse pierre de Sem, dans l'Ariège. C'est un énorme bloc de granit, mesurant 5 mètres de long sur 3 de large, épais d'environ 1,30 m, ce qui donne un poids approximatif de 50 tonnes. Il est placé presque à l'extrême bord et au sommet d'un mamelon très escarpé,

dominant la rive droite de la vallée du Vicdessos. Il repose à la fois sur la roche naturelle et sur un petit bloc de un mètre de longueur et de 70 centimètres de largeur. Ici, on ne peut envisager un phénomène naturel, car les deux blocs, table et support, sont d'une variété de granit différente de celle de la roche en place. Remarquons-le, cette table est appelée la *Pierre levée*, comme bien d'autres dolmens.

Un cas identique nous est offert par un monolithe des environs de Lunel (Aveyron), pesant une vingtaine de tonnes et reposant sur un autre bloc plus petit. Les deux roches auraient été extraites à trois kilomètres de là. Dans le sens architectural du terme, à Sem comme à Lunel, il ne s'agit pas de dolmens, mais l'on doit croire, qu'en certaines circonstances, des hommes ont posé d'énormes pierres sur d'autres, dans un dessein que l'on ne saurait préciser.

Enfin, pour en terminer, nous voudrions parler de deux monuments singuliers. Il s'agit de deux dolmens, l'un à Primelin, dans le Finistère, l'autre à Semond en Côte-d'Or. Ils offraient cette étrange particularité d'avoir été construits sur des points d'eau. Si l'on en croit un vieux guide Joanne, celui de Primelin était sur une source sacrée. Vers 1820, le chevalier de Fréminville le décrivait et le citait comme un monument unique. Quant au dolmen de Semond, il en existait un dessin au musée de Châtillon-sur-Seine. Il était célèbre dans la contrée, parce que saint Florentin, saint Hilaire et saint Aphrodise furent, dit-on, martyrisés sur ce monument. Il aurait été entièrement détruit aux environs de 1900, ainsi que celui de Primelin. Par qui ? Pourquoi ? On n'en devine que trop les raisons¹⁴.

DEUXIÈME PARTIE

MENHIRS CROMLECHS
ALIGNEMENTS

LES MENHIRS

Un menhir, disions-nous, est une simple pierre fichée en terre. On le reconnaît à plusieurs particularités, assez malaisées à définir. Tout d'abord, il est « vertical ». Sa dimension en hauteur est généralement plus grande que ses autres dimensions en plan. Ensuite, il est placé, très souvent, là où il ne devrait pas être s'il était un simple bloc naturel. On le rencontre fréquemment dans une prairie, au milieu d'un champ ou sur une lande, et il donne nettement l'impression d'avoir été transporté d'ailleurs, pour être mis en un lieu déterminé à l'avance. Nous ne connaissons pas de véritables menhirs dressés au milieu de blocs naturels. S'il en existe, ils doivent être rares. De toute façon, pour dresser un menhir et le maintenir dans sa position, il faut pouvoir creuser un trou, par conséquent disposer d'un terrain meuble.

Par leur aspect et leur situation, les menhirs révèlent rapidement leur caractère artificiel. En général, ce sont des pierres brutes, mais il en est qui paraissent avoir été dégrossies, notamment quelques-uns des grands menhirs bretons, Dol, Plouarzel, Porspoder, etc. Ceux-ci sont les plus beaux et nous y reviendrons. Leur allure est élancée, fort élégante, quel que soit l'angle sous lequel on les regarde. Leurs proportions harmonieuses compte tenu de la nature des matériaux, en font des œuvres d'art. En plan, ils présentent parfois une section elliptique dont le grand axe est le double du petit. La hauteur au-dessus du sol étant égale à quatre ou cinq fois ce grand axe, il semblerait qu'un certain effet esthétique ait été recherché. Ces menhirs sont en même temps les plus élevés, leur taille moyenne atteignant neuf mètres. Dans l'ensemble des monuments mégalithiques et dans la catégorie menhirs, ils forment une classe qui se différencie nettement des autres pierres dressées.

LE GRAND MENHIR DE LOCMARIAQUER

Le plus haut menhir du monde a sans doute été celui de Locmariaquer, dont nous avons déjà parlé. Il gît actuellement à terre, fragmenté en quatre

morceaux, lesquels, ajoutés bout à bout, donnent une longueur de 20,60 m. Il manquerait un fragment, qui aurait porté la longueur totale de ce colosse à 23 mètres (égale à celle de l'obélisque de la place de la Concorde), mais le fait est controversé. Il semble avoir été travaillé pour obtenir, à l'exemple des autres grands menhirs bretons, une section elliptique mesurant, à neuf mètres de la base, 4 mètres pour le grand axe et 2 mètres pour le petit. Il devait s'élever à 18 mètres environ au-dessus du sol, c'est-à-dire à la hauteur d'une maison de cinq ou six étages, et peser dans les 350000 kg. Même en son état de ruine, il fait sensation, car son caractère artificiel apparaît immédiatement, les énormes fragments étant à peine enfoncés dans le sol. Il est environné de trois grands dolmens de Locmariaquer, le Mané-Rutual, le Mané-Lud et la Table des Marchands, ce dernier à une trentaine de mètres seulement. Il semble avoir été célèbre et, comme Stonehenge, il aurait été connu jusqu'en Grèce. Dans un ouvrage intitulé *Description de la Grèce*, attribué à Scymnus de Chio, un géographe du I^{er} siècle avant J.-C., on peut lire :

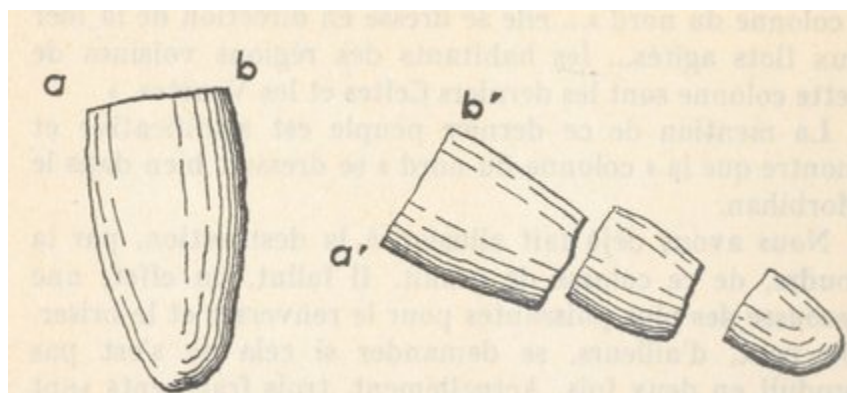
« Les Celtes ont des coutumes grecques... A l'extrémité de leur pays, se trouve une colonne (στήλη) appelée « colonne du nord »... elle se dresse en direction de la mer. aux flots agités... les habitants des régions voisines de cette colonne sont les derniers Celtes et les Venètes. »

La mention de ce dernier peuple est significative et montre que la « colonne du nord » se dressait bien dans le Morbihan.

Nous avons déjà fait allusion à la destruction, par la foudre, de ce colosse de granit. Il fallut, en effet, une secousse des plus puissantes pour le renverser et le briser. On peut, d'ailleurs, se demander si cela ne s'est pas produit en deux fois. Actuellement, trois fragments sont alignés de façon normale, les uns à la suite des autres, mais le premier, celui qui constituait vraisemblablement la base du monument, fait un angle de 120 (ou 60) degrés avec l'alignement des autres. Il paraît assez peu croyable que la secousse ayant provoqué la chute et la cassure de l'ensemble ait ensuite fait pivoter ce bloc de 9 mètres de long et pesant 180000 kg. La destruction du roi des menhirs pose un problème peut-être plus difficile à résoudre que celui de son érection.

Certes, l'opinion générale est en faveur de la foudre. La tradition en aurait même conservé le souvenir, encore en 1880. Mais le caractère le plus déroutant est cet angle, dont nous venons de parler, entre les deux parties principales du monument. Examinons la figure. Il est possible que la foudre

ait tout d'abord cassé le bloc en deux parties. Comment, sous l'effet du choc, l'une a-t-elle accompli ce pivotement, somme toute assez important pour de pareilles masses ? On peut l'expliquer par une sorte de réaction, dans sa chute et son mouvement, une partie ayant repoussé l'autre. Or, si l'on examine les sections a'b' et ab, on voit qu'elles sont relativement planes, qu'aucune aspérité importante n'aurait pu servir à appuyer une formidable poussée. En somme, il y aurait eu plutôt « glissement » que « choc » sur la section a b et c'est pourquoi, nous envisagerions volontiers deux coups de foudre successifs.



*Le grand menhir de Locmariaquer
Disposition actuelle de ses fragments*

Si un choc unique avait détruit ce gigantesque monolithe, il aurait fallu que le coup, l'atteignant en ab, c'est-à-dire à peu près au tiers de sa hauteur, le partage en deux et projette la partie supérieure sur le sol, où elle se serait brisée en trois fragments dans sa chute. Comme nous venons de le dire, c'est un effet de réaction à ce mouvement qui aurait fait pivoter la partie inférieure, mais le choc devrait avoir eu une puissance presque invraisemblable, puisqu'il aurait déterminé dans le bloc de base : sa chute, son pivotement et, ne l'oublions pas, le « déchaussement ». Car ce bloc de 180 tonnes avait sa base enterrée probablement de quatre mètres environ. On a de la peine à imaginer un tel processus. Une secousse, capable d'engendrer de tels mouvements, aurait dû séparer les deux parties du monolithe d'au moins une dizaine de mètres, soit le double de la distance actuelle¹⁵.

Bien entendu, l'hypothèse d'une destruction délibérée n'est pas à rejeter non plus. La tâche pouvait être relativement facile, sinon dangereuse, une

fois la base du menhir dégagée. Par contre, nous ne pensons pas à une secousse tellurique. Les deux dolmens très voisins, le Mané-Lud et, surtout, la Table des Marchands, auraient été disloqués en même temps. Quoi qu'il en soit, un fait servirait à éclaircir un peu le problème : la découverte du trou dans lequel était fiché le menhir. L'argent que l'on a dépensé pour restaurer le soi-disant tumulus de la Table des Marchands aurait été certes, beaucoup mieux employé à la détermination de l'emplacement exact du roi de toutes les pierres dressées.

Enfin, une dernière possibilité serait à envisager, laquelle, si elle était vérifiée, pourrait remettre tout en question. Nous avons supposé que le grand menhir était dressé sur la base du fragment le plus gros et c'est, d'ailleurs, la première idée qui vient à l'esprit. Mais supposons que ce soit le contraire. Après tout, qu'en savons-nous ? Avec les constructeurs des mégalithes, il faut s'attendre aux exploits les plus extraordinaires, on s'en rendra compte par la suite. Cependant, si le colosse de granit avait été planté sur son extrémité la plus faible, le problème de l'emplacement actuel des fragments serait à envisager d'une nouvelle façon. Nous n'épiloguerons pas. Toute discussion sur ce point sera oiseuse tant que l'on n'aura pas repéré le trou dans lequel s'enfonçait la plus grosse pierre que l'homme ait jamais dressée. Lorsque l'on songe qu'il suffirait de quelques journées de terrassiers... !

Nous n'avons pas eu connaissance de coutumes, superstitions ou légendes attachées à ce monument, ce qui semble curieux. Dans le pays, on l'appelait simplement la *Pierre de la fée*, nous l'avons dit, ou la *Grande pierre*. Cette dernière appellation semblerait conserver le souvenir d'un monument intact. Mais à quelle époque remonterait la destruction ?

Au cours d'une enquête effectuée en 1659, à l'occasion du naufrage d'un navire qui s'était jeté à la côte, en face de Locmariaquer, il fut précisé que du lieu du naufrage on voyait la *Grande pierre de Locmariaquer*. Dans ces parages, le menhir le plus rapproché de la mer est celui qui se dresse à l'entrée de l'allée couverte des Pierres Plates, mais il n'a que 2,60 m de hauteur. Il s'agirait donc bien, dans le rapport de 1659, du grand menhir, qui aurait été encore debout en cette année-là. D'autre part, M. de Robien, président du parlement de Bretagne, l'a dessiné tel qu'il est aujourd'hui, en 1727. C'est donc en cet espace de 68 ans qu'eut lieu la destruction. Il est bizarre que rien ne subsiste de ce fait, qui ne fut sans doute pas un événement ordinaire.

Une dernière question : serait-il possible de restaurer ce prodigieux monument ? Avec les moyens industriels et mécaniques dont on dispose à notre époque, on peut répondre hardiment par l'affirmative. Ce n'est qu'une question de crédits. Il suffirait de considérer chacun des tronçons comme autant de tambours d'une colonne classique. On les percerait d'un trou en leur milieu, où l'on introduirait ensuite une tige métallique, suffisamment puissante pour résister à tous les efforts. Cette solution serait plus élégante que celle consistant à agraffer les énormes fragments avec des crampons extérieurs et, peut-être aussi, plus économique.

Disons-le à la gloire des préhistoriens des années 1880, la question a été sérieusement envisagée. En 1882, MM. Henri Martin, Lisch et de Mortillet se rendirent spécialement à Locmariaquer pour étudier s'il était possible de relever le grand menhir. Mais il semble que dans ce trio de savants, seul, Henri Martin ait été vraiment enthousiasmé par le projet. M. Lisch parla des grands vents qui règnent dans la région et de Mortillet alléguait que des personnes niaient que ce menhir ait été jamais dressé ! Enfin, tout le monde fut d'accord pour abandonner le projet lorsque la dépense fut estimée à 60000 francs. A combien de millions de francs légers correspondent ces 60 000 francs de 1880 ? Quel mécène, quel gouvernement accepterait de financer de tels travaux ? Il faut se résigner. Ce n'est pas de sitôt que l'on verra la « colonne du nord » apparaître à nouveau depuis l'Océan aux flots agités...

Derrière le roi des menhirs, viendrait celui de Kerloaz, situé dans le Finistère, entre Saint-Renan et Plouarzel, auquel on attribue souvent une hauteur de 12 mètres. Ce serait donc le plus haut menhir actuellement debout dans le monde. En fait, cette dimension est exagérée. D'après nos propres mesures le menhir de Kerloaz atteindrait à peine 9 mètres, ce qui est déjà fort beau. On a dit qu'il avait été décapité par la foudre et qu'autrefois il atteignait cette hauteur de 12 mètres. Cela n'est pas impossible, le sommet de ce magnifique monument étant actuellement taillé « en sifflet ».

Nous pensons que le menhir le plus haut est celui de Plésidy dans les Côtes-du-Nord, avec 11,12 m, hauteur déjà indiquée en 1885. Mais avant de donner plus de détails sur les dimensions de ces géants de granit, nous ferons une remarque. La détermination exacte de leur hauteur reste une

opération délicate. A moins de disposer d'une échelle appropriée (il faudrait parfois faire usage d'échelles de pompier !), on ne peut atteindre le sommet par escalade directe et, de là-haut, laisser se dérouler le double décamètre. Une méthode par approximation consiste à mettre un personnage, dont la taille est connue, devant le monument et prendre une photo. Une longue perche bien droite est difficile à trouver au milieu d'une lande et, en définitive, le moyen le plus sûr consiste à mesurer un angle, à une distance connue du pied du menhir. Cela suppose que l'on est en possession d'un goniomètre et que l'on sait appliquer les formules élémentaires de la trigonométrie. Mais allez donc demander cela aux préhistoriens...

C'est donc avec réserves que l'on doit accepter les hauteurs données dans les études parues sur cette question. A titre d'exemples, voici les diverses hauteurs que nous avons relevées dans plusieurs articles, au sujet du grand menhir de Glomel, Côtes-du-Nord : 10 mètres, 8,64 m, 11 mètres, 8,50 m et 9,50 m. Compte tenu des remarques qui précèdent, voici les hauteurs attribuées aux menhirs les plus connus :

— Hauteur supérieure à 10 mètres : Plésidy (Côtes-du-Nord), Plouarzel ? (Finistère), Louargat (Côtes-du-Nord).

— Hauteur = 10 mètres : Saint-Véran (Côtes-du-Nord), Brignogan (Finistère), Plourin ? (Finistère), Plainevez-Moedec (Côtes-du-Nord), Saint-Samson (Côtes-du-Nord), Bubry (Morbihan).

— Hauteur entre 9 et 10 mètres : Kerien (Côtes-du-Nord), Glomel (Côtes-du-Nord), Dol (Ille-et-Vilaine).

— Hauteur entre 8 et 9 mètres : Tregon (Côtes-du-Nord), Pleucadeuc (Morbihan), Tregunc (Finistère), Saint-Nicolas-du-Pelem (Côtes-du-Nord), Saint-Servais (Côtes-du-Nord), Peder nec (Côtes-du-Nord), Pleumeur-Boudou (Côtes-du-Nord), Porspoder (Finistère), Scaer (Finistère).

Nous venons de citer ce que nous appelons les « géants bretons ». Ce sont, pour la plupart, des monuments splendides, et il est curieux qu'ils n'aient pas suscité davantage d'enthousiasme. Nous le disions, on pourrait les considérer comme des œuvres d'art. Une de leurs particularités est qu'ils sont isolés. On arrive brusquement devant l'un d'eux, sans y être préparé le plus souvent, et nous songeons à notre stupéfaction, vite changée en admiration et respect lorsque pour la première fois, nous fûmes en présence de l'un de ces géants de granit. C'est celui de Porspoder...

Les menhirs de 7 mètres gardent encore une très grande allure : Begard (Côtes-du-Nord), Canihuel (Côtes-du-Nord), Nizon (Finistère), Penmarch (Finistère), Plouescat (Finistère), Quintin (Côtes-du-Nord), Plaudren (Morbihan), Saint-Guyomard (Morbihan).

Avec cette catégorie, on sort des limites de la Bretagne : Avrillé (Vendée), Fontaines-sur-Marne (Haute-Marne), Saint-André-de-la-Marche (Maine-et-Loire), Silli-en-Goufern (Orne).

Il existe aussi de grands menhirs à l'étranger, mais ils n'ont pas la majesté et l'ampleur de ceux du groupe breton. Du reste, pour la plupart d'entre eux, nous n'avons pu obtenir des renseignements précis. En Sardaigne, la Pedra longa d'Ossida atteindrait les 10 mètres et, aux Indes, chez les Khasias, on aurait mesuré un menhir de 9 mètres de hauteur. Sept mètres, c'est encore la hauteur du plus grand menhir de Grande-Bretagne, la Rudstone, dans le Yorkshire, et celle du plus élevé d'Afrique du Nord, à El-Haria, aux environs de Constantine. Le plus haut menhir du Portugal semble avoir été celui de Meada, qui atteignait 6,70 m. Il est aujourd'hui brisé en deux fragments.

Enfin, viennent les innombrables menhirs dont la hauteur n'excède pas 5 ou 6 mètres. Ceux qui atteignent ou dépassent 5 mètres ont encore un aspect imposant, tels ceux des Orcades ou la plupart des grands menhirs d'Avrillé. Au-dessous de 4 mètres, les menhirs isolés deviennent plus nombreux, mais on peut se demander, pour beaucoup, si l'on se trouve devant des monuments mégalithiques proprement dits. On comprend, en effet, dans cette catégorie, des blocs qui n'émergent pas à plus de deux mètres du sol et quelquefois encore moins. Souvent, il s'agit sans doute de pierres dressées à diverses époques dans un but quelconque. Bien entendu, nous ne parlons pas des menhirs entrant dans la composition de monuments plus complexes, cromlechs et alignements. A Carnac, par exemple, les plus petites pierres ont à peine 50 centimètres de hauteur.

Les menhirs peuvent affecter les formes les plus diverses. La plupart sont des blocs qui gisaient en surface. Ceux qui sont renversés ne portent aucune trace de coupe, au moins très ancienne. Souvent, ils ont un bel aspect géométrique, tel le menhir de Malves (Aude), haut de près de 5 mètres, qui présente un parallélépipède assez régulier. En revanche, celui de Rollright

(Warwickshire, Angleterre), est tout tordu et plus large au sommet qu'à la base. Le grand menhir de Kerscaven, à Penmarch ressemble, sous un certain angle, à un gigantesque polypier, et l'un de ceux d'Avrillé fait penser à un gros disque fiché en terre. De nombreux monolithes isolés apparaissent aussi sous forme d'énormes dalles, de contour vaguement quadrangulaire, plantées sur l'un de leurs côtés. Ce sont les moins beaux, surtout lorsqu'on les voit par une de leurs grandes faces. L'un des plus typiques de ce genre est le menhir de Challans (Vendée). Bref, les menhirs présentent une grande diversité d'aspect, et nous ne pensons pas qu'une intention quelconque ait été à l'origine de leur choix.

Il arrive que deux menhirs soient jumelés. Parmi les plus connus, citons « les Causeurs » de l'île de Sein et « Jean et Jeanne de Runello » à Belle-Isle. On en signale aussi à Cambrai (Nord), au Mont-Saint-Éloi (Pas-de-Calais), à Sartène (Corse), à Holyhead (île d'Anglesey, Pays de Galles), à Aith (Mainland, îles Shetland), à Lacabarède (Tarn), etc. Les menhirs jumelés de Plougouvelin, dans le Finistère, sont surmontés chacun d'une croix. On les appelle simplement « les deux Croix » ou « les Croix longues ». On a émis l'hypothèse qu'il s'agissait du symbole des principes mâle et femelle, centre d'un culte de la fécondité et de la procréation. On en trouve groupés par trois ou quatre, dessinant un triangle ou un quadrilatère. Ils sont suffisamment rapprochés pour les associer dans un même ensemble et ne pas les confondre avec les restes d'un cromlech : Grossa (Corse), Plufur (Côtes-du-Nord), etc.



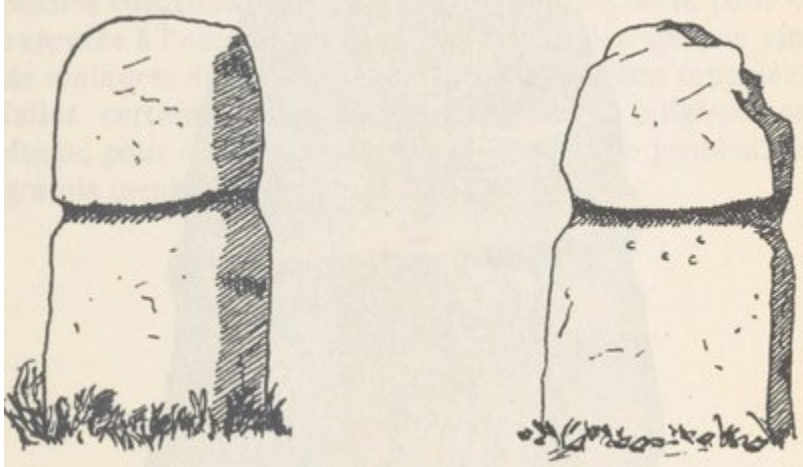
Menhirs jumelés. — Les « Causeurs » de l'île de Sein

Dans tous les cas de menhirs jumelés ou associés que nous avons reconnus, la ligne qui les réunit est orientée. La direction suit parfois la ligne est-ouest, mais la direction nord-sud domine. A ce sujet, on pourra remarquer, que lorsque deux menhirs sont reliés à vue, quelle que soit la distance qui les sépare, la ligne qui les rejoint est quelquefois orientée, le fait a été vérifié en de nombreuses occasions. Enfin, nous avons vu des menhirs occupant les sommets d'un triangle rectangle. S'agit-il de simples coïncidences ? Une étude détaillée de la topographie des menhirs serait d'un grand intérêt.

Nous avons eu l'occasion de parler des menhirs troués. Le trou de ces monolithes est le plus souvent naturel, mais on croirait qu'ils ont été choisis, justement, à cause de la présence de ce trou, lequel, en certains cas, nous le disions, avait des vertus particulières, Draché et la Pierre d'Odin, notamment. D'autres menhirs troués ne paraissent pas avoir été différents des autres, Coulmiers (Côte-d'Or), Luzech (Lot), Aroz (Haute-Savoie), Jethou (îles anglo-normandes), etc. Celui de Nod-sur-Seine (Côte-d'Or) porte une dizaine de ces trous naturels. Nous ne connaissons pas de menhirs troués artificiellement, du moins en France. Par contre, le menhir troué de

Kircowan, sur la limite de l'Angleterre et du Pays de Galles, nous paraît l'être artificiellement. Le trou est trop régulier et trop profond. D'après une légende (?), la pierre aurait servi d'anneau d'alliance entre deux jeunes peuples voisins, lorsqu'ils résolurent de mettre en commun leurs joies et leurs peines. Devant leurs compatriotes réunis, les deux chefs se donnèrent une poignée de main à travers le trou. Un article consacré à ce fait a pour titre : « Un anneau de fiançailles peu banal. » En effet. Dans un vieux temple de Chypre, on a découvert deux monolithes de provenance étrangère à l'île. C'étaient des sortes de menhirs, troués artificiellement, semble-t-il.

On s'est interrogé sur le but des menhirs et, bien entendu, toutes sortes d'hypothèses ont été avancées. La plupart reposent sur quelques cas particuliers, étendus à tort à l'ensemble des pierres dressées. Par exemple, sur l'apparence phallique de plusieurs d'entre eux, on a conclu à des représentations d'un culte de la fécondité. Cependant, s'il en est qui ont effectivement cette apparence — nous ne parlons pas des menhirs sculptés — combien plus nombreux sont ceux qui s'éloignent de l'aspect phallique, les menhirs en forme de dalle notamment. De la présence de pierres dressées au sommet ou à proximité de tumuli, on a conclu que les menhirs étaient des indicateurs de sépultures. Mais, ici encore, combien de tumuli sans menhirs et de menhirs sans tumuli ! En revanche, ce que l'on voit quelquefois, surtout en Bretagne, ce sont des menhirs associés à des dolmens. L'un des exemples les plus connus est celui des Pierres Plates à Locmariaquer.



A gauche, menhir de Fraïsse-sur-Agout (Hérault)
A droite, menhir de Mandoumieh (Palestine)

On a suggéré aussi que les menhirs commémoraient des événements remarquables, ou qu'ils se rapportaient à certains cultes litholatriques, dont nous trouverons des exemples dans l'Orient méditerranéen. On les a encore assimilés à des bornes, à des indicateurs de frontières, mais l'une des hypothèses les plus insolites voudrait que ces pierres dressées aient été des paratonnerres. Leur forme effilée et pointue les rendait propres à capter la foudre, et on les aurait placés en des lieux que l'on savait exposés aux orages. Du reste, plusieurs d'entre eux auraient été, soit décapités, soit étêtés par la foudre. Personnellement, nous nous éloignerions de certains menhirs lorsque l'orage menace, mais la forme de nombre d'entre eux ne permet pas de les assimiler à des paratonnerres. C'est sans doute de façon fortuite qu'ils ont servi à cet usage. En Bretagne, ils seraient des hommes pétrifiés et représenteraient donc un personnage dont on aurait voulu perpétuer le souvenir après la mort.



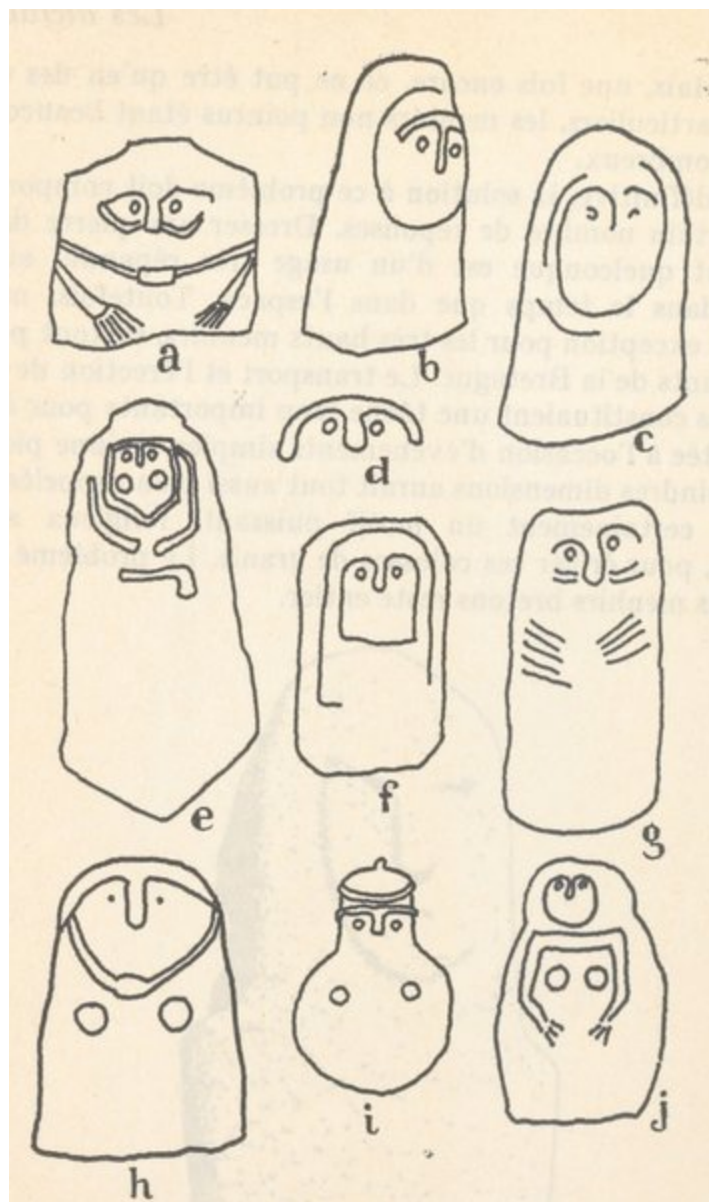
Statue-menhir de l'Aveyron trouvée à Lasserre, près Saint-Affrique

Étaient-ce des gnomons, c'est-à-dire des sortes de cadrans solaires ? C'est possible. La forme pointue de quelques-uns se serait prêtée à cette utilisation et il est très probable que les paysans, en de nombreux cas, les ont ainsi utilisés, au moins pour marquer le milieu du jour. Mais, une fois encore, ce ne put être qu'en des cas bien particuliers, les menhirs non pointus étant beaucoup trop nombreux.

En définitive, la solution à ce problème doit comporter un certain nombre de réponses. Dresser une pierre dans un but quelconque est d'un usage très répandu, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Toutefois, nous ferons exception pour les très hauts menhirs, surtout pour les géants de la Bretagne. Le transport et l'érection de ces masses constituaient une tâche trop importante pour être exécutée à l'occasion d'événements simples, qu'une pierre de moindres dimensions aurait tout aussi bien rappelée. Il fallut certainement un motif puissant, religieux sans doute, pour ériger ces colosses de granit. Le problème des grands menhirs bretons reste entier.



Statue-menhir de Filitosa (Corse)



La « Tête de Chouette »

a) Menhir sculpté de Saint-Théodorit (Gard). — b) Idole de la Rioja (Argentine). — c) Pierre de Tahelbalast (Sahara). — d) Gravure du dolmen de Soto (Espagne). — e) Menhir sculpté de Collorgues (Gard). — f) Stèle de Moncorvo (Portugal). — g) Menhir sculpté de Bragossorgues (Gard). — h) Grottes de la Vallée du Petit Morin (Marne). — i) Urne d'Issarlik (site de Troie). — j) Stèle de La Spezzia (Italie)

LES BÉTHYLES

Dans la Bible, il est raconté un épisode de la vie de Jacob, épisode fréquemment cité et, par conséquent, bien connu. Nous le rappelons brièvement. Craignant la colère de son frère Esaü, auquel il a subtilisé le droit d'aînesse, Jacob s'enfuit en Mésopotamie.

« Il arriva dans un lieu où il passa la nuit... Il prit une pierre dont il fit son chevet et il se coucha dans ce lieu. Il eut un songe. »

C'est alors le rêve de l'échelle ou de l'escalier que les anges montent et descendent. Tout en haut se tient l'Éternel, qui parle à Jacob et le rassure sur son avenir et celui de sa postérité.

« Jacob s'éveilla de son sommeil et il dit : Certainement l'Éternel est en ce lieu et moi je ne le savais pas ! Il eut peur et dit : Que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! Et Jacob se leva de bon matin ; il prit la pierre dont il avait fait son chevet et il la dressa pour monument, et il versa de l'huile à son sommet. Il donna à ce lieu le nom de Bethel. »

Ce récit est fort intéressant, car il nous offre un exemple — certainement le plus ancien témoignage écrit — de l'érection d'un véritable menhir. Si nous prenons à la lettre le texte de la Bible, il est évident que ce n'est pas un bien grand menhir que Jacob a dressé, puisqu'il était seul. Il en serait d'ailleurs de même pour le « cromlech » que fit construire Josué après le passage du Jourdain : Douze hommes prirent chacun une pierre sur l'épaule (Josué, IV, 8, 9). En revanche la « grande pierre », que ce même Josué dressa ou fit dresser sous un chêne, dans un lieu consacré à l'Éternel (Josué, XXIV, 26), semble avoir été un menhir plus imposant. Pour en revenir à celui de Jacob, on peut placer l'événement aux environs de 1800 avant Jésus-Christ. Cela ne nous éloigne pas beaucoup de l'époque de la plupart des monuments mégalithiques. De plus, le menhir de Jacob a reçu un nom. La pierre s'appelle *Bethel*, c'est-à-dire « la maison de Dieu ». Il ne fait donc aucun doute, que pour les anciens Hébreux, une pierre levée pouvait avoir, en certaines circonstances, un rapport étroit avec la divinité. Ainsi, au moins dans une des régions du monde riches en monuments mégalithiques,

nous avons une donnée précise sur le sens et la destination d'un menhir, et une appellation d'origine, la seule à notre connaissance.

Mais il est probable que sous l'influence des Phéniciens, la coutume de dresser des pierres sacrées se répandit ailleurs qu'en Syrie et en Palestine. Elles reçurent un nom grec βχιτυλοξ, visiblement tiré du mot sémitique « bethel ». Le mot et la notion du béthyle s'infiltrèrent en Grèce, sans doute par la Crète, pays depuis longtemps en contact avec les régions syrophéniciennes. En tout cas, Pausanias nous donne, à son tour, quelques renseignements intéressants sur des pierres sacrées de la Grèce archaïque. Un dieu solaire était représenté par un béthyle à Orchomène. A Hyette, en Béotie, une pierre brute était l'image d'Héraklès, ce qui dénoterait une influence phénicienne. Une autre, à Thespiès, également en Béotie, passait pour la représentation la plus ancienne et la plus vénérée d'Éros. Et, après avoir cité les trente pierres adorées à Pharaï sous le nom d'autant de divinités et placées sous la statue d'Hermès, Pausanias ajoutait que les plus anciennes idoles des Grecs rentraient dans ce type.

La forme de ces pierres, depuis celle de Jacob, devait évoluer, il est vrai. Ce n'était plus la pierre brute, mais une pierre légèrement dégrossie pour lui donner, soit une forme vaguement conique, soit une forme parallélogrammatique. La pierre conique rappelait le phallus dressé et, dans les pays syro-phéniciens, elle a pu être liée au culte des montagnes mais, dans le principe, elle demeurait la représentation d'un dieu. Quant à la forme de parallélépipède, elle était, toujours d'après Pausanias, consacrée à Hermès. Ces deux formes de pierres sacrées, nous les retrouvons dans de nombreux menhirs de l'Europe occidentale, et nous les voyons réunies toutes les deux dans les pierres qui entrent dans la composition de Stonehenge.

Il semble, d'ailleurs, que le culte des béthyles, des pierres sacrées, se soit perpétué longtemps, peut-être même jusqu'à la domination romaine. On cite de vieux temples à Byblos¹⁶, à Paphos, au milieu desquels s'élevait une simple pierre conique. On cite également la pierre noire du soleil à Émèse, dont Héliogabale fut prêtre avant de devenir empereur. Cette pierre était peut-être un météorite, de même que la célèbre pierre noire de la Kaaba à La Mecque.

Bien que cela nous écarte des monuments du type menhir, revenons à la Bible, pour constater qu'il y est fréquemment question d'autels bâtis à l'Éternel. Noé, le premier, en construit un (Genèse, VIII, 20). Abraham en élève plusieurs (Genèse, XII, 7, 8 ; XIII, 18 ; XXII, 9), ainsi que Jacob dont un qu'il appelle « El-Eloché-Israel » (Genèse, XXXIII, 20). De plus, à son retour de Canaan, il en construit un sur le lieu El-Bethel, celui où Dieu s'était révélé à lui, lorsqu'il fuyait son frère Esaü et où il avait déjà dressé une pierre. Moïse, à son tour, en dresse un et, on ne sait trop pourquoi, l'appelle « L'Éternel ma bannière » (Exode, XVII, 15). Il en élève un autre sur le Sinaï, avec douze pierres dressées (Exode, XXIV, 4). « Quand ils furent arrivés aux districts du Jourdain qui appartiennent au pays de Canaan, les fils de Ruben, les fils de Gad et la demi-tribu de Manassé, y bâtirent un autel sur le Jourdain, un autel dont la grandeur frappait les regards » (Josué, XXII, 10). Balaam en fait élever sept (Nombres, XXIII, 2), etc.

On peut se demander quels étaient ces autels, que les anciens Hébreux construisaient en de si nombreuses occasions. D'autres passages les décrivent comme des autels de pierres brutes. « Tu bâtiras en pierres brutes l'autel de l'Éternel » (Deutéronome, XXVII, 6). « C'était un autel de pierres brutes, sur lequel on ne porta point le fer » (Josué, VIII, 31). Par définition, un autel est une table. Les Hébreux ne se contentaient donc pas de dresser des pierres à la verticale, mais ils en posaient aussi à l'horizontale. Ces dernières étaient-elles disposées à même le sol ? C'est peu probable. Le verbe « construire » ou « bâtir » serait bien mal appliqué à une opération aussi rudimentaire. La pierre horizontale était sans doute posée sur d'autres, et cela ressemble fort à la construction d'un dolmen. Toutefois, les Hébreux ne jetaient pas des ossements humains sous leurs autels, d'autant plus que certains dolmens de Palestine sont construits sur bancs de roches naturelles. Ceux qui ont vu ces monuments n'hésitent pas à y voir les autels, dont il est si fréquemment question dans la Bible.

LES CROMLECHS

Les cromlechs peuvent affecter des formes diverses, circulaire, quadrangulaire, rectangulaire, elliptique ou autres. La figure la plus répandue est le cercle. Les cromlechs circulaires sont nombreux en Grande-Bretagne, où l'on en compte plus de deux cents, depuis les îles Shetland jusqu'au Land's End, et un grand nombre sont entourés d'un fossé et d'un talus. Mais on en rencontre ailleurs que dans les îles Britanniques, notamment en Bretagne (Ile-aux-Moines, Morbihan ; Tregunc, Crozon, Finistère), dans le centre et le sud de la France (Obazine, Corrèze ; la Can de Ceyrac, Gard), en Afrique du Nord et au Sénégal. Il en existerait même en Amérique, notamment dans le Colorado et au Pérou, sous forme d'un curieux monument, dont nous allons reparler. Le plus grand cromlech connu dans le monde est celui d'Avebury, en Angleterre, auquel nous consacrerons un chapitre spécial. Son diamètre est d'environ 350 mètres. Le plus petit est sans doute le cromlech de Beaulieu, en Indre-et-Loire, dont le diamètre mesure seulement quatre mètres. En France, les plus grands doivent être ceux de l'Ile aux Moines (90 mètres) et de la Can de Ceyrac (95 mètres).

Ce serait une erreur de croire que la figure dessinée par les cromlechs circulaires est toujours une circonférence parfaite. Certes, une bonne régularité de la courbe est fréquente, mais il arrive aussi que celle-ci dessine un cercle aplati, une sorte d'ellipse à faible excentricité. L'un des cas les plus typiques nous est fourni par le cromlech de Boscawen-Un, dans la Cornouaille anglaise. Il est de forme ellipsoïdale, son grand axe, bien orienté est-ouest, mesure 25 mètres et le petit axe 22. Étant donné la régularité de la courbe, on peut se demander si le fait n'a pas été voulu. L'ellipse peut être très allongée, comme au cromlech de la presqu'île de Kermorvan, dans le Finistère, dont les axes mesurent 60 et 39 mètres. Dans le cas où le cromlech circulaire serait en rapport avec les cultes solaires, un cercle aplati pourrait représenter le soleil, tel qu'il se présente parfois à son lever ou à son coucher. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il est dessiné dans de nombreuses peintures égyptiennes.



Dolmen de Halskov (Suède)

En eux-mêmes, les cromlechs sont des monuments d'un caractère assez énigmatique, mais il arrive que l'on rencontre des exemples où ce caractère est encore renforcé. Tel est le cas du fameux cromlech dit « Les Bonnettes », de Sailly-en-Ostrevent, dans le Pas-de-Calais. Sur une petite colline d'où la vue s'étend très loin, a été construit un tumulus et, sur ce tumulus, on a élevé un cromlech. Jusqu'ici, rien de très extraordinaire, bien qu'un cromlech sur tumulus présente un aspect insolite. Ce sont les pierres du monument qui offrent le côté le plus déroutant : Actuellement, elles sont au nombre de cinq, mais, autrefois, elles étaient sept, dont une aujourd'hui disparue, placée au milieu du cercle formé par les six autres, d'où leur nom « les sept bonnettes ». Comment décrire ces pierres ? On les a comparées à des « crosses de pistolet » ou à des « crochets ». Leur forme est difficile à décrire, écrivait Adrien de Mortillet. C'est tout à fait exact et nous préférons en donner le dessin. Ces pierres ne sont pas très hautes, moins de un mètre et elles pourraient figurer parmi les menhirs sculptés. Cependant, elles sont profondément enfoncées en terre et il est probable, qu'autrefois, elles émergeaient d'une plus grande hauteur au-dessus de leur tumulus. Soit dit en passant, celui-ci n'a donné qu'un mobilier des plus pauvres, suffisant, malgré tout, pour le dater de la période néolithique.



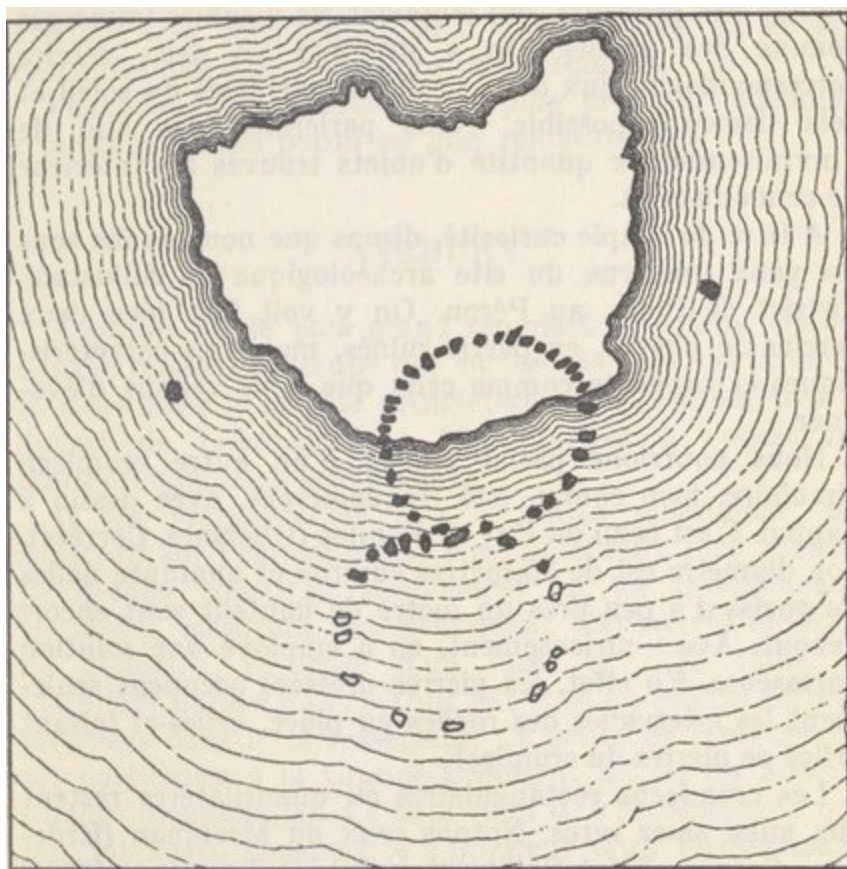
« Les Bonnettes * de Sailly-er Ostrevent (Pas-de-Calais)

Que signifie « les Bonnettes » ? Le site lui-même aurait été appelé, voici plus de trois cents ans, le *Signal aux feux*. Sa position dominante, visible dans un rayon étendu, lui donnait qualité à ce titre, mais il est connu actuellement sous le nom de *Mont des bonnettes*. On a dit aussi les *Sept fillettes* ou les *Sept marconnettes*. Il aurait été question autrefois, de six jeunes filles pétrifiées parce qu'elles dansaient à l'heure de la messe, le menhir du milieu représentant le ménétrier qui les faisait danser. On a parlé encore du monument commémorant le souvenir d'une bataille, mais, comme chacun sait, les archéologues ne sont jamais embarrassés pour donner l'explication juste : *Bonnette* serait mis pour *Bornette* = petite borne. Explication identique pour *Marconnette* et voilà ! Ce n'est pas difficile, mais il fallait y penser.

Les cromlechs circulaires peuvent également être formés de deux cercles concentriques, comme à Sine (Sénégal) ou de deux cercles tangents. Ce dernier cas est rare, et nous ne connaissons guère que celui d'Er-Lanic, déjà cité, dans le golfe du Morbihan. Les trois quarts de ce monument sont immergés, et l'ensemble ne peut être reconnu qu'au cours de marées exceptionnellement basses. Écoutons de Closmadeuc, un archéologue de Vannes :

« En octobre 1872, je visitais encore mon cromlech d'Er-Lanic (déjà étudié six ans plus tôt) cette fois par une marée de 114, c'est-à-dire un jour

où la mer devait descendre extraordinairement. J'étais rendu sur les lieux à midi, au moment de la basse mer. Jamais la mer n'avait autant déchalé. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque j'aperçus distinctement, plus bas que le cromlech déjà découvert, un deuxième cercle de pierres, tangent au premier et de dimensions à peu près égales. Sept ou huit menhirs seulement étaient complètement à sec ; mais les autres, quoique submergés, se reconnaissaient cependant à leur sommet visible à fleur d'eau. A l'extrémité du cercle, un menhir colossal faisait une saillie de 1 mètre au-dessus de l'eau. C'était celui que Beauteemps-Beaupré avait marqué, en 1820, sur sa carte comme roche à éviter. Les pêcheurs appellent ce menhir la « Roche du Forgeron ».



Le Cromlech d'Er-Lanic (Golfe du Morbihan)

Un quart du cromlech est sur le petit îlot d'Er-Lanic (la petite lande), qui n'a même pas un hectare de superficie, 86 ares exactement. Les cercles ont une cinquantaine de mètres de diamètre, mais les figures ne sont pas

régulières et dessineraient plutôt des ellipses à faible excentricité. Les menhirs ont une hauteur moyenne de 3 mètres et l'un moitié émergé, se dressaient deux menhirs isolés, à peu près symétriques par rapport au monument. La ligne qui les joint est orientée sensiblement est-ouest et tangente au cercle. L'îlot d'Er-Lanic et ses cromlechs étaient bien connus des pêcheurs, qui évitaient les menhirs immergés comme des écueils. On a dit que les deux cercles correspondaient aux deux positions extrêmes du soleil et cela demeure possible. Nous parlerons plus loin de l'in vraisemblable quantité d'objets trouvés à l'intérieur de ce monument.

A titre de simple curiosité, disons que nous avons sous les yeux une vue du site archéologique de Sillustani, district de Puno, au Pérou. On y voit fort bien deux cercles de pierres, en partie ruinés, mais très caractéristiques et tangents comme ceux que nous venons d'évoquer.

Nous pourrions parler encore d'un autre cromlech circulaire, bien connu, cité fréquemment, avec dessin à l'appui. C'est celui du Puy de Pauliac (Obazines, Corrèze).. Son diamètre est de 35 mètres environ et quarante dalles de gneiss d'à peu près un mètre de hauteur sont encore debout. Assez curieusement, on a employé une solution paresseuse. En effet, les pierres dressées occupent seulement les intervalles des roches en place, celles-ci faisant office de pierres du cromlech.

Les cromlechs rectangulaires ou quadrilatères restent eux aussi assez rares. Notons ceux du Morbihan (Erdeven, Carnac, Saint-Philibert), celui de Lanvéoc (Finistère), ou de l'Oise avec celui de Cuise-Lamothe. Ce dernier, quelquefois cité, forme un trapèze dissymétrique. Les pierres ne sont pas régulièrement disposées et de la terre garnit les intervalles. On peut se demander s'il s'agit d'un véritable cromlech ou d'un ancien lieu fortifié. Il existait un cromlech rectangulaire au Portugal (Monsaraz), mais il a été détruit. Ce serait le seul de ce genre que l'on ait connu dans ce pays.

Signalons encore les cromlechs semi-circulaires, placés à l'origine des alignements, comme au Ménec (Carnac). Une catégorie bien spéciale de ces monuments est celle en forme de navires. On en connaît seulement en Scandinavie, par exemple à Blomsholm (Suède). Au Danemark, on en compte 21, dont 6 dans la petite île de Bornholm. On attribue leur construction aux Vikings, mais on ne les rencontre que dans les régions mégalithiques.

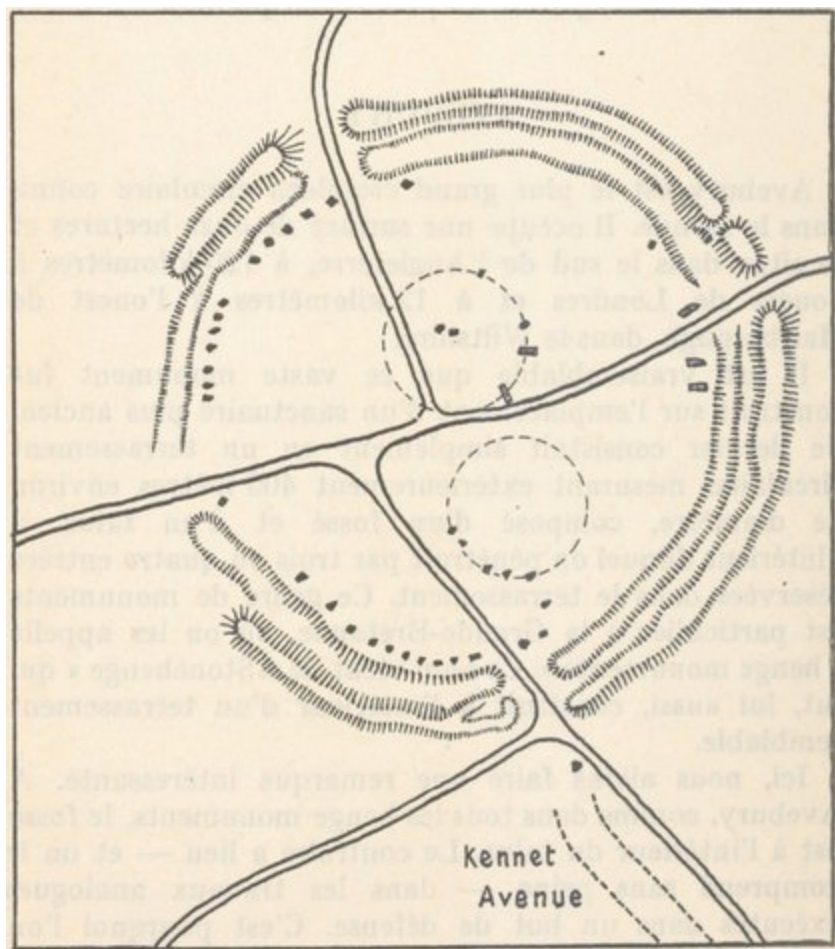
Penchons-nous à présent de plus près sur quelques cromlechs choisis parmi les plus remarquables.

AVEBURY

Avebury est le plus grand cromlech circulaire connu dans le monde. Il occupe une surface de onze hectares et se situe dans le sud de l'Angleterre, à 120 kilomètres à l'ouest de Londres et à 12 kilomètres à l'ouest de Marlborough, dans le Wiltshire.

Il est vraisemblable que ce vaste monument fut construit sur l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien. Ce dernier consistait simplement en un terrassement circulaire, mesurant extérieurement 400 mètres environ de diamètre, composé d'un fossé et d'un talus, à l'intérieur duquel on pénétrait par trois ou quatre entrées réservées dans le terrassement. Ce genre de monuments est particulier à la Grande-Bretagne, où on les appelle « henge monuments ». Ce nom vient de « Stonehenge » qui fut, lui aussi, construit à l'intérieur d'un terrassement semblable.

Ici, nous allons faire une remarque intéressante. A Avebury, comme dans tous les henge monuments, le fossé est à l'intérieur du talus. Le contraire a lieu — et on le comprend sans peine — dans les travaux analogues exécutés dans un but de défense. C'est pourquoi l'on estime, à juste titre d'ailleurs, que les henge monuments ne sont pas d'anciens retranchements, mais des lieux destinés au culte. D'autre part, puisque le cromlech d'Avebury fut construit à l'intérieur d'un tel lieu, on a de bonnes raisons pour croire que ce dernier monument était, lui aussi, destiné au culte. De plus, on n'a découvert, à l'intérieur du cromlech, aucune trace d'habitation ou, du moins, des vestiges indiquant que le site ait été habité. Ainsi, l'exemple d'Avebury est un argument très sérieux pour penser que les cromlechs étaient des monuments religieux.



Cromlech d'Avebury (Angleterre)

État actuel. — Les routes modernes passent par les entrées ménagées dans le terrassement circulaire primitif

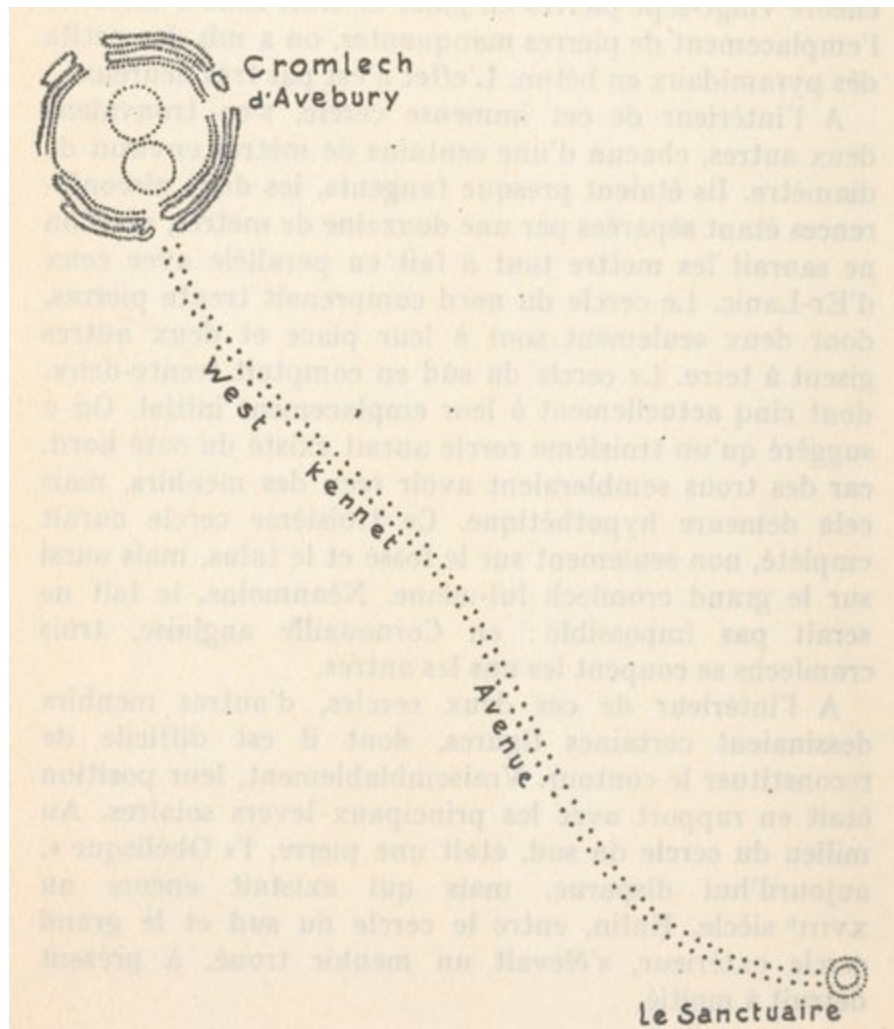
Le cercle des menhirs, d'un diamètre d'environ 345 mètres, était composé d'une centaine de pierres à l'origine. La figure est assez irrégulière, mais il semble que ce soit à cause de l'irrégularité du henge monument lui-même, dont on a suivi le tracé. Les pierres étaient espacées d'une dizaine de mètres. Près des entrées, d'énormes blocs, de forme carrée, étaient fichés en terre sur l'un des angles, de sorte qu'ils prenaient l'aspect d'un losange. C'était vraiment jouer avec la difficulté. Il reste encore vingt-sept pierres en place et trois sont à terre. A l'emplacement de pierres manquantes, on a mis des petits dés pyramidaux en béton. L'effet n'est pas très heureux.

A l'intérieur de cet immense cercle, s'en trouvaient deux autres, chacun d'une centaine de mètres environ de diamètre. Ils étaient presque tangents,

les deux circonférences étant séparées par une douzaine de mètres, mais on ne saurait les mettre tout à fait en parallèle avec ceux d'Er-Lanic. Le cercle du nord comprenait trente pierres, dont deux seulement sont à leur place et deux autres gisent à terre. Le cercle du sud en comptait trente-deux, dont cinq actuellement à leur emplacement initial. On a suggéré qu'un troisième cercle aurait existé du côté nord, car des trous sembleraient avoir reçu des menhirs, mais cela demeure hypothétique. Ce troisième cercle aurait empiété, non seulement sur le fossé et le talus, mais aussi sur le grand cromlech lui-même. Néanmoins, le fait ne serait pas impossible : en Cornouaille anglaise, trois cromlechs se coupent les uns les autres.

A l'intérieur de ces deux cercles, d'autres menhirs dessinaient certaines figures, dont il est difficile de reconstituer le contour. Vraisemblablement, leur position était en rapport avec les principaux levers solaires. Au milieu du cercle du sud, était une pierre, l'« Obélisque », aujourd'hui disparue, mais qui existait encore au XVIII^e siècle. Enfin, entre le cercle du sud et le grand cercle extérieur, s'élevait un menhir troué, à présent détruit à moitié.

Tel était le grand cromlech d'Avebury. Actuellement, seule une vue aérienne permet de se rendre compte de son allure générale, car les files des maisons du village d'Avebury le traversent d'un bout à l'autre. A l'origine, on ne devait en avoir une idée précise qu'à l'intérieur. En effet, extérieurement le talus du terrassement circulaire, sans doute plus élevé que de nos jours, empêchait en grande partie de le voir. Avebury a souvent l'honneur d'être associé à Stonehenge dans de mêmes ouvrages, mais ce sont des monuments de conception et de style très différents. Une distance de vingt-huit kilomètres seulement les sépare, il est vrai. De plus, ils ont en commun l'origine des pierres, qui proviennent des Marlborough Downs, à quelques kilomètres au nord-ouest d'Avebury.



Une particularité intéressante du plus grand cromlech du monde est sa liaison avec un deuxième cromlech, fait unique à notre connaissance. De son entrée sud, partait une avenue, une allée bordée de menhirs, qui se développait sur une distance d'environ deux kilomètres et demi, jusqu'au cromlech appelé « le Sanctuaire », près d'Overton Hill. Celui-ci n'avait que quarante mètres de diamètre, et se composait de deux cercles concentriques de pierres. Il a été détruit en 1724 et il n'en demeure aucune trace aujourd'hui. Cette structure en pierres avait remplacé un dispositif en bois, de plan également circulaire.

La « West Kennet Avenue », ainsi appelée du nom d'un village qu'elle traverse, était bordée par plus de cent paires de menhirs, à vingt-cinq mètres environ l'une de l'autre. Il en reste encore quelques-unes du côté de West Kennet. Sa direction générale fait avec le nord un angle de 30 degrés, mais

elle ondule légèrement, ce qui a fait croire à plusieurs antiquaires des XVIII^e et XIX^e siècles, qu'elle était une représentation du serpent.

A ce sujet, nous noterons un fait singulier. Vers 1740, William Stukeley, l'un des plus célèbres antiquaires anglais de l'époque, avait cru reconnaître les traces d'une deuxième avenue, partant de l'entrée ouest d'Avebury, la Bekamton Avenue, identique comme allure à la West Kennet Avenue. Les deux allées, symétriques par rapport à Avebury, figuraient un serpent qui traversait le grand temple et dont la tête était le Sanctuaire. Ainsi, l'ensemble devint, non seulement pour Stukeley, mais pour bien d'autres, une *Dracontia*, un monument dédié au culte du serpent. Ce mot et cette destination furent aussi appliqués aux alignements de Carnac, ceux-ci ondulant à la façon d'un reptile. Nous ne croyons pas que l'on ait retrouvé des traces de la Bekamton Avenue. Cependant, Stukeley était un excellent observateur, il en a donné des preuves à Stonehenge.

L'ensemble constitué par le Sanctuaire, la West Kennet Avenue et le grand temple d'Avebury, devait être fort impressionnant et présenter un aspect grandiose. Malgré son état de ruine quasi total, il demeure un beau témoignage d'une grande époque. Ce fut certainement un centre religieux important, avant que ne fût construit Stonehenge. Les archéologues britanniques datent Avebury de 1900 environ avant notre ère.

Des fouilles, exécutées en 1938 à l'intérieur du grand cercle, permirent de reconstituer un drame qui se serait produit au commencement du XIV^e siècle : On découvrit le squelette d'un homme à moitié broyé par la chute d'un menhir. On a conjecturé, avec raison semble-t-il, que cet homme était occupé à l'enfouissement de la pierre, et qu'il fut surpris par la chute inopinée de celle-ci. Dans l'impossibilité de dégager le corps comprimé par le lourd monolithe, il demeura enterré sur les lieux du drame. L'homme était un barbier-chirurgien, car il avait sur lui une paire de ciseaux et sa lancette à faire des saignées, ainsi que des pièces de monnaie, qui permirent de dater l'événement. Que faisait cet homme au fond d'une fosse où l'on devait enterrer un menhir ? On a pensé qu'il participait à une sorte de « corvée », réquisitionné par le clergé, pour détruire un monument qui restait sans doute un objet de vénération de la part des populations. C'est, en tout cas, l'explication qui paraît la plus vraisemblable.

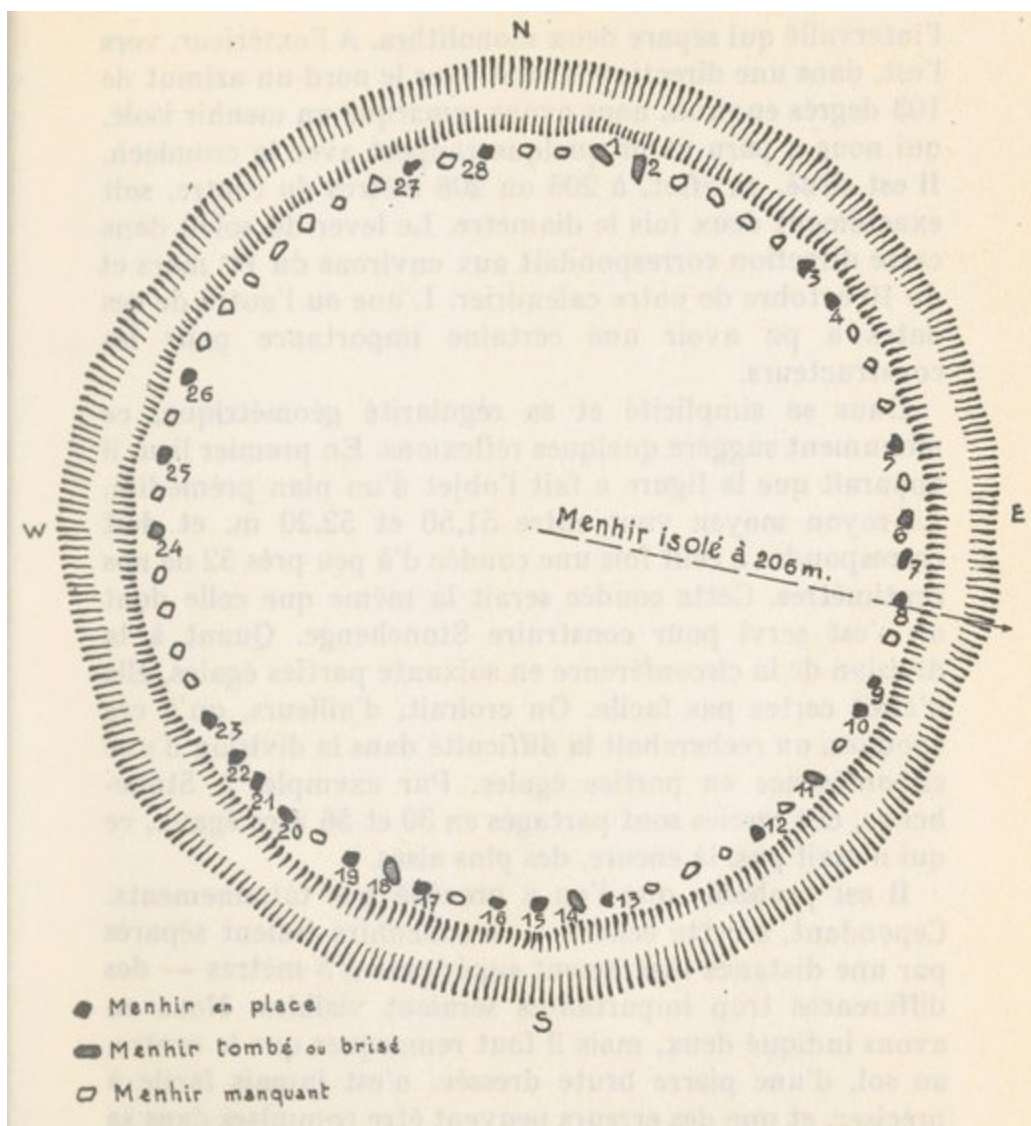
Nous noterons, enfin, que l'extraordinaire cromlech d'Avebury se situe dans une région exceptionnellement riche en vestiges préhistoriques, uniques par ailleurs. Nous avons indiqué la proximité du grand Stonehenge.

Au nord-ouest, à quelques kilomètres, se trouve le camp de Windmill Hill, qui a donné son nom à une station de la préhistoire de la Grande-Bretagne (Civilisation de Windmill Hill). Au sud, à un peu plus d'un kilomètre, on voit le mystérieux monument de Silbury Hill, la plus grande montagne artificielle d'Europe. C'est un cône très régulier, d'une quarantaine de mètres de hauteur et d'environ soixante mètres de rayon à la base. On n'en connaît pas le but. Et tout autour, surtout en allant vers le sud, vers la plaine de Salisbury, par dizaines ou par centaines, se comptent les tumuli appelés, d'après leur forme, round barrows et long barrows. Enfin, on relève des camps, des retranchements et d'anciens terrassements de toute nature. Du point de vue de la préhistoire, nous ne connaissons pas de région comparable.

L'ANNEAU DE BRODGAR

Le cromlech circulaire dit « Anneau de Brodgar » (the ring of Brodgar), situé dans l'île Mainland, la plus grande des Orcades est l'un des plus parfaits que nous connaissions. Situé entre les lacs de Harray et de Stenness, près de la ferme de Brodgar qui lui a donné probablement son nom, il occupe une position dominante sur une aire. s'inclinant vers l'est, et ses monolithes effilés se voient de fort loin. A l'exemple d'Avebury et de nombreux autres cromlechs de Grande-Bretagne, il était entouré d'un terrassement formant un talus et un fossé profond de deux ou trois mètres. Vingt-huit menhirs sont encore visibles, vingt et un debout et sept couchés ou affleurant à peine le sol. La plupart ont leur sommet taillé en biseau, ou en sifflet, comme les autres menhirs des Orcades. Leur hauteur varie entre 3 et 4,50 m. Le plus haut mesure 4,60 m et six autres atteignent ou dépassent 3,20 m.

Il semble qu'il y ait eu 60 menhirs à l'origine. En effet, si l'on divise la circonférence du cromlech en soixante parties égales, chacune de six degrés, en partant de la direction nord-sud, vingt-six menhirs se trouvent exactement sur les divisions. Seuls, les menhirs 9 et 13 ne sont pas à leur place, mais l'écart reste faible. Tous sont disposés deux à deux, aux extrémités d'un diamètre d'environ 104 mètres.



Orkades. — The Ring of Brodgar

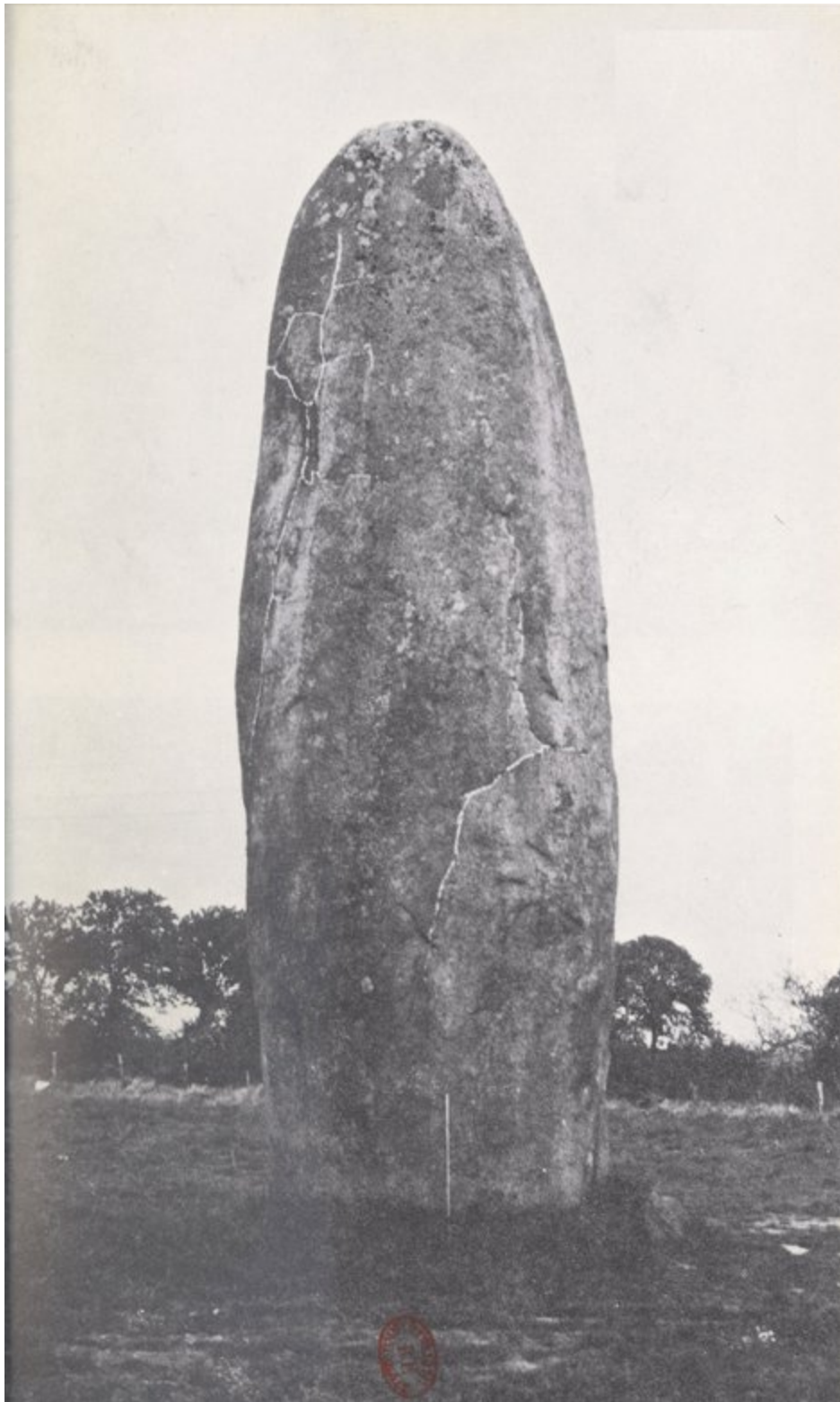
Si l'on se reporte au plan de ce monument que nous donnons, on verra que les quatre directions principales de l'horizon semblent avoir été marquées par des menhirs. Les directions des levers solsticiaux ne sont pas indiquées, mais elles doivent passer assez exactement au milieu de l'intervallè qui sépare deux monolithes. A l'extérieur, vers l'est, dans une direction faisant avec le nord un azimuth de 103 degrés environ, nous avons remarqué un menhir isolé, qui nous a paru avoir quelque rapport avec le cromlech. Il est situé, en effet, à 206 ou 208 mètres du centre, soit exactement deux fois le diamètre. Le lever du soleil dans cette direction correspondait aux environs du 1^{er} mars et du 10 octobre de notre calendrier.

L'une ou l'autre de ces dates a pu avoir une certaine importance pour les constructeurs.

Dans sa simplicité et sa régularité géométrique, ce monument suggère quelques réflexions. En premier lieu, il apparaît que la figure a fait l'objet d'un plan prémédité. Le rayon moyen vaut entre 51,50 et 52,20 m, et doit correspondre à cent fois une coudée d'à peu près 52 de nos centimètres. Cette coudée serait la même que celle dont on s'est servi pour construire Stonehenge. Quant à la division de la circonférence en soixante parties égales, elle n'était certes pas facile. On croirait, d'ailleurs, qu'à ces époques, on recherchait la difficulté dans la division d'une circonférence en parties égales. Par exemple, à Stonehenge, des cercles sont partagés en 30 et 56 arcs égaux, ce qui n'était pas, là encore, des plus aisés.

Il est probable que l'on a procédé par tâtonnements. Cependant, à cette échelle — les menhirs étaient séparés par une distance légèrement supérieure à 5 mètres — des différences trop importantes seraient visibles. Nous en avons indiqué deux, mais il faut remarquer que le centre, au sol, d'une pierre brute dressée, n'est jamais facile à préciser, et que des erreurs peuvent être commises dans sa détermination. Il s'agit, bien entendu, de situer le point théorique, celui qui sert aux constructeurs pour l'implantation du monument, et cela est à peu près impossible.

Naturellement, si les constructeurs avaient eu une connaissance d'une valeur de π , fait qui n'a rien d'invraisemblable à notre avis, la division de la circonférence en 60 parties égales aurait été grandement facilitée. En effet, si l'on estime que cette division en 60 parties égales a été imposée par un impératif quelconque, une simple multiplication du diamètre, 200 coudées, par 3,15, donnait 630 coudées pour la circonférence et 10 coudées et demie pour l'intervalle entre menhirs. Il suffisait alors, pour déterminer l'emplacement de chaque monolithe, de tendre une lanière de 100 coudées depuis le centre, et de déplacer l'autre extrémité de 10 coudées et demie dans un sens ou dans un autre. On aurait pu aussi, sur une circonférence tracée sur le terrain, prendre des distances de 10 coudées et demie. La valeur de 3,15, donnée ci-dessus, est arbitraire. L'antiquité classique n'a connu, pour cette valeur, que 3,16 ou la fraction $22/7$, qui vaut 3,1428. La valeur 3,1416 n'a été connue que beaucoup plus tard.



Grand menhir de Dol (Ille-et-Vilaine).



Dolmen troué de Soumont (Hérault).



Cromlech d'Avebury (Angleterre). Vue partielle.



Dolmen de Saint-Fort-sur-le-Né (Charente).



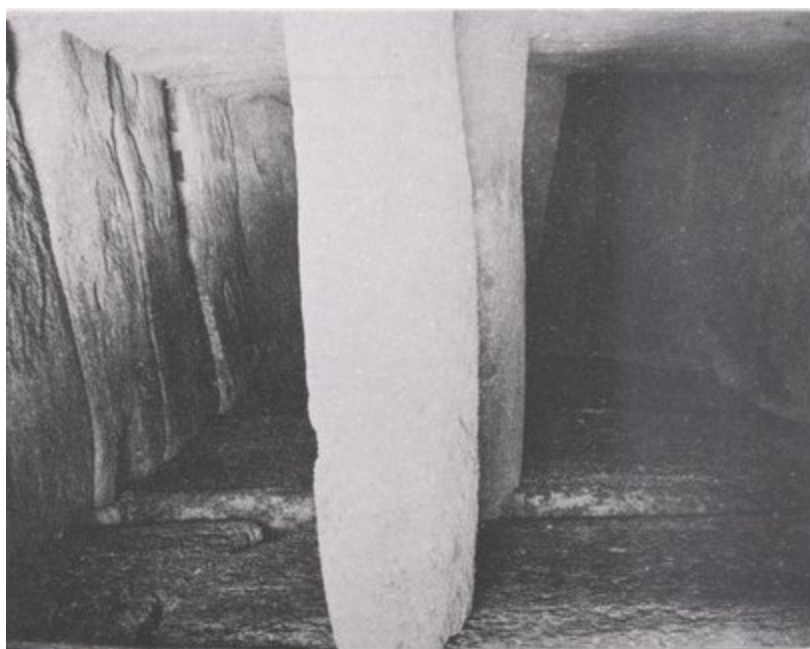
Menhir de Bressay (Shetland), l'un des plus septentrionaux du monde.



Carnac, alignement de Kermario. (Ph. Roger-Viollet.)



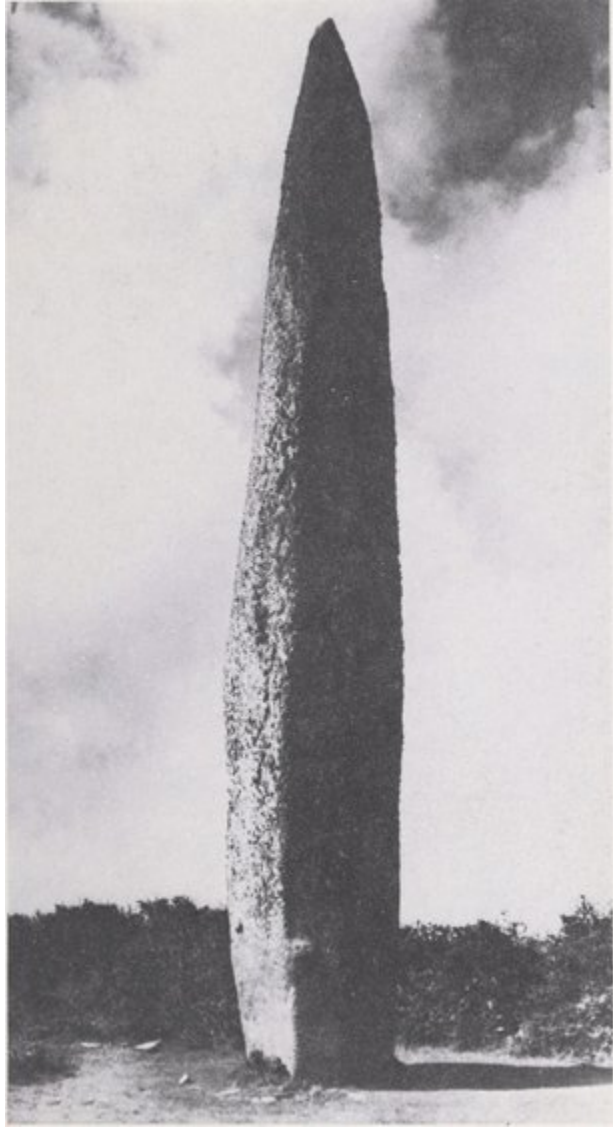
Locmariaquer, la Table des Marchands. (Ph. Roger-Viollet.)



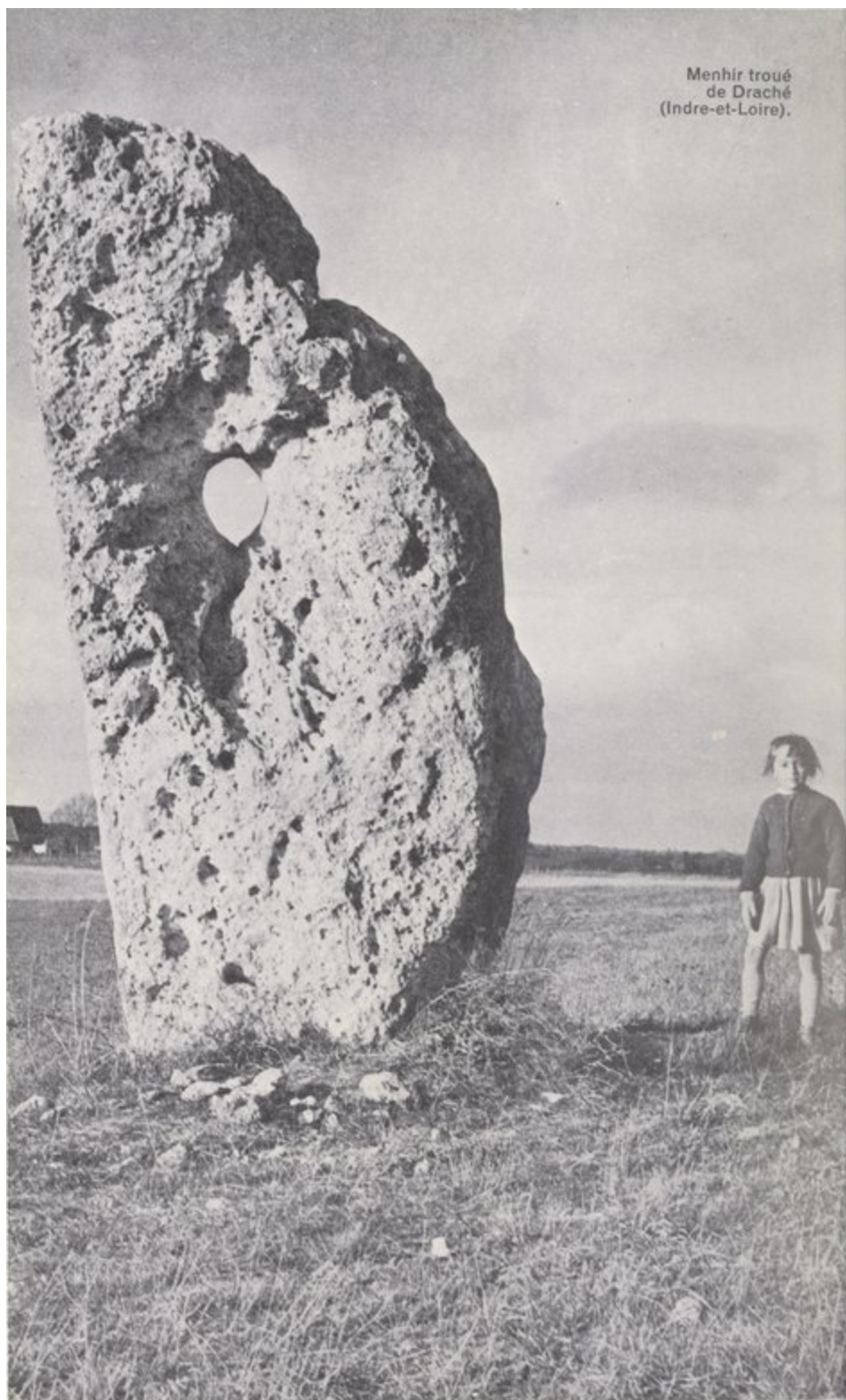
Intérieur du dolmen d'Antequera (Andalousie).



Dolmen transformé en grange à Castello de Vide (Portugal).



Menhir de Kerloaz, Finistère.
(Ph. Noël le Boyer)



Menhir troué de Draché (Indre-et-Loire).

De l'examen de ce beau monument, on peut conclure encore :

— Que les constructeurs savaient tracer des cercles fort réguliers de très grands rayons. Or, tendre une solide lanière de 50 mètres de longueur et la faire tourner autour d'un poteau, avec un piquet traceur au bout, n'est pas une opération toujours facile. Les irrégularités constatées dans de nombreux cromlechs peuvent être la conséquence de cette difficulté. Naturellement, les constructeurs avaient la notion géométrique de la circonférence.

— Qu'ils étaient en possession d'une unité de longueur, et que la notion de mesure ne leur était pas inconnue.

— Qu'ils savaient diviser une circonférence en parties égales, et qu'ils avaient des notions de géométrie élémentaire, même s'ils ont utilisé un procédé par tâtonnements. Peut-être ont-ils connu une valeur de π .

— Qu'ils pouvaient déterminer une bonne méridienne, sans doute à l'aide du gnomon, ainsi que certains points remarquables de l'horizon. Ils avaient donc quelques connaissances rudimentaires d'astronomie pratique.

Il est probable que le ou les maîtres d'œuvre ont été en rapport avec les civilisations méditerranéennes, les populations locales ayant simplement fourni la main-d'œuvre. D'autres faits viendraient appuyer cette opinion. Quant au choix du nombre total des menhirs, soit 60, étant donné la difficulté que ce nombre impliquait pour la division de la circonférence, il a été recherché, mais on ne saurait dire dans quel but. Le lecteur aura certainement remarqué, comme nous, qu'une division en 64 parties aurait été bien plus facile, par bisections successives des arcs.

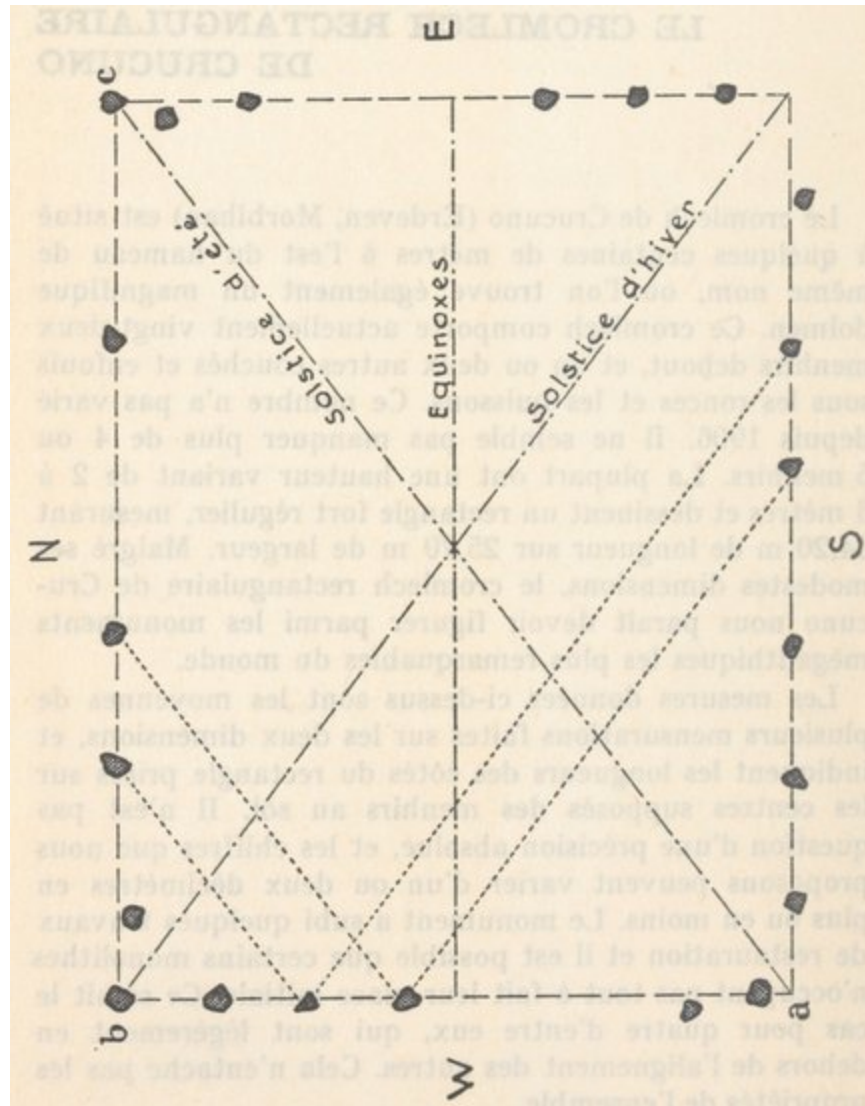
La beauté de l'Anneau de Brodgar paraît avoir attiré très tôt l'attention. En 1865, de Bonstetten le signalait dans son « Essai sur les Dolmens », mais il ne semble pas qu'il l'ait vu lui-même. En effet, il revient une deuxième fois sur ce monument pour dire qu'il entoure un dolmen. L'Anneau de Brodgar n'entoure pas de dolmen, mais il existe, très près, les restes d'un cromlech imposant — à peine quatre ou cinq monolithes encore debout — entourant effectivement un dolmen... artificiel.

LE CROMLECH RECTANGULAIRE DE CRUCUNO

Le cromlech de Crucuno (Erdeven, Morbihan) est situé à quelques centaines de mètres à l'est du hameau de même nom, où l'on trouve également un magnifique dolmen. Ce cromlech comporte actuellement vingt-deux menhirs debout, et un ou deux autres couchés et enfouis sous les ronces et les buissons. Ce nombre n'a pas varié depuis 1906. Il ne semble pas manquer plus de 4 ou 5 menhirs. La plupart ont une hauteur variant de 2 à 3 mètres et dessinent un rectangle fort régulier, mesurant 34,20 m de longueur sur 25,70 m de largeur. Malgré ses modestes dimensions, le cromlech rectangulaire de Crucuno nous paraît devoir figurer parmi les monuments mégalithiques les plus remarquables du monde.

Les mesures données ci-dessus sont les moyennes de plusieurs mensurations faites sur les deux dimensions, et indiquent les longueurs des côtés du rectangle prises sur les centres supposés des menhirs au sol. Il n'est pas question d'une précision absolue, et les chiffres que nous proposons peuvent varier d'un ou deux décimètres en plus ou en moins. Le monument a subi quelques travaux de restauration et il est possible que certains monolithes n'occupent pas tout à fait leur place initiale. Ce serait le cas pour quatre d'entre eux, qui sont légèrement en dehors de l'alignement des autres. Cela n'entache pas les propriétés de l'ensemble.

Nous le disions, il n'est pas facile de fixer le centre au sol de blocs très irréguliers, c'est-à-dire le point théorique qui a servi à l'implantation. Il serait intéressant d'avoir un levé topographique le plus exact possible de ce cromlech ou, mieux, une photographie zénithale prise d'avion. En attendant, admettons comme à peu près exactes, les dimensions 34,20 × 25,70 m.



Cromlech rectangulaire de Crucuno

On observe tout d'abord, que les côtés du rectangle sont bien orientés sur les quatre points cardinaux. Il s'ensuit que les petits côtés donnent la méridienne, et les grands côtés les levers du soleil aux équinoxes. Mais le choix des dimensions, qui ne paraît pas du tout arbitraire, entraîne une conséquence importante : les diagonales du rectangle font, avec la méridienne, deux azimuts valant 53° et 127° . Or, à la latitude de Crucuno, ces directions marquent les levers du soleil au solstice d'hiver et au solstice d'été. D'ailleurs, nous l'indiquons sur le plan, il semble que l'on ait multiplié ces directions, en disposant, sur les côtés adjacents, des menhirs parallèles aux diagonales.

Un simple calcul montre que ces diagonales mesurent 42,70 m et, si nous prenons un triangle rectangle, ayant pour côtés la longueur, la largeur et la diagonale du monument, nous constatons que ses côtés sont exactement entre eux comme les chiffres 3, 4 et 5. Nous avons là le triangle rectangle dit de Pythagore ou « égyptien », parce qu'il servait en Égypte à tracer des angles droits. Ce fait, assez surprenant, prouve, en premier lieu, la volonté des constructeurs d'obtenir, au moins de façon théorique, une figure régulière. Il ne s'agit plus ici de se contenter d'approximations ou de procédés empiriques. Ensuite, il nous met en présence de l'une des premières applications de la géométrie en Europe occidentale. On comprend toute l'importance du tracé de ce monument.

Cependant, à la réflexion, nous sommes devant un dilemme. Considérons le triangle rectangle abc : la droite ac indique le lever du soleil au solstice d'été, et l'angle bac vaut 53 degrés. De plus ses côtés sont entre eux, disions-nous, comme 3, 4 et 5. Il s'ensuit que : dans tout triangle observant ces proportions, l'un des angles vaut 53° , exactement $53^\circ 8'$. Réciproquement, si dans un triangle rectangle, l'un des angles est égal à $53^\circ 8'$, le triangle est égyptien dans le rapport 3, 4 et 5. Nous avons alors deux propriétés, dont l'une est la conséquence de l'autre. Il se peut donc que, seule, l'une de ces propriétés ait été voulue, la deuxième étant simplement le fait d'une coïncidence géométrique.

Mais nous pensons que cette coïncidence était connue et qu'elle a été mise à profit. Elle ne peut se produire, en effet, qu'à la latitude du cromlech ou à une latitude voisine. On devrait rencontrer en d'autres lieux, soit au nord, soit au sud, des cromlechs rectangulaires dont les diagonales indiqueraient les levers solsticiaux, ou bien dans lesquels on retrouverait le rectangle égyptien. A notre connaissance, le cromlech de Crucuno n'a pas d'équivalent dans les régions comprises entre 30 et 60 degrés de latitude, régions où s'étagent les monuments mégalithiques dans le monde.

Quoi qu'il en soit, le plan de ce monument nous oblige à regarder, une nouvelle fois, vers le bassin oriental de la Méditerranée. Ou bien l'architecte qui a dressé le plan avait séjourné dans ces régions, ou bien le plan est l'œuvre d'un voyageur instruit, venu en Morbihan pour un motif quelconque. L'exemple de Stonehenge montre que de tels contacts peuvent être envisagés.

On a mis en doute les propriétés remarquables de ce monument, sous le prétexte qu'il avait été restauré et, par conséquent, que l'on n'était pas

certain de ses dimensions et de son orientation. C'est un argument de facilité des plus classiques, ne relevant même pas de la criticomanie. Nous ignorons dans quelles conditions s'est effectuée cette restauration, mais il serait assez surprenant que l'on n'ait pas respecté le plan primitif. Cela, pour plusieurs raisons.

— La restauration d'un tel ensemble n'est pas celle d'un monument du Moyen Age. A moins de confier les travaux à un écervelé disposant, de surcroît, de crédits confortables, il est fort difficile, étant donné la nature des éléments, de ne pas revenir au plan primitif.

— Les menhirs couchés étaient certainement à proximité des trous dans lesquels on les avait dressés à l'origine. On pouvait donc retrouver ces trous, ce qui facilitait le travail.

— Il était possible de reconstituer aisément l'allure générale du rectangle. Il suffisait de deux menhirs debout sur chacun des quatre côtés, pour tracer la figure primitive.

— On reconnaissait sur place, du moins les voyait-on encore il y a une vingtaine d'années, les menhirs redressés, grâce aux pierres de calage posées à leur base. Il n'y en avait pas plus d'une dizaine.

— Enfin, il était plus facile et, surtout moins onéreux, de chercher à reconstituer le plan initial, plutôt que de créer, de toutes pièces, un monument avec les propriétés remarquables que nous lui connaissons.

LES ALIGNEMENTS

Des menhirs rangés les uns derrière les autres, à intervalles plus ou moins réguliers, et formant une ou plusieurs files plus ou moins parallèles, voilà les alignements. Ils varient considérablement dans leurs dimensions et le nombre des menhirs qui les composent. Ce sont les monuments mégalithiques qui ont le plus souffert des destructions systématiques. Étant les plus longs — certains se développent sur des centaines de mètres, parfois des kilomètres — ils étaient ceux qui pouvaient gêner le plus les cultures ou la construction des routes. C'est pourquoi, en dehors de quelques cas exceptionnels, il reste peu de vestiges des alignements ou, en tout cas, de ce qu'ils furent à l'origine.

Les plus complets, les plus longs, les plus émouvants aussi, sont les alignements de Carnac, mondialement connus.

LES ALIGNEMENTS DE CARNAC

Le tourisme et la photographie ont popularisé cet ensemble, qui paraît symboliser toute la civilisation des mégalithes. Il faut s'y promener seul, un jour d'automne, pour sentir l'étrange beauté et la mélancolie qui se dégagent de ces pierres inexplicables. Malheureusement, beaucoup ne connaissent les alignements de Carnac qu'avec la foule des périodes de vacances, lorsque les gamins du pays prennent d'assaut les cars, ou s'encadrent dans les portières des voitures pour débiter d'une voix criarde, la légende de Saint Cornely. Ne nous contentons pas d'un coup d'œil rapide et de quelques clichés pris à la hâte, mais parcourons à pied, d'un bout à l'autre, l'immense champ des trois mille monolithes de Carnac.

Les alignements se développent sur une longueur de près de quatre kilomètres. Ils sont divisés en trois alignements successifs, assez nettement séparés les uns des autres à première vue, le Ménec, Kermario et Kerlescan, du nom des fermes situées à leur origine.

Les premiers, les alignements du Ménec, étaient précédés d'un cromlech demi-circulaire, dont il ne reste que quelques parties, soixante-dix pierres

en tout, visibles dans les dépendances de la ferme. Nous hésitons à voir un véritable cromlech dans ces pierres. Elles sont de faible hauteur, de même forme et se touchent souvent, plutôt pour constituer une sorte d'enceinte ou d'enclos. Les alignements eux-mêmes sont composés de onze files, s'étendant sur près de 1200 mètres et comprenant 1 100 menhirs. Assez élevés à l'origine — certains ont près de quatre mètres — leur hauteur va en diminuant pour n'avoir, vers la fin, que soixante centimètres. Toutefois, on remarquera, sur la huitième file en allant vers le nord, le 21^e menhir, dont la hauteur est de 3,50 m. Il passe souvent pour le plus élevé, par contraste avec ses voisins, hauts de moins de deux mètres.

Après les derniers petits menhirs du Ménéac, on parcourt un espace vide de 250 mètres, avant de rencontrer l'origine des alignements suivants, ceux de Kermario. Sur la droite, on aperçoit un dolmen à galerie en assez mauvais état. Ces alignements sont à peu près identiques à ceux du Ménéac. Ils ont la même largeur, une centaine de mètres et presque la même longueur, 1120 mètres. Ils comptent 1030 menhirs alignés sur dix files, les plus élevés à l'origine, les plus petits vers la fin. Avant de se terminer, les alignements de Kermario escaladent une petite éminence, dominée par une tour en ruine, près de la ferme du Manio. Les menhirs ne dépassent pas 70 centimètres de hauteur, mais, au milieu de ces nains, se détache un géant de trois mètres. Sa base a été aménagée de façon à pouvoir descendre jusqu'au niveau où apparaissent les serpents gravés. Nous reparlerons de cette gravure.

De la fin de Kermario au commencement de Kerlescan, s'étend un espace vide de 400 mètres, où l'on trouve seulement la nappe d'eau de Kerloquet. Les alignements de Kerlescan comprennent 13 files, se développant sur 880 mètres de long et sur 136 de large. Ils sont précédés d'un cromlech dont il reste peu d'éléments. Si l'on en juge par ceux que l'on voit, ce cromlech semble plutôt de forme elliptique et tangente à l'origine des alignements, origine marquée ici par une rangée de menhirs, parfois assez rapprochés et perpendiculaire aux files. Celles-ci comptent 555 menhirs et se terminent à la rivière de Crach.

A première vue, les alignements de Carnac n'offrent pas un tracé régulier. Les files, inégalement espacées ne sont pas rectilignes, mais ondulent un peu à la façon d'un reptile. Cet aspect étonnant paraît avoir été recherché, car les files suivent les mêmes ondulations. Cependant, lorsque l'on y regarde de près, on réalise que chacun des alignements, malgré son

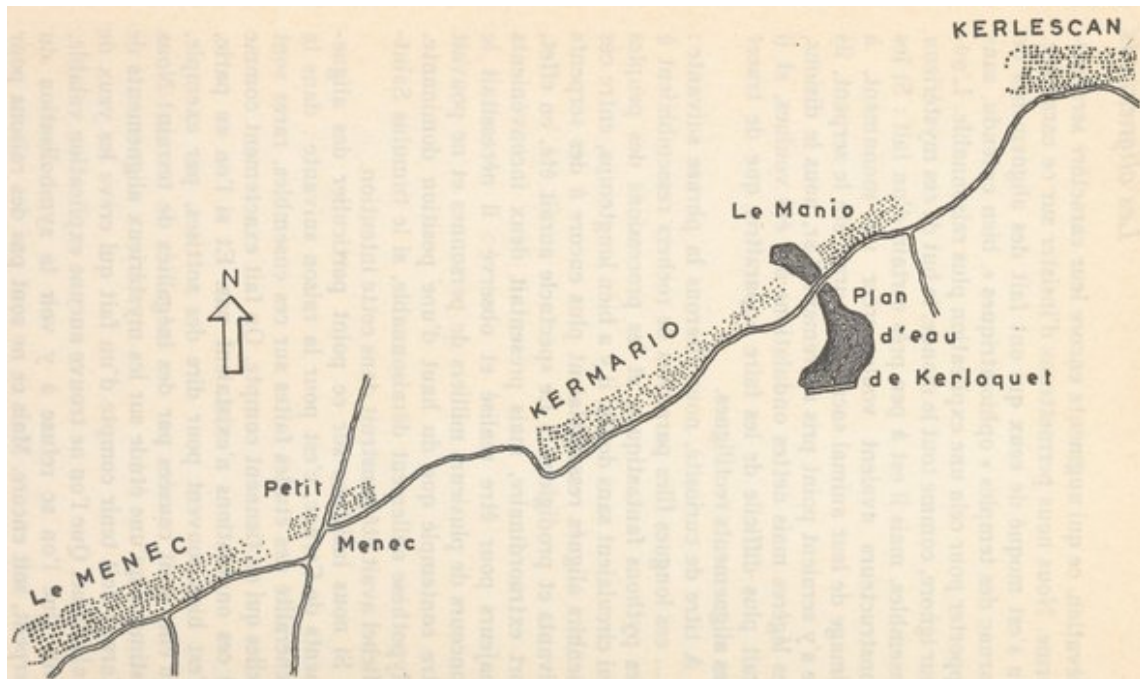
allure « serpentiforme », suit une direction générale bien déterminée. Ce fait est nettement mis en évidence par la photographie aérienne, et nous retrouverons ce caractère en de nombreux dolmens à galerie des environs de Carnac.

Mais le terrain où se développent ces grands ensembles n'est pas absolument plat. Il monte et descend, de façon peut-être faible, mais nettement visible, de sorte, que si les files ondulent en plan, elles en font de même en élévation, ce qui augmente encore leur caractère serpentiforme. Nous nous permettrons d'insister sur ce caractère. On s'est moqué de ceux qui ont fait des alignements de Carnac des temples « ophiolatriques », bien entendu, sans apporter pour cela une explication plus raisonnable. L'auteur ignore, comme tout le monde, le but de ces mystérieux ensembles, mais il est à peu près certain d'un fait : Si les constructeurs avaient voulu créer un monument, à l'image de leur animal sacré, qui aurait été le serpent, ils ne s'y seraient point pris autrement. Car, nous le disions, ces légères mais nettes ondulations ont été voulues, et il était plus difficile de les faire apparaître, que de tracer des alignements rectilignes.

A titre de curiosité, nous citerons la phrase suivante : « ... ces longues files parallèles de rochers ressemblaient à des pythons fantastiques, et les processions des peuples qui circulaient sans doute, il y a bien longtemps, entre ces menhirs alignés ressemblaient plus encore à des serpents vivants et prodigieux. » Le spectacle aurait été, en effet, fort extraordinaire, mais présentait deux inconvénients majeurs pour être réalisé et observé : il nécessitait le concours de plusieurs milliers de personnes et ne pouvait être contemplé que du haut d'une position dominante. Hypothèse nullement déraisonnable, si le tumulus Saint-Michel avait été construit dans cette intention.

Si nous insistons sur ce point particulier des alignements de Carnac, c'est pour la raison suivante : dans la généralité des études faites sur ces ensembles, rares sont celles qui en tiennent compte. On fait exactement comme si ces ondulations n'existaient pas. Et si l'on en parle, c'est bien souvent pour dire des sottises, par exemple, qu'elles sont causées par des inégalités de terrain ! Nous estimons qu'une étude sur les mystérieux alignements de Carnac doit tenir compte d'un fait qui crève les yeux de quiconque. Que l'on ne trouve aucune explication valable, soit. Que l'on se refuse à y voir la symbolisation du serpent, soit encore. Mais ce ne sont pas des raisons pour ignorer l'une des particularités les plus étranges de ces

monuments, et de les considérer, à l'imitation de Cambry, un antiquaire des années 1800, comme « tirés au cordeau ».



Croquis montrant l'allure générale et l'ensemble des alignements de Carnac

Avec les alignements de Carnac, on ne doit pas se lasser d'observer, car, à première vue, ils donnent l'impression d'une forêt de pierres dressées. Celles-ci sont de hauteurs décroissantes, disions-nous, mais pas de façon régulière. Parfois, des menhirs plus élevés que les autres apparaissent. Les pierres affectent les formes les plus diverses et nulle autre part, on n'éprouve davantage la sensation d'être devant un monument de « pierres brutes ».

Certains blocs et non des moindres, sont posés sur la pointe la plus effilée, la partie renflée en haut, ce qui dénoterait une recherche évidente de la difficulté. Au début du Ménéac, l'un d'eux, d'un poids de 20 à 30 tonnes, aujourd'hui renversé, était autrefois dressé sur sa pointe, avec un enfoncement d'un mètre à peine ! C'est là un caractère commun à tous les monuments mégalithiques : Dans leur conception et leur réalisation, on a toujours recherché la solution la plus difficile, du moins celle qui nous paraît telle.

Mais la division en trois alignements indépendants, que nous avons observée pour nous conformer à l'usage, semble parfois arbitraire. Entre le Ménéac et Kermario, il y a le petit Ménéac, où réapparaissent des pierres plus hautes que celles de la fin du Ménéac, et l'on croirait à un nouvel alignement. Entre Kermario et Kerlescan, se voit le Manio et, après la fin de celui-ci, sur le bord de la route ou à travers les pins, on distingue de grosses pierres grises en forme de boules.

Bien d'autres détails devraient être indiqués à propos de ces curieux monuments. L'un des plus surprenants est le suivant : A peu de distance de l'origine, un menhir est placé en dehors de sa file, et cette irrégularité paraît bien avoir été recherchée, puisqu'on la retrouve à chacun des trois alignements. De plus, il domine les autres de sa hauteur. Nous avons signalé cette particularité au Ménéac et à Kermario. Or, à Kerlescan, où l'origine est la mieux conservée, le menhir « aberrant » est exactement situé au milieu de la largeur des alignements, et sa distance à cette origine, est le quart de cette même largeur. Il avait donc un but, qu'un plan précis révélerait peut-être. Quoi qu'il en soit, les « menhirs aberrants » des alignements de Carnac nous paraissent devoir être ajoutés à l'allure serpentiforme de ces ensembles, c'est-à-dire que toute étude, qui ne tiendrait pas compte de ces deux particularités, risquerait de demeurer stérile et, en tout cas, bien peu convaincante.

On s'est perdu en conjectures sur le sens de ces monuments. Reconnaissons-le, ils demeurent mystérieux et chacun peut donner libre cours à son imagination. On ne s'en est pas fait faute. A titre d'exemples, nous donnerons plusieurs opinions, choisies parmi les plus curieuses. M. de la Sauvagère, officier du génie aux armées du roi Louis XV, y voyait les restes d'un camp romain, le « camp de César ». Toutes ces pierres, selon lui, avaient été érigées pour servir d'appui aux tentes et les mettre à l'abri du vent ! A cette époque, il est vrai, on pouvait être officier supérieur du génie et avoir des idées saugrenues en matière de cantonnements militaires. Néanmoins, M. de la Sauvagère nous donne un détail intéressant : il a compté les pierres des alignements et est arrivé au chiffre de 4 000. En deux siècles, il aurait donc disparu un millier de menhirs.

Pour Cambry, l'un des plus enthousiastes « celtomanes » des environs de 1800, que nous avons cité, les alignements de Carnac étaient tout simplement un zodiaque. Contre cette opinion, se dressait une objection sérieuse : le zodiaque a douze signes et il n'y a que onze files de menhirs dans les alignements, mais Cambry ne fut pas embarrassé pour autant. Il trancha net la difficulté en déclarant, on ne sait trop pourquoi, qu'il n'y avait que onze signes au zodiaque des anciens Gaulois.

Quant à certains « antiquaires » contemporains de Cambry, ou de l'époque précédente, les alignements de Carnac étaient pour eux « des tombeaux de guerriers tués dans une bataille mémorable, dont le succès était d'une importance extrême ». Plus tard, un autre auteur écrivait que chaque menhir représentait un guerrier de l'armée qui, la première, s'établit dans la région et, comme les combattants n'avaient aucun système de numération, ils auraient employé ce moyen pour se compter. On y a vu aussi les colonnes d'Hercule, mais voici quelque chose de plus curieux encore :

Pour un auteur des premières années de ce vingtième siècle, les Venètes ont participé à la guerre de Troie et les alignements sont les Champs-Élysées des Anciens. « Les données de Platon sur l'Atlantide, écrit-il, conduisent à *Menes* et à la guerre de Troie, qui nous ramène aux alignements et aux sépultures de Carnac. L'Atlantide est indispensable pour élucider la question ; et il faut en prendre son parti. » Puis, plus loin : « Et maintenant, à part que l'ensemble de ce qui précède nous permettra de déterminer l'âge des monuments de Carnac, nous voici plus fondés que précédemment à conclure que les Venètes, après la guerre de Troie,

emportèrent les cendres de leurs morts, et que les environs de Carnac sont indubitablement l'un de ces Champs-Élysées où on les déposa avec des honneurs particuliers en leur élevant divers *Menecs* afin de rappeler quelques-unes de leurs batailles. A quel autre événement pourrait bien se rattacher l'édification de monuments aussi significatifs ? La guerre de Troie est le seul gros événement du peuple Venète et les indices abondent en faveur de ma thèse. » Pour finir, notre savant auteur se livre à d'inattendus rapprochements toponymiques, par exemple entre « Kerlescan » et les « Alyscamps » d'Arles (*sic*). « Et enfin, chose tout à fait extraordinaire, le nom même de la ville de Troie, *Ilion*, se trouve inscrit aux environs immédiats de Carnac, vers l'extrémité du champ élyséen, à *Ker-Illo*. » Et de conclure de façon pertinente : « La présence de ce nom n'est pas due au hasard, elle a une signification particulière... ; mais son importance, énorme relativement au sujet que je traite, n'échappera à personne. »

Et pourtant, ce qui précède fut imprimé dans le très sérieux *Congrès Préhistorique De France*, tenu à Vannes en 1906.

Enfin, récemment, on a vu dans ces ensembles des sortes d'observatoires perfectionnés, capables d'indiquer, en particulier, les lunaisons et les éclipses. Notre modeste triangle égyptien du cromlech de Crucuno fait bien piètre figure devant cette exposition de géométrie avancée. Reconnaissons-le en toute sincérité, tout cela est exact, indubitable... sur la feuille de canson, heureusement encore ! Qui sait ? Un jour, peut-être, les alignements de Carnac nous donneront les secrets de la désintégration atomique...

Une chose apparaît certaine : Aucun but utilitaire n'apparaît dans ces ensembles. C'étaient vraisemblablement des lieux consacrés au culte. Leur plan évoque des voies processionnelles et suggère des cortèges déambulant entre les files de pierres dressées. Car, ne l'oublions pas, il s'agit de monuments tout étirés en longueur, et l'on n'imagine pas les gens se tenant immobiles entre ces files, comme on peut se les figurer, par exemple, à l'intérieur d'un cromlech. Les plus hauts menhirs, disions-nous, sont placés à l'origine des alignements, puis, leur hauteur va en décroissant, jusqu'à la fin où elle atteint quelques dizaines de centimètres. On peut raisonnablement se demander si cette décroissance ne se continuait pas davantage, jusqu'à la disparition progressive et complète de ses éléments. Nous situons l'origine de chacun des alignements près des gros menhirs,

mais s'il s'agit de lieux consacrés au culte, était-ce bien de ce côté ? Si nous les considérons comme des déambulatoires, dans quel sens avançaient les cortèges ? Ils pouvaient aller dans un sens, puis revenir dans l'autre, il est vrai, se diriger vers le soleil levant à l'aller, puis revenir vers le soleil couchant, par exemple. Mais ici, nous venons de faire allusion à l'une des questions les plus importantes concernant les alignements, celle de leur orientation.

Le commandant Devoir s'était beaucoup occupé de l'orientation des monuments mégalithiques. Il estimait, avec raison sans doute, que ces monuments étaient presque tous orientés, contrairement à l'opinion de plusieurs savants de son époque. Voici ce qu'il écrivait au sujet des alignements de Carnac et autres :

« Les alignements de Sainte-Barbe et de Saint-Pierre-de-Quiberon correspondent au lever du soleil à égale distance de l'équinoxe et du solstice d'hiver ou du coucher symétrique. Ceux d'Erdeven marquent le lever intermédiaire d'été. Le Ménéac et Kerlescan jalonnent la ligne équinoxiale, tandis que Kermario et le petit Ménéac donnent la direction du lever solsticial d'été et du coucher solsticial d'hiver.

« Ces jalonnements se rapportent en effet aux quatre dates suivantes : 8 novembre, 4 février, 6 mai, 8 août, qui ne sont autres que les dates moyennes des principales périodes de l'année agricole.

« Le début de novembre est le temps des semailles qui lèveront dès février. Aux premiers jours de mai, la floraison commence et aux premiers jours d'août les moissons. »

L'opinion du commandant Devoir a été acceptée, du moins en ce qui concerne les orientations, car, pour ses autres idées sur les mégalithes, il était plutôt « hérétique ». Il savait orienter un monument et nous-même avions abondé dans le sens de ses observations. Cependant, lorsque, désireux à notre tour d'étudier les alignements de Carnac, nous eûmes à confronter les résultats de nos travaux avec les siens, des différences se révélèrent, peu importantes, certes, mais qui n'obligeaient pas moins à reconsidérer le problème.

L'orientation des alignements, en général, est difficile à déterminer, celle des alignements de Carnac en particulier. Les extrémités de chacun des trois ensembles ne sont pas assez nettement marquées, sauf, peut-être à Kerlescan. On l'a vu, les files ondulent et, par suite de lacunes, certaines s'interpénètrent. Mais, nous savons également qu'il existe une direction

générale, pouvant être orientée. Afin d'obtenir un résultat aussi précis que possible, nous avons procédé de la façon suivante : Tout d'abord, nous avons relevé plusieurs orientations à partir de la fin des alignements, c'est-à-dire dans la zone où les menhirs sont les plus petits. A l'origine, l'opération est à peu près impossible. Les monolithes sont trop importants, trop « ventrus » et cachent des files entières. Après avoir établi des moyennes, nous les avons confrontées avec l'orientation, relevée sur des agrandissements de photographies aériennes, fournis par l'Institut Géographique National. Sur ces documents, on distingue très bien le périmètre de chacun des alignements, ainsi que les files de menhirs, au moins là où ils sont les plus gros, donc à l'origine. En dehors d'un levé topographique précis, exécuté à l'aide d'instruments spéciaux, ou de photographies aériennes prises à basse altitude, nous ne pensons pas que l'on puisse aboutir à une orientation plus exacte.

Voici les résultats que nous avons obtenus : Contrairement à ce que l'on a affirmé, les alignements de Kerlescan ne sont pas exactement orientés sur les levers du soleil aux équinoxes, puisqu'ils font, avec le nord, un azimuth d'environ 96° . Cette direction correspond approximativement aux levers des 10 mars et 3 octobre. La différence n'est pas grande, elle porte sur une dizaine de jours, mais elle existe. Nous ne croyons pas à une erreur des constructeurs, car la ligne de menhirs qui marque l'origine de l'alignement est fort bien orientée sur la ligne nord-sud.

Quant aux alignements de Kermario, leur azimuth est de 57° . S'ils avaient été orientés sur le soleil levant au solstice d'été, cet angle devrait valoir 53° environ, ainsi qu'on l'a vu pour le cromlech rectangulaire de Crucuno. Nous avons donc une nouvelle différence de 4° . Dans le prolongement de l'alignement, on voit le soleil se lever vers les 2 juin et 10 juillet. Ici encore, nous ne pouvons conclure à une erreur. Enfin, au Ménéac, l'azimuth est d'environ 72° et correspond à peu près aux levers des 20 mai et 25 juillet.

Ainsi, nos propres observations ne concordent pas avec celles du commandant Devoir, ni, d'ailleurs, avec d'autres effectuées par la suite. En définitive, les alignements de Carnac ne seraient pas orientés, au moins sur les solstices et les équinoxes. En tout cas, s'ils le furent, c'est d'une façon assez vague, un peu comme certaines de nos églises, lesquelles, en principe, devraient être orientées à l'est. Nous n'avons pas envisagé de mettre les différences, entre la direction générale des alignements et les levers remarquables du soleil, sur le compte des phénomènes de précession. Cela

conduirait à donner à ces monuments une date beaucoup trop ancienne, peut-être de l'ordre de dix mille ans ! Mais qui sait ?

Nous sommes persuadé que si des observations précises des levers solaires avaient lieu dans ces monuments, c'était à l'aide de ce que nous avons appelé les « menhirs aberrants ». Leur hauteur, bien plus importante que celle des menhirs environnants, ou leur position entre deux files, les distinguait nettement de la foule des autres. Il ne nous a pas été possible de vérifier le fait sur les photographies aériennes, celles-ci ne nous donnant une figuration du terrain qu'à l'échelle de 1/500, insuffisante pour déceler les détails. Mais nous ne sommes pas le premier à nous intéresser à cette question.

En 1888, un groupe de personnes firent une tentative intéressante. On avait estimé que le menhir aberrant des alignements du Ménéac pouvait, vu d'un point déterminé, donner le lever du soleil au solstice d'été. Ce point était le centre du cromlech qui précède les alignements. Les observateurs avaient même fixé, au sommet du menhir, un bâton, lequel devait partager en deux parties égales le soleil, lorsque la moitié de son disque émergerait au-dessus de l'horizon. Malheureusement, le ciel demeura couvert en ce matin du 21 juin 1888, et nous n'avons pas eu connaissance d'autres tentatives du même genre. Au lieu de critiquer sottement cet essai, Closmadeuc, qui rapporte l'affaire, aurait certes mieux fait de le renouveler. Il n'en avait pas eu le premier l'idée, il est vrai.

Quoi qu'il en soit de cette question, une conclusion nous semble évidente : le but des alignements de Carnac n'était pas uniquement de repérer les levers solaires. S'ils ont servi à cet usage, c'est de façon accessoire. Deux ou trois menhirs alignés et judicieusement orientés, auraient aussi bien rempli ce rôle. C'était donc, avant tout, des lieux de culte. Que celui-ci ait été une sorte de culte solaire, cela paraît assez probable, puisque les trois alignement étaient orientés sur une zone de l'horizon qui comprend les levers du soleil tous les jours de l'année. On ne peut rien en déduire d'autre.

Enfin, une remarque générale s'impose : les trois alignements forment un tout, un ensemble, un monument unique, pourrait-on dire. Ceux du Ménéac sont dirigés vers l'origine de ceux de Kermario et ces derniers vers celle de Kerlescan. On peut même se demander si, à l'époque de la construction, ces prolongements n'étaient pas effectifs. Un détail important est le suivant : A leur commencement et sur une trentaine de mètres, les alignements de

Kermario ont une orientation identique à celle des alignements du Ménéac, qui le précèdent, soit 70°, puis, ils prennent celle que nous avons indiquée, 57°. Une sorte de « soudure » avait donc été réalisée entre ces deux alignements, et le fait paraît bien avoir été voulu. L'état actuel des lieux ne nous a pas permis de vérifier s'il en était de même entre Kerlescan et Kermario, mais la photographie aérienne semble montrer que si l'on prolonge l'un, on va rencontrer l'autre.

Et pour nous résumer sur ces longues digressions, nous dirons :

— Tout en conservant une allure générale bien déterminée, les alignements de Carnac ne sont pas rectilignes. Leurs files ondulent souvent pour prendre une allure « serpentiforme », et cet effet paraît avoir été recherché.

— En certains endroits, mais principalement à l'origine de chacun des alignements, s'élève un menhir plus haut que ses voisins. De plus, il est en dehors des files, c'est-à-dire au milieu de l'espace qui sépare ces files. Ici encore, ces « anomalies » semblent avoir été voulues.

— Les directions générales des trois alignements sont en rapport avec une certaine forme de culte solaire, puisqu'elles s'inscrivent dans la zone de l'horizon où le soleil se lève tous les jours de l'année.

— Les trois alignements semblent ne former qu'un seul et gigantesque monument, la « soudure » le Ménéac-Kermario le prouverait.

On pourrait ajouter une certaine recherche de la difficulté, mais c'est là un caractère commun à beaucoup d'autres monuments mégalithiques et nous y reviendrons.

Tels sont les points qui nous paraissent indubitables sur ces ensembles énigmatiques. Nous le répétons, toute étude qui n'en tiendrait aucun compte, en tout ou en partie, irait forcément rejoindre les opinions farfelues dont nous avons donné quelques exemples.

Les alignements de Carnac ont été idéalisés ou, plutôt, stylisés, simplifiés, sans doute pour éluder les difficultés. Nous croyons avoir montré qu'il s'agit, au contraire, de monuments présentant une certaine complexité, dont l'étude restera, pour longtemps, des plus incertaines.

AUTRES ALIGNEMENTS

Après les alignements de Carnac viennent, en importance, ceux de Kerzerho ou d'Erdeven, à six ou sept kilomètres seulement des précédents. Ils sont situés juste en bordure de la route de Plouharnel à Erdeven et il est possible que cette route ait été tracée au milieu des menhirs qui en forment l'origine. De toute façon, on passe tout près d'un extraordinaire groupement de pierres dressées.

Les alignements auraient une longueur de deux kilomètres, sur soixante mètres de largeur. On y compte plus de 1100 menhirs, mais ils sont loin d'avoir la belle ordonnance de ceux de Carnac, au moins à l'origine. Ils donnent davantage l'impression d'une forêt de pierres que d'un alignement. Les files sont très irrégulières, les « menhirs aberrants » étant ici par trop nombreux. Mais, à l'exemple du cromlech de Crucuno, on a dit que ces alignements avaient fait l'objet d'une restauration maladroite vers 1890. Plusieurs menhirs auraient été placés en dehors des files, un peu n'importe comment ! Cela paraît difficilement croyable et, surtout, que le sachant, on n'y ait pas remédié. Vers cette époque, on savait ce qu'étaient des alignements et il semble extraordinaire que les responsables des travaux aient laissé exécuter une restauration qui n'en était pas une. On croirait, volontiers, à un acte de « sabotage » délibéré. Ce ne serait pas le seul exemple.

En effet, l'érection d'un menhir à son ancien emplacement, avons-nous dit, était facilitée, le terrain ayant été déjà creusé, non seulement pour le trou, mais aussi pour la rampe de glissement. Le transport de blocs parfois énormes, ne serait-ce que sur un mètre ou deux, occasionnait un travail supplémentaire et il est évident qu'une telle restauration entraînait une dépense deux ou trois fois supérieure à celle qu'auraient provoquée des travaux conformes au plan initial.

Ainsi, déterminer l'orientation des alignements à Kerzerho est encore plus difficile qu'à Carnac. Néanmoins, la file la moins irrégulière nous a donné un azimut de 88 ou 89°. On aurait donc une orientation nettement dirigée vers les levers d'équinoxe. Fait curieux : Au bout de deux ou trois cents mètres, les files changent de direction, pour prendre celle du soleil levant au solstice d'hiver. C'est un peu ce qui se passe à Carnac, mais, aux environs du point de déviation, la situation demeure confuse. Des menhirs assez élevés surgissent, en dehors des alignements, et l'on peut se demander si, à l'origine, il n'y avait pas deux alignements dont l'un coupait l'autre. Un levé précis serait encore nécessaire pour résoudre ce problème.

Les alignements les plus connus, ou les plus souvent cités, sont ensuite ceux de Sainte-Barbe, près de Plouharnel (Morbihan), de Saint-Pierre-de-Quiberon et de Camaret, ce dernier dans le Finistère. Les premiers comportent deux files seulement sur une longueur d'environ 300 mètres. Ceux de Saint-Pierre-de-Quiberon se continuent jusque sous la mer. Cinq files d'une centaine de mètres sont encore visibles sur une pelouse entourée de villas. Les alignements de Camaret ne sont guère plus spectaculaires. Il est même assez difficile de reconstituer leur disposition primitive. On voit simplement une file de menhirs perpendiculaire à deux autres. Toutes les trois ont une allure « serpentiforme » et les pierres sont en général de faible hauteur. Le monument a été restauré en 1928, mais voici comment Paul du Chatelier, un archéologue breton, les décrivait quarante ans auparavant :

« ... connu dans le pays sous le nom de *Ty-arc'hure* (maison du prêtre)... C'est un monument d'un type unique, composé d'un double alignement de pierres debout, allant de l'est à l'ouest, long actuellement de 400 mètres, le reste des alignements, qui avaient primitivement plus de 1 500 mètres, ayant été enlevé pour faire des clôtures. Ce double alignement se déroule en une ligne tortueuse figurant les replis d'un serpent et venant aboutir à une enceinte curviligne de laquelle on accède à une seconde enceinte debout, circonscrivant un carré en terrasse, entouré sur trois de ses côtés de bancs de pierre, mégalithes allongés sur le sol, adossés aux petits menhirs formant l'enceinte. On accède à cette terrasse par une sorte de corridor et trois marches faites de blocs non dégrossis... »

Il est vraisemblable que de nombreux lecteurs penseront, comme nous, que Paul du Chatelier aurait dû joindre un croquis à l'appui de sa lumineuse description.

Les alignements de Saint-Pantaléon (Saône-et-Loire) situés au lieu-dit « le Champ de la Justice » ont été également restaurés. Les trente monolithes qui les composent se développent sur une longueur de 200 mètres environ. Signalons encore des alignements constitués d'une seule file de menhirs, par exemple, l'alignement d'Evora en Alemtejo (Portugal) formé de douze menhirs en ligne droite, ou celui de la forêt de Fougères, en Ille-et-Vilaine, que l'on appelle le « Cordon des Druides ». Ce monument comporte 80 pierres en quartzite, sauf deux en granit, disposées sur un seul rang et sur une longueur de 300 mètres. Elles ne dépassent pas deux mètres

de hauteur. Un archéologue a écrit : « Ce Cordon des Druides me semble être une série d'affleurements d'un filon de quartz formant chapelet. » Tout près de cet alignement, on a repéré les débris de deux cromlechs.

Signalons que de nombreux alignements sont orientés sur la ligne nord-sud, par exemple ceux de Guitté (Côtes-du-Nord), du Vieux-Moulin et de Keriaval à Plouharnel, etc. Les alignements de Plomeur (Finistère) sont précédés d'un cromlech, comme à Carnac. Il existe encore bien des monuments de ce genre, tant dans le Morbihan que dans les autres départements de la Bretagne. On en compte 18 dans le Finistère et 28 dans l'Ille-et-Vilaine. Il y en a dans une vingtaine d'autres départements, mais aucun n'atteint en importance et en beauté ceux de la région de Carnac.

TROISIÈME PARTIE

DOLMENS ET ALLÉES COUVERTES

DIFFÉRENTS TYPES DE DOLMENS

Nous ne faisons pas de différence trop nette entre les dolmens et les allées couvertes, une telle distinction ne se discernant pas suffisamment pour l'accepter sans réserves. Même si l'on intercale des types intermédiaires, le « dolmen à galerie », par exemple, il est souvent difficile de déterminer à quelle catégorie on a affaire. Plusieurs types ont été déjà proposés : à entrée, en V, en coin, etc., mais il y a fréquemment interpénétration entre ces modèles, et beaucoup de dolmens ne se laissent pas classer de façon précise. Il faudrait étendre la typologie à tel point qu'elle n'aurait plus aucun sens. Si l'on demandait à plusieurs savants spécialistes de classer tel monument dans l'une ou l'autre catégorie, les avis seraient une cause d'un amusant divertissement. Déchelette l'avait bien vu : « Il n'est pas possible, disait-il, de distinguer exactement les dolmens allongés des allées couvertes. »

Certes, entre un dolmen composé de trois montants et une table, et un autre monument formé de quarante montants et quinze tables, il y a un gros écart, mais entre les deux, combien d'intermédiaires ! Dolmens à cabinets latéraux, dolmens jumelés, demi-dolmens, allées couvertes et dolmens coudés, ou à entrée latérale et tant d'autres viennent brouiller les typologies proposées, lesquelles, d'ailleurs, n'apparaissent pas tellement utiles. Si l'on veut parler d'un dolmen en particulier, le mieux est d'en donner le plan. Le lecteur, quel qu'il soit, en aura une idée plus claire que si on lui dit seulement qu'il s'agit d'une allée couverte du « type de la Loire », notamment. Du reste, si ce lecteur consultait un autre spécialiste parlant du même monument, il constaterait que cette allée couverte du « type de la Loire », est devenue « à portique ».

Après avoir étudié et vu des centaines de dolmens ou d'allées couvertes en diverses régions de la France et de l'étranger, nous estimons que toute typologie apparaît imprécise et, de surcroît, bien inutile. Nous sommes devant des ensembles formés de pierres dressées verticalement, sur lesquelles reposent une ou plusieurs autres pierres et c'est tout. Nous les appelons des dolmens et chacun sait bien de quoi il s'agit. Et s'il nous arrive de parler du dolmen de Brantôme ou de l'allée couverte de Pont-

Croix, c'est uniquement pour nous conformer à l'usage, ou pour distinguer un dolmen « court » à une table, d'un dolmen « long » à plusieurs tables. En revanche, ce qui paraît exister en plusieurs points, ce sont des « écoles régionales » et nous en reparlerons.

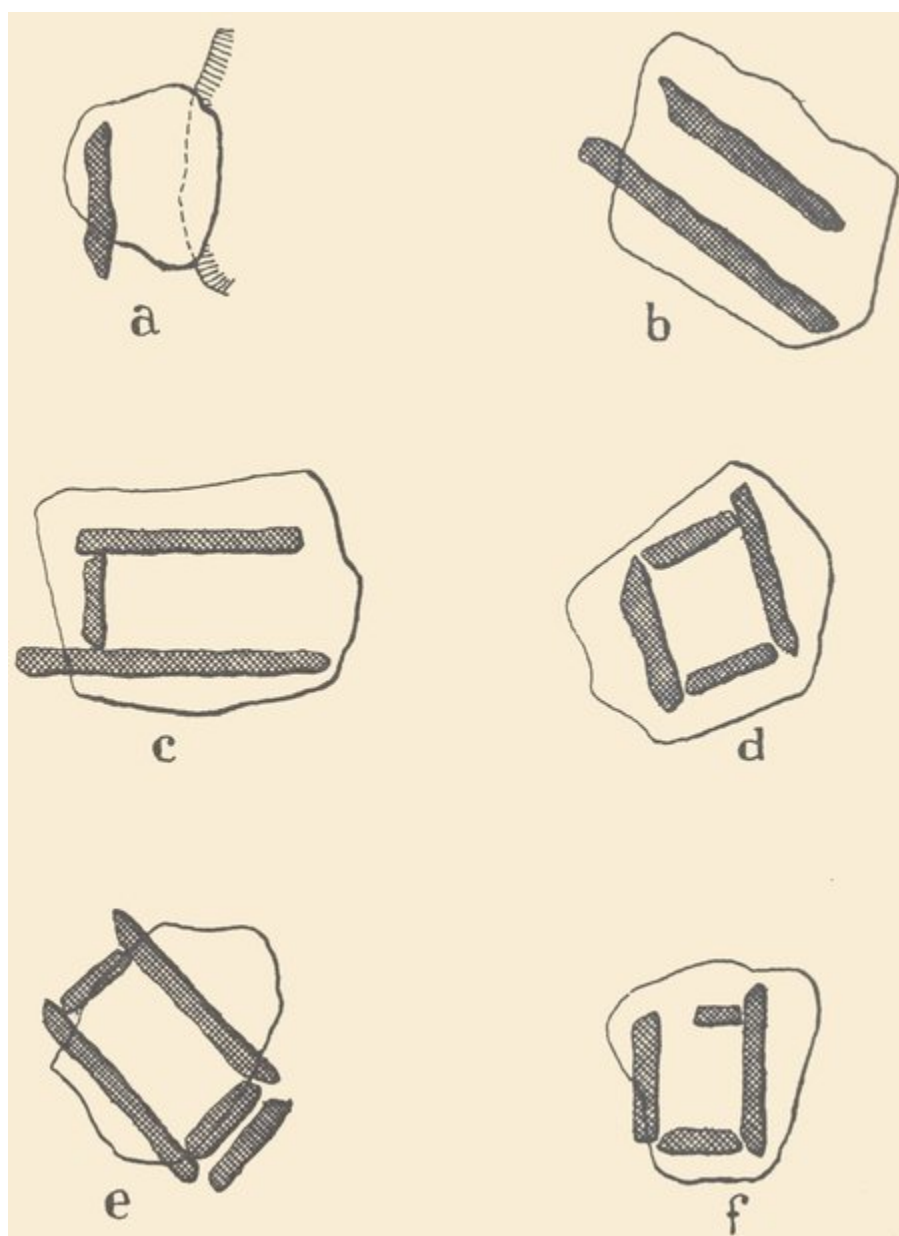
On doit aussi le dire : des distinctions nettes entre types de dolmens ont été faites, parfois, pour appuyer certaines hypothèses sur la diffusion et l'évolution des monuments mégalithiques. Or, ces hypothèses, élaborées uniquement d'après le mobilier recueilli au cours des fouilles, reposent trop souvent sur des généralisations hâtives, et sur une curieuse méconnaissance de l'ensemble dolménique. Tel modèle de dolmen à galerie est localisé dans une région, l'étendre hors de ses limites conduit à des impasses. C'est pourquoi nous indiquerons, dans ce chapitre, les types les plus fréquemment rencontrés, ou présentant une particularité intéressante. On trouvera sur les lieux quantité d'autres modèles, ainsi que de nombreux dolmens plus ou moins curieux.

Le plus simple des monuments du type dolmen est le « demi-dolmen ». La table repose sur un ou plusieurs montants par l'un de ses bords, l'autre appui étant un talus ou le sol naturel (*fig. a*). On ne peut, en effet, concevoir un ensemble plus simplifié, puisqu'il peut n'y avoir qu'un support. Le monument se réduit à un « bilithe ». Ce genre de dolmens est assez répandu : Thouarcé (Maine-et-Loire), Écluselles (Eure-et-Loir), Charmizay (Eure-et-Loir), le Mas-d'Azil (Ariège), Saint-Bard (Creuse), etc. On en voit aussi en Angleterre, à Rodmarton (Gloucestershire), dans le Pays de Galles (Pembrokeshire), en Afrique du Nord, notamment à Tebessa et à Souk-Aras (Algérie), à Sou Bulla Regia (Tunisie)...

Un demi-dolmen peut être d'une forme un peu compliquée, tel celui de Saint-Amans-de-Belvès (Dordogne) : une table appuyée sur un support naturel et sur deux supports artificiels à angle droit, l'un d'eux formant le fond du dolmen. Cet exemple et celui de quelques demi-allées couvertes du Finistère (Plomeur, Rosporden, Lesconil, Saint-Goazec), montrent que l'on a eu tort de nier l'existence des demi-dolmens, en les considérant, soit comme des dolmens inachevés, soit comme des dolmens à moitié détruits.

Après les demi-dolmens, viendraient les « trilithes », deux pierres dressées sur lesquelles repose une troisième en guise de linteau. Mais en existe-t-il vraiment ? On peut se poser la question. Le trilithe de Saint-Nazaire est souvent cité, et il y en aurait un autre dans l'île d'Ouessant. On en a repéré un à Melides, province d'Alemtejo (Portugal) et, d'après

certaines représentations, on en trouverait en Palestine. On n'en rencontre pas ailleurs, et cela n'est point surprenant. Un trilith suppose deux montants relativement minces, surmontés d'une pierre au moins aussi mince. Un tel dispositif demeure difficile à mettre en équilibre durable, à moins d'avoir des cavités formant mortaises sur l'une des faces de la pierre-linteau. Il est probable que les quelques trilithes encore debout sont des restes d'anciennes allées couvertes. Ce que l'on voit en place du dolmen de Commequiers, en Vendée, passerait aisément pour un trilith, n'étaient les blocs gisant tout autour.



En revanche, ce qui existe en grande quantité, ce sont les dolmens — trilithes, pourrait-on dire — formés de deux longs montants, plus ou moins parallèles et d'une table. Ils sont parmi les plus répandus, sans doute parce qu'ils étaient les plus simples à construire (*fig. b*). Les tribus les moins nombreuses pouvaient s'offrir un monument de ce genre. Parfois, l'un des supports est composé de deux pierres dans le prolongement l'une de l'autre, mais le type reste le même. Évidemment, pour réaliser ces longs supports, il fallait disposer de roches en forme de dalles. C'est souvent le cas des roches calcaires et c'est pourquoi ce modèle de dolmens est surtout répandu dans le midi de la France, Lot, Tarn-et-Garonne, Aveyron, Lozère, Hérault, c'est-à-dire en bordure méridionale du Massif central. Les dolmens de la Corée sont de ce type. Nous avons une variante avec les dolmens à trois supports, deux disposés comme dans le modèle précédent et le troisième fermant l'une des extrémités (*fig. c*). Ce genre est aussi fréquent que le premier, non seulement en France, mais aussi dans le nord de l'Espagne. Par contre, il est plus rare dans le nord de l'Europe occidentale.

Ensuite, viennent les dolmens composés de quatre supports, disposés en carré ou en rectangle (*fig. d*). Ceux-ci dessinent une sorte de « coffre », mais il est rare que l'un des montants ne permette pas de pénétrer à l'intérieur. La fermeture n'existe pratiquement pas et on le comprend aisément. Une fois le dispositif mis en place, il aurait fallu enlever la dalle de couverture, ou au moins un montant, pour-y pénétrer à nouveau. On a suggéré cette opération pour des petits dolmens de l'Allemagne du Nord. Ceux qui ont fait cette suggestion n'ont sans doute pas réédité l'opération. En fait, il s'agit tout simplement de justifier la coutume des inhumations successives.

Donc, un montant d'extrémité est fréquemment plus étroit que l'espace séparant deux montants longitudinaux (*fig. f*). Ce genre de dolmens est également très répandu : en Angleterre (Cornwall), dans le midi de la France, dont un beau spécimen à la Prunarède (Saint-Maurice, Hérault), en Catalogne espagnole, en Palestine et au Caucase, où les blocs formant montants et tables sont bien équarris. Une curieuse variété se présente lorsque l'un des montants est double, soit celui du fond, comme au dolmen d'Enveigt, dans les Pyrénées-Orientales (*fig. e*), soit l'un des montants latéraux (Chanac, Lozère ; Keamcoravooly, Irlande). Cette particularité

s'explique mal, car il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un appui supplémentaire pour la table, celle-ci n'en ayant nul besoin.

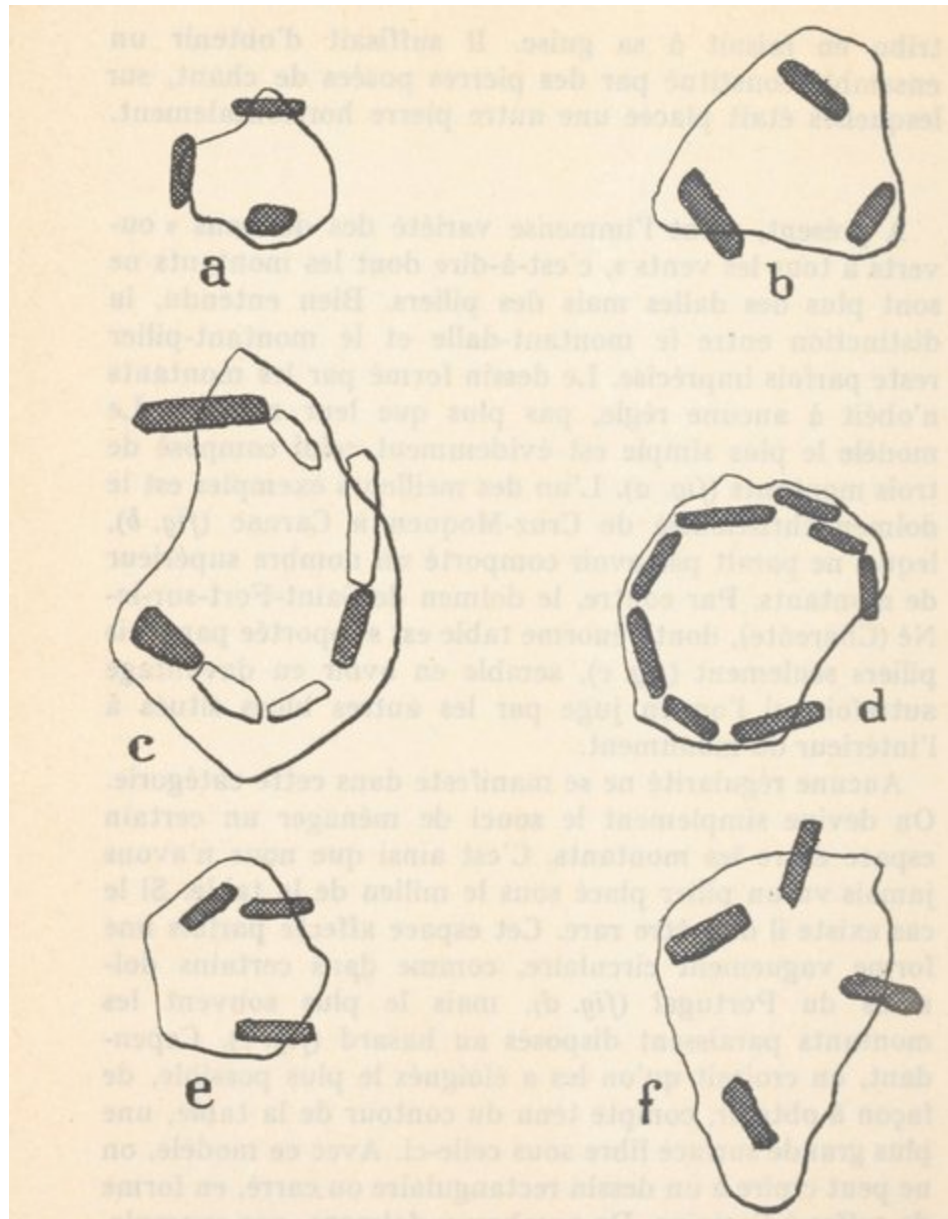
Dans tous les monuments qui précèdent, on devine un souci de régularité dans le dessin formé par les montants, parallélisme ou angle droit. Nous sommes devant des monuments bien propres à nous confirmer qu'il s'agirait de tombeaux, d'autant plus que les dimensions du « coffre » sont généralement faibles. On a souvent l'impression que cet ensemble a été construit pour contenir les cadavres d'une ou deux personnes. On croirait volontiers qu'on a affaire à de « grands cistes ».

C'est justement cet aspect de tombeau qui a fait poser la question : A l'origine, tous ces monuments n'étaient-ils pas d'un modèle unique à quatre montants ? Ceux qui manquent auraient été enlevés, pour une raison ou pour une autre. Évidemment de nombreux blocs ont été abattus par les fouilleurs, surtout ceux qui ne soutenaient pas la table, mais il reste toujours des traces de ces pierres. Nombreux sont les dolmens à deux montants parallèles, éloignés de tout lieu d'habitation et de tout chemin, autour desquels ne se devine aucun vestige d'anciens montants. Lorsque l'on voulait utiliser les pierres d'un dolmen, on détruisait le monument, l'enlèvement d'un ou deux blocs étant souvent une opération dangereuse. Les centaines de dolmens de l'Enfida, en Tunisie, ont tous un côté ouvert. Il est très probable, qu'aucune règle générale n'a présidé à la construction de ces dolmens, quant au nombre des montants. Chaque tribu en faisait à sa guise. Il suffisait d'obtenir un ensemble constitué par des pierres posées de chant, sur lesquelles était placée une autre pierre horizontalement.

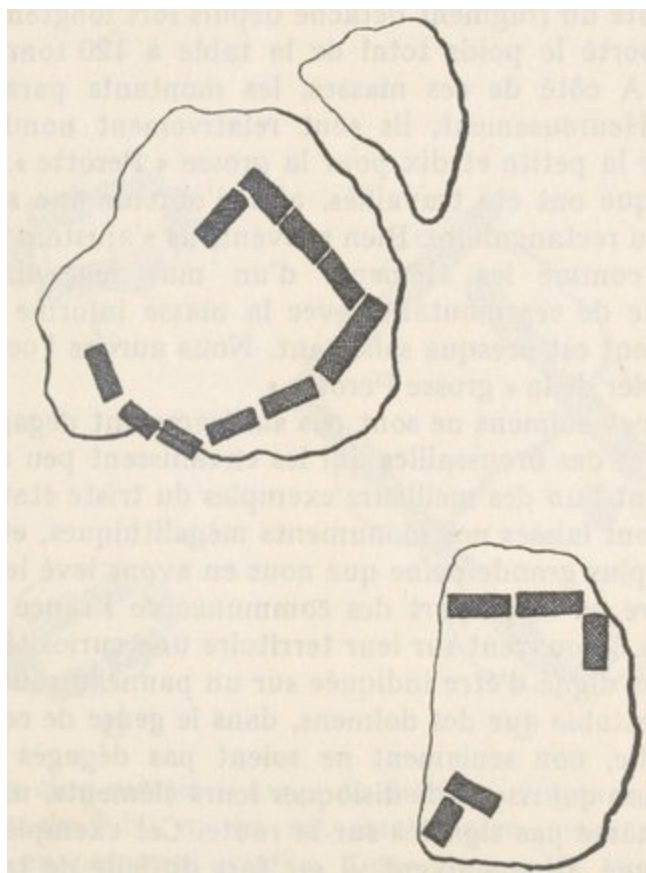
A présent, vient l'immense variété des dolmens « ouverts à tous les vents », c'est-à-dire dont les montants ne sont plus des dalles mais des piliers. Bien entendu, la distinction entre le montant-dalle et le montant-pilier reste parfois imprécise. Le dessin formé par les montants n'obéit à aucune règle, pas plus que leur nombre. Le modèle le plus simple est évidemment celui composé de trois montants (*fig. a*). L'un des meilleurs exemples est le dolmen christianisé de Cruz-Moquen à Carnac (*fig. b*), lequel ne paraît pas avoir comporté un nombre supérieur de montants. Par contre, le dolmen de Saint-Fort-sur-le-Né (Charente), dont l'énorme table est supportée par trois piliers seulement (*fig. c*), semble en avoir eu

davantage autrefois, si l'on en juge par les autres blocs situés à l'intérieur du monument.

Aucune régularité ne se manifeste dans cette catégorie. On devine simplement le souci de ménager un certain espace entre les montants. C'est ainsi que nous n'avons jamais vu un pilier placé sous le milieu de la table. Si le cas existe, il doit être rare. Cet espace affecte parfois une forme vaguement circulaire, comme dans certains dolmens du Portugal (*fig. d*), mais le plus souvent les montants paraissent disposés au hasard (*fig. e*). Cependant, on croirait qu'on les a éloignés le plus possible, de façon à obtenir, compte tenu du contour de la table, une plus grande surface libre sous celle-ci. Avec ce modèle, on ne peut croire à un dessin rectangulaire ou carré, en forme de coffre à l'origine. De nombreux dolmens, par exemple, Lanyon Quoit, dans la Cornouaille anglaise (*fig. f*), viennent à l'encontre de cette hypothèse. En presque tous les cas, il semble que le contour de la table ait déterminé le dispositif des piliers.



Nous n'étonnerons sans doute pas le lecteur, en disant que des savants, hautement autorisés, ont affirmé que dans le modèle de dolmens dont nous venons de parler, les intervalles entre les piliers étaient autrefois comblés par des murettes ou par d'autres montants, de façon à dessiner une chambre fermée. C'est encore une de ces affirmations gratuites, élaborées dans le confort d'un cabinet de travail où, selon Joseph de Maistre, on risque d'attraper plus de mouches que de vérités. Nous laissons à ce même lecteur le soin d'en juger, lorsqu'il se trouvera en présence de semblables monuments.



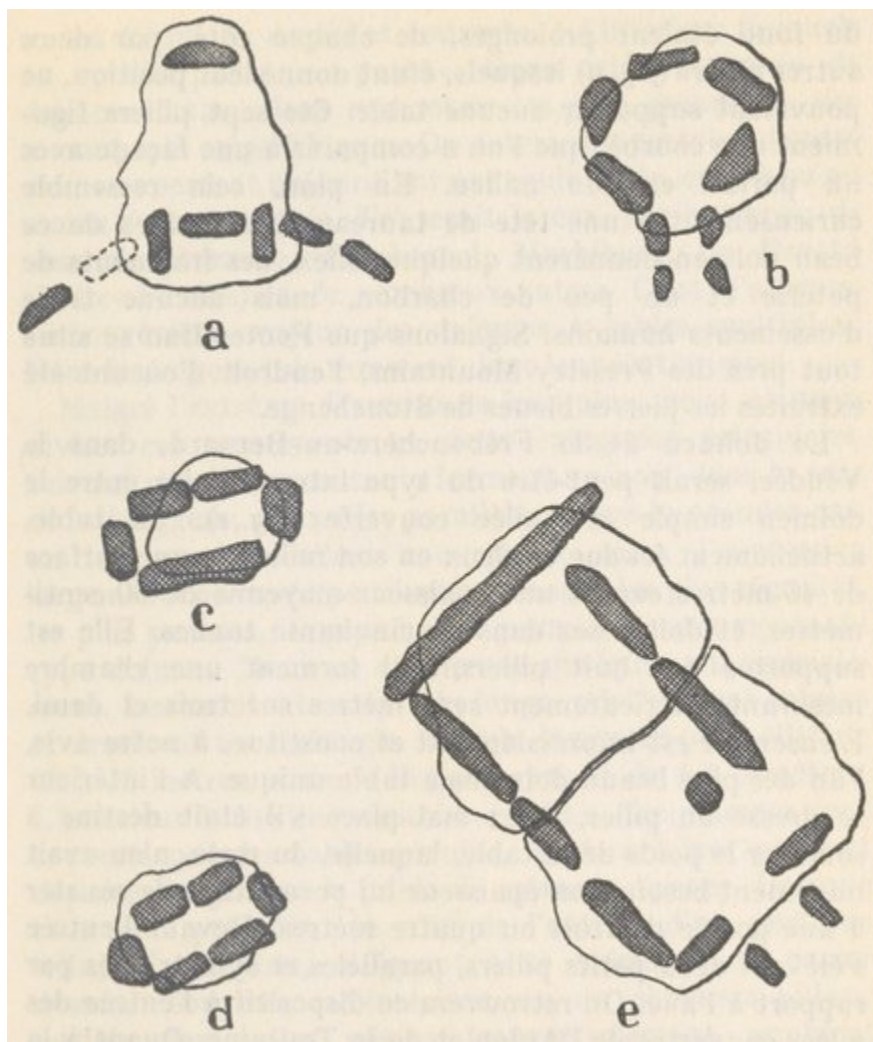
Les « Perottes » de Fontenille (Charente)

Nous ne voudrions pas en terminer avec les dolmens à table unique, sans dire un mot sur quelques-uns qui nous paraissent les plus remarquables. Parmi eux, figurent les deux dolmens de Fontenille, dans la Charente, appelés « les Perottes ». Ils sont à cinquante mètres l'un de l'autre et, dès qu'on les aperçoit, on se sent en présence de quelque chose d'énorme. Ils se caractérisent par l'épaisseur anormale des tables, 1,30 m en moyenne pour l'un, 2 mètres pour l'autre. La première pèserait trente tonnes, la deuxième quatre-vingts et ce sont là des minima. Cependant, près de cette dernière, gît un bloc, sans doute un fragment détaché depuis fort longtemps. Il aurait porté le poids total de la table à 120 tonnes au moins ! A côté de ces masses, les montants paraissent grêles. Heureusement, ils sont relativement nombreux, six pour la petite et dix pour la grosse « Perotte ». Tous ou presque ont été travaillés, afin d'obtenir une section carrée ou rectangulaire. Bien souvent, ils s'ajustent l'un à l'autre comme les éléments d'un mur maçonné. Le contraste de ces montants avec la masse informe qu'ils

supportent est presque saisissant. Nous aurons l'occasion de reparler de la « grosse Perotte ».

Mais ces dolmens ne sont pas suffisamment dégagés de la terre et des broussailles qui les envahissent peu à peu. Ils offrent l'un des meilleurs exemples du triste état dans lequel sont laissés nos monuments mégalithiques, et c'est avec la plus grande peine que nous en avons levé le plan. A l'heure où la plupart des communes de France et de Navarre découvrent sur leur territoire une curiosité, plus ou moins digne d'être indiquée sur un panneau routier, il est regrettable que des dolmens, dans le genre de ceux de Fontenille, non seulement ne soient pas dégagés d'une végétation qui risque de disloquer leurs éléments, mais ne soient même pas signalés sur la route. Cet exemple n'est pas unique. Bien souvent, il est fort difficile de trouver des monuments — et non des moindres — portés cependant sur les cartes routières.

Un nouveau dolmen à une seule table, des plus remarquables, est celui de Penter-Ifan, à Nevern, dans le Pays de Galles. Il domine une lande d'où l'on découvre vers le nord un panorama étendu. La table, longue de près de cinq mètres et large de deux en moyenne, repose, à près de 2,50 m du sol, sur quatre montants terminés en pointe d'aiguille. Cette finesse de l'extrémité des appuis est vraiment extraordinaire. Une ancienne gravure représente ce dolmen avec deux cavaliers passant sous la table. L'ensemble est en belle roche basaltique, à reflets bleutés, et faisait partie d'un complexe monumental, probablement de caractère religieux. Le détail le plus intéressant est sans doute le fait suivant : les trois piliers du fond étaient prolongés, de chaque côté, par deux autres piliers (*fig. a*) lesquels, étant donné leur position, ne pouvaient supporter aucune table. Ces sept piliers figuraient une courbe, que l'on a comparée à une façade avec un portail en son milieu. En plan, cela ressemble curieusement à une tête de taureau. Les fouilles de ce beau dolmen donnèrent quelques silex, des fragments de poterie et un peu de charbon, mais aucune trace d'ossements humains. Signalons que Penter-Ifan se situe tout près des Preseley Mountains, l'endroit d'où ont été extraites les pierres bleues de Stonehenge.



Le dolmen de la Frébouchère-au-Bernard, dans la Vendée, serait peut-être du type intermédiaire entre le dolmen simple et l'allée couverte (*fig. e*). La table, actuellement fendue en deux en son milieu, a une surface de 46 mètres carrés, une épaisseur moyenne de 60 centimètres, et doit peser dans les cinquante tonnes. Elle est supportée par huit piliers, qui forment une chambre mesurant intérieurement sept mètres sur trois et demi. L'ensemble est impressionnant et constitue, à notre avis, l'un des plus beaux dolmens à table unique. A l'intérieur se dresse un pilier, assez mal placé s'il était destiné à soulager le poids de la table, laquelle, du reste, n'en avait nullement besoin, son épaisseur lui permettant de résister à une portée de trois ou quatre mètres. Devant l'entrée s'élèvent deux petits piliers, parallèles et symétriques par rapport à l'axe. On retrouvera ce dispositif à l'entrée des allées couvertes de l'Anjou et de la Touraine. Quant à la table

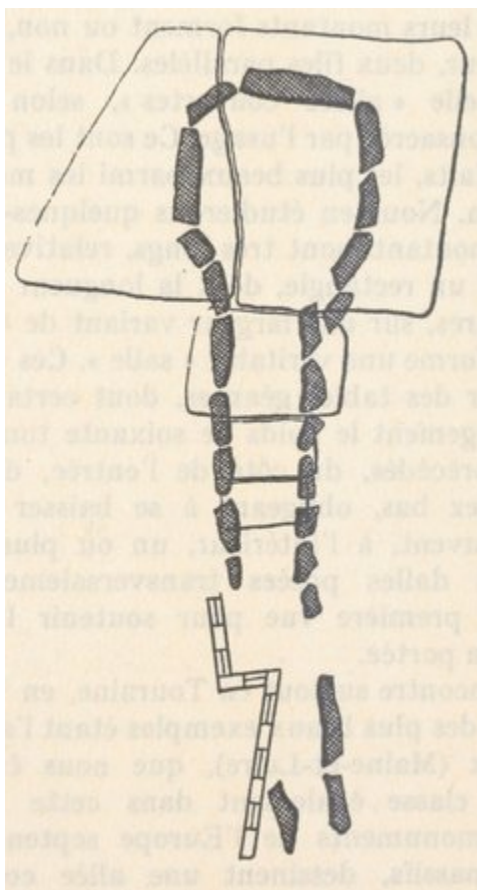
géante, elle aurait été cassée en deux par la foudre ou le gel, aux environs de l'année 1800.

Venons-en maintenant aux dolmens à tables multiples, évidemment plus longs que larges. Une de leurs caractéristiques principales est d'être toujours fermés, à l'une de leurs extrémités, par plusieurs piliers ou par une seule dalle, le plus souvent énorme. Cela les apparente à des sortes d'édifices, enclos et couverts, à l'intérieur desquels on accède par une « porte ». Dans cette catégorie de dolmens, nous allons rencontrer les plus grandioses des monuments mégalithiques. On notera que certains d'entre eux, comportant aujourd'hui une seule table, en ont eu au moins deux autrefois. Tel serait le cas, par exemple, de ceux de Runesto (Plouharnel, Morbihan), de Draché (Indre-et-Loire) et de nombreux autres. C'est d'ailleurs, l'inconvénient majeur des dolmens à tables multiples : Nous les voyons très rarement dans leur état originel.

Malgré l'extrême diversité de leur plan, nous pouvons diviser ces monuments en deux catégories principales, suivant que leurs montants forment ou non, dans le sens de la longueur, deux files parallèles. Dans le premier cas, on les appelle « allées couvertes », selon l'expression largement consacrée par l'usage. Ce sont les plus réguliers, les plus parfaits, les plus beaux parmi les monuments du type dolmen. Nous en étudierons quelques-uns spécialement. Les montants sont très longs, relativement minces et dessinent un rectangle, dont la longueur peut aller de 15 à 18 mètres, sur une largeur variant de 4 à 5 mètres. L'intérieur forme une véritable « salle ». Ces dolmens sont couverts par des tables géantes, dont certaines peuvent dépasser largement le poids de soixante tonnes. Presque tous sont précédés, du côté de l'entrée, d'un portique trilithe, assez bas, obligeant à se baisser pour passer dessous. Souvent, à l'intérieur, un ou plusieurs piliers, parfois des dalles posées transversalement semblent disposées à première vue pour soutenir les tables en diminuant la portée.

On les rencontre surtout en Touraine, en Vendée et en Anjou, l'un des plus beaux exemples étant l'allée couverte de Bagneux (Maine-et-Loire), que nous étudierons en détail. On classe également dans cette catégorie de nombreux monuments de l'Europe septentrionale. Les supports, massifs, dessinent une allée couverte assez longue, pouvant mesurer 16 mètres (Havelte, Hollande), 20 mètres (Syke), 25 mètres (Hümling), et même 27

mètres, les trois derniers en Allemagne du Nord. Ils n'offrent pas la belle régularité des grands dolmens de la Touraine, ni leur caractère imposant. Les files ne sont pas très parallèles et l'allée est fermée à ses extrémités. Une entrée, assez semblable au portique trilithé des grands dolmens de la France, est aménagée sur le milieu de l'une des files. On les voit fréquemment entourés d'une enceinte de pierres, simple ou double, pouvant atteindre de grandes dimensions. Nous avons cité celle du dolmen de Putlos, mesurant 115 mètres de longueur.



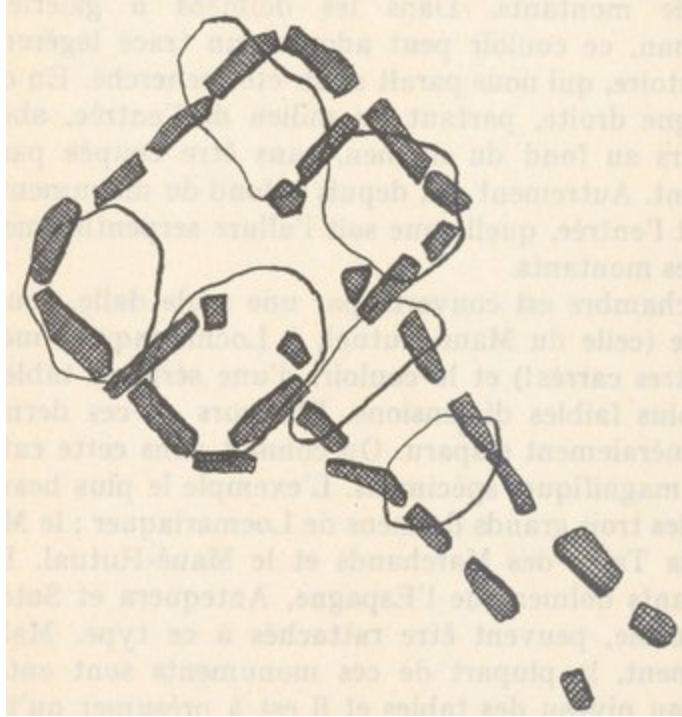
Dolmen à galerie. — Le Mané-Lud (Locmariaquer-Morbihan)

Une autre expression devenue courante est celle du « dolmen à galerie ». Dans ce genre de monuments, les montants forment d'abord une sorte de « chambre », de plan vaguement circulaire ou elliptique, communiquant avec l'extérieur par un couloir plus étroit, limité par deux files de montants. Dans les dolmens à galerie du Morbihan, ce couloir peut adopter un tracé légèrement ondulatoire, qui nous paraît avoir été recherché. En effet, une

ligne droite, partant du milieu de l'entrée, aboutit toujours au fond du dolmen, sans être coupée par un montant. Autrement dit, depuis le fond du monument, on en voit l'entrée, quelle que soit l'allure serpentine des files des montants.

La chambre est couverte par une seule dalle, souvent énorme (celle du Mané-Rutual, à Locmariaquer, mesure 55 mètres carrés !) et le couloir, d'une série de tables de bien plus faibles dimensions. Plusieurs de ces dernières ont généralement disparu. On connaît dans cette catégorie de magnifiques spécimens. L'exemple le plus beau est celui des trois grands dolmens de Locmariaquer : le Mané-Lud, la Table des Marchands et le Mané-Rutual. Deux imposants dolmens de l'Espagne, Antequera et Soto, en Andalousie, peuvent être rattachés à ce type. Malheureusement, la plupart de ces monuments sont enterrés jusqu'au niveau des tables et il est à présumer qu'ils ne seront pas dégagés de sitôt !

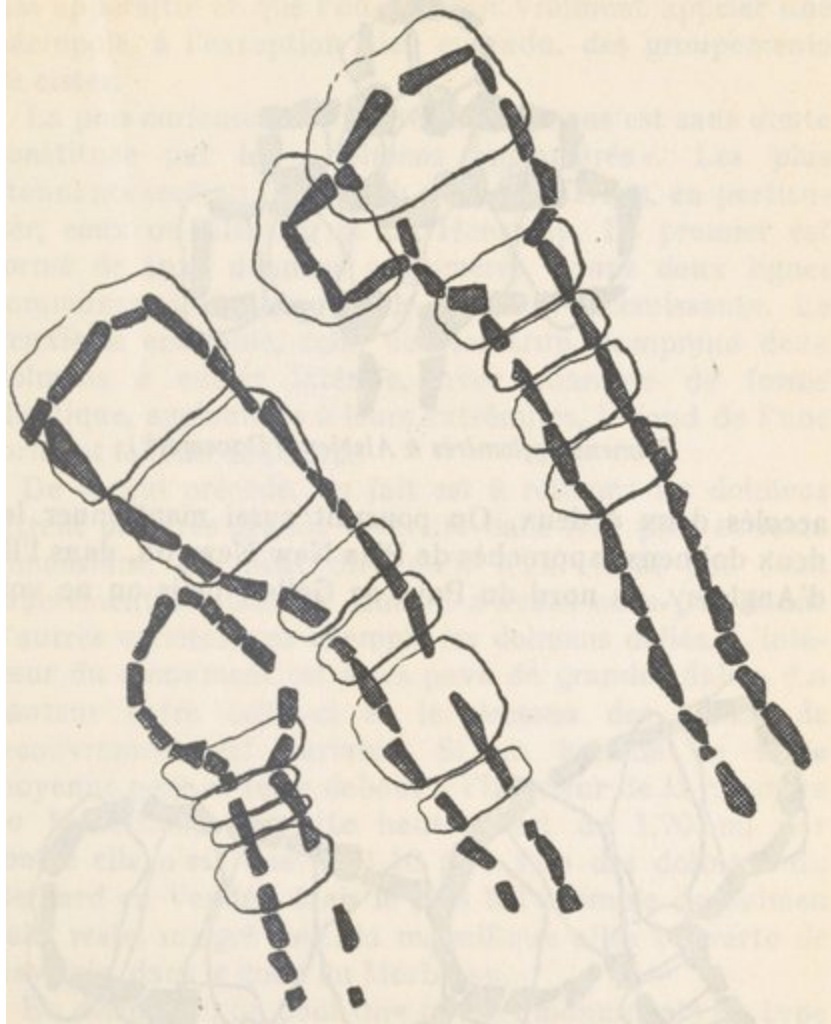
On rencontre de multiples variétés des types énumérés ci-dessus. L'une des plus singulières est le dolmen à cabinets latéraux, variante du dolmen à galerie. Des cabinets, généralement de petites dimensions, s'ouvrent sur la chambre ou, plutôt, sur l'une des extrémités du couloir central. On croirait à des sortes d'habitations et l'on ignore le but de ces compartiments, disposés symétriquement par rapport à l'axe du dolmen, mais il peut n'y avoir qu'un seul cabinet, comme à Rondosse (Plouharnel, Morbihan). Les environs de Plouharnel et d'Erdeven sont riches en dolmens de ce genre, mais il en existe aussi dans le Finistère (Plomeur), en Angleterre (West Kennet, Wiltshire) et en Afrique du Nord.



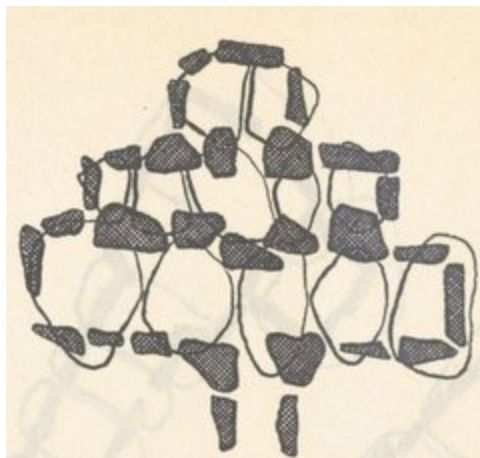
Dolmen à cabinets latéraux. — Le Mané-Groh (Erdeven-Morbihan)

Citons encore une variété intéressante avec les allées couvertes coudées, qu'il n'est pas utile de définir. On en trouve en Bretagne, principalement près du littoral et on en a signalé aussi en Allemagne du Nord. De plus, en Lozère, les montants de quelques dolmens dessinent un angle droit et celui de Fresnicourt, dans le Pas-de-Calais, est certainement une ancienne allée couverte coudée.

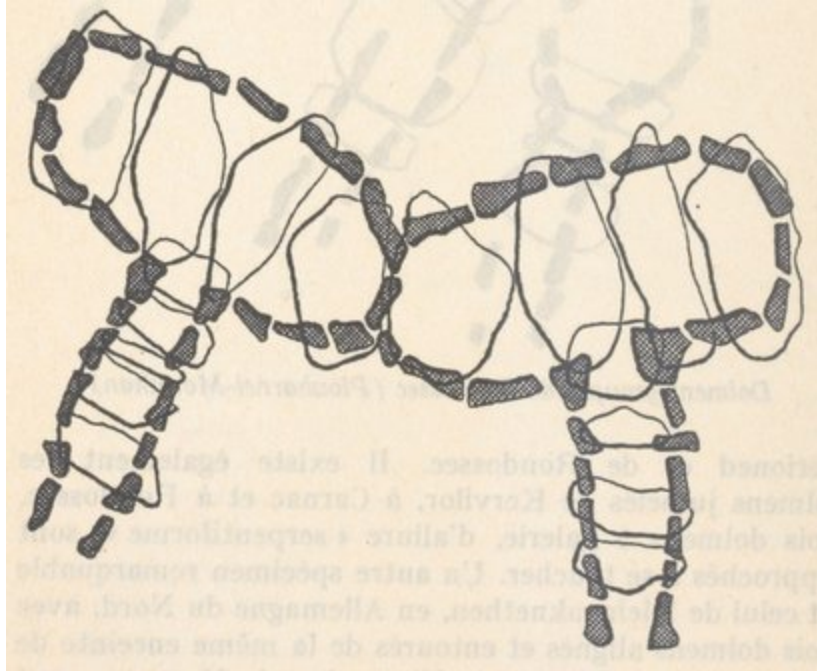
Souvent, des dolmens sont groupés ou associés dans un même ensemble. En France, les meilleurs exemples sont, une fois de plus, à Plouharnel avec les dolmens de ManéKérioned et de Rondossecc. Il existe également les dolmens jumelés de Kervilor, à Carnac et à Rondossecc, trois dolmens à galerie, d'allure « serpentiforme », sont rapprochés à se toucher. Un autre spécimen remarquable est celui de Kleinenknethen, en Allemagne du Nord, avec trois dolmens alignés et entourés de la même enceinte de pierres. Quatre dolmens de Niort, dans la Mayenne, sont accolés deux à deux. On pourrait aussi mentionner les deux dolmens rapprochés de Plas New Newydd, dans l'île d'Anglesey, au nord du Pays de Galles, mais on ne voit pas apparaître ce que l'on pourrait vraiment appeler une nécropole, à l'exception bien entendu, des groupements de cistes.



Dolmens groupes de Rondossec (Plouharnel-Morbihan)



Dolmens agglomérés à Alsbjerg (Danemark)



Dolmens agglomérés de Henstrup (Seeland-Danemark)

La plus curieuse des variétés de dolmens est sans doute constituée par les « dolmens agglomérés ». Les plus étonnants sont au Danemark et nous citerons, en particulier, ceux de Alsbjerg et de Henstrup. Le premier est formé de trois dolmens agglomérés, ayant deux lignes communes de montants, de longueur décroissante. Le deuxième ensemble, celui de Henstrup, comprend deux dolmens à entrée latérale, avec chambre de forme elliptique, agglomérés à leurs extrémités, le fond de l'une formant le fond de l'autre.

De ce qui précède, un fait est à retenir : les dolmens offrent une très grande diversité dans leur plan et leurs dimensions. On peut dire qu'il n'en existe pas deux exactement semblables. Encore n'avons-nous pas donné d'autres variétés, par exemple les dolmens dallés. L'intérieur du monument est alors pavé de grandes dalles. La hauteur entre celles-ci et le dessous des tables de recouvrement est variable. Si un homme de taille moyenne peut se tenir debout à l'intérieur de la chambre du Mané-Lud, où cette hauteur est de 1,70 m, par contre elle n'est que de 1,10 m à l'un des dolmens du Bernard en Vendée. Mais le plus bel exemple de dolmen dallé reste, malgré tout, la magnifique allée couverte de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan.

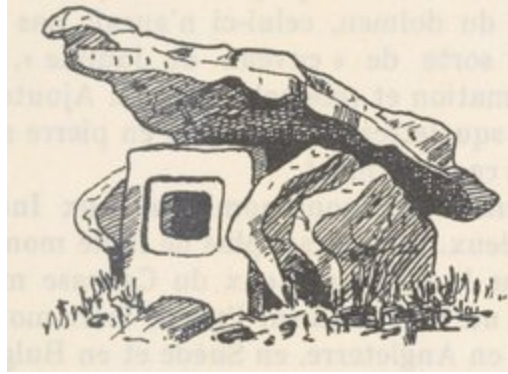
En définitive, on peut dire que les monuments du type dolmen n'ont de commun que les caractères très généraux qui nous ont servi à les définir.

Dans une certaine mesure, cette diversité est comparable à celle des monuments du culte chrétien, dispersés un peu partout dans le monde. De plus, les dolmens sont, en principe, faits de pierre brute, matériau de nature et de formes très diverses. Il suffit de regarder un terrain rocheux pour s'en rendre compte et l'on ne saurait l'oublier.

LES DOLMENS TROUÉS

Il existe des dolmens dont un montant, en principe un « montant pignon », est percé d'un trou, d'une sorte d'ouverture. Il s'agit, bien entendu, d'un trou artificiel, créé ou aménagé dans un but qui nous échappe. Ce caractère artificiel se reconnaît immédiatement à la régularité du travail exécuté, pense-t-on généralement, avec des outils en pierre. La forme de ce trou peut être carrée, ronde, ovale ou autre. On a supposé que c'était une ouverture au travers de laquelle on déposait les offrandes faites aux morts enterrés dans le dolmen. Une remarque : les dolmens troués figurent, surtout, parmi les dolmens composés de quatre montants en forme de coffre.

Le trou peut être creusé directement sur la surface du montant (Trye-Château, Oise), à sa base (Soumont, Hérault), ou dessiné par deux demi-cercles ménagés dans deux montants juxtaposés. Quand il est circulaire, c'est le cas le plus fréquent, il peut être d'une parfaite régularité géométrique (Zuschen, Allemagne du Nord). Il en est de même pour les trous carrés (Ala-Safat, Palestine ; Us, Seine-et-Oise ; Candieira en Alemtejo, Portugal). A ce dernier monument, le trou, parfaitement régulier, est en haut du montant, presque sous la table, de sorte que si cette ouverture avait servi à faire passer des offrandes aux morts, comme on l'a suggéré, celles-ci n'auraient pas été « déposées », mais littéralement « jetées » à l'intérieur. Quelquefois, l'ouverture est entourée d'un encadrement, d'une feuillure, destinée, sans aucun doute, à recevoir une sorte de volet pour l'obturer. Ce point nous est confirmé, au moins pour deux cas particuliers, lesquels nous conduisent à parler d'un important groupement régional de dolmens.



Dolmen troué à Ala-Safat (Palestine)

Aux environs de 1900, des pontifes de l'archéologie préhistorique eurent l'idée saugrenue de transporter les dolmens d'Aubergenville et de Conflans-Sainte-Honorine, dans les fossés du château de Saint-Germain-en-Laye, devenu le Musée des Antiquités Nationales. Ils s'offrent encore à la curiosité de quelques rares visiteurs. Bien que leur restauration reste douteuse — en particulier, un montant aurait été utilisé comme table ! — on reconnaît deux allées couvertes, caractéristiques de l'ensemble de celles du bassin parisien. Il doit exister encore une quarantaine de monuments de ce genre dans cette région et c'est là un des meilleurs exemples de ce que nous avons appelé des « écoles régionales ». Ce sont des dolmens constitués d'éléments relativement peu importants, le plus souvent divisés en compartiments et, somme toute, ne méritant pas une attention spéciale si, dans leur majorité, ils n'étaient des dolmens troués.

Les trous n'ont rien de bien particulier, sauf pour deux d'entre eux, ceux de Guiry (Oise) et de Conflans-Sainte-Honorine (Saint-Germain). En effet, il reste, devant la dalle trouée, un bloc de pierre de même dimension que le trou et paraissant fait pour le boucher à l'occasion. Ce détail, très rare à notre connaissance, nous a toujours laissé perplexe, et nous nous sommes demandé si, finalement, à une époque bien postérieure à la construction du dolmen, celui-ci n'aurait pas été utilisé comme une sorte de « caveau de famille », ouvert à chaque inhumation et rebouché ensuite. Ajoutons qu'une vingtaine de squelettes et des objets en pierre avaient été trouvés dans ce monument.

Les dolmens troués sont nombreux aux Indes, à peu près un sur deux. Il y aurait plus de mille monuments de ce genre dans le Dekkan. Ceux du Caucase montrent le plus souvent un trou rond sur l'un de leurs montants.

On en voit aussi en Angleterre, en Suède et en Bulgarie, où le trou de l'un d'eux a la même forme ogivale que celui de Soumont. Nous avons signalé ceux de Minorque et l'un des rares dolmens de la Suisse, sur les bords du lac de Neuchâtel, à l'un de ses montants troué.

Il arrive aussi, mais très rarement, que la table d'un dolmen soit trouée à son tour. Il s'agit, sans aucun doute, d'une ouverture naturelle. Tel est le cas de l'un des dolmens de Lacalle (Constantine) et de celui du Cap del Pouetch, au Mas-d'Azil (Ariège).

En conclusion, ces ouvertures demeurent mystérieuses. Bienheureux sont ceux qui se contentent de l'explication donnée plus haut. Cela fait partie des généralisations abusives, des nombreuses solutions de facilité, données sur les problèmes posés par les monuments mégalithiques, et nous ne saurions les accepter sans réticences. Pourquoi le trou du dolmen de Soumont aurait-il servi à cet usage, alors qu'un autre monument, situé à quelques dizaines de mètres de là, ne comporte aucun aménagement de ce genre ? Du reste, les montants des dolmens troués laissaient entre eux, dans bien des cas, des vides qui auraient suffi à remplacer le trou.

Le contour régulier de ces ouvertures contraste fortement avec la pierre brute dans laquelle on les a taillées. C'est pourquoi l'on peut se demander si la construction du dolmen et l'aménagement du trou sont l'œuvre du même peuple. Quoi qu'il en soit, ceux qui tracèrent ces ouvertures avaient des notions sur des figures géométriques simples, le cercle, l'ellipse, le carré ou le rectangle. Du moins, est-il permis de le supposer.

LES DOLMENS SOUS TUMULUS

A plusieurs reprises, nous aurons l'occasion de regretter, pour quelques dolmens — et non des moindres — leur enfouissement sous un tumulus, une masse de terre et de pierraille. Certains préhistoriens ont estimé, qu'à l'origine, tous les dolmens étaient recouverts, hypothèse surtout mise en avant par Adrien de Mortillet aux environs de 1900. Auparavant, en 1863, Arcisse de Caumont avait fait paraître un article intitulé : « Les dolmens sont des cavités sépulcrales autrefois au centre des tumulus ». De Mortillet, en tout cas, fit prévaloir cette idée, opinion à laquelle se rangèrent, bon gré mal gré, de nombreux préhistoriens. Plusieurs membres des sociétés archéologiques locales emboîtèrent le pas, car il valait mieux ne pas s'attirer les foudres des dieux qui planaient au firmament des sciences préhistoriques, si bien que, lorsque l'on restaura la Table des Marchands, on se crut obligé de restaurer également le tumulus qui l'aurait recouverte !

En décrétant que *tous* les dolmens étaient sous tumulus, il apparaît que l'on est allé un peu vite en besogne, un grand nombre de faits venant à l'encontre de cette affirmation. En premier lieu, il existe beaucoup plus de dolmens à l'air libre qu'enfouis sous tumulus. Comment expliquer la disparition, de façon telle qu'il n'en reste plus la moindre pierre, de volumineux amas de terre et de cailloux, dont le nombre se chiffrerait par milliers ? Si l'on observe les environs immédiats de grands dolmens isolés, Essé, Mettray ou autres, on ne décèle pas la plus petite trace de ce qui aurait pu être autrefois un tumulus. Bien entendu, des explications ont été avancées.

On a mis tout d'abord la disparition des tumuli sur le compte des agents atmosphériques : les pluies, le vent auraient peu à peu débarrassé les dolmens de la couche de terre et de pierres qui les recouvrait. Ainsi, pluies et vent auraient agi pour certains monuments et non pour d'autres. Que ne l'ont-ils fait à Antequera ! On a répondu alors que c'était une question relevant de la nature du tumulus. Partout où l'on en trouve pas, il était uniquement composé de terre, à l'exclusion de cailloux. Et c'est pour de telles raisons que nous sommes privés de la vue de monuments magnifiques¹⁷.

A leur tour les paysans ont été rendus responsables. Ils auraient enlevé les terres des tumuli pour les répandre sur leurs champs, comme s'il s'était agi d'un engrais de première qualité. Certes, le fait a pu se produire, mais ces tumuli sont le plus souvent composés de terre et de cailloux. Que les agents naturels ou les paysans aient dispersé les terres, soit ; mais où sont passés les cailloux ? Dans la confection de murettes et de cabanes ? On pourrait accepter cette explication si l'on trouvait toujours, à proximité des dolmens, des vestiges de murs et de cabanes. Or, s'il en existe, c'est bien souvent dans des terrains caillouteux, où il suffisait de se baisser pour avoir les matériaux nécessaires sans aller dépouiller un dolmen.

Comment expliquer que dans certaines régions particulièrement pierreuses, telles les Cévennes ou les Causses, on ne distingue bien souvent aucune trace d'anciens tumuli ? Ce n'était certainement pas pour récupérer les cailloux. Par contre, on reconnaît autour de plusieurs dolmens, par exemple dans le nord du département de l'Hérault, des vestiges de ce qui aurait pu constituer un tumulus. Certains monuments sont même enterrés à moitié sous la pierraille, mais où est passé le reste ?

A ce sujet, une remarque s'impose. Dans les garrigues et sur les Causses, il arrive fréquemment que les dolmens soient construits sur bancs de roches naturelles. Fallait-il creuser dans le roc, pour dresser et maintenir les montants à la verticale ? Dans de nombreux cas, nous avons constaté que ces montants sont maintenus par des pierres qui formaient, en somme, une tranchée artificielle. L'un des meilleurs exemples est celui du dolmen de Saint-Cernin-de-Larches, dans la Corrèze. Les montants s'enfoncent de un mètre dans un amas de terre et de pierres, pour venir ensuite reposer sur la roche.

Certains grands monuments auraient exigé un volume d'environ 1 500 mètres cubes de terre et de cailloux pour devenir invisibles. De telles masses ne se volatilisent pas sans laisser quelques traces. Si des dolmens ont été autrefois enfouis, il en est de beaucoup plus nombreux qui ne l'ont jamais été. De plus, les fouilles d'un dolmen sous tumulus apportent, presque toujours, des résultats douteux, quant à la similitude de dates entre le dolmen et le tumulus. Voici, par exemple, le dolmen sous tumulus du pic de Ransas, dans la Lozère. D'après le compte rendu des fouilles, on peut déduire : si le monument date de l'époque énéolithique, on n'y a rien mis dedans et il n'était manifestement pas sous son tumulus. A l'époque du bronze, on y a placé 28 humérus, quelques crânes, quatre pointes de flèches

en bronze, des grains de collier en jais, en ambre et en bronze. Enfin, à l'époque du fer, on y a déposé le corps d'un homme qui portait un bracelet de fer au bras droit. Le tumulus ne recouvrait donc pas le dolmen au moment du dernier dépôt.

Nous avons vu beaucoup de dolmens conservant extérieurement des traces de revêtement de terre et de pierraille. De nombreux monuments ont servi, non seulement d'abri pour des bergers ou des paysans, mais aussi d'habitation. Il suffisait souvent d'un colmatage facile pour obtenir un intérieur étanche. Un dolmen de Trégastel (Côtes-du-Nord) a longtemps été utilisé comme habitation. Celui de Draguignan (Var) a été transformé en écurie. Un dolmen de Crossac (Loire-Atlantique) fut pendant dix ans le logis d'une pauvre femme qui y mourut, du reste. Il n'y a guère longtemps, on voyait un grand dolmen des environs de Münster (Allemagne du Nord) abritant un troupeau d'une centaine de moutons, etc. Combien de monuments servent de nos jours d'abri, de grange, d'écurie ou de poulaillers ? On bouche tant bien que mal les intervalles entre les montants, et ce remplissage peut passer facilement pour les restes d'un ancien tumulus. Sur les Causses, les paysans amassaient en tas ou monticules, les nombreuses pierres des champs et ces monceaux, appelés « clapasses », recouvrent fréquemment des dolmens. Vers le milieu du siècle dernier, des bergers ont à moitié enfoui, sous des pierres, un dolmen de La Roque-des-Albères (Pyrénées-Orientales), lequel, d'ailleurs, avait été construit *sur* tumulus. Il en avait été de même pour le dolmen de Brugeilles, dans la Corrèze, et l'on pourrait citer bien d'autres exemples.

Il est, de plus, un fait important : au moment de leur construction, tous les dolmens ont probablement été enterrés jusqu'au niveau des tables, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Nous reviendrons sur ce point au sujet de la technique des constructeurs, mais il se peut que l'on ait négligé de les dégager en totalité ou en partie. Ce serait le cas de certains dolmens qui restent enfouis dans la pierraille jusqu'à mi-hauteur, ou bien encore de nombreux monuments, dont les tables affleurent le sommet d'un monticule ou le terrain environnant : Plouharnel, Locmariaquer, îles Scilly, etc.

L'hypothèse que tous les dolmens étaient primitivement enfouis n'est, en somme, qu'une conséquence du dolmen-tombeau. En 1931, on pouvait encore lire ceci : « Nous pensons que tous les dolmens, toutes les allées

couvertes étaient, sans exception, recouverts par un tumulus et doivent être dès lors regardés comme des monuments funéraires. » Comment douter que ces monuments aient été des cavités sépulcrales, puisqu'ils étaient recouverts de terre ? En définitive, cette théorie répondait à bien des objections, moins nombreuses, toutefois, que les arguments contraires. En 1603, un écrivain britannique décrivait le dolmen de Penter-Ifan, tel qu'il est de nos jours, c'est-à-dire sans la moindre trace de ce qui aurait pu être autrefois un tumulus. Trois siècles plus tard, on estimait, sans autre preuve, que celui-ci avait dû disparaître entre 1500 et 1600. Mais alors, pourquoi et quand a-t-on appelé ce dolmen « le Palet d'Arthur » ?

Les vrais dolmens complètement enterrés sous tumulus demeurent rares. La plupart sont localisés dans le Morbihan et en Andalousie. Le seul qui nous paraît indubitable — encore serions-nous désireux d'effectuer quelques vérifications —, est celui de Kercado, à Carnac, où le dolmen est recouvert d'un monticule de terre, lui-même dominé par un menhir. Sur quelques cas isolés, mais spectaculaires, on a échafaudé une théorie, abusivement étendue à l'ensemble dolménique.

Par contre, il existe en bien plus grand nombre des dolmens *sur* tumulus. On peut citer, entre autres, Distré (Maine-et-Loire), la Serre-Bussièrès-Vieille (Creuse), Laumière (Aveyron), Arthon (Indre), Saint-Flour (Cantal), Wismar (Mecklenbourg), Pullicondah (Indes), etc. On en trouve un peu partout, au Danemark, en Afrique du Nord, en Angleterre... Il faut vraiment être entiché d'une idée, comme l'étaient les frères de Mortillet¹⁸ ou de bien mauvaise foi, pour voir, dans ces tumuli sous dolmens, les restes de ceux qui auraient autrefois recouvert le monument !

On connaît aussi des dolmens portant des gravures sur les faces extérieures des tables ou des montants, notamment en Bretagne et dans les pays scandinaves. Enfin, il est une catégorie de monuments dont on ne tient pas compte : ceux dont les supports, en forme de piliers, laissent entre eux beaucoup plus de vide que de plein. Comment parler de « cavité sépulcrale » devant des dolmens tels ceux de Castle Wellan, de Teleilat Ghassul, de Lanyon, de Brantôme, de Ty-er-Mané et de tant d'autres ? Si ces monuments avaient dû être autrefois enterrés, il aurait fallu créer un système de protection, afin d'empêcher la terre et les cailloux d'envahir le dessous de la table. C'est pourquoi on ne devrait jamais rencontrer un dolmen avec un espace trop important entre ses montants.

Nous ne cesserons jamais de le répéter : il est regrettable que l'idée du dolmen sous tumulus ait prévalu chez les pontifes de l'archéologie préhistorique. Par un effort de l'imagination seulement, nous pouvons nous figurer ce qu'étaient, vues de l'extérieur, ces grandioses réalisations. Félicitons-nous que l'on n'ait pas disposé du temps et des crédits nécessaires : plus un dolmen ne serait aujourd'hui visible !

QUELQUES DOLMENS REMARQUABLES

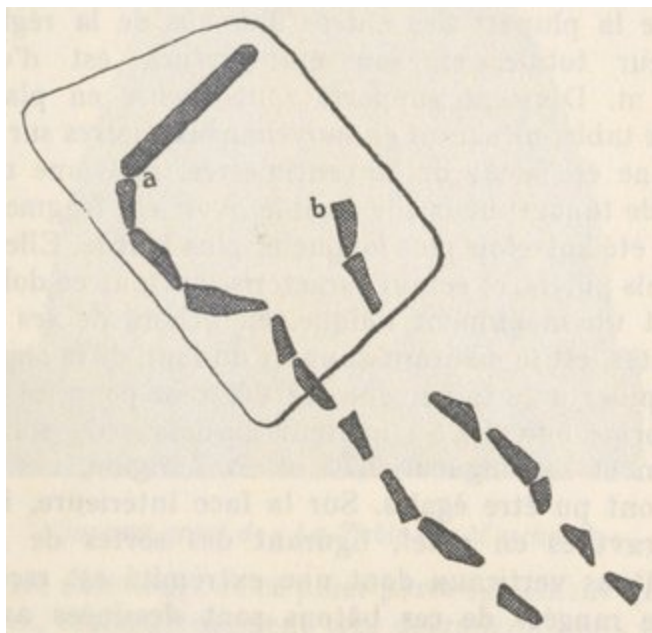
Avant d'aborder l'étude des grands problèmes posés par les monuments mégalithiques, nous allons décrire plusieurs dolmens, choisis parmi les plus remarquables. Cela contribuera, pensons-nous, à concrétiser davantage l'idée que le lecteur peut se faire d'un monument de ce genre, et le familiarisera avec les dolmens qui sont le plus fréquemment cités.

LA TABLE DES MARCHANDS

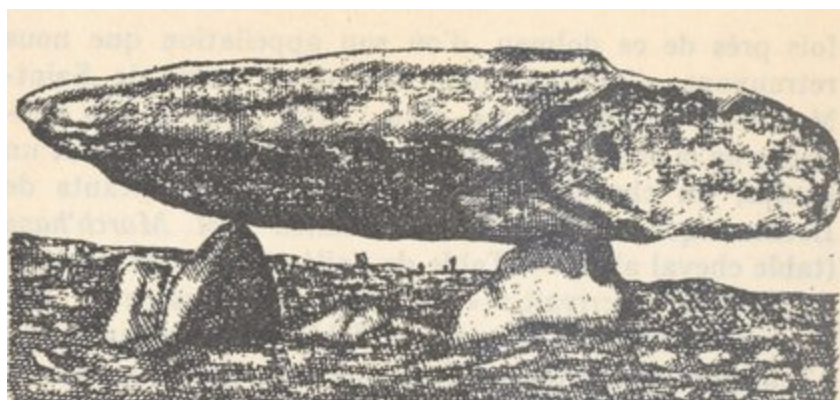
C'est sans doute le dolmen le plus populaire de France. De nombreux ouvrages de préhistoire ont reproduit son élégante silhouette, malheureusement bien modifiée aujourd'hui par une restauration, qui, nous l'avons souligné, a cru bon d'enterrer ce magnifique monument jusqu'au niveau de la grande table. Ceux qui ont vu les anciennes photographies de cet ensemble et qui le visitent actuellement sont assez désappointés. On aurait presque tendance à le rechercher partout, alors que l'on en est à quelques mètres seulement. Heureusement, la déception est en partie compensée par la présence des énormes fragments du grand menhir, à une cinquantaine de mètres.

Des transactions commerciales ont pu avoir lieu autrefois près de ce dolmen, d'où son appellation que nous retrouvons, d'ailleurs, pour un autre, celui de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, dans l'Orne. Mais la face inférieure de la table porte des gravures, dont l'une serait un équidé, un cheval et c'est pourquoi, les habitants de Locmariaquer appelaient ce dolmen *Dol March'hand* (table cheval allée) = Table de l'allée du cheval. Gabriel de Mortillet écrivait : « La consonance seule a fait traduire en français ce nom par Table des Marchands, qui n'a aucune raison d'être. Rendons donc à cet important monument sa véritable dénomination : Dolmen ou Table de March'hand. Ce nom a le grand mérite de rappeler la plus ancienne sculpture monumentale de France représentant un animal. »

Malgré l'autorité qui s'attachait à l'auteur de ces lignes, sa proposition n'a point prévalu et le dolmen est resté « la Table des Marchands »¹⁹ ».



*Plan du dolmen « La Table des Marchands »
(Locmariaquer-Morbihan)*

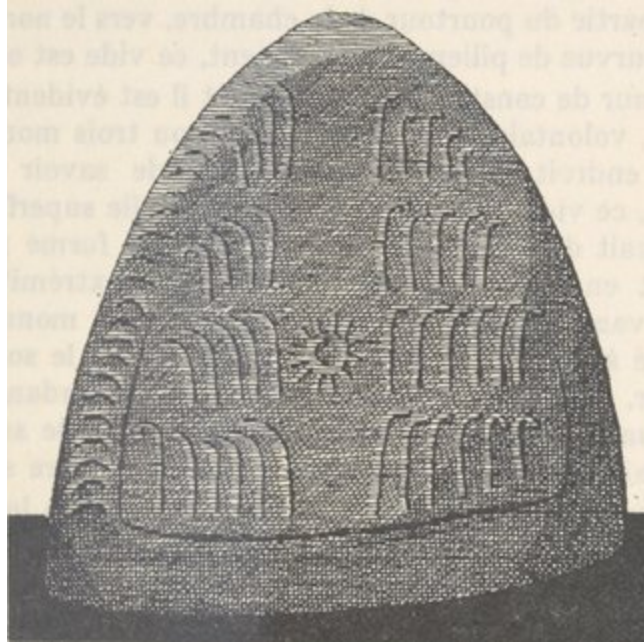


Le dolmen « La Table des Marchands » à Locmariaquer (avant la restauration)

Situé sur la limite nord-ouest du bourg de Locmariaquer, ce monument est un dolmen à galerie sinueuse, comme la plupart des autres dolmens de la région. Sa longueur totale, en son état actuel, est d'environ 10,50 m. Dix-sept supports sont encore en place. La grande table, mesurant en moyenne six mètres sur quatre et d'une épaisseur de 80 centimètres, pèse une

quarantaine de tonnes, mais elle semble avoir été fragmentée et aurait été autrefois plus longue et plus lourde. Elle repose sur trois piliers, et ce qui caractérise surtout ce dolmen et en fait un monument unique, en dehors de ses formes élégantes, est le montant-support du fond de la chambre.

Ce pilier a certainement été dégrossi pour lui donner une forme ogivale. Sa hauteur au-dessus du sol est de 2,50 m et sa longueur 2,70 m. A l'origine, ces dimensions ont pu être égales. Sur la face intérieure, il porte des gravures en relief, figurant des sortes de cannes, des bâtons verticaux dont une extrémité est recourbée. Quatre rangées de ces bâtons sont dessinées avec, au milieu de la deuxième, un cercle d'où partent des rayons. Ce dernier signe représente sans aucun doute le soleil. Quant aux « cannes », on a cru y voir tout d'abord des « bâtons de commandement », selon une idée bizarre émise par certains (de quoi munir un état-major d'une quarantaine de maréchaux !). Il est vraisemblable que l'ensemble représente le soleil, éclairant un champ de blé aux épis lourdement chargés, tels, peut-être, que les agriculteurs d'alors souhaitaient les voir. Bien que raisonnable, cette interprétation a été combattue, surtout par ceux qui n'avaient pas su la trouver²⁰. On a fait observer, notamment, que le soleil n'était pas de la même époque que le reste de la gravure. Même si ce fait était exact, on ne voit vraiment pas comment il pourrait faire douter qu'il s'agit de soleil et d'épis de blé.



Support gravé de « La Table des Marchands ».

La face extérieure de ce pilier porte également quelques gravures, malheureusement très dégradées, mais tout de même suffisantes pour reconnaître leur caractère artificiel, et l'on a essayé de les expliquer. Certaines, en effet, ressemblent à des lettres figurant dans des inscriptions lapidaires, mais il s'agit de cinq ou six signes seulement. Quant à y voir un texte... A elles seules, ces gravures seraient une preuve que le dolmen n'était pas enterré sous un tumulus, mais il faut en passer par là. Signalons d'autres gravures, sur la face inférieure de la table, en plus de celle de l'équidé. On a dit qu'elles représentaient une charrue et cette explication semble justifiée, surtout si on les rapproche de celles du montant ogival.

Si l'on examine le plan du monument, on verra qu'une grande partie du pourtour de la chambre, vers le nord-est, est dépourvue de piliers. Actuellement, ce vide est occupé par un mur de construction récente, et il est évident qu'il manque, volontairement ou non, deux ou trois montants en cet endroit. Il serait intéressant de savoir si, à l'origine, ce vide existait ou non. Une fouille superficielle permettrait de s'en rendre compte. L'angle formé par le montant en ogive, son extrémité a et l'extrémité du pilier b vaut 55°. Or, si dans cette partie, le monument avait été à l'origine ce qu'il est de nos jours, le soleil, à son lever, aurait éclairé le montant en ogive pendant huit mois, quatre mois avant et quatre mois après le solstice d'été.

Fait curieux : le jour du solstice, la lumière solaire aurait rasé la pierre, faisant ressortir davantage les épis mûris par le soleil. Il est probable que personne n'a eu la curiosité d'aller voir le monument, au soleil levant, avant les travaux de restauration. On le remarquera, pour que ce dernier phénomène se produise, il n'était pas besoin d'un grand vide au nord-est de la chambre. Une fente de quelques centimètres aurait suffi.

Signalé au public dès le XVII^e siècle, par M. de Robien, en même temps que le grand menhir, le dolmen de la Table des Marchands n'avait probablement pas été fouillé jusqu'en 1811. Cette année-là, Maudouet de Penhouet, capitaine de vaisseau, aidé de M. Renaud, entreprit des fouilles avec le concours des gardes-côtes et voici ce qu'il écrivait :

« La première chose qui frappa mon attention, ce fut que la pierre la plus à droite et qui, seule, soutient une extrémité de la table, est chargée de sculptures qui ne paraissent que bien faiblement dans la partie supérieure exposée à l'air ; mais à mesure que nous fîmes creuser, nous distinguâmes mieux ; ces sculptures présentent des rangées de bâtons coudés dans la partie supérieure. Cette première observation servit à me faire connaître l'antiquité du monument par le temps qu'il a fallu à l'air pour effacer les reliefs qui, dans la terre, ont conservé 9 lignes d'épaisseur ; je pouvais conclure ainsi qu'il n'avait pas été fouillé. »

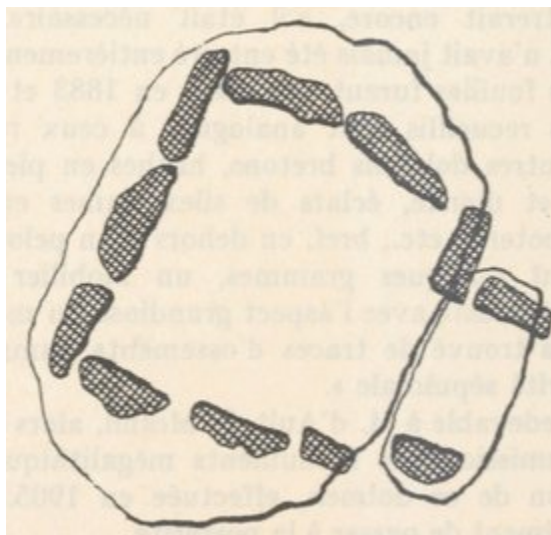
En 1811, les gravures du pilier ogival, qui se trouvaient dans la partie enterrée, avaient donc 2 centimètres de relief, alors que celles à l'air libre étaient à peine visibles. Cela montrerait encore, s'il était nécessaire, que le monument n'avait jamais été enterré entièrement.

D'autres fouilles furent exécutées en 1883 et en 1905. Les objets recueillis sont analogues à ceux rencontrés dans les autres dolmens bretons, haches en pierre polie, fibrolithe et diorite, éclats de silex, lames en quartz, débris de poterie, etc., bref, en dehors d'un peloton de fil d'or pesant quelques grammes, un mobilier dont la pauvreté contraste avec l'aspect grandiose du monument. On n'a pas trouvé de traces d'ossements humains dans cette « cavité sépulcrale ».

On est redevable à M. d'Ault du Mesnil, alors président de la Commission des monuments mégalithiques, de la restauration de ce dolmen, effectuée en 1905. Ce nom mérite vraiment de passer à la postérité.

LE DOLMEN DE CRUCUNO

Ce monument est situé au milieu du hameau dont il porte le nom. Il est composé de onze montants et deux tables. L'une est énorme. L'autre, bien plus modeste, repose sur deux piliers, l'ensemble formant la « porte » du dolmen. La grande table mesure 6×4 mètres. Avec son épaisseur moyenne de un mètre, elle atteint un poids d'une cinquantaine de tonnes. Quant aux montants, ils sont dignes de l'énorme table qu'ils supportent. Ne laissant qu'un très petit espace entre eux, par conséquent serrés et groupés, ils ont une épaisseur variant entre 30 et 50 centimètres et contribuent à donner à l'ensemble une apparence massive, d'autant plus que le dolmen est aussi long que large, 5,50 m, très approximativement dans les deux dimensions. A l'intérieur, une hauteur actuelle de 1,70 m permet à un homme de taille moyenne de s'y tenir debout. Le monument est fait de ce granit grisâtre, que l'on retrouve dans tous les autres monuments des environs, Mané-Groh, Kerveresse, cromlech rectangulaire, etc.



Dolmen de Crucuno près Erdeven (Morbihan)

Bien qu'une ferme à étage le domine actuellement, le dolmen de Crucuno produit toujours une très forte impression. Lorsque l'on pénètre dans le hameau, on ne voit que lui. Les maisons qui l'environnent ne réussissent pas à l'écraser. Ce serait plutôt le contraire. Aux environs de 1820, le chevalier de Fréminville le dessinait, mais entièrement isolé, et c'est sans doute pourquoi il pouvait écrire : « le plus beau monument de ce genre qui existe dans le Morbihan ». Il ajoutait : « Il est assez vaste pour servir d'étable à une ferme voisine et peut contenir dans son intérieur plusieurs

chevaux ou vaches. » Nous avons sous les yeux une vue de ce dolmen datant des environs de 1905. Le chevalier de Fréminville l'a dessiné à peu près sous le même angle. Le monument apparaît assez bien dégagé, seul un pan de mur est visible sur la droite mais beaucoup moins important que de nos jours. Le grand bâtiment qui forme aujourd'hui sa « toile de fond », serait donc de construction relativement récente.

La forte impression ressentie à la vue du dolmen de Crucuno provient en grande partie, selon nous, du fait qu'il est l'un des rares de la Bretagne, au moins parmi les plus beaux, à nous apparaître dans son intégralité. Il n'est pas à moitié ou aux trois quarts caché par les restes d'un soi-disant tumulus. Après la déception provoquée par les « grands » de Locmariaquer ou certains de Plouharnel, l'apparition d'un tel monument est pour le moins surprenante. Il ne s'enfonce pas ; il jaillit au-dessus du sol et ses masses de granit laisseraient croire, volontiers, que les hommes ont ici surpassé la nature.

Lorsque pour la première fois, nous nous sommes trouvé devant ce dolmen, nous avons éprouvé un sentiment qui ressemblait à de l'effroi. Qu'était-ce, en réalité ? Quels hommes avaient réalisé cet entassement ? Devant les pointes de flèches, les fragments de céramique et autres vestiges réunis au musée de Vannes, notamment, je comprenais. Ceux qui avaient confectionné ces objets étaient, en somme, assez proches de moi, mais je me sentais totalement étranger aux hommes qui avaient exécuté ce travail cyclopéen. Cela semblait venir d'ailleurs et, lorsque je voulus photographier deux enfants près du monument pour donner l'échelle, ils se sauvèrent en courant s'enfermer chez eux. Tant que dura ma visite, je ne vis pas un seul être humain dehors. Les gens m'observaient derrière leurs fenêtres et un inexplicable malaise fit hâter mon départ. C'était il y a longtemps, il est vrai, et je ne connaissais pas encore la lamentable histoire que je vais raconter.

Vers la fin du XVIII^e siècle, vivait à Crucuno un pauvre dément, nommé Thuriof Le Durner. Ses parents, qui habitaient le hameau, l'avaient enfermé dans le dolmen, où il vivait attaché comme un chien dans une niche. La pluie et le vent passaient à travers les montants et il n'avait, pour se garantir du froid, que de la paille mélangée à la pourriture. Cependant, quand le froid devenait trop rude, la famille du fou l'enfermait dans l'étable. C'était alors les seuls instants de calme pour lui, car, enchaîné dans le dolmen, il s'y trouvait continuellement en butte aux tracasseries des enfants du

hameau. Par les ouvertures laissées entre les pierres, ceux-ci le piquaient, l'injuriaient, lui lançaient toutes sortes de projectiles, cailloux ou immondices. Impuissant devant la cruauté enfantine, sa folie serait devenue incurable si elle ne l'avait été déjà. Enfin, au bout de dix ans, la mort vint le délivrer de son calvaire.

Depuis longtemps, les traces du séjour du pauvre Le Durner ont disparu. Le dolmen a servi de cabaret, où l'on a bu le cidre à pleins bols les jours de fête, d'après le chevalier de Fréminville. Aujourd'hui, il est devenu un entrepôt d'outils agricoles usés et inutiles, mais de l'extérieur, il garde et gardera toujours son aspect farouche et presque sinistre.

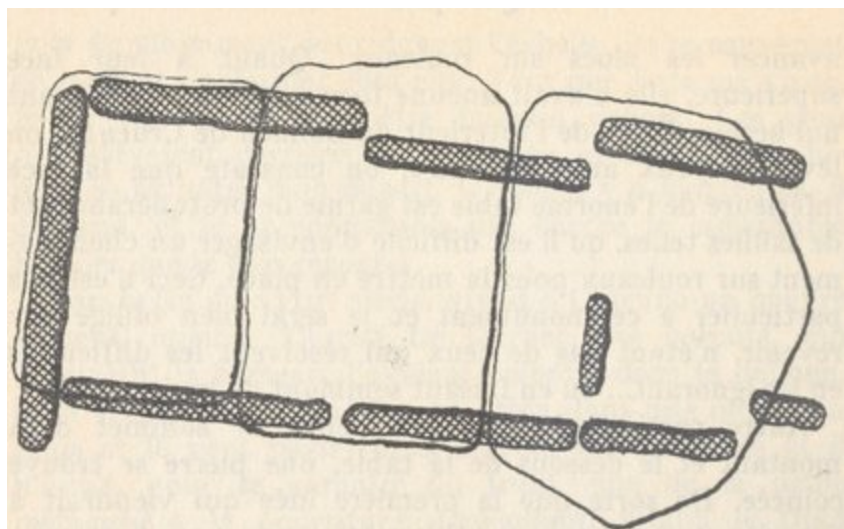
Signalons à présent deux détails, qui vont nous jeter dans la plus grande perplexité. Presque tous les archéologues ont affirmé que le dessous des tables des dolmens était plat, ce qui s'expliquait par l'obligation de faire avancer les blocs sur rouleaux. Quant à leur face supérieure, elle n'avait aucune forme définie, n'en ayant nul besoin. Or, si de l'intérieur du dolmen de Crucuno, on lève les yeux au « plafond », on constate que la face inférieure de l'énorme table est garnie de protubérances et de saillies telles, qu'il est difficile d'envisager un cheminement sur rouleaux pour la mettre en place. Ceci n'est pas particulier à ce monument et je serai bien obligé d'y revenir, n'étant pas de ceux qui résolvent les difficultés en les ignorant... ou en faisant semblant de les ignorer.

Autre particularité curieuse : entre le sommet d'un montant et le dessous de la table, une pierre se trouve coincée. De sorte que la première idée qui viendrait à l'esprit est que l'énorme table a été posée « en douceur ». Du reste, les mêmes détails, aspérités sur le dessous des tables et caillou coincé, peuvent être observés à un autre dolmen, pas très éloigné, celui du Mané-Groh. On a objecté que ces monuments avaient été l'objet de certains travaux de restauration, mais l'on ne saurait perdre son temps à réfuter de telles sottises.

LA GROTTES DES FÉES DE METTRAY

Le dolmen de Mettray, en Indre-et-Loire, est situé à un kilomètre environ au nord de l'agglomération du même nom et à six ou sept kilomètres au

nord de Tours. Caché au milieu d'un petit bosquet perdu dans les champs, on ne l'aperçoit qu'à une distance de quelques dizaines de mètres seulement. Malgré ses dimensions relativement modestes, bien moins modestes cependant que celles du dolmen de Crucuno, il étonne toujours à première vue. Ses éléments paraissent énormes et le sont en réalité. Une maquette en fut présentée à Paris, au cours d'une exposition des environs de 1900. Elle fit sensation. Beaucoup ignoraient l'existence de dolmens aussi majestueux, ailleurs qu'en Bretagne.



Plan du dolmen de Mettray (Indre-et-Loire)

Les montants dessinent une chambre rectangulaire, mesurant $9,15 \times 3,60$ m. A l'exemple d'autres monuments de ce type et de la même région, on trouve, à l'intérieur, un pilier qui paraît servir de soutien supplémentaire à la table placée au-dessus de lui. Si tel était le cas, ce pilier serait assez mal placé : on le voit à l'examen du plan. De plus, la dalle au-dessus mesure en moyenne 65 centimètres d'épaisseur et peut fort bien résister à une portée de 3,60 m. Comme dans d'autres dolmens de ce modèle, un petit portique trilithe se dressait à l'entrée et portait la longueur totale à un peu plus de 10 mètres.

Au nombre de trois, les tables ont leur dessous à 1,80 m au-dessus du sol, ce qui donne une salle assez spacieuse. Celle du milieu mesure 5,20 m de long, 3,10 de large et 1,50 à 1,80 d'épaisseur, ce qui entraîne un volume de 25 mètres cubes et un poids dépassant largement les 50 tonnes. Depuis le bas, des effets de perspective lui donnent une apparence cubique. La table

du devant est la plus grande des trois en surface, une vingtaine de mètres carrés et pèse dans les 30 tonnes. Quant à celle du fond, son poids doit dépasser les 25 tonnes. Le poids total des trois tables est donc supérieur à 110 tonnes.

Les montants, au nombre de sept seulement, sont à la taille des dalles qu'ils supportent, surtout si l'on réalise qu'ils s'enfoncent de 1 à 1,50 mètre dans le sol. Chacun d'eux pourrait servir de table à un dolmen moyen.

On a beau observer les environs immédiats du monument, on ne voit pas d'où l'on a pu extraire de tels blocs. Ce sont partout des champs cultivés et il est probable que ces énormes pierres ont été apportées d'assez loin. Ce dolmen n'a jamais été enterré. La plate-forme sur laquelle il est construit domine légèrement le terrain environnant, et il est bien axé sur la ligne est-ouest, c'est-à-dire sur les levers d'équinoxe.



Dolmen de Mettray (Indre-et-Loire)

Nous n'avons pas eu connaissance de fouilles exécutées dans ce dolmen. Il y en eut certainement, car il a dû attirer les chercheurs, scientifiques ou autres. Il reste relativement en bon état. Il ne manquerait qu'un support et le linteau du petit portail trilithe d'entrée. L'un des montants, celui du milieu de la file nord, penche vers l'intérieur.

Ce qui, à mon avis, constitue l'attrait principal de ce magnifique monument, outre l'énormité des blocs qui le composent, est sa situation. Il est en effet l'un des rares grands dolmens que l'on peut imaginer en son milieu primitif. La plupart des autres sont trop proches d'habitations modernes, fermes ou villas, à proximité des routes ou aux trois quarts

enfouis sous de la terre. Entouré de beaux arbres, qui lui font une sorte de barrière à distance et le dérobent à la vue, environné de terres cultivables et cultivées, c'est un miracle, croyons-nous, que le grand dolmen de Mettray soit parvenu jusqu'à nous, en son état d'origine, pourrait-on dire. Il a conservé une sorte de pureté, n'étant pas encombré de buissons gênants, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. C'est un site où l'imagination peut vagabonder à sa guise et où l'on comprend pourquoi, voici plus d'un siècle et demi, on attribuait les dolmens aux Gaulois et à leurs druides.

Et cependant, cet impressionnant monument, lequel, avec ceux de Bagneux et de Bournand, figure parmi les plus beaux de France, demeure mal connu. Plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, il est en dehors des itinéraires routiers. Il ne s'impose pas et, de plus, il n'est pas signalé. Ensuite, il se dresse dans une région où le touriste est accaparé par les châteaux de la Loire. Aux environs de Tours, il n'est question que de ceux-là. Enfin, beaucoup, lorsque l'on parle « mégalithes », pensent à la Bretagne. Il reste également ignoré des préhistoriens — ce qui ne saurait surprendre — et, seuls, quelques érudits locaux en ont parlé avec enthousiasme. Faut-il regretter cette indifférence à peu près générale ? Non point et, personnellement, je serais même prêt à m'en réjouir.

Une chose me paraît certaine : si le dolmen de Mettray avait été construit dans un quelconque pays de l'Orient méditerranéen, il figurerait sur tous les dépliants des agences de voyages.

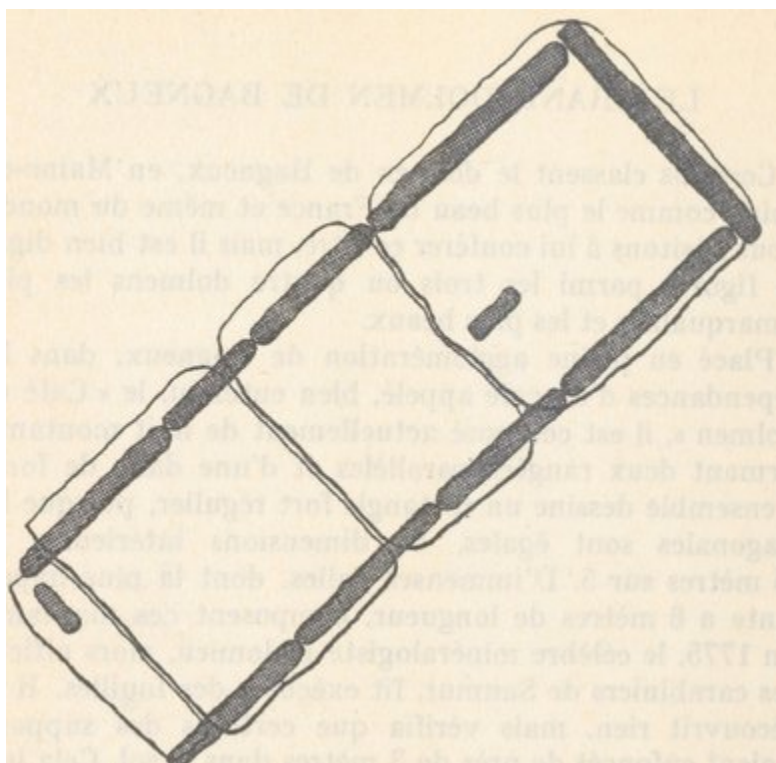
LE GRAND DOLMEN DE BAGNEUX

Certains classent le dolmen de Bagneux, en Maine-et-Loire, comme le plus beau de France et même du monde. Nous hésitons à lui conférer ce titre, mais il est bien digne de figurer parmi les trois ou quatre dolmens les plus remarquables et les plus beaux.

Placé en pleine agglomération de Bagneux, dans les dépendances d'un café appelé, bien entendu, le « Café du Dolmen », il est composé actuellement de huit montants, formant deux rangées parallèles et d'une dalle de fond. L'ensemble dessine un rectangle fort régulier, puisque les diagonales sont égales, de dimensions intérieures de 16 mètres sur 5. D'immenses dalles, dont la plus importante a 6 mètres de longueur, composent ces montants. En 1775, le célèbre minéralogiste Dolomieu, alors

officier des carabiniers de Saumur, fit exécuter des fouilles. Il ne découvrit rien, mais vérifia que certains des supports étaient enfoncés de près de 3 mètres dans le sol. Cela leur donne des dimensions importantes, à notre connaissance les plus grandes parmi tous les montants de dolmens. Les surfaces des trois plus grands sont les suivantes : 32, 28 et 25 mètres carrés, d'où la minceur apparente de ces dalles, dont l'épaisseur varie tout de même de 40 à 50 centimètres.

La couverture consiste en trois immenses tables et une quatrième, bien plus petite, près de l'entrée. L'une d'elles, celle du fond, mesure $7,60 \times 6,60$ m et, par suite, pèse plus de 45 tonnes. Toutes ont une épaisseur à peu près égale à celle des montants. Cette épaisseur relativement faible des monolithes entrant dans la composition du monument, comparativement à leurs dimensions en surface, donne à l'ensemble un aspect presque grêle et fragile, un peu « château de cartes ». Il y manque les tables massives de Bournand, d'Essé et même de Mettray.



Dolmen de Bagneux (Maine-et-Loire)

A l'intérieur, se dresse un montant, au tiers environ de la longueur. Comme dans les autres dolmens de ce type, ce pilier est mal placé, s'il était

destiné à fournir un soutien supplémentaire à la table placée au-dessus de lui. L'entrée, que nous n'avons pas dessinée sur le plan, a dû être remaniée à diverses époques. Le dolmen a servi longtemps de grange et l'on a construit une murette pour diminuer la largeur de l'ouverture. Certainement, le trilithe propre à ce type de monuments servait d'entrée et obligeait à se courber pour pénétrer dans la vaste salle. Celle-ci est des plus spacieuses. Elle a une surface de 85 mètres carrés et une hauteur de 2,40 m. Son volume de 200 mètres cubes lui fait détenir le record de toutes les chambres de dolmens.

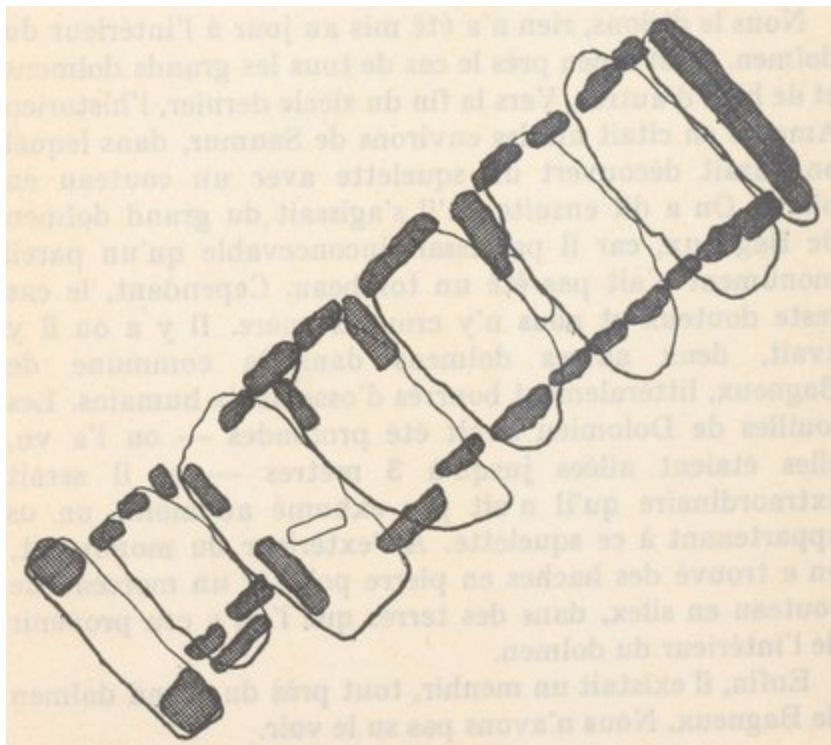
Avec ses dalles régulières, unies, sans creux ni aspérités, le dolmen de Bagneux ne donne pas l'impression d'un monument de pierres brutes, et ceci est accentué par la régularité géométrique du rectangle formé par les montants. De plus, les tables ont à peu près la même largeur et la même épaisseur, de sorte que le dessus forme une grande terrasse, que l'on ne peut atteindre facilement, si l'on ne dispose pas d'une échelle. Fort heureusement, rien n'indique que ce dolmen ait été autrefois recouvert d'un tumulus. Du reste, on ne voit guère pourquoi on l'aurait ainsi dérobé à la vue, car il dut faire l'orgueil de ceux qui l'édifièrent. Le poids de l'ensemble dépassait certainement les 500 tonnes, et la somme de travail nécessitée par le transport et les mises en place de ces pierres colossales dut être considérable. Le monument paraît avoir été orienté sur le soleil levant au solstice d'hiver.

Nous le disions, rien n'a été mis au jour à l'intérieur du dolmen. C'est à peu près le cas de tous les grands dolmens et de bien d'autres. Vers la fin du siècle dernier, l'historien Ampère en citait un des environs de Saumur, dans lequel on aurait découvert un squelette avec un couteau en pierre. On a dit ensuite qu'il s'agissait du grand dolmen de Bagneux, car il paraissait inconcevable qu'un pareil monument n'ait pas été un tombeau. Cependant, le cas reste douteux et nous n'y croyons guère. Il y a ou il y avait, deux autres dolmens dans la commune de Bagneux, littéralement bourrés d'ossements humains. Les fouilles de Dolomieu avaient été profondes — on l'a vu, elles étaient allées jusqu'à 3 mètres — et il serait extraordinaire qu'il n'ait pas exhumé au moins un os appartenant à ce squelette. A l'extérieur du monument, on a trouvé des haches en pierre polie et un morceau de couteau en silex, dans des terres que l'on a cru provenir de l'intérieur du dolmen.

Enfin, il existait un menhir, tout près du grand dolmen de Bagneux. Nous n'avons pas su le voir.

L'ALLÉE COUVERTE D'ESSÉ

L'allée couverte d'Essé, en Ille-et-Vilaine, est l'une des plus belles du monde. D'une longueur de plus de 18 mètres et d'une largeur intérieure d'environ 4 mètres, elle occupe une position légèrement dominante, en bordure d'une route qui conduit de Rétiers à Essé. Son aspect est saisissant et cela tient, en partie, à un fait assez rare dans les monuments mégalithiques de cette envergure : A peu de choses près, nous la voyons dans son état primitif. On ne conçoit pas, en effet, qu'elle ait été plus longue ou qu'elle ait comporté un nombre supérieur de tables et de montants. Il y a une centaine d'années, ce nombre était exactement le même que de nos jours, c'est-à-dire de quarante-deux. Par son état de conservation, l'allée couverte d'Essé est un monument unique.



Plan de l'allée couverte d'Essé (Ille-et-Vilaine)

Elle se compose de 26 montants latéraux, dont un penché, d'une longue dalle formant le fond de la chambre, de 6 piliers intérieurs et de 8 tables. Celles-ci sont supportées par les montants latéraux à une hauteur d'environ 1,80 m au-dessus du sol. Ces montants ont une épaisseur moyenne de 50 centimètres, exception faite pour les deux piliers qui marquent l'entrée, sortes de dés massifs, mesurant seulement un mètre de hauteur, mais de un mètre carré de section. Quant au montant du fond, c'est une énorme dalle de 70 centimètres d'épaisseur et de 5,40 m de longueur.

Des piliers transversaux s'élèvent à l'intérieur, disions-nous, quatre sur le côté sud-ouest et deux sur le côté nord-est. Il est permis cette fois, de s'interroger sur leur présence, car, à Essé, aucun doute n'est possible : ils ne servaient pas d'appuis supplémentaires aux tables. Le lecteur s'en rendra compte par l'examen du plan. L'un d'eux correspond à l'intervalle qui sépare deux tables et, surtout, le sommet de deux autres n'arrive pas jusqu'au plafond. A-t-on voulu compartimenter la chambre, un peu comme on l'a fait dans les dolmens à cabinets latéraux ? Peut-être, mais l'hypothèse qui nous paraît la plus vraisemblable est d'avoir eu l'intention de marquer un alignement à l'intérieur. Le monument est fort bien orienté sur le lever du soleil au solstice d'hiver. A-t-on voulu ménager une sorte de « cadre », de « fenêtre », pour fixer avec plus de précision la période où les jours sont les plus courts ? Une observation directe, faite à la date voulue, résoudrait la question, ce que nous n'avons pu réaliser à ce jour. Cependant, nous avons vérifié que le sol, au fond de la chambre, est au même niveau que l'horizon, dans le prolongement de l'axe.

L'entrée est marquée par ce trilithe, dont il demeure des vestiges en de nombreux autres dolmens. Les deux piliers massifs, mentionnés précédemment, sont surmontés d'une dalle de forme parallélépipédique. Si ces trois éléments n'ont pas été travaillés, ils ont été certainement choisis pour leur forme quasi géométrique. Malgré sa faible hauteur, cette entrée présente un caractère imposant, dû à l'aspect massif des blocs qui la composent. Elle offre un contraste très net avec le reste de la construction. Les autres blocs, surtout les dalles de couverture, sont plus irréguliers. Elles devaient peser chacune dans les 20 à 30 tonnes, 45 pour la plus grosse.

On a longuement disserté pour savoir si ce beau monument était enterré ou non. On a même cru retrouver, près d'une ferme voisine, les pierres dont se serait composé le tumulus. Fort heureusement, on a reculé devant la tâche et les frais qu'auraient exigé l'ensevelissement d'une telle masse.

Nous éprouvons des craintes rétrospectives en songeant que le contraire aurait pu se produire. Cette belle allée couverte n'a jamais été enterrée et elle dut s'offrir de tout temps, telle que nous la voyons, au regard stupéfait des populations. Mais voici ce que l'on pouvait lire, dans un ouvrage datant de 1886 :



Allée couverte d'Essé

« La tradition n'a pas gardé le souvenir de la montagne de terre recouvrant l'allée couverte ; mais qu'on examine le sol d'alentour ; qu'on demande au fermier du Rouvray quelle quantité prodigieuse de cailloux brisés de toutes grosseurs et de toutes provenances il a été retiré des abords du dolmen, et l'on restera convaincu qu'un « galgal » seul a pu les fournir, car la pierre manque dans cet endroit et aux environs. » (*sic.*) On en conviendra, il est permis d'avoir des craintes rétrospectives.

Aucun mobilier n'a jamais été découvert dans ce monument, au grand étonnement de plusieurs préhistoriens. Tables et montants sont en schiste rougeâtre, dont il faut chercher le gisement à 4 kilomètres de là, mais nous reviendrons sur ce point. L'allée couverte d'Essé est toujours la Roche aux Fées. Est-ce pour cette raison qu'au moment de la Révolution des militaires essayèrent de l'incendier ?

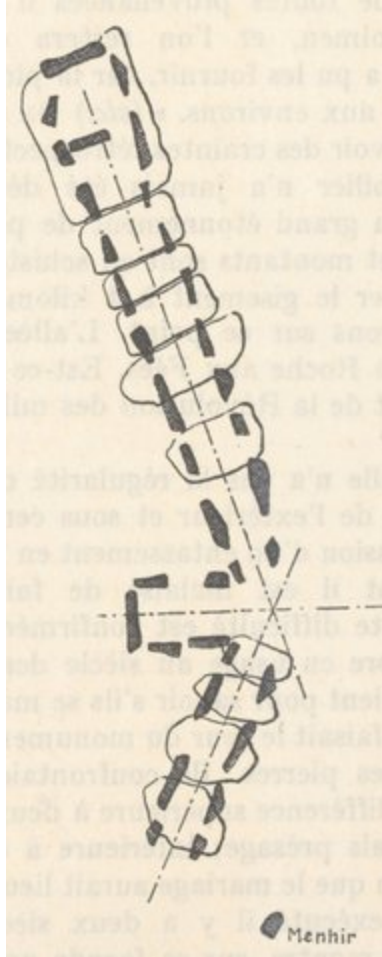
Toutefois, elle n'a pas la régularité des autres grands dolmens. Vue de l'extérieur et sous certains angles, elle donne l'impression d'un entassement en longueur de blocs informes, dont il est malaisé de faire le décompte.

D'ailleurs, cette difficulté est confirmée par la coutume suivante, encore en usage au siècle dernier : Les amoureux s'y rendaient pour savoir s'ils se marieraient ou non. Chacun d'eux faisait le tour du monument en sens inverse et comptait les pierres. Ils confrontaient ensuite leurs chiffres. Une différence supérieure à deux était considérée comme mauvais présage ; inférieure à ce chiffre, c'était l'indice certain que le mariage aurait lieu dans l'année.

Un dessin exécuté il y a deux siècles et demi par M. de Robien montre, sur sa façade nord-est, un monument identique à celui que nous voyons aujourd'hui.

LES PIERRES PLATES

L'allée couverte coudée des Pierres Plates est située à un peu plus d'un kilomètre au sud de Locmariaquer, au bord même de l'Océan. C'est le dolmen le plus proche de la mer que nous connaissions. Il en est si rapproché, qu'il y a une centaine d'années, une fille du pays, surprise par une marée plus forte qu'à l'ordinaire, y fut noyée.



*Allée couverte coudée « Les Pierres plates »
(Locmariaquer-Morbihan)*

Ce monument est le type des allées couvertes coudées, et certains le considèrent comme l'un des plus importants de l'Europe. Nous sommes très loin d'être de cet avis. Sous le rapport de la longueur, le dolmen des Pierres Plates, avec ses 23 mètres — à l'origine, elle était certainement supérieure — est le plus long de France. Pour la grosseur des blocs qui le composent, il est des plus moyens. Sa plus grande table mesure, en effet, $4,50 \times 2,60$ m seulement. Enfin, il est très étroit, sa largeur moyenne intérieure étant de 1,20 m. Mais son plan étrange en fait un monument des plus remarquables.

En partant de son extrémité nord, nous traversons d'abord une sorte de chambre de $2,00 \times 1,80$ m environ séparée du reste par un pilier transversal. Ensuite, la galerie se développe sur une quinzaine de mètres, en faisant avec le nord magnétique un angle de 24° à l'ouest. Après le coude, elle se

continue sur une longueur de près de 6 mètres, et fait alors un angle de 20°, mais à l'est. Les deux branches dessinent donc entre elles un angle très ouvert, d'environ 135°, leur orientation d'ensemble étant nord-sud.

Il est probable, qu'à l'origine, la branche méridionale était plus longue. Peut-être était-elle égale à celle du nord. Ce qui paraîtrait le confirmer est que De Closmadeuc, dans une étude parue en 1892, indiquait, pour cette partie du monument, deux supports de plus que le nombre actuel. Son dessin était un peu inexact, il est vrai, mais l'allée couverte a pu être bouleversée aux environs de 1900. Enfin, il faut tenir compte du fait suivant : Les Pierres Plates sont l'un des grands dolmens de la Bretagne qui ont subi le plus de déprédations, sans doute parce que ses éléments étaient relativement légers.

Au coude et du côté ouest, une deuxième chambre a été aménagée. Elle mesure 2,80 × 1,40 m et s'ouvre vers l'est. Notons que si tout le côté occidental du monument est entièrement garni de montants, il n'en est pas de même pour le côté opposé, où l'on remarque, au coude et en face de la chambre, un assez long espace vide. En était-il ainsi à l'origine ? Dans l'affirmative, le dolmen des Pierres Plates aurait eu l'une de ses parties nettement orientée vers l'est. Détail intéressant : la ligne d'axe de la chambre du coude est bissectrice de l'angle formé par les deux branches de l'allée. L'erreur serait à peine de deux ou trois degrés. Encore s'imposerait une vérification plus serrée, qui réduirait sans doute cette erreur. Cette ligne d'axe passe exactement au point de rencontre des axes des deux branches. Ce détail montrerait que le monument a fait l'objet d'un plan d'implantation minutieux, sur le terrain, avant d'être construit.

Le dolmen des Pierres Plates a été fouillé à de nombreuses reprises. Les premiers travaux connus remontent à 1813 et furent exécutés par MM. Renaud et Maudet de Penhouet, les mêmes qui avaient fouillé la Table des Marchands deux ans auparavant. Ils reçurent une aide importante de la part d'un nommé Bonnefoi, capitaine des gardes-côtes cantonnés à Locmariaquer, qui mit une vingtaine de soldats à leur disposition. Il fallut déblayer le monument, comblé intérieurement et les résultats furent plutôt maigres : de vagues ossements humains, limités à une rotule, semble-t-il, et des fragments d'urne en terre cuite.

D'autres recherches furent entreprises par la suite, notamment en 1814 et en 1816, par le chevalier de Fréminville, un antiquaire enthousiaste de l'époque. Nous l'avons déjà rencontré. C'est lui qui baptisa le dolmen sous

le nom de « Pierres Plates » — on ne devine pas trop pourquoi — et pensa qu'il était peut-être en présence de « la demeure d'un archi-druide et du temple métropolitain de Dariorig ». De Closmadeuc rapporte avec tristesse cette opinion bizarre, sans songer un seul instant qu'une problématique rotule n'était pas suffisante pour convaincre le chevalier de Fréminville d'avoir affaire à un tombeau. Cependant, entre 1814 et 1816, le monument aurait été sérieusement endommagé par des fouilleurs inconnus, ainsi que le constata le chevalier de Fréminville, car, dans cet intervalle, au cours d'une nouvelle visite, il ne reconnut plus le monument. On a accusé les gardes-côtes qui avaient aidé aux premiers travaux.

Les trouvailles réalisées par la suite ne furent guère plus nombreuses, quelques tessons en terre cuite, silex, percuteurs en quartz, cailloux roulés, charbons, etc. Vers 1862, un officier des douanes aurait recueilli des haches en pierre et un vase entier. En dehors de la fameuse rotule, on ne signale aucun ossement humain.

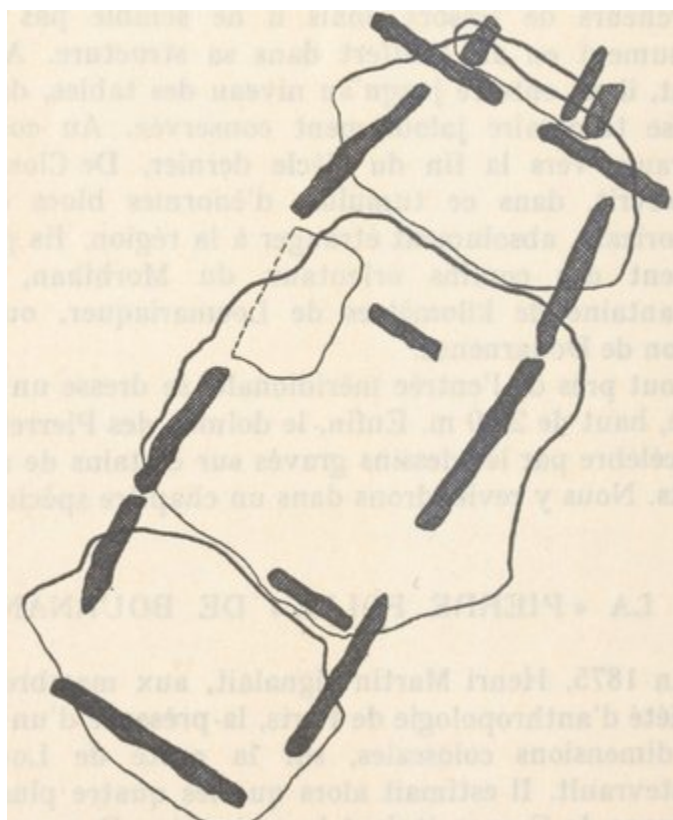
A l'exemple de nombreux dolmens, celui des Pierres Plates aurait subi les assauts et les dévastations des chercheurs de trésors, mais il ne semble pas que le monument en ait souffert dans sa structure. Actuellement, il est enterré jusqu'au niveau des tables, dans une masse tumulaire jalousement conservée. Au cours des travaux, vers la fin du siècle dernier, De Closmadeuc découvrit, dans ce tumulus, d'énormes blocs de grès armoricain, absolument étranger à la région. Ils proviendraient des confins orientaux du Morbihan, à une soixantaine de kilomètres de Locmariaquer, ou de la région de Douarnenez.

Tout près de l'entrée méridionale, se dresse un menhir isolé, haut de 2,60 m. Enfin, le dolmen des Pierres Plates est célèbre par les dessins gravés sur certains de ses supports. Nous y reviendrons dans un chapitre spécial.

LA « PIERRE FOLLE » DE BOURNAND

En 1875, Henri Martin signalait, aux membres de la Société d'anthropologie de Paris, la présence d'un dolmen de dimensions colossales, sur la route de Loudun à Fontevault. Il estimait alors que les quatre plus beaux dolmens de France étaient les suivants : Bagneux, Essé, Bournand et les Pierres Plates. A l'exception de ce dernier, que l'on peut très bien remplacer par Mettray, ce choix est judicieux. Mais comme celui-

ci, Bournand est mal connu. Pourtant, il mériterait de figurer, non seulement parmi les plus magnifiques dolmens de France, mais aussi du monde. En 1906, Adrien de Mortillet le décrivait de façon sommaire, donnait des dimensions et se contentait de dire : « qu'il était l'un des plus importants (du département de la Vienne), des plus curieux et des plus pittoresques ». C'est tout. Or, avec la « pierre folle » de Bournand, on est devant un monument prodigieux, compte tenu du lieu et de l'époque. Devant nul autre on n'éprouve davantage ce sentiment, que les constructeurs de dolmens savaient jongler avec les dizaines de tonnes !



La « Pierre folle » de Bournand (Vienne)

Distant de onze kilomètres de Loudun et de trois kilomètres de Bournand, il reste d'un accès peu commode n'étant pas signalé. A partir du château des Ormeaux le monument est appelé quelquefois « la Pierre folle des Ormeaux » — on doit prendre un chemin vers la gauche à travers champs. On regarde dans toutes les directions et l'on ne voit qu'une grande plaine cultivée, sans la moindre trace de ce qui pourrait ressembler de loin à

un dolmen. Finalement, on se dirige vers une ferme isolée pour se renseigner et, au moment où l'on ouvre la porte d'un enclos, le monument surgit, occupant la plus grande partie de la cour de la ferme. Aussitôt, on est saisi par cet entassement de pierres massives, aux couleurs sombres et l'on a de la peine à voir, dans cet extraordinaire assemblage, où l'herbe a envahi la surface supérieure des tables, l'œuvre de l'homme.

Mesuré entièrement hors œuvre, le dolmen approche les 20 mètres en longueur. Sa grande table ayant 8 mètres dans le sens de la largeur, il couvre donc une surface de plus de 150 mètres carrés, légèrement supérieure à celle du dolmen de Bagneux, et largement plus importante que celle de tous les autres dolmens de France. Sa chambre, qu'il est plus correct d'appeler une salle, mesure $16,00 \times 5,40$ m. Elle a donc une surface d'environ 86 mètres carrés, égale, à 2 mètres près, à celle de Bagneux. De grands dolmens, tels La Frébouchère ou la Table des Marchands, trouveraient place dans cette salle, où nous revoyons les énigmatiques piliers transversaux. Ils sont au nombre de deux et le sommet de l'un d'eux est à 50 centimètres du plafond. La hauteur actuelle sous celui-ci est d'environ 2,50 m, l'une des plus élevées que nous connaissions.

Le dolmen est couvert par trois immenses tables. Nous avons déjà mentionné celle du milieu, qui, avec son poids probablement supérieur à 110 tonnes, détiendrait le record de toutes les tables. Assez récemment, on a construit un pilier en maçonnerie pour soutenir l'un des bords de cette dalle. La chute d'un montant créait, en effet, un porte-à-faux, sans doute jugé dangereux pour la stabilité de l'ensemble, mais cette construction ne nous semble pas utile et il eût mieux valu redresser le montant. Celui-ci était, il est vrai, un bloc pesant une vingtaine de tonnes ! On a gravé, sur le pilier maçonné, le chiffre de 160 000 kilogs, pour indiquer le poids de la table géante. Ce poids nous paraît trop élevé. Celui de 110 tonnes que nous avançons est un minimum, certes, mais nous voulons tenir compte des creux et des irrégularités inhérents à la plupart des pierres brutes.

Il est curieux qu'Adrien de Mortillet, qui donnait les dimensions suivantes : $8,50 \times 8,50 \times 0,75$ m n'ait aucunement réagi devant le poids de cette dalle. Mais les deux autres tables pourraient aussi figurer parmi les plus lourdes. Celle du fond pèse plus de 30 tonnes et celle de l'entrée dépasse certainement les 50 tonnes. Ainsi, l'ensemble des trois dépasse le chiffre extraordinaire de 200 tonnes ! C'est le poids de deux belles locomotives et il y a lieu d'être surpris du manque d'étonnement des

préhistoriens, devant cette « pierre folle ». Signalons encore un fait troublant : La table de 50 tonnes porte sur sa face inférieure, des protubérances énormes, des saillies de un mètre au moins, bien plus importantes que celles remarquées sous la table du dolmen de Crucuno.

Les piliers sont à la mesure de ces pierres colossales. Ils ont une épaisseur de 50 centimètres en moyenne et certains atteignent les 70. Quant à leur longueur, elle est supérieure à 3,50 m. L'habituel trilithe d'entrée est proportionnel au reste et rappelle celui de l'allée couverte d'Essé. Il semble qu'il ait subi un commencement de destruction, car l'un des montants est couché, mais l'énormité de ses éléments l'a protégé. Il ne paraît pas croyable, effectivement, qu'il soit possible de disloquer un tel ensemble, sans faire intervenir des explosifs puissants. Nous n'avons pas eu connaissance que des fouilles aient été pratiquées à l'intérieur. Nous avons ramassé nous-même un petit silex taillé, mais nous l'avons laissé en place, à l'intention des fouilleurs scientifiques, qui sauront en tirer toutes les conclusions qui s'imposent.

Tel est le dolmen dit « la Pierre folle de Bournand, ou des Ormeaux ». Folle, vraiment, par la somme d'efforts et d'ingéniosité qu'il fallut employer pour édifier l'un des plus beaux et des plus extraordinaires dolmens qui soient. Placé au milieu d'une basse-cour, encombré de vieilles charrettes, d'instruments agricoles et de débris de toutes sortes, ce témoignage d'une grande époque garde, avec ses énormes blocs aux reflets changeants, une allure à la fois élégante et puissante.

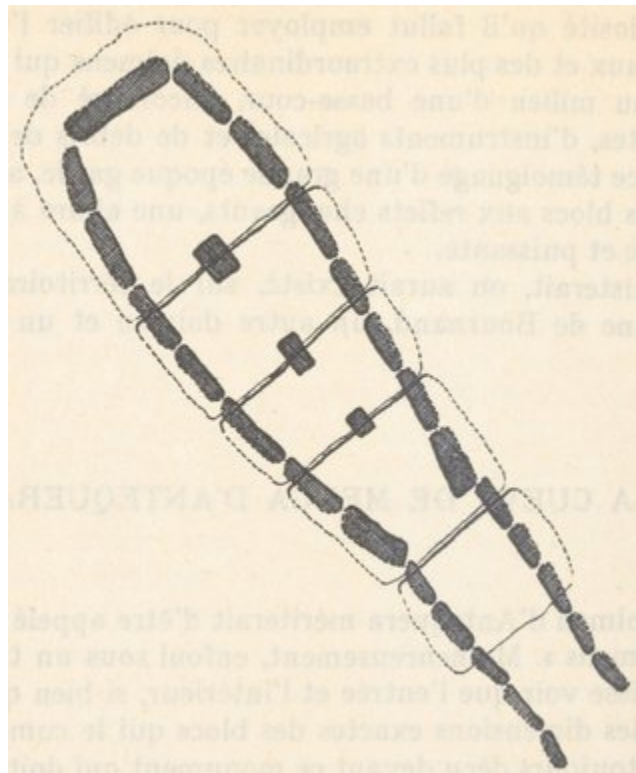
Il existerait, ou aurait existé, sur le territoire de la commune de Bournand, un autre dolmen et un alignement.

LA CUEVA DE MENGA D'ANTEQUERA

Le dolmen d'Antequera mériterait d'être appelé « le roi des dolmens ». Malheureusement, enfoui sous un tumulus il ne laisse voir que l'entrée et l'intérieur, si bien que l'on ignore les dimensions exactes des blocs qui le composent. On est toujours déçu devant ce monument qui doit être le plus émouvant de tous les dolmens. Il est gênant d'en conseiller la visite et l'on ne peut que déplorer la mentalité des responsables de cet état de choses. Exemple monumental de la sottise humaine, ou, plus simplement, indifférence et ignorance ? Comme si un tas de cailloux et de terre était une

pièce archéologique rare ! En vérité, les monuments mégalithiques n'offrent qu'un bien piètre intérêt aux yeux de ces responsables. Espérons pour nos descendants qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Le touriste qui suit la route de Grenade à Séville remarque sur sa droite, un peu avant d'atteindre l'agglomération d'Antequera, un grand panneau indiquant qu'à quelques dizaines de mètres, se trouve la « Cueva de Menga », appellation populaire, disions-nous, du grand dolmen d'Antequera. A une centaine de mètres de la route, on aperçoit, à la base et au flanc d'un monticule, plusieurs blocs à terre, puis, deux autres pierres plantées verticalement, surmontées d'un énorme monolithe formant linteau. L'espace délimité par ces trois dernières pierres est couvert en partie par une grille métallique et c'est à peu près tout ce que l'on voit d'un monument, qui mériterait sans doute, s'il était découvert, de figurer parmi les merveilles du monde.



Le dolmen d'Antequera (Andalousie)

Mais une sorte de compensation attend le visiteur à l'intérieur. Le dolmen est du type « à galerie ». La chambre mesure 16,50 m de longueur et 6

mètres dans sa plus grande largeur. Quant au couloir, il a 8,50 m de long et 2,30 m de largeur moyenne. Intérieurement, le monument a donc une longueur totale de 25 mètres. Nous n'en connaissons pas de plus long, à l'exception, peut-être, du dolmen de Werlte, dans le Hanovre, mais dont les proportions sont beaucoup moins imposantes. Nous n'en connaissons pas non plus dont le plan soit aussi régulier. Le dessous des dalles de couverture est à un peu plus de 3 mètres au-dessus du sol actuel, et trois piliers intérieurs ont été placés dans l'axe de la chambre. S'il était démontré qu'un petit trilithe existait autrefois devant le monument, le dolmen d'Antequera — pour employer le vocabulaire des préhistoriens — participerait à la fois du dolmen à galerie (genre Table des Marchands) et de l'allée couverte du bassin de la Loire (genre Baigneux ou Mettray).

Il n'y a pour ainsi dire pas d'espace libre entre les montants qui forment les parois. Ils offrent une surface unie et ont été sans aucun doute travaillés. Il en est d'ailleurs de même pour le grand dolmen voisin, « la Cueva de Viera », ainsi que pour celui de Soto, près de Huelva. Les tables de couverture sont au nombre de cinq. Elles aussi se touchent pour offrir un plafond uni. Celle du fond serait vraiment gigantesque. Selon des mesures effectuées par sondages, elle aurait les dimensions suivantes : $8 \times 7,20 \times 1$ mètre, soit un volume d'environ 57 mètres cubes et, par conséquent, un poids de 120 tonnes. Pour certains, elle atteindrait le poids fabuleux de 180 tonnes ! Elle dépasserait donc la grande table de Bournand, mais il faut attendre des mesures plus précises pour se prononcer définitivement. Sans être aussi colossales, les autres tables, à l'exception peut-être de celle du milieu, pourraient également figurer parmi les géantes. On voit combien nous pouvons regretter que cet ensemble ne soit pas visible dans sa totalité.

Les piliers intérieurs sont disposés de telle sorte que deux dalles consécutives s'appuient sur le sommet de chacun d'eux. On a dit alors qu'on les avait ainsi prévus comme soutiens supplémentaires des tables. Encore une fois, cela paraît peu vraisemblable. Bien que très lourds, ces piliers ont une section relativement faible. Si les tables avaient pesé sur eux, ils auraient certainement poinçonné, à moins de les avoir fait reposer sur une semelle, au-dessous du niveau du sol, ce que l'on n'a pas vérifié à notre connaissance. Mais la Cueva de Menga a été habitée longtemps par des Gitans, jusqu'en 1905, et l'on a dit aussi que les colonnes intérieures avaient été placées au moment de cette occupation. C'est encore moins

vraisemblable. On ne voit vraiment pas des Gitans transportant, taillant et plaçant ces monolithes, dont l'un pèse de 8 à 10 tonnes. Deux de ces piliers portent de petites niches rectangulaires, creusées de 1,40 m du sol. Si elles ont été aménagées au moment de l'occupation par des bohémiens, elles ont pu servir à placer des lampes.

Le montant qui forme le fond de la grande salle est percé d'un trou quadrangulaire, d'à peu près un mètre de côté. On a expliqué cette particularité de la façon suivante : Il y aurait eu autrefois, au sommet du tumulus qui recouvre le monument, une construction, sorte d'habitation en maçonnerie. Le dolmen lui-même aurait servi de cave à ceux qui logeaient dans cette habitation, lesquels se seraient ainsi aménagé un accès direct dans leur cave. Cela demeure très conjectural, car il était toujours possible d'utiliser l'entrée directe, qui resta toujours libre. Et c'était plus facile et plus pratique.

Nous pensons qu'au moment de la construction, on pouvait, depuis le fond du monument, et en se plaçant à l'angle ouest, voir le soleil se lever au moment du solstice d'été. Toute la partie nord de la salle aurait reçu les rayons du soleil. Actuellement, en vertu des phénomènes de précession, cela ne doit plus se produire. Les archéologues espagnols datent la Cueva de Menga de 2500 environ avant J.-C., c'est-à-dire à peu près à l'époque de la construction des grandes pyramides d'Égypte.

Toutes les pierres du dolmen auraient subi un transport de huit kilomètres, malgré leur poids énorme. Elles viendraient du Cerro de la Cruz, montagne située au nord-ouest du monument. Pour d'autres, on les aurait extraites d'un lieu appelé « le Calvaire », distant d'un kilomètre seulement. Les fouilles entreprises à l'intérieur n'ont abouti à aucun résultat. Deux outils en pierre polie furent découverts au siècle dernier, sans doute au cours des travaux de déblaiement de l'intérieur. Vers 1850, un antiquaire de Malaga, don Rafael Mitjana, avait, en effet, trouvé l'entrée complètement obstruée et l'intérieur rempli de terre.

Tout près de la Cueva de Menga se voit un autre dolmen, la « Cueva de Viera », du nom de celui qui le découvrit ou, du moins, le signala à l'attention du public. Aux trois quarts enfoui lui aussi sous un tumulus, il a la même longueur que son voisin. Il est de type identique, mais les dimensions de ses éléments sont plus modestes. Ce monument offre une particularité : la chambre est séparée du couloir par une grosse dalle formant cloison et percée d'une ouverture rectangulaire. On pourrait donc

assimiler la Cueva de Viera aux dolmens troués. Enfin, à deux kilomètres de là, on découvre la « Cueva del Romeral », l'un des plus fameux tombeaux à fausse coupole et l'une des meilleures imitations du « Trésor d'Atrée » à Mycènes.

Afin de ne pas allonger démesurément ce chapitre, nous nous sommes limité aux quelques dolmens qui nous ont paru les plus remarquables ou les plus caractéristiques. Il y en aurait encore de très nombreux à signaler, le Mané-Rutual, et le Mané-Lud à Locmariaquer, l'allée couverte coudée du Rocher à Plougoumelen, Commana dans le Finistère, Gavrinis et ses mystérieuses gravures, Havelte en Hollande, Thuine en Allemagne et quantité d'autres. Comme on l'a vu, les dolmens sont très divers dans leurs structures et chacun a sa personnalité, pourrait-on ajouter. Une étude complète de leurs différents aspects est à peu près impossible, du moins pour une seule personne et nous allons, à présent, examiner les problèmes que nous posent ces étranges monuments.

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉNIGME DES MONUMENTS
MÉGALITHIQUES

L'ORIENTATION DES DOLMENS

C'est une question qui a déjà fait couler de l'encre. Niée par les uns, acceptée avec réserves par d'autres, l'orientation des dolmens n'a jamais été étudiée sérieusement, cela pour des causes diverses, dont la principale semble bien être l'absence de méthode et de connaissances suffisantes de la part de ceux qui s'en sont occupé. On a sans doute estimé, sur le témoignage du mobilier recueilli dans ces monuments, que des hommes encore à un stade de civilisation peu évoluée, ne savaient pas s'orienter correctement. On n'a pas lieu d'être fier de notre savoir sur ce point. Sans boussoles ni cartes, combien de personnes seraient capables de tracer une méridienne à peu près exacte ? Et l'on reporte notre ignorance sur des hommes qui vivaient quatre ou cinq mille ans avant nous. Du reste, combien encore ont essayé de renouveler ces expériences si simples, ailleurs que sur le papier ? Cette méconnaissance des notions les plus élémentaires de la cosmographie pratique est plus répandue qu'on ne le croirait à première vue. Enseignées pour la plupart à l'école primaire, elles s'oublient vite. Nous avons eu l'occasion de le constater fréquemment et cela est dû, en grande partie croyons-nous, à deux causes principales : l'usage généralisé du calendrier et l'éclairage artificiel.

La course journalière et annuelle du soleil a bien moins d'importance qu'autrefois. Innombrables sont les gens pour lesquels l'astre du jour n'a même aucune importance, sauf lorsqu'ils veulent aller se promener. Nous avons découpé le temps en tranches, années, mois, semaines, etc., et nous vivons au rythme de ce découpage. D'autres cultivent la terre pour nous, et dans le confort de notre appartement moderne, il nous suffit d'appuyer sur un bouton pour avoir toute la lumière désirable. Ainsi, beaucoup de personnes ont de la peine à imaginer le rôle et l'importance du soleil, aux époques où l'almanach des postes n'existait pas et où l'éclairage artificiel était rare. De plus, nous avons mesuré, pesé le soleil, calculé sa température et sa distance à la terre. C'est une étoile comme les autres et nous estimons ridicules les cultes dans lesquels on le considérait comme un être divin. Bref, tout ce qui pouvait rattacher l'homme néolithique au soleil, soit pour ses travaux agricoles, soit pour ses idées religieuses, est généralement

ignoré, parfois de façon systématique. Bien beau lorsque ce n'est pas avec ironie, car, ainsi qu'a dit Goethe, je crois, « on a toujours tendance à se moquer des choses que l'on ne comprend pas ».

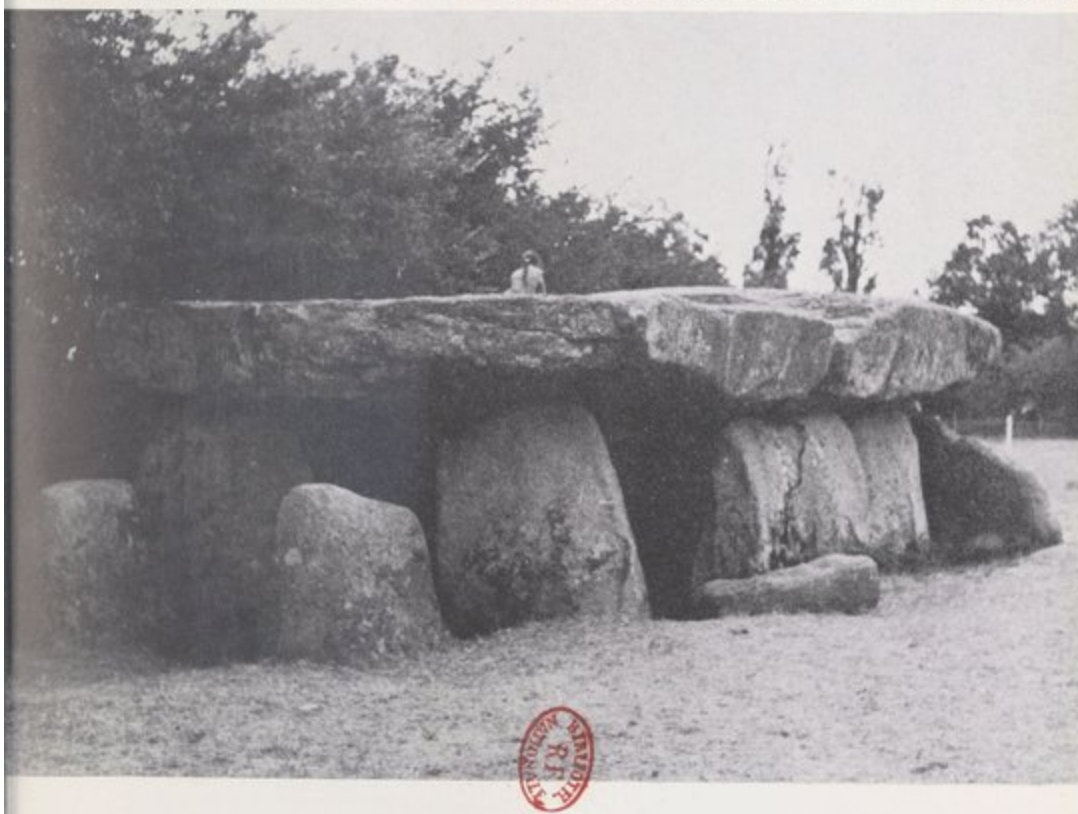
Certes, on ne passe pas tout à fait sous silence les signes qui peuvent être interprétés comme des symboles solaires. Ce serait assez difficile, mais on peut toujours ergoter sur une orientation, surtout lorsqu'il s'agit des monuments mégalithiques. Nier cette orientation, ou la tenir pour quantité négligeable a servi, hélas ! à justifier bien des choses. Dès l'instant que les montants d'un dolmen ne sont pas orientés « à l'est », on peut bien modifier leur position si le besoin s'en fait sentir au cours des fouilles. N'insistons pas. Estimant qu'une orientation est un élément d'information aussi important qu'un tessou de poterie ou un éclat de silex, nous essaierons d'attacher à cet élément l'intérêt que semble y avoir apporté le constructeur de dolmens lui-même.

Tout d'abord, il faut le reconnaître, il n'est pas toujours facile de déterminer l'orientation d'un dolmen, et cette difficulté a pu décourager plus d'un archéologue, amateur ou non. Si les files de montants sont parallèles, on matérialise l'axe au moyen d'un cordeau et on repère la direction. L'opération devient un peu plus malaisée, lorsque la galerie adopte un tracé « serpentiforme ». L'exemple est fréquent dans de nombreux dolmens de la Bretagne. Cependant, même dans ce cas, on l'a vu, une droite partant du fond de la chambre aboutit toujours entre les deux montants de l'ouverture. On peut voir, dans ce fait, l'intention des constructeurs de ménager une direction déterminée dans le dolmen, car il suffirait, parfois, que l'un des montants de la galerie soit déporté de quelques centimètres vers l'intérieur, pour que la ligne droite soit coupée. La difficulté et l'incertitude augmentent avec les dolmens dont les piliers sont disposés sans ordre géométrique. Là, on ne peut guère discerner l'intention des constructeurs. Il est évident, surtout si le nombre des montants est un peu élevé, que l'on arriverait toujours à trouver une direction orientée, en prenant les bords de deux de ces montants. Ainsi, dans ce genre de monuments, l'orientation devient-elle impossible à déterminer ou, du moins, elle reste douteuse. Toutefois, il arrive qu'elle soit assez bien caractérisée, Cruz-Moquen à Carnac, Saint-Fort-sur-le-Né, Penter-Ifan, etc. Enfin, les petits dolmens, dont la surface circonscrite par les piliers est réduite, sont généralement impossibles à orienter, car toutes

les directions principales de l'horizon pourraient, en cherchant bien, y être décelées.

Il ne peut donc être question d'orientation quelque peu sérieuse dans ces monuments, sinon pour les dolmens offrant une dimension plus grande dans un sens que dans tous les autres, et encadrée par des montants. Mais trop souvent, le problème a été résolu à l'aide de cet instrument de mesure si répandu, que, parmi les gens du métier, nous appelons le « pifomètre ». En effet, d'étranges erreurs, allant jusqu'à 90 degrés, ont été commises. Celles de 45 degrés ne sont pas rares, et celles de plus ou moins dix degrés sont courantes. On dit de tel dolmen : « Le monument s'ouvre au sud-est », ou bien, « Tous les dolmens (d'une certaine région), sont orientés de E.E.N. à E.E.S. » Cette dernière orientation est fréquemment utilisée. Elle signifie simplement que, si l'on se tourne vers l'est, le dolmen est orienté suivant une direction pouvant faire avec l'est un angle de $22^{\circ} 30'$. Mais, en général, la valeur de l'angle n'est jamais donnée. On se contente de ce renseignement assez vague.

Voici, par exemple, comment s'exprimait un certain P. Bezier, un archéologue d'Ille-et-Vilaine, voulant décrire l'orientation de l'allée couverte d'Essé : « L'azimut de l'axe longitudinal de l'allée couverte est très exactement le 30° Est. Si l'on ajoute à cet angle la déclinaison, qui est très exactement 30° de 19° environ à l'ouest, le Nord astronomique forme un angle de 49° avec l'axe et celui-ci est Nord-Ouest, Sud-Est, à 4° près. » Comprenez qui pourra ! Un autre exemple remarquable d'emploi du « pifomètre » nous était fourni par Cartailhac, qui s'intéressa beaucoup à l'orientation des dolmens, mais qui arrondissait les angles aux dizaines de degrés. Entre autres, il donnait, pour le dolmen de Vaour, dans le Tarn, les valeurs suivantes : 250-70. Cela ne dit pas grand-chose, mais si, comme nous le supposons, l'illustre préhistorien voulait indiquer que l'axe du dolmen faisait avec la méridienne un angle de 250° dans un sens et de 70 dans l'autre, le renseignement était manifestement erroné. Il suffit d'aller à ce dolmen voir le soleil se lever un 21 décembre, pour se rendre compte qu'il était exactement orienté sur le lever du soleil au solstice d'hiver. Ce que nous avons pu faire. Son azimut est donc d'environ 123° , en le comptant du nord, 303 en le comptant du sud. Sans aller sur place à certaines dates, une lecture correcte à la boussole permet, bien entendu, d'obtenir un résultat identique.



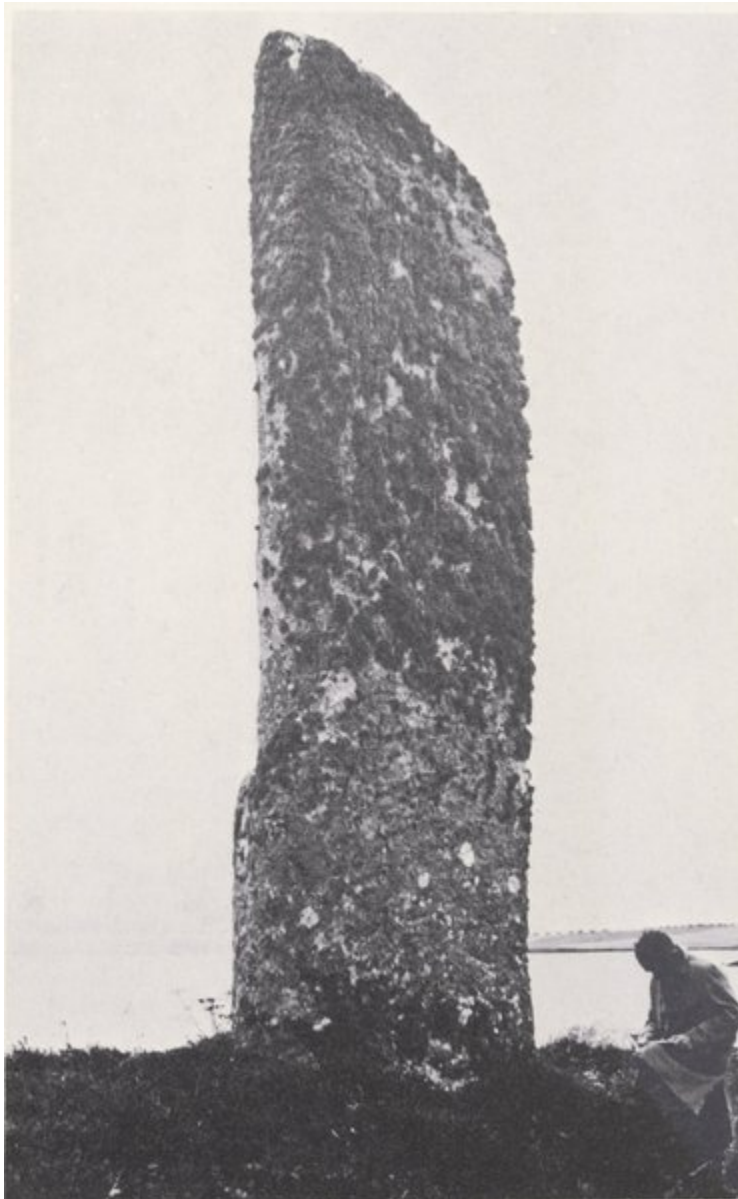
Dolmen de la Frebouchère, Le Bernard (Vendée).
 Ci-dessus : Vue d'ensemble de la Roche-aux-Fées (allée couverte),
 près de Rétiers (Ille-et-Vilaine). (Ph. Roger-Viollet.)



Intérieur du dolmen de Mané-Kerioned. (Ph. Roger-Viollet.)



Cromlech, « L'Anneau des Brodgar » (Orcades). Vue partielle.



Menhir de Stenness (Orcaïdes).

En dehors des photos portant les mentions spćiales, tous les documents photographiques appartiennent à Mme Gillette Niel.

Les constructeurs de dolmens n'ont pas seulement orienté leurs monuments sur l'est, qui indique, comme chacun sait, les levers du soleil aux équinoxes, 21 mars et 23 septembre. Ils ont aussi fixé les levers solsticiaux du 21 juin et du 21 décembre. Nous avons relevé de nombreux cas d'orientation sur ces levers. En France, aux solstices, le soleil, à son apparition, fait avec l'est un angle compris entre 30° et 40° . Si l'on se sert de la boussole comme on le fait d'une montre, on peut fort bien dire, d'un dolmen orienté sur le solstice d'hiver, qu'il s'ouvre à l'E.S.E. C'est une imprécision fort regrettable laissant échapper un témoignage important. De plus, cet angle, que fait l'est avec les levers solsticiaux, est fonction de la latitude. Dans les Pyrénées-Orientales, il est d'environ $32^{\circ} 45'$ et de $39^{\circ} 15'$ dans le Pas-de-Calais. La différence serait bien plus grande si l'on passait des dolmens de l'Andalousie à ceux du Danemark.

L'orientation des dolmens n'est donc pas une opération tellement simple. La boussole doit toujours être immobile, posée sur une surface horizontale et dirigée selon l'axe du monument, matérialisé par un cordeau. Une fois l'aiguille bien stabilisée, on lit l'angle avec le nord magnétique (il est parfois prudent de le faire à la loupe) et l'on calcule ensuite la déclinaison pour avoir le nord vrai. Celle-ci varie avec le temps et l'espace. Elle est donnée, pour l'année et par département, par l'Annuaire du Bureau des Longitudes. Pour une région plus restreinte, on peut se servir des indications portées sur la carte d'état-major.

L'idéal serait évidemment, lorsqu'elle est réalisable, l'observation directe du soleil levant aux dates voulues, dans le monument lui-même. Un exemple d'application de cette méthode directe est donné dans les illustrations photographiques du présent ouvrage, pour le dolmen de Vaour, déjà cité.

L'une des objections les plus fréquentes à la recherche de l'orientation des mégalithes est la suivante : On ne sait pas comment les constructeurs fixaient le lever du soleil, disque pointant sur l'horizon, moitié du disque visible ou cercle tangent sur l'horizon. Une telle objection, si elle est sincère, prouve une chose : ceux qui la présentent n'ont sans doute jamais essayé de fixer eux-mêmes, sur le terrain, un lever remarquable. Sinon, ils auraient bien vu que l'on ne peut guère hésiter, du moins si l'on veut obtenir une certaine précision. Il en est de cette question comme de beaucoup d'autres. Elles sont très faciles à résoudre sur le papier.

Dans la majorité des cas, environ 65 % des cas, les dolmens que nous avons observés étaient orientés, soit sur les levers d'équinoxes, les plus nombreux, soit sur les levers solsticiaux, soit encore sur la méridienne. Pour ces derniers, il s'est agi souvent des monuments construits au fond d'une dépression, c'est-à-dire avec un horizon limité. Parmi ceux qui ne semblent obéir à aucune orientation remarquable, nous comprenons les dolmens dont les montants dessinent un rectangle, et dont l'une des diagonales est nettement orientée. Nous avons parfois rencontré ce cas, mais nous n'en tenons pas compte, à cause de son caractère incertain.

Il arrive aussi que l'axe d'un dolmen fasse, avec le nord magnétique, un angle de 39° par exemple. Cet angle ne correspondant à aucun point remarquable de l'horizon, on peut conclure que le monument n'est pas orienté. Cependant si, dans la même région, on rencontre plusieurs dolmens ayant une direction identique, il y a de grandes chances pour que le fait ait été voulu. Pour quelles, raisons ? On l'ignore, mais il y a certainement une intention de la part des constructeurs. L'orientation du pilier ogival de la Table des Marchands est significative à cet égard.

Il est difficile de dire à quoi correspondait cette orientation des dolmens. Nous ne croyons guère à un but utilitaire, vu son imprécision. En effet, nous ne connaissons aucun monument qui permettrait de fixer, à quinze ou vingt jours près, une date importante de l'année. Nous ne savons pas, il est vrai, comment une observation pouvait être réalisée depuis l'intérieur d'un dolmen. Mais il est probable que ces orientations avaient un rapport avec les cultes religieux des constructeurs. Voulaient-ils honorer l'astre qui dispensait la chaleur et la vie ?

Enfin, un détail semble être passé inaperçu jusqu'ici. Pour qu'un dolmen soit bien orienté sur les levers solsticiaux ou équinoxiaux, il doit se trouver en un lieu tel, que l'horizon, dans la direction voulue, soit à la même hauteur que lui ou à peu près. Et cela nous conduit à parler d'un autre problème, peut-être lié à celui de l'orientation, le transport à distance des matériaux.

Bien souvent, lorsque l'on est devant un dolmen ou un menhir, on n'aperçoit, dans les environs immédiats, aucun lieu d'où les pierres du monument pourraient avoir été extraites. Il faut parfois chercher très loin, pour enfin découvrir une carrière possible. Presque toujours il y a eu

transport. Il est bien rare que le monument ait été élevé sur les lieux d'extraction des matériaux. Nous n'en connaissons pas d'exemple. Ce transport est plus ou moins long, allant de quelques dizaines de mètres à des dizaines de kilomètres, mais il existe et ce fait a toujours paru extraordinaire, à juste titre d'ailleurs. Le menhir géant de Dol, en Ille-et-Vilaine, vient d'un lieu éloigné de trois kilomètres. Les tables des dolmens de Fontenille ont leur gisement à quatre kilomètres de distance. Cependant, on l'a vu, la « grande Perotte » pèse plus de 80 tonnes ! Il en est de même de l'allée couverte d'Essé, dont une dalle atteint 45 tonnes. Les menhirs des alignements de Saint-Pantaléon ont subi un transport de huit kilomètres et le menhir de Chaudes-Aigues (Cantal), de quinze kilomètres. Quant au dolmen de Moulins, dans l'Indre, ses matériaux proviendraient d'une carrière située à 35 kilomètres.

Le problème est identique pour les monuments de l'étranger. Les blocs du dolmen de Soto, près de Huelva, en Andalousie, auraient leur lieu d'origine à 38 kilomètres ! Pourtant, la grande table de ce dolmen, aujourd'hui disparue, a dû peser au moins 50 tonnes. Les matériaux des dolmens de la Corée viendraient de très loin et auraient été transportés par voie fluviale. Et nous ne parlons pas du transport des pierres de Stonehenge, dont certaines ont été extraites à 300 kilomètres de là ! On multiplierait les exemples et tout cela est fort surprenant. Aux difficultés de la construction elle-même, s'ajoutaient celles, au moins aussi grandes, d'un transport à longue distance. Imagine-t-on ce que dut être, même sur deux ou trois kilomètres seulement, le cheminement des énormes blocs du dolmen de Bournand ?

Il fallait vraiment que les constructeurs aient de sérieuses raisons pour édifier leurs monuments si loin des lieux d'extraction des matériaux. Ce n'est pas là l'un des aspects les moins mystérieux de la civilisation des mégalithes. Quelles pouvaient être les causes du choix de cet emplacement ? Si les dolmens sont des tombeaux, on pensera qu'ils ont été construits aux endroits où sont morts ceux dont ils devaient abriter les restes, mais les menhirs aussi ont subi des transports. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser du dolmen-tombeau. S'agissait-il d'un lieu vénéré, consacré par un culte encore plus ancien que celui des mégalithes ? C'est le cas pour certains cromlechs de l'Angleterre, tel Avebury, mais, en ce qui concerne les dolmens, on ne voit réellement rien qui rappelle quelque chose de semblable. Et d'autres difficultés surgissaient parfois : Pour construire le

dolmen de Monte Abraho, près de Lisbonne, il fallut creuser des tranchées dans le calcaire, afin de dresser les montants. Il est évident, qu'à une centaine de mètres de là, on aurait trouvé un terrain plus facile à entamer.

C'est pourquoi, nous nous sommes demandé si l'emplacement de certains dolmens, ou autres monuments, n'était pas lié à leur orientation. Prenons l'exemple de l'allée couverte d'Essé, orientée sur le solstice d'hiver. Lorsque le soleil se montrait à son lever dans l'axe de la construction, on était vraiment à la période de l'année où les jours sont les plus courts, puisque l'astre se levait en un point de l'horizon situé au même niveau. Or, si l'on réfléchit bien, cette condition n'est pas facile à réaliser, à moins d'être sur une vaste plaine. Pour peu que le pays soit accidenté, on ne rencontre pas immédiatement un lieu à la même altitude que l'horizon, dans une direction déterminée. Cette difficulté pourrait donc être la cause du transport des matériaux, un endroit approprié n'ayant été découvert qu'assez loin des carrières.

Bien entendu, nous ignorons si, en réalité, les constructeurs des mégalithes ont été aussi scrupuleux dans l'orientation de leurs monuments et s'ils ont recherché une telle précision. Néanmoins, toutes les fois où nous avons pu le vérifier l'expérience a été concluante. Lorsqu'un dolmen est nettement orienté sur un lever remarquable du soleil, l'horizon, dans cette direction, est souvent au même niveau que le monument. Du moins, s'il existe une différence, elle n'entache pas la précision de façon trop sensible. Malheureusement, nous ne pouvons déduire une loi générale de quelques cas particuliers. Il faudrait étendre cette vérification à un nombre de monuments plus grand que nous n'avons pu le faire.

RÉSULTATS DES FOUILLES

A l'heure actuelle, la grande majorité des dolmens a été fouillée, du moins en Europe occidentale. On peut donc dire que l'intérieur de ces monuments a donné tout ce qu'il pouvait ou presque. Dès lors, il est assez improbable que dans l'avenir de nouvelles découvertes viennent bouleverser profondément les enseignements tirés du résultat des fouilles, à l'exception, bien entendu, des objets ou matériaux que l'on soumettrait au test du carbone 14. Mais nous sommes loin de posséder la totalité des comptes rendus. Il manque de nombreux résultats négatifs, c'est-à-dire ceux des dolmens dans lesquels rien n'a été trouvé. Les fouilleurs du siècle dernier publiaient leurs travaux, mais, bien souvent s'ils étaient positifs. Dans la plupart des cas, en effet, ils ne faisaient pas de communication pour dire qu'ils n'avaient rien découvert dans un dolmen.

Or, le nombre de monuments vides apparaît plus important qu'on ne le croirait au premier abord. Par exemple, sur 200 dolmens environ, de la Catalogne espagnole, dont un archéologue catalan donne le résultat des fouilles, une cinquantaine soit le quart, n'aurait donné aucun mobilier. Du moins, il note lui-même : *excavado sin resultado*. On se rend compte également de ce côté négatif à la lecture de petites monographies consacrées à un seul monument. On rencontre fréquemment des phrases de ce genre : « Les fouilles exécutées en telle année par un tel n'ont abouti à aucun résultat. » Adrien de Mortillet avouait n'avoir rien découvert dans les monuments mégalithiques de la Corse. Aucun objet n'a été trouvé dans les dolmens de la Corée. On peut lire :

« Un nombre considérable d'allées couvertes ont toujours été connues vides, sans doute violées depuis fort longtemps. Le fait était plus facile que pour les dolmens à couloir, protégés par leur épais tumulus. Aussi nous ne connaissons absolument pas le mobilier des allées de l'intérieur de la Bretagne, ni celui de l'est des Côtes-du-Nord et de l'Ille-et-Vilaine. »

Si les dolmens vides sont loin de constituer une majorité, ils ne sont pas exceptionnels et c'est un élément à ne pas ignorer.

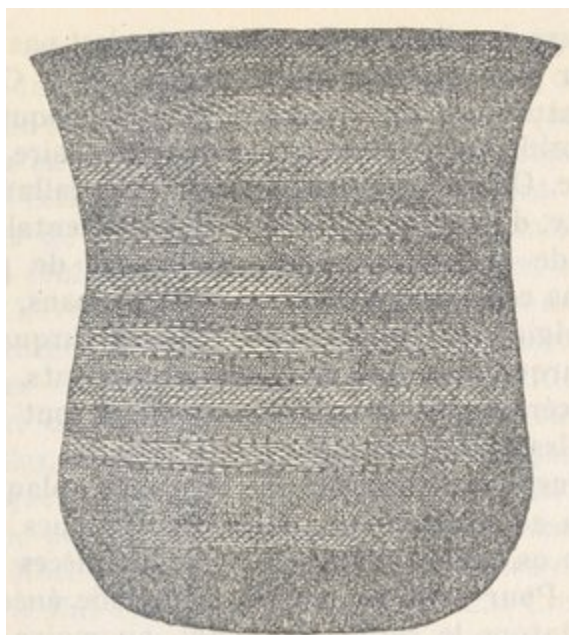
Certes, on lit souvent que l'absence de mobilier doit être mise sur le compte des « chercheurs de trésors », ou de bouleversements antérieurs.

Cette explication est loin d'être suffisante et plusieurs arguments viennent l'infirmier. On voit des dolmens vides à côté d'autres ayant fourni un mobilier relativement abondant. Comment expliquer que les uns aient été saccagés et non les autres ? Des monuments déjà fouillés ont tout de même livré un peu de mobilier. Pour un même dolmen, trois fouilles successives, exécutées méthodiquement à des années d'intervalle, ont donné chacune des résultats. Voici, à titre d'exemple, ce qu'a livré une fouille, faite après plusieurs autres dans le dolmen dit « Peyrolevado » à Saint-Germain, près Millau, dans l'Aveyron : 700 perles en pierre grise — une centaine de perles en test de cardium — plusieurs coquilles entières — des dents et ossements perforés — des os appointés — sept annelets et perles en bronze — 18 pointes de flèches en silex — nombreuses poteries... Dans les régions à forte densité dolménique, ce qu'auraient pu trouver des « chercheurs de trésors » les aurait vite découragés de poursuivre des déprédations parfois assez dangereuses. Enfin, on ne les imagine pas emportant le moindre éclat de silex, le plus petit tesson de poterie et jusqu'à la dernière phalange humaine. Si le bouleversement des couches archéologiques pouvait, à la rigueur, leur être imputé, il n'en est pas du tout de même pour les dolmens absolument vides.

A une époque où des fouilles négatives allaient à l'encontre des théories officielles, il fallait vraiment qu'un monument fut vide pour oser l'avouer et lorsque, l'on étudie les résultats des fouilles les plus sérieuses, une conviction s'impose : Si on ne trouve rien dans un dolmen, c'est que l'on n'y a jamais rien mis à l'intérieur.

Une constatation générale se dégage des résultats des fouilles ; le mobilier des dolmens est très irrégulier, très inégal. Tel monument livre un mobilier abondant, dont l'énumération garnit presque une page ; à côté, un deuxième donne deux ou trois tessons et une dent humaine. Cependant, l'un et l'autre étaient intacts. Un colosse comme Antequera peut ne rien fournir et un dolmen moyen, par exemple Noguès (Aveyron) donnera, entre autres, 150 pointes de flèches en silex et 500 à 600 grains de collier. Bref, aucune règle, aucune loi ne se dégage des résultats des fouilles, en ce qui concerne le mobilier. Cela peut aller de zéro à des milliers d'objets, quelle que soit la situation ou l'importance du monument.

Au sujet de la nature des objets recueillis, une remarque générale s'impose également : les silex taillés et les fragments de céramique se rencontrent dans la majorité des cas. Les silex se présentent sous des aspects très divers : pointes de flèches, parfois d'une grande finesse d'exécution, avec ailerons ou pédoncules, couteaux entiers ou fragmentés, lames, grattoirs, nucleus, percuteurs, scies, pointes, etc. On recueille parfois de grandes quantités d'éclats de silex, comme si l'intérieur avait été transformé en atelier.



Le Vase campaniforme

La céramique apparaît sous forme de fragments, rarement sous forme de vases entiers. Il s'agit, en général, d'une poterie grossière, façonnée à la main. Quelquefois, les débris sont suffisants pour reconstituer le récipient. Il est alors souvent du type « campaniforme », c'est-à-dire en forme de cloche. Indépendamment de son profil, l'une des caractéristiques de ce vase est d'être orné de bandes horizontales, les unes décorées, les autres non. Les dolmens de la Hollande ont donné des vases en céramique d'une certaine richesse d'ornementation et d'une grande variété de formes, où dominant les profils carénés et à entonnoir. Il semble que les fragments de vases soient le résultat d'une coutume. On a trouvé, *sous* le dallage du dolmen de

Kourégan, à Carnac, des débris de poterie qui s'adaptaient à d'autres, recueillis sur ce dallage.

La hache en pierre polie est assez fréquente, ainsi que des fragments de hache, mais ce qui domine surtout, au moins quant au nombre, ce sont les grains de colliers. On en a ramassé des dizaines de milliers. Il n'est pas rare d'en dénombrer plus de 150 dans un seul dolmen. Ces grains sont de natures les plus diverses, stéatite, coquillage, os, ambre, obsidienne, jayet, corne, pierre ollaire, albâtre, calcite, etc. On en trouve également en « callaïs », cette pierre verte, d'importation certainement orientale, se rapprochant de la turquoise. La découverte de perles en callaïs dans certains dolmens, par des paysans, est peut-être à l'origine de l'appellation « pierre turquoise » ou « pierre turquoise », donnée à ces monuments. Avec les débris de céramique, les grains de colliers sont peut-être les objets les plus répandus.

Citons encore quelques articles en pierre : plaquettes en schiste, ou autre, cailloux roulés, pendeloques, palettes, etc., ou en os, alènes, dents de sanglier, pièces perforées en V, etc. Pour nous en tenir à la période énéolithique, nous constatons la rareté du métal, au moins pour les armes et les outils courants. A peu près tout ce que l'on découvre est en cuivre ou en bronze, et consiste en objets d'ornement ou de parure, anneaux, fragments de bracelets, planchettes, quelques alènes cependant. Cela sent la pacotille d'importation. Des poignards en cuivre, entiers ou fragmentés, ont été retirés des dolmens de Kerlagat (Morbihan) ou de Plozévet (Finistère). L'or demeure rare, mais on en a rencontré en Bretagne, entre autres les bracelets en or des dolmens de Rondossec à Plouharnel.

Ajoutons quelques curiosités : treize humérus perforés et une vertèbre lombaire, dans laquelle était encore fichée la pointe de flèche en pierre, qui avait déterminé la mort (Lomède, Lozère), une pointe de flèche en bronze enfoncée dans un crâne humain (Riner, Espagne), un morceau d'ivoire (Pépieux, Aude), un fragment de fémur avec pointe de flèche (Cornus, Aveyron), le squelette d'un jeune chien à côté de celui d'une vieille femme (Exford, Gloucestershire), le squelette d'un chat (Tinkiswood, Clamorgan), etc.

Lorsque des ossements humains sont mélangés avec du mobilier, celui-ci n'est pas du tout en proportion du nombre des squelettes. Par exemple, le dolmen de Menouville (Seine-et-Oise) contenait une cinquantaine de squelettes en bon état de conservation et, seulement, une dizaine d'éclats de

silex informes et autant de menus fragments de poterie. Un dolmen de Cazale (Tarn-et-Garonne) renfermait des ossements humains mélangés à des os de lièvre, mais pas la moindre trace de mobilier...

Bien entendu, on n'a pas seulement découvert des objets des époques néolithiques ou énéolithiques, mais également des époques postérieures : monnaie carthaginoise (Ellez, Tunisie), fragments de céramique ibérienne ou grecque (Muntant, Espolla, Rosas, El Vilar en Espagne), poterie gallo-romaine (Saint-Gildas-de-Rhuis, Le Net, Morbihan ; Cebazac, Concourès, Aveyron), tuiles à rebord (Saint-Priest-la-Feuille, Bénévent, Creuse), poteries romaines (Enstone, Oxfordshire), clous en fer (Salles-la-Source, Aveyron), une épée en bronze (Limogne, Lot), un éperon en fer et un liard de Louis XIII (Le Mas-d'Azil, Ariège), des monnaies romaines (Mané-Rutual, Baden, Arzon, en Morbihan)...

Dans certains dolmens du Morbihan, toujours à Locmariaquer, Baden, Arzon, Saint-Gildas-de-Rhuis, etc., on a recueilli en grande quantité des fragments de statuettes en terre blanche, figurant des déesses, que l'on fait remonter aux époques romaine et gallo-romaine. Le nombre de ces statuettes est tel, que l'on peut se demander si, à ces époques, des dolmens n'ont pas été transformés en édifices religieux.

Vers le milieu du siècle dernier, le baron de Bonstetten avait obtenu un résultat assez curieux. En fouillant un dolmen de Locmariaquer, — il ne précise pas lequel, — il avait recueilli des fragments de poterie primitive et une pointe de flèche en silex ; puis, *soixante centimètres plus bas*, deux statuettes de Latone en terre cuite, une monnaie de Constantin II et des poteries romaines. Comme il n'y avait aucun ossement humain, il était évident, qu'aux époques historiques, le dolmen avait été creusé pour y enfouir notamment les deux statuettes. Cela ne pouvait être que dans un but religieux.

Malgré son extrême brièveté, ce qui précède permet de faire une constatation, laquelle pourrait être largement confirmée, si l'on donnait une plus grande extension à cet exposé : les dolmens n'ont pas été utilisés systématiquement. Ils n'ont eu aucun usage particulier (on verra, au chapitre suivant, ce qu'il faut penser du « dolmen-tombeau ») et cela aussi bien dans le temps que dans l'espace. On s'en est servi pour des usages divers, au gré des peuplades et des époques, jusqu'à la nôtre, d'ailleurs, puisque certains de ces monuments ont servi et servent encore d'écuries ou

d'entrepôt de matériel. On peut conclure, que rien, dans les résultats des fouilles, ne vient nous éclairer sur le but de ces mystérieux vestiges.

Mais ce n'est pas seulement l'intérieur des monuments, qui a livré des objets des époques préhistoriques. On en a mis aussi au jour dans les environs immédiats de nombreux dolmens, notamment en Catalogne espagnole, à Alayrac (Tarn) à Neuville-Pont-Pierre (Indre-et-Loire), à Guidel (Morbihan), à Vauxrézis (Aisne), etc. A l'extérieur et tout près d'un dolmen de Minerve (Hérault), on a trouvé, au siècle dernier, une quantité considérable d'os de chèvres et de moutons, ainsi qu'une hache en silex. A l'intérieur du dolmen de Sainte-Suzanne (Mayenne), on a découvert des crânes humains, ainsi qu'à l'extérieur, ceux-ci soigneusement protégés par des pierres hermétiquement jointes. Près d'Alger, des dolmens fouillés à l'intérieur et à l'extérieur ont fourni un mobilier identique. Auprès du dolmen de Roscoff (Côtes-du-Nord), on a recueilli, au début du XIX^e siècle, des armes en bronze et des haches en pierre. Les trouvailles auraient peut-être été aussi nombreuses, sinon davantage, autour des dolmens qu'à l'intérieur.

Nous rappellerons que les fouilles, faites autour et au pied des monuments du type menhir, ont livré un mobilier semblable à celui découvert dans les dolmens. On peut citer celles exécutées à l'intérieur des alignements du Manio, prolongement de ceux de Kerlescan à Carnac ou au pied du menhir de Clos-la-Ferrière, dans l'Orne. Le cromlech de Kervihan, près de Quiberon, a fourni des vases en terre cuite, des pointes de flèche en silex, des haches en pierre polie, etc. On a trouvé des débris de poterie et des charbons dans les alignements de Guitté (Côtes-du-Nord). Paul du Chatelier mentionnait une douzaine de menhirs, dans les environs de Pont-l'Abbé (Finistère), au pied desquels avaient été mis au jour des objets pareils à ceux des dolmens. Pour deux d'entre eux, on avait même découvert des restes humains incinérés. Il en aurait été de même pour des menhirs de Thoury-Ferrottes (Seine-et-Marne). Un squelette humain fut déterré au pied du menhir d'Écuellen, en Seine-et-Marne également. Il était recouvert d'une couche de grosses pierres. Quant au volume des trouvailles réalisées à l'intérieur du cromlech d'Er-Lanic, dans le golfe du Morbihan, il est réellement prodigieux. Il dénote certainement la présence d'un atelier pour le travail du silex et la fabrication des poteries : plus de 15 000 éclats

de silex, 800 kilos de tessons de poterie, des ossements incinérés, etc. L'énumération comporterait deux ou trois pages. Tout cela a été recueilli par Le Rouzic en 1923, mais déjà, en 1882, De Closmadeuc avait recueilli une quantité considérable d'objets semblables.

Ce qui précède montre, à peu de choses près, tout ce que l'on peut trouver à l'intérieur des dolmens ou au pied des menhirs. Ce mobilier ne se différencie en rien de celui rencontré en d'autres lieux de la même époque, grottes sépulcrales, habitats, sépultures à l'air libre ou autres : Treilles et Saint-Jean-d'Alcas (Aveyron), Caunes (Aude), L'Homme Mort, Sévérac, Almières (Lozère), Campriac (Dordogne), Châlons-sur-Marne... Certains archéologues ont été frappés par une similitude aussi parfaite, et c'est ce qui a fait dire qu'il n'avait pas existé un « peuple des dolmens ».

En définitive, les résultats des fouilles nous disent que les monuments mégalithiques datent, au plus tard, des époques chalcolithique ou énéolithique, mais ils ne nous apportent rien de nouveau sur ces époques.

LES DOLMENS SONT-ILS DES TOMBEAUX ?

A notre époque, une telle question risque de provoquer des haussements d'épaules, car tout ouvrage où elle est posée est impitoyablement rejeté par les grands savants préhistoriens. Dans les livres ou études qui traitent des monuments mégalithiques, on lit souvent : « Les dolmens sont des tombeaux. » Et, dans le cas où l'on voudrait émettre le moindre doute, il est ajouté : « ... et rien que des tombeaux. » On met à écrire ces mots une telle insistance, que cela finit par ressembler à l'énoncé d'un article de foi, plutôt qu'à celui d'une vérité scientifique. Si le dolmen-tombeau est une évidence, à quoi bon insister ?

Nous avons aussi rencontré des affirmations de ce genre : « Dans tous les dolmens fouillés, on a toujours trouvé des ossements humains. » Avant d'examiner le bien-fondé de cette affirmation gratuite, qui ressemble fort à une « vessie », nous rappellerons que nous ne comprenons, dans la catégorie dolmens, ni les cistes ni les monuments composés de parois maçonnées, bien que recouverts d'une dalle. Nous entendons parler du véritable dolmen, tel que nous l'avons défini et décrit dans les pages précédentes.

C'est aux environs de 1900, que la question fut tranchée de façon définitive. Une sous-commission des monuments mégalithiques avait été créée à la Société d'Anthropologie de Paris, et son verdict allait être sans appel : « L'origine des dolmens est facile à établir. Ce sont des monuments funéraires, d'où la preuve de ce fait que les premières manifestations architecturales ont été utilisées pour la confection de tombeaux. » Depuis, on n'est pas allé au delà.

A l'heure actuelle, avons-nous dit, presque tous les dolmens de l'Europe occidentale ont été fouillés. Peut-être, plusieurs monuments, situés dans des régions à forte densité et d'accès malaisé ne le sont pas encore, mais ils restent une minorité. Certes, on doit reconnaître que certains n'ont pas été explorés avec tout le soin et la méthode désirables, mais, en général, on a porté aux fouilles elles-mêmes autant de méticulosité il y a un demi-siècle

et davantage que de nos jours. C'est pourquoi nous accordons la même valeur, — du moins quant à la quantité et à la qualité des objets recueillis, — aux comptes rendus de cette époque, qu'à ceux publiés plus récemment. Si donc on se reporte aux résultats des travaux exécutés dans les dolmens depuis environ un siècle, on est conduit à conclure, qu'il n'y a pas *toujours* des ossements humains dans *tous* les dolmens. Cela ressort nettement, qu'on le veuille ou non, d'une telle étude.

On s'en est tout de même aperçu et l'on a cherché des explications. Bien entendu, on a mis tout d'abord l'absence d'ossements humains, comme celle de tous autres objets, sur le compte de bouleversements antérieurs, notamment ceux des chercheurs de trésors. C'est un argument qui n'a aucune valeur. Ceux qui espéraient trouver de l'or dans les dolmens ne s'amusaient pas à enlever les centaines d'ossements humains, — le squelette d'un homme en comporte 208, — qu'ils auraient pu y rencontrer, jusqu'à la moindre phalange ou la dernière dent. Après deux fouilles successives au dolmen de Montguyon (Charente-Maritime), une troisième livrait encore des ossements humains, des haches polies, etc. Le cas du dolmen de Thérondels (Aveyron) est des plus typiques. Le monument avait été, non seulement fouillé, mais détruit et voici ce qu'écrivait Cartailhac : « Cette tombe venait d'être fouillée et un énorme tas d'ossements, brisés comme à plaisir, gisait à côté. Nous avons passé au crible les terres extraites de la crypte et nous avons encore trouvé cinq pendeloques en forme de canine, en jayet, une semblable en test de coquille, des petits disques en perles en cadmium ou pectuncle, calcaire, ardoise, jayet ; d'autres en os ; une dent canine de renard perforée, une plaquette en calcaire perforée de deux trous, une perle longue en calcaire, une rondelle en os (crânienne ?) percée de deux trous de suspension, quatre petites perles et une petite tige en bronze ; une pointe de trait en silex. Il faut ajouter un os appointé (tibia de mouton) qui est probablement un bout de lance. » Devant un tel tableau, il est vraiment difficile de mettre l'absence de tout vestige dans un dolmen sur le compte de fouilles antérieures.

On a expliqué aussi l'absence d'ossements par la nature du terrain qui les aurait peu à peu dissous. C'est l'argument le plus souvent mis en avant, mais il n'a, lui non plus, aucune valeur. C'est l'argument « désespéré ». On trouve, dans des monuments élevés sur les mêmes terrains, des ossements d'animaux et pas d'ossements humains. De plus, tel dolmen contenant des restes humains a pour voisin un autre qui n'en contient pas. D'ailleurs, il

apparaît que cette question avait préoccupé les préhistoriens du commencement de ce siècle, époque de fouilles intenses dans les dolmens. De nombreuses et longues discussions eurent lieu au sein de la Société préhistorique de France, mais il ne semble pas que la lumière en ait jailli. La seule lueur qui en résulta fut que les ossements enfouis dans la terre se conservaient mieux que ceux mis dans des caveaux ou des sarcophages !

La quantité de monuments sans ossements humains est plus importante qu'on ne le croirait au premier abord. De l'enquête à laquelle nous nous sommes livré, il apparaît clairement que le tiers environ des dolmens ne renfermait aucun reste humain. C'était la même proportion pour les dolmens vides, mais il faudrait ajouter les cas douteux.

Un fait caractéristique est le suivant : presque tous les plus beaux dolmens, les plus grands étaient dépourvus d'ossements humains. Parmi eux figurent les grands monuments de Locmariaquer, Gavrinis, Bagneux, Antequera, Essé, etc. On objectera, peut-être, que ces monuments ont tenté les chercheurs plus que les autres. Encore une fois, cet argument n'a aucune valeur. Comment admettre que les chercheurs aient enlevé jusqu'au plus petit fragment d'os et laissé, dans un même monument, trois haches en pierre polie, deux vases, des ossements d'animaux, des outils en quartz et en silex, etc. Il faut en convenir une nouvelle fois : si aucun ossement humain n'a jamais été exhumé d'un dolmen, c'est que celui-ci n'en a jamais contenu. Et de cette conclusion, reconnue depuis longtemps, est sans doute née l'idée du « dolmen à sacrifices ».

Aux îles Scilly, un dolmen renferme quatre tas d'ossements humains, tandis que les deux autres, pourtant peu éloignés, n'en livrent pas un seul. Quatre dolmens de l'Île aux Moines, dans le golfe du Morbihan, n'en donnent aucun, mais un cinquième contient un fragment douteux. A une vingtaine de kilomètres au nord de Constantine, un monument recèle quelques débris et ses deux voisins rien du tout, pour la bonne raison qu'ils reposent directement sur la roche. Ce ne sont pas de véritables dolmens, diront certains ; mais alors, qu'est-ce que cela peut bien être ? Adrien de Mortillet avouait n'avoir trouvé aucun ossement humain dans les dolmens de la Corse et Capitan disait, en parlant de ceux de la Bretagne, qu'ils renfermaient rarement des ossements humains. Il ajoutait, il est vrai : « Ils ne se sont pas conservés, le sol étant siliceux. » Et pourtant ce terrain

siliceux a conservé des ossements d'animaux, ainsi, tout de même, que des ossements humains ! Sur les deux cents dolmens de la Lozère qu'il a fouillés, le D^r Prunières n'a trouvé que quarante-deux crânes...

Il faut remarquer l'embarras des chercheurs qui ont rencontré des monuments vides de tous restes humains.

« Il est assez curieux de trouver deux dolmens vides, qui n'ont pas été utilisés par les peuples qui les avaient élevés pour recevoir les cadavres des leurs », écrivait Cartailhac, en parlant de certains dolmens de l'Aveyron. Et il ajoutait :

« Ce ne sont pas les seuls dolmens vides que je puis vous indiquer. A Laumière, tandis que le grand dolmen (vidé par les bergers) a livré plusieurs objets, de nombreuses dents, etc., à côté le petit dolmen, qui paraissait intact, ne contenait rien.

Au sujet des fouilles faites dans un dolmen de l'îlot de Lavret, près de Bréhat, Côtes-du-Nord, on peut lire :

« Bien que nous n'ayons pas trouvé d'ossements dans ces caveaux, il est probable qu'ils ont dû servir de chambres sépulcrales. La disparition des ossements peut s'expliquer très bien par les fouilles, peut-être multiples, qui ont été faites antérieurement à des époques indéterminées, car l'affleurement de ces grands blocs granitiques n'a pu passer inaperçu. »

Sur six dolmens de la Haute-Vienne fouillés, on lit, après énumération des objets recueillis :

« Malheureusement, je n'ai pas rencontré de restes humains. »

Au sujet du dolmen de Brugeilles, en Corrèze :

« Nous n'y avons trouvé que des débris de poterie grossière, sans caractère, mais pas le moindre ossement. Je ne dois pas oublier de dire que, dans ces terrains formés par la désagrégation du gneiss et des granits, les ossements ne peuvent se conserver... »

Au grand étonnement d'un fouilleur d'un dolmen de la forêt de Carnoet (Finistère), aucun ossement humain n'avait été découvert dans ce monument, lequel avait fourni notamment une chaîne d'argent et une chaîne d'or. Ne pouvant mettre le fait sur le compte des chercheurs de trésors, notre fouilleur supposait qu'un dépôt noirâtre était le produit de la décomposition du cadavre.

Devant le dolmen vide de tous ossements de Saint-Mesmin-le-Vieux, en Vendée, un fouilleur soupire : « Il était de toute évidence que la sépulture avait été vidée depuis fort longtemps. »

A la « Maison des Korrigans » de Plumelec en Morbihan : « Le monument qui semblait inviolé, ne renfermait que quelques fragments de poterie en terre très grossière. »

Un autre chercheur, ayant fouillé l'allée couverte de Kerbors, dans les Côtes-du-Nord : « Les conditions n'étant guère favorables à la conservation des ossements, seul subsistait un petit fragment des nombreux squelettes qui ont dû être inhumés dans ce monument. »

Dans les environs de Tebessa, Afrique du Nord : « ... M. de Boisredon a fait fouiller une dizaine de dolmens, mais sans aucun résultat. Ils reposent pour la plupart, sinon directement sur le rocher, du moins sur une couche de terre dont l'épaisseur ne dépasse pas 0,40 m. »

On multiplierait les exemples à plaisir.

Des cas anormaux ont également existé. Dans une allée couverte du Finistère, Paul du Chatelier découvre bien des ossements humains en dehors du monument, dans un espace délimité par des pierres, d'ailleurs, mais aucun dans la « cella ». Sur cinq ou six dolmens fouillés dans l'île aux Moines, on ne trouve, parmi une énorme quantité de fragments de poterie et d'objets divers, qu'un morceau d'os long, douteux. Comme, d'autre part, on y a découvert des ossements d'animaux, il est difficile d'expliquer l'absence de restes humains.

F. Gaillard consacre la première page d'une petite brochure, publiée vers 1900, à démontrer que les dolmens sont des tombeaux. Il insiste assez longuement et l'on comprend ensuite pourquoi. Il fait le compte rendu de fouilles d'une dizaine de dolmens du Morbihan, dans lesquels aucun ossement humain n'a été trouvé !

Autre exemple : Dans un monument de l'île d'Yeu, on découvre cinq petits galets de mer et quarante grammes d'éclats de silex. Ces riches trouvailles, qualifiées de « mobilier funéraire » (*sic*) suffisent à démontrer que le monument en question, où il n'y avait, bien entendu, aucun reste d'ossements humains, est une tombe néolithique. Paul du Chatelier, fouillant les dolmens du Finistère, ne rencontrait aucun vestige de squelette, mais, très souvent, des dépôts de cendre et de charbon de bois et concluait à l'incinération des cadavres.

Cependant, l'explication la plus originale, du reste unique à notre connaissance, est la suivante : Elle est d'un certain Vauvillé, qui la donna après avoir fouillé le dolmen de Missy-aux-Bois, dans l'Aisne. N'ayant déterré aucun ossement humain, dépité du fait et le monument étant quelque

peu en ruine, il estima que l'état de démolition remontait à l'époque de la construction, ce qui devait avoir empêché les constructeurs de l'utiliser comme sépulture !

On remplirait un livre avec les faits et les conclusions du genre de ceux qui précèdent.

Mais puisque, en définitive il existe davantage de dolmens avec ossements humains, examinons ces monuments sous l'aspect du « dolmen-tombeau ». Tout d'abord, il nous faut abandonner la conception habituelle de ce que l'on appelle un « tombeau ». Certes, le dolmen lui-même peut fort bien représenter un monument de ce genre. Rien ne s'y oppose. A la vue de certains, surtout ceux de faibles dimensions, l'idée vient à l'esprit qu'il s'agit d'une sorte de cercueil de pierre, de quelque sarcophage primitif. On peut même s'étonner que cette idée n'ait pas prévalu, aussi bien dans les légendes et les traditions populaires que dans les milieux cultivés d'avant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Cependant, lorsque l'on construit un tombeau, c'est pour y déposer un, deux ou plusieurs cadavres. De sorte que l'on devrait trouver dans les dolmens, un ou plusieurs squelettes dans leur conformation anatomique ou à peu près. Or, cela se rencontre si peu souvent, — ici encore il y a des cas douteux, — que nous pouvons considérer le fait comme inexistant. Et lorsque, par hasard, on découvre un squelette entier, ce ne sont pas les restes de l'un des constructeurs du monument. Par exemple, on en trouve dans un dolmen, mais, à côté, il y a un vase avec une monnaie de Domitien. Nous reviendrons sur ce point.

Presque toujours, les ossements humains sont dans un tel désordre, dans une telle confusion, que les préhistoriens les plus blasés en ont été grandement surpris. Il y a, en effet, de quoi être étonné. Non seulement les ossements sont dans le plus grand désordre, mais ils sont très fragmentés, parfois en tout petits morceaux. Souvent, ils se retrouvent en couches compactes, dans lesquelles il est impossible d'identifier les individus. Nous-même, visitant un dolmen à Buzéins (Aveyron), avons trouvé le sol, à l'intérieur, entièrement jonché de débris d'ossements humains, à croire qu'il y avait uniquement de ces fragments, à l'exclusion de terre et de cailloux. Se déplacer sur un terrain de cette nature créait, d'ailleurs, une impression pénible. Tous ces débris rencontrés dans les dolmens appartiennent

indistinctement à des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. Le nombre d'individus que représentent les ossements peut atteindre plusieurs dizaines, pour un monument de quelques mètres carrés. Dans un dolmen très moyen du Monastier (Lozère), on a compté les restes de 62 squelettes, 70 dans celui de Brézé (Maine-et-Loire) et 80 dans celui de Bellas, près de Lisbonne. Dans un dolmen de Salles-la-Source (Aveyron), on a pu identifier 203 individus dont 185 adultes et 18 enfants, et 200 dans celui de Montigny-l'Engrain (Aisne), long de 8 mètres seulement, ce qui fait 25 individus par mètre ! Pour certains monuments, on se contente de donner une approximation, et l'on chiffre les squelettes par dizaines.

Selon toute évidence, cet état de choses a été voulu à l'origine. Il est trop général et ne doit rien à l'action des agents naturels ou à des animaux. On a délibérément « jeté » tous ces débris à l'intérieur, comme dans un dépotoir et il n'y a là aucune exagération. Du reste, écoutons quelques-uns de ceux qui fouillèrent ces « tombeaux ».

« Les squelettes étaient nombreux, enchevêtrés, les crânes presque tous rangés dans la même partie de la chambre... On a rencontré les restes de 70 individus... » (Dolmen de Mériel, Seine-et-Oise).

« ... un très grand nombre d'ossements tous malheureusement brisés en raison des mauvaises conditions où ils se trouvaient, formant une masse osseuse fort compacte, d'où il nous a été impossible d'extraire un seul os entier. » (Dolmen de Montreuil, Seine-et-Oise).

« La terre de la cella contenait sept squelettes de tout âge, même d'un tout jeune enfant, brûlés et non brûlés, dans un mélange complet. Aucun crâne n'était intact. Les os généralement cassés... » (Un dolmen de Saint-Cézaire, Alpes-Maritimes).

Glyn E. Daniel écrit : « Dans les dolmens du sud de l'Angleterre, non seulement les ossements sont dans un état de confusion et de désordre, mais ils sont également fragmentés... Ceci se remarque dans tous les dolmens fouillés. Dans la majorité des cas, il ne fait aucun doute que ces os ont été brisés par la main de l'homme... La majorité des ossements dans les dolmens de l'Angleterre et du Pays de Galles sont dans un état de grand désordre... une masse extraordinairement confuse d'os humains... Dans cette partie du dolmen encore intacte, il était impossible de tracer la position d'un squelette entier, etc. »

Voici ce que dit un fouilleur de dolmens des environs d'Alger : « Les ossements apparaissent à 0,30 ou 0,35 m de profondeur, à partir de la

surface du sol. Les débris des squelettes sont entassés pêle-mêle, sans avoir conservé aucun rapport anatomique, ni individuel, aucun vestige d'une position assise ou horizontale ; les sexes, les âges, les tailles sont tout à fait indistincts par la situation confuse des pièces osseuses. »

Sur l'allée couverte de Vaudancourt (Oise) : « Ce niveau osseux... était formé d'os épais, enchevêtrés les uns dans les autres ; c'est ainsi qu'entre les branches d'un maxillaire inférieur passaient parfois deux os et qu'il était impossible dans ces conditions de le dégager, car les os longs en remuant faisaient des pressions contraires entre les branches du maxillaire ; des cavités crâniennes se trouvaient dans le même cas... »

Dans certains dolmens du Morhiban :

« Je fus frappé du grand nombre des ossements ; désordre impossible à mettre sur le compte d'actions naturelles ou d'une exhumation ordinaire ; par exemple, les ossements brouillés complètement et le crâne au pied du corps... Une couche de dalles divise la chambre en deux étages remplis d'os humains tout à fait en désordre... »

On recueille les restes de 35 à 40 individus dans un dolmen de 2 mètres carrés (Cabris, Alpes-Maritimes) et, à celui d'Us, en Seine-et-Oise, on enlève les ossements par tombereaux entiers. On le voit, les dolmens sont des tombeaux d'un genre très spécial, car ceux que nous venons de citer ne sont pas des exceptions. Worsae en signalait un, au Danemark, totalement rempli d'ossements humains jusqu'au-dessous de la table. On aurait cru que celle-ci avait été placée, seulement après que le monument eut été ainsi rempli d'os préalablement décharnés et fragmentés, car elle semblait peser sur la masse des ossements et la comprimer.

Devant ce désordre et cette confusion, la notion de « dolmen-tombeau » aurait tendance à disparaître derrière celle de « dolmen-ossuaire », et l'on a parlé des enterrements successifs. Cette nouvelle hypothèse n'est pas plus convaincante. S'il en était ainsi, les plus hautes couches ne devraient pas être en désordre. Du reste, le squelette entier, lorsqu'il s'en présente, est presque toujours accompagné d'objets de date postérieure à la construction du dolmen. Nous en avons donné un exemple. En voici d'autres :

Un dolmen de l'Ardèche contient un squelette entier d'homme et, à côté, un fer de lance et un morceau de bouclier.

Dans un dolmen de la Lozère, le docteur Prunières trouve six squelettes en position, mais aussi une boucle en bronze, une épingle en argent...

On a bien découvert un squelette complet dans le dolmen de Mallow (Cork, Angleterre), mais à côté, reposait une épée en bronze.

Montélius écrivait : « Dans un dolmen à Mammar, près Kristianstad, en Scanie, je trouvai deux squelettes avec des ornements en bronze de formes caractéristiques pour le premier âge du bronze. Ces squelettes étaient déposés dans les couches supérieures de la chambre sépulcrale ; plus bas, je trouvai des ossements humains, non brûlés et une pointe de flèche en silex. »

On le conçoit, de très nombreux dolmens ont leur « histoire », révélée en étudiant soigneusement les différentes couches archéologiques. Cette histoire consiste surtout en réutilisations à diverses époques de la préhistoire, de la protohistoire et même de l'histoire, mais elle ne nous intéresse pas ici. Un bracelet en bronze ou une pièce romaine ne nous donnent aucun renseignement positif sur le but des mégalithes. Ce que l'on doit considérer, ce sont les témoignages les plus anciens, ceux qui seraient susceptibles de nous renseigner sur la destination du monument. Et ces témoignages nous conduisent à envisager ceci :

Un certain nombre d'individus étant morts dans une tribu, les survivants ont décidé de construire un dolmen. Durant tout le temps de la construction, les cadavres ont été réduits à l'état de squelettes, naturellement ou artificiellement. Une fois le dolmen construit, on a brisé en menus morceaux et on a jeté pêle-mêle, — il n'y a pas d'autre terme, — les os dans la « crypte sépulcrale », peut-être à l'aide de pelles ou de couffins. Le contraste entre l'ampleur de la construction, les efforts qu'elle a coûtés, et le mépris évident, manifesté envers les restes de ceux pour lesquels elle aurait été érigée est, non seulement surprenant, mais invraisemblable. En vérité, ce n'est pas d'un ossuaire qu'il faudrait parler, mais plutôt d'une fosse commune. Encore sommes-nous généreux.

Sur les 80 squelettes découverts dans le dolmen de Karleby, en Suède, on ne put déterminer la forme que de quatre ou cinq d'entre eux. D'après le récit de la fouille, fait par Montélius, il apparaît que tous les autres crânes avaient été brisés par de grosses pierres, encore visibles dans ce « tombeau ». Fréquemment, les os sont refoulés en tas d'un côté du dolmen pour faire place à d'autres. Parfois, comme on l'a remarqué en Scandinavie, on aurait enlevé les ossements pour les entasser en dehors du monument. Le

cas s'est vu également à Port-Blanc (Côtes-du-Nord) : à côté de deux dolmens remplis d'ossements en désordre, s'élevait un menhir au pied duquel on a mis au jour un nouveau tas d'ossements.

Cependant, ces restes ne sont pas toujours en désordre et dans cet état de confusion extrême. Le spectacle est alors encore plus bizarre. Dans un dolmen de la Suède, un crâne était posé sur un autre et, dans un autre dolmen du même pays, on trouvait dans un coin les crânes, à côté les vertèbres, etc. Il faut croire que, dans le transport des ossements vers le dolmen, on en perdait parfois en route, ou l'on en oubliait. En effet, on dénombre seulement des crânes, ou bien on ne rencontre pas de fémurs. Au dolmen d'Épône, en Seine-et-Oise, sur une estimation de soixante individus, on relève seulement 58 humérus gauches et 12 crânes. Très souvent, on n'a recueilli que des dents. Il est difficile de croire à un culte des morts.

Écoutons ce qu'il advint au docteur Prunières, le fougueux chercheur des dolmens de la Lozère :

« A quelques jours de là, M. Prunières fouilla, sur le plateau de la Marconnière, un nouveau tumulus avec dolmen, qui, sous un mètre de pierraille et sous les parties recouvrant la couche ossifère des dolmens lozériens, lui présenta un spectacle très démonstratif. L'eau, par les grands orages, avait coulé sous les pavés et en avait enlevé toutes les terres. Aussi, en levant ces dalles, on eut sous les yeux une sorte de vaste damier dont les cases irrégulières étaient formées d'os blancs n'ayant jamais subi l'action du feu et d'os noirs brûlés, luisant comme du jais. Trois belles lances en silex, polies, reposaient sur tous ces os... Dans la première section du monument se trouvaient cinq crânes non brûlés, remplis de fragments osseux dont une partie ayant subi l'action du feu ; un osselet à jouer est recueilli dans un de ces crânes... la deuxième section de la chambre présente les mêmes aspects et les mêmes faits que la première. Dans la troisième, il n'y avait que des os brûlés, très solides et fragmentés que M. Prunières estima à deux ou trois doubles décalitres... »

Nous laissons au lecteur le soin de tirer les conclusions de ces curieuses découvertes.

Dans ce qui précède, nous avons rencontré des ossements qui portaient des traces de feu. Le cas est tellement fréquent, qu'il nous oblige à l'examiner avec attention. Ce ne sont pas des traces d'incinération. L'action du feu est superficielle et personne n'a songé à y voir des restes incinérés, lesquels voisinent et sont mélangés avec des ossements intacts.

Bien entendu, on a cherché et trouvé une explication : lorsque l'on ouvrait un dolmen pour y jeter des ossements, les précédents répandaient une odeur désagréable pour l'olfactif délicat des néolithiques. Alors, on allumait un feu qui purifiait l'atmosphère.

« On observe d'ailleurs des traces de feu semblables dans presque toutes les allées couvertes du bassin de la Seine, écrivait Adrien de Mortillet. Elles n'indiquent pas qu'il y ait eu, comme on l'a parfois cru, des incinérations ou des repas funéraires. Ce sont simplement des restes de feux allumés pour purifier et renouveler l'air du caveau sépulcral avant d'y introduire de nouveaux cadavres. »

On se croirait au Père-Lachaise. Mais que l'on ne se fasse aucune illusion. Le « caveau sépulcral » était formé, comme bien d'autres, de dalles laissant passer entre elles autant de vent qu'il pouvait en souffler sur la région. Adrien de Mortillet croyait, il est vrai, aux dolmens sous tumulus. Il fut même le principal promoteur de cette théorie qui nous prive aujourd'hui, nous l'avons regretté, de la vue de magnifiques monuments. Mais, vraiment, les constructeurs de dolmens avaient un odorat particulièrement sensible, pour être ainsi incommodés par l'odeur que répandaient des ossements, préalablement dépouillés de leur chair...

Devant le spectacle de ces ossements brisés en menus morceaux et portant fréquemment l'empreinte du feu, certains ont émis l'hypothèse que l'on était en présence de traces d'anthropophagie. Bien entendu, cette idée a été violemment combattue par les préhistoriens, lesquels, au contraire, auraient parfois tendance à nous tracer un tableau idyllique de la vie agricole et pastorale à la période néolithique. Et pourtant, il y a des faits particulièrement troublants. Voici, par exemple, ce que l'on peut lire sur des ossements humains trouvés dans un dolmen d'Estremadura :

« Quelques fémurs et humérus portaient des incisions faites par coupures. Bon nombre d'os étaient fendus en travers ; la plupart cependant étaient fendus longitudinalement. »

Il nous paraît que des trouvailles aussi significatives ont été faites dans des dolmens vers la fin du siècle dernier, à la grande époque des fouilles,

mais ont été volontairement passées sous silence. On relèverait d'autres faits semblables si l'on étendait les recherches à des lieux différents, mais de même époque. Dans la grotte de Montesquieu (Ariège), des os humains étaient associés à des ossements d'animaux. Les uns et les autres étaient cassés régulièrement, en « bec de flûte » et portaient des entailles et des stries. A Cheveau, en Belgique, on a exhumé des ossements d'adolescents et de femmes. Tous ceux qui pouvaient contenir de la moelle étaient brisés, certains fendus longitudinalement et portaient des traces de feu. Rapportant ces faits, Cartailhac, sans doute horrifié à l'idée d'avoir des cannibales parmi ses ancêtres, dit simplement que les os en question, qu'il a eus sous les yeux, ne l'ont pas convaincu. On le sait, il ne se laissait pas convaincre aisément. Les peintures d'Altamira en sont une preuve.

Dans les grottes de la vallée du Petit Morin (Marne), on a trouvé des silex en forme de triangle, dont le côté le plus tranchant était sur la base de ce triangle. A plusieurs reprises, des tranchants de ce genre ont été recueillis, enfoncés dans le côté *intérieur* de vertèbres humaines. Autrement dit, si ces instruments avaient été dans cette position, dans le corps d'un homme, vivant ou mort, il aurait fallu qu'ils traversent le ventre de part en part, la pointe en arrière, pour aller se loger ainsi dans la vertèbre. Mais il est infiniment plus probable que cela s'est fait sur des ossements d'hommes morts. Pourquoi ?

Naturellement, on a parlé de pratiques religieuses et même chirurgicales ! Nous citerons la « trépanation », effectuée parfois à grande échelle, notamment en Lozère. On en a observé également des traces assez nombreuses sur des crânes recueillis dans certains dolmens du Bassin Parisien, Us, Ménouville, Épone, etc. Il s'agit de crânes portant des trous de forme circulaire, créés intentionnellement. Mais à quel moment ? Sur un homme vivant ? Les bords du trou portent très souvent des débuts de reconstitution, ce qui montrerait que la trépanation était effectuée sur des crânes d'enfants. Dans quel but ? Voulait-on ou essayait-on de créer artificiellement des fous, ceux-ci étant considérés comme des êtres surnaturels ? On n'ose y penser, mais c'était peut-être une pratique religieuse, plutôt qu'une méthode thérapeutique. Nous avons même lu que la tonsure des prêtres en serait une survivance.

Quoi qu'il en soit, la grande majorité des trépanations ont été effectuées *post mortem*. Après tout, les maladies nécessitant une telle opération demeurent rares et il nous paraît plus probable que les trous observés sur

des crânes humains servaient à mieux extraire la cervelle, que ceci ait lieu sur des morts ou sur des vivants. Les néolithiques ne devaient guère s'apitoyer sur les souffrances d'un ennemi vaincu. Notons encore la présence d'amulettes crâniennes. Ce sont de petits disques, d'environ trois centimètres de diamètre, découpés sur des crânes et percés d'un trou, petit généralement. On suppose que ces rondelles étaient prélevées sur des crânes d'hommes morts, le plus souvent sur des crânes déjà trépanés.

A notre avis, les signes d'anthropophagie dans les dolmens ne seraient pas surprenants, s'ils étaient confirmés d'une façon plus générale. Leur absence totale serait plus extraordinaire. En tout cas, le spectacle des ossements humains, tel qu'il apparaît pour ainsi dire toujours, laisserait croire à une telle pratique, plutôt qu'à celle d'honneurs rendus à des défunts.

Sans vouloir tirer des règles générales de ce qui précède, nous estimons que le but des dolmens est loin d'être défini. Les traces de feu et l'entassement des ossements en désordre, leurs cassures, tout cela s'explique mal. L'hypothèse des inhumations successives trébuche sur des dolmens, dont le sol, à l'intérieur, est recouvert d'une dalle, Gavrinis, le Mané-Lud, Kerveresse, Le Bernard, etc. On voit des ossements d'animaux mélangés à des ossements humains, Saint-Cézaire (Alpes-Maritimes), Lanuéjols (Lozère), Karleby (Suède), etc. On rencontre aussi de nombreux dolmens avec des ossements humains mais sans la moindre parcelle de mobilier. L'explication du « dolmen-ossuaire » bute à son tour contre l'oubli ou la perte systématique de pièces osseuses importantes, les crânes, par exemple.

Enfin, il est une catégorie de dolmens dont il faut tenir compte : ceux qui sont construits sur bancs de roches naturelles. Nous y avons déjà fait allusion. On en trouve un peu partout, notamment dans le département de l'Ardèche. Là, il n'était pas question d'enterrer les morts. Mais, a-t-on objecté, ces dolmens étaient autrefois enterrés sous tumulus, justement pour aménager une « chambre sépulcrale ». Il faut avoir vu quelques-uns de ces dolmens, pour se rendre compte combien l'argument a peu de valeur. Dans un pays essentiellement rocheux où la terre est plutôt rare, le tumulus aurait dû être composé uniquement de cailloux et, pour certains monuments, on n'en voit pas la moindre trace.

Pour en terminer, nous dirons que les dolmens n'étaient pas seuls à abriter des ossements humains disposés de façon plutôt singulière. Les

menhirs en présentent également, mais on a très peu fouillé au pied de ces monuments. Nous avons évoqué les travaux de Paul du Chatelier. Voici une page écrite par le chevalier de Fréminville au début du siècle dernier :

« Les menhirs, les plus nombreux des monuments celtiques qui soient parvenus jusqu'à nous, indiquent presque généralement des sépultures. Beaucoup de fouilles en ont offert la preuve. En creusant près d'un menhir de la paroisse de Plouhinec, j'ai trouvé, à une profondeur de six pieds, des vertèbres et des dents humaines, des petites pierres blanchâtres taillées en forme d'olive et de la grosseur de ce fruit, toutes percées d'un trou, au moyen duquel je présume qu'elles avaient été enfilées pour former un collier, et enfin une de ces haches de pierre, qui se rencontrent si fréquemment sous les monuments celtiques et dont on voit des échantillons dans presque tous les cabinets de curieux. Au pied d'un autre, planté près de la montagne de Ménébrée, aux environs de Guingamp, un de nos collègues, M. Baudouin-Maisonblanche, trouva en creusant plusieurs crânes humains. M. Pelletier nous apprend que sous un autre monument analogue, aux environs de Quimper, on trouva, en 1710, onze têtes de morts placées dans un bassin d'argile grossièrement travaillée. »

On le voit, les « celtomanes » savaient, à l'occasion, recueillir pour nous des renseignements intéressants.

On a essayé d'appeler les dolmens « tombes mégalithiques », « sépultures mégalithiques », « burial chambers » ou autres, et on a qualifié l'intérieur de « caveau sépulcral » ou de « crypte sépulcrale ». Quant aux objets recueillis, c'était souvent le « mobilier funéraire », même s'il ne s'agissait que de quelques tessons ou éclats. Tout ce vocabulaire pompeux est utilisé pour déformer la réalité. Du moins, il ne correspond pas du tout à ce que nous imaginons en lisant ou en entendant ces mots.

On a comparé ce qui semble bien s'être produit dans les dolmens, et ce que l'on voit dans des cimetières de notre époque, où les fossoyeurs enlèvent les ossements de plusieurs tombes pour faire place à d'autres cadavres. Cette comparaison fait sourire. Que nous le sachions, ces fossoyeurs ne s'amusent pas à briser les os en menus morceaux, ou à remplir les crânes de phalanges, encore moins à en soumettre certains à l'action du feu et d'autres non. De plus, on n'a pas fait place nette dans les dolmens, mais, au contraire, on les a remplis parfois jusqu'à satiété. Non.

Ce qu'il fallait surtout, c'était sauver du naufrage le « dolmen-tombeau », fût-ce au prix du mensonge ou du ridicule.

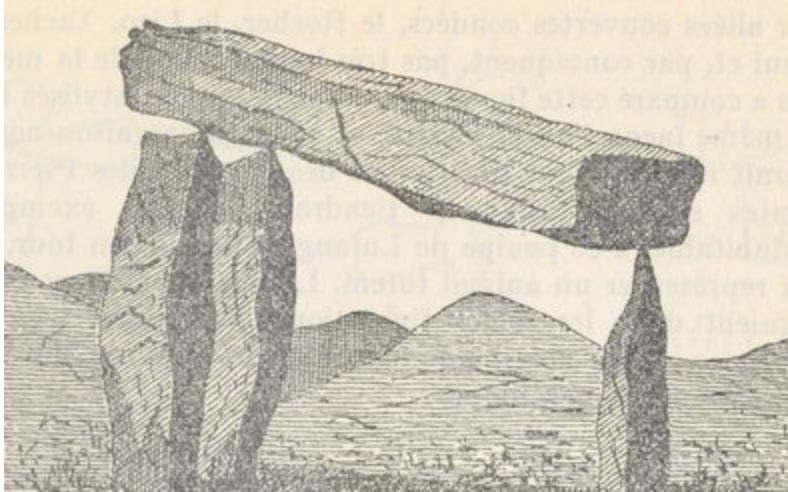
Le tombeau, tel que nous devons le concevoir ou le définir, ne s'applique pas aux dolmens et nous n'y pouvons rien. Des ossements humains ont été mis dans ces monuments, mais aucun fait ne montre que le but était d'honorer les défunts, bien loin de là. Il semblerait plutôt qu'on ait voulu leur faire insulte...

LES SIGNES GRAVÉS

Depuis longtemps, on a remarqué des signes, des dessins gravés sur des pierres entrant dans la composition des monuments mégalithiques. Ces gravures sont plus ou moins apparentes, et les personnes non averties passent devant elles sans les voir. Du reste, de nombreuses gravures sont de découverte récente, et il en reste sans doute bien d'autres à découvrir. Elles offrent une grande diversité. On a fait connaissance avec celles du montant ogival de la Table des Marchands. Nous allons examiner les autres, sans trop entrer dans les détails, car un ouvrage volumineux serait nécessaire pour les classer et les décrire.

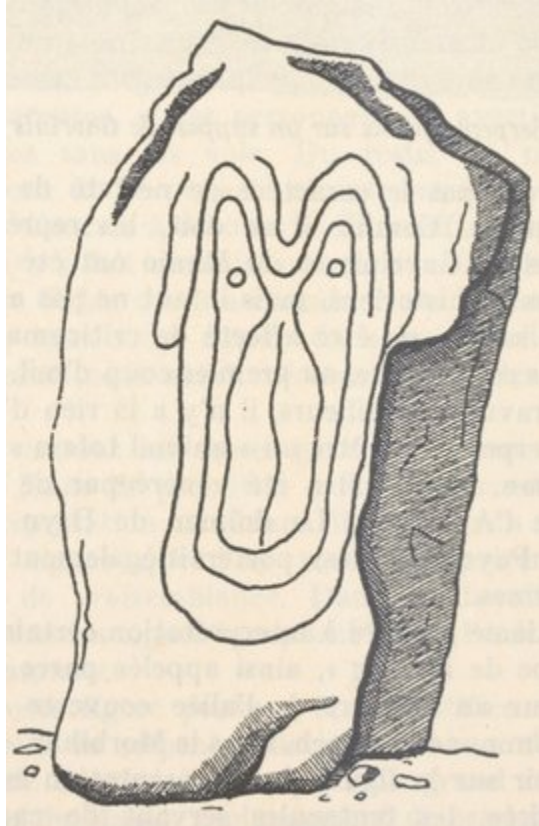
Nous diviserons les signes gravés en deux catégories distinctes. Dans la première, nous comprendrons ceux dont l'interprétation ne donne lieu à aucun doute, du moins les signes que l'on peut interpréter avec le maximum de vraisemblance. Dans la deuxième, nous mettrons tous les signes inexplicables en l'état actuel de nos connaissances.

La première figure pouvant être identifiée avec certitude est celle du serpent. Elle est à la base de l'un des montants de Gavrinis, et au pied du grand menhir des alignements du Manio, prolongement de ceux de Kermario. D'autres figurations du serpent ont été relevées, mais elles n'offrent pas le caractère de netteté de celles que nous indiquons. Comme il se doit, les représentations ophidiennes de Gavrinis et du Manio ont été contestées par certains préhistoriens, mais il faut ne pas avoir vu de serpent de sa vie, ou être affecté de criticomanie sénile, pour ne pas reconnaître, au premier coup d'œil, un reptile dans ces gravures. D'ailleurs, il n'y a là rien d'extraordinaire. Le serpent a pu être un « animal totem » des tribus du Morbihan, comme il a été vénéré par de nombreux peuples de l'Antiquité. Le dolmen de Bryn Celli Ddu (Anglesey, Pays de Galles), porterait également des signes serpentiformes.

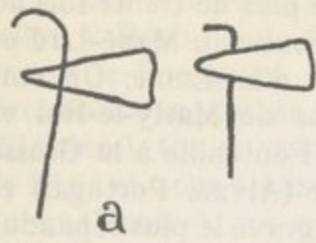


Serpents gravés sur un support de Gavrinis

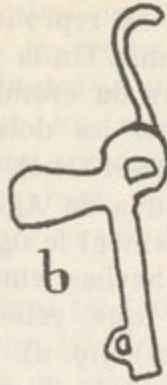
La deuxième gravure à interprétation certaine est celle du « poulpe de Lufang », ainsi appelée parce qu'elle est dessinée sur un support de l'allée couverte coudée de Lufang, commune de Crach, dans le Morbihan. Comme on peut le voir sur la figure, la représentation est franchement stylisée, les tentacules servant de cadre. On a assimilé au poulpe de Lufang d'autres gravures, toutes sur allées couvertes coudées, le Rocher, le Lizo, Tachen-Paul et, par conséquent, pas très loin du bord de la mer. On a comparé cette figure au poulpe mycénien, stylisés de la même façon l'un et l'autre, et cette comparaison nous paraît fondée. Nous reparlerons des gravures des Pierres Plates et nous nous en tiendrons, comme exemple indubitable, à ce poulpe de Lufang, lequel, à son tour, a pu représenter un animal totem. Le serpent et le poulpe seraient donc les seules figurations d'animaux, identifiables avec le maximum d'exactitude, gravées sur les monuments mégalithiques.



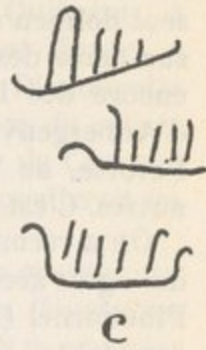
Le Poulpe de Lufang



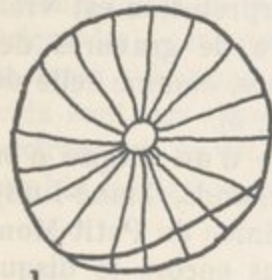
a



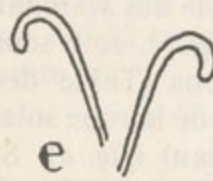
b



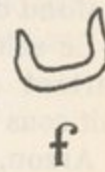
c



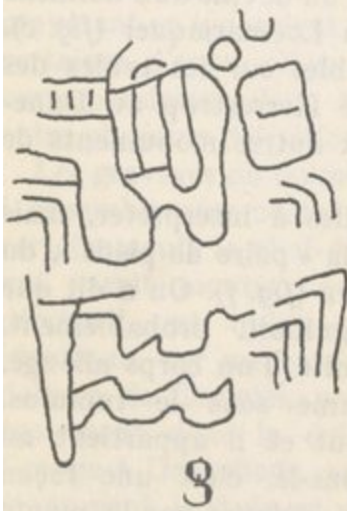
d



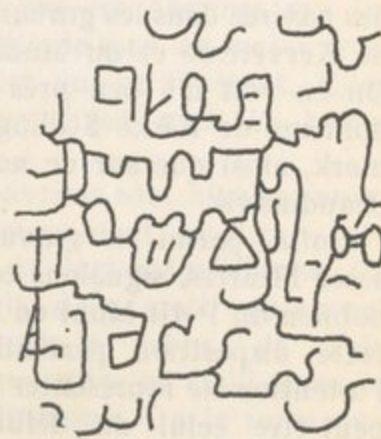
e



f



g



h

Une autre gravure reconnaissable est celle de la hache non emmanchée. Elle est reproduite plus de trente fois au seul dolmen de Gavrinis. On la retrouve au Mané-Lud et sur deux des menhirs du cromlech d'Er-Lanic. On voit encore des haches sur les dolmens de Marly-le-Roi et d'Aubergenville (Seine-et-Oise), de Fontenille à la Grosse Perotte, de Villa Pouça de Aguiar (Alvao, Portugal) et autres. C'est probablement le signe gravé le plus répandu.

On a reconnu des haches, emmanchées cette fois, dans des gravures telles que celles du Mané-Kerioned à Plouharnel (Morbihan) (*fig. a*). L'interprétation est vraisemblable. On a assimilé à ce genre de gravures des dessins évoquant des sortes de charrues, comme celle du plafond de la Table des Marchands (*fig. b*).

Le soleil est figuré, soit sous forme d'un disque d'où partent des rayons (Table des Marchands, Mané-Lud), soit sous l'aspect de la roue solaire (dolmen du Petit-Mont à Arzon, Morbihan) (*fig. d*). Signalons encore le disque solaire du magnifique menhir de Bulhoa (Portugal), avec ses rayons qui sembleraient figurer les protubérances du soleil, visibles lors des éclipses totales. On reconnaît aussi des navires dans les gravures que l'on devine aux dolmens de Kerveresse et du Mané-Lud à Locmariaquer (*fig. c*). On en voit d'à peu près semblables sur les tables des dolmens de Kirke Stillinge et de Herrestrup au Danemark, ainsi que sur de nombreux autres monuments de Scandinavie.

Enfin, parmi les gravures faciles à interpréter, mais assez bizarres, signalons celle de la « paire de pieds », du dolmen du Petit-Mont en Morbihan (*fig. f*). On a dit que cette disposition particulière signifiait, probablement, l'intention de représenter l'extrémité d'un corps allongé, peut-être celui du défunt inhumé sous le tumulus. L'explication vaut ce qu'elle vaut et il appartient au lecteur d'en juger, mais, avouons-le, c'est une façon vraiment originale de montrer un cadavre par la plante de ses pieds. Et pourtant, le doute n'est pas possible, il s'agit bien d'une paire de pieds humains. Du reste, il existe des représentations similaires sur des roches naturelles à Roch-Priol, dans la presqu'île de Quiberon, à Lorrez-le-Bocage et à Nanteau, en Seine-et-Marne, à Grimentz, en Suisse, sur un menhir à Plogouvelin (Finistère). On en voit aussi sur une sculpture du musée de Blois et nous avons remarqué, au dolmen de Commequiers (Vendée), une gravure en creux, qui rappellerait un pied d'enfant.

Citons encore les 25 croix et les 130 cupules gravées sur la table du dolmen de Saint-Michel-de-Llotes (Pyrénées-Orientales), accompagnées de rigoles, peut-être creusées de main d'homme. Toutefois, on ne saurait dire si ces croix sont des signes chrétiens ou des hommes stylisés à l'extrême. Il en est de même des 32 croix dessinées sur le menhir de Mazeyrac, en Lozère.

En définitive, les signes gravés dont l'interprétation n'est point douteuse sont peu nombreux. Par contre, il existe une foule d'autres représentations, dont le sens reste une énigme. On croirait que les hommes qui les gravèrent en ignoraient eux-mêmes le sens, au moins pour certaines d'entre elles. Il en est qui se répètent. Elles correspondaient donc à quelque chose, mais on hésite entre plusieurs définitions.

Les gravures du dolmen de Gavrinis sont bien connues. L'ensemble ornemental de ce monument constitue, très certainement, le chef-d'œuvre de l'art mégalithique. Ce qui paraît montrer qu'il s'agit d'un motif purement décoratif, est qu'on a retrouvé le même, de style identique, sur un vase en terre cuite, recueilli dans le dolmen de Conguel, près de Quiberon. On le remarque également dans le dolmen à fausse coupole de New Grange à Drogheda, en Irlande. Toutefois, à ce dernier monument, le style est plus « spiraloïde ».

Les signes de Gavrinis sont purement ornementaux. Le fait qu'ils garnissent, pour certains montants, toute la surface disponible, semble le confirmer. L'une des explications les plus curieuses est celle-ci : ce serait tout simplement des empreintes digitales, et le dolmen aurait été la demeure d'un devin, qui savait prédire l'avenir en lisant les lignes de la main (?). Il est exact, du reste, que la ressemblance avec des empreintes digitales s'impose au premier abord. Mérimée comparait ces figures aux tatouages des Maoris, autre parallèle exact et le menhir de Bulhoa, au Portugal, déjà cité, paraît avoir été entièrement recouvert de gravures style Gavrinis.



*Harches gravées
sur un support de Gavrinis*



*Gravures sur montant
à Gavrinis*

Nous pensons que de nombreux signes gravés, comme ceux de Gavrinis, de la Table des Marchands (nous l'avons fait remarquer pour ce dernier monument), du menhir de Bulhoa ou autres, étaient dessinés pour être vus

sous une lumière rasante. C'est donc, croyons-nous, sous cet aspect qu'ils devraient être étudiés et, peut-être, découvrirait-on une signification à ces signes mystérieux. La découverte de l'épée gravée de Stonehenge devrait être une leçon²¹. Il est vrai, en ce qui concerne les dolmens, que si l'on admet qu'à l'origine ils étaient sous tumulus...



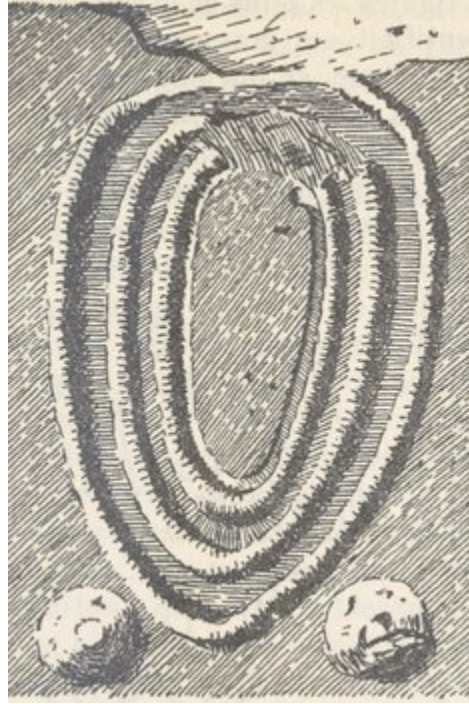
Le menhir gravé de Bulhóa (Portugal)

Mais ici, nous ferons un aveu et nous pensons que le lecteur nous en saura gré. Gavrinis est sous tumulus. Pour une fois, nous serions partisan de laisser ce monument sous sa chape tumulaire et l'on nous comprendra. Il s'agit de conserver sa magnifique ornementation, bien digne d'un temple. Était-il à l'origine sous tumulus ? Nous l'ignorons, bien sûr. Pendant la Révolution et l'Empire, il servit longtemps de refuge à des déserteurs et ce sont eux, peut-être, qui ont rendu l'intérieur plus confortable. Quoi qu'il en soit, il est souhaitable de mettre ses précieuses gravures à l'abri des intempéries, fût-ce sous un tumulus. Mais combien existe-t-il, dans le monde, de monuments comparables ?

Nous hésitons à reconnaître un poulpe stylisé dans les gravures des Pierres Plates, car il n'y a aucune ressemblance avec celui de Lufang (*fig. a*,

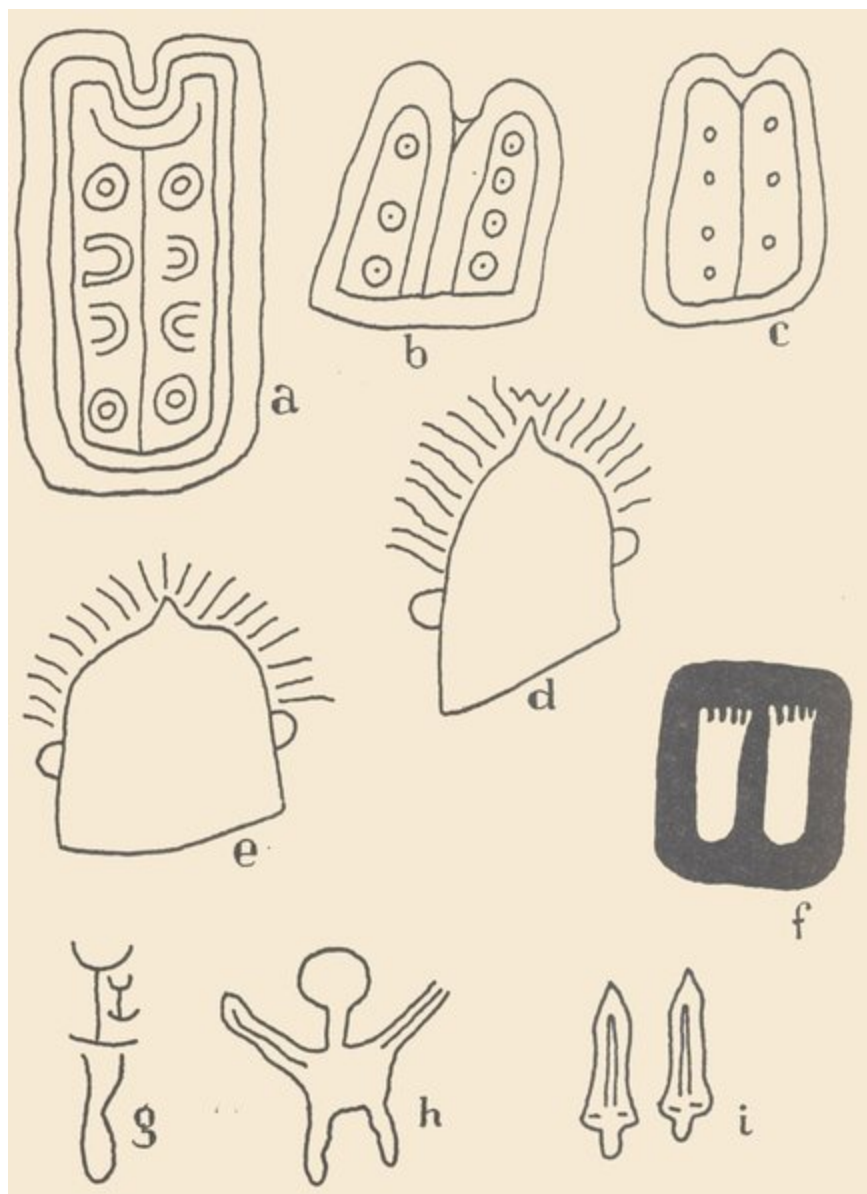
b, c). En particulier, le nombre des figures rondes, qui seraient les yeux, est trop élevé, même si l'on envisageait deux poulpes stylisés en une seule figure. Le dessin est reproduit plusieurs fois, il avait certainement un sens, et nous ne le regardons pas comme un simple motif de décoration. Ici encore, l'imagination s'est donné libre cours. Certain y a vu un modèle des boucliers des Touaregs ; un autre les a interprétés comme une page de l'histoire de la Grèce, celle des sept chefs devant Thèbes...

Une gravure très répandue sur les dolmens du Morbihan, est ce que l'on a appelé le « bouclier-écusson » (*fig. e, d*). Dessin en forme d'écu, la pointe en haut, il s'accompagne généralement de deux anses sur le côté. Il semble, d'ailleurs, que le soleil et les épis de blé de la Table des Marchands s'inscrivent dans un dessin de ce genre. On y a vu la représentation d'une cabane, la petite protubérance du haut figurant la cheminée pour l'évacuation des fumées. Par analogie avec les statues-menhirs du midi de la France, d'autres ont pensé à des figurations humaines. Les interprétations sont presque aussi nombreuses que les personnes qui les ont étudiées. On trouve le bouclier-écusson bien dessiné, surtout dans le dolmen à fausse coupole de l'Ile-Longue à Baden, en Morbihan. L'assimilation de cette figure à un bouclier nous paraît d'autant plus vraisemblable, que certaines autres gravures semblent évoquer un arc.



Gravure sur une dalle du dolmen d'Aveny (Seine-et-Oise)

Une gravure encore plus étrange a été relevée sur certains dolmens de Seine-et-Oise : Aubergenville, la Bellehay, Aveny. Pour en donner une idée, nous renvoyons le lecteur à sa reproduction. Bien entendu, on s'est longuement interrogé devant une telle représentation. Quel en est le sens ? On a envisagé le ctés de la femme, les deux hémisphères du bas figurant les attributs masculins. D'autres ont cru voir un visage et les seins d'une femme, malgré l'absence des yeux, du nez et de la bouche. Les bourrelets concentriques seraient, non pas des colliers, mais des plis d'étoffe entourant la face, et constituant une coiffure analogue à celle encore en usage dans quelques pays orientaux. On l'a assimilée aussi aux représentations de la déesse mère, dont il est question ci-dessous, mais avec une stylisation tellement simplifiée, que l'on pourrait croire à une femme décapitée, puisque, seuls, seraient figurés les seins et le collier qu'elle portait. Déchelette identifiait ces gravures à celles des menhirs mamellés de Sardaigne, ce qui nous paraît un peu forcé. Nous laissons aux personnes imaginatives le soin de chercher d'autres interprétations. La gravure du dolmen de Dampmesnil, dans l'Eure, pourrait, à la rigueur, être comparée à celle d'Aveny.



Les « crosses », que nous serions plutôt tenter d'appeler des « cannes », se voient au dolmen du Lizo (Carnac) et surtout au Mané-Rutual (Locmariaquer) (*fig. e*). On peut discerner aussi une paire de cornes, le « signe de Hathor » au Mané-Kerioned (Plouharnel) (*fig. f*). Quant aux signes inassimilables à quoi que ce soit, on en devine un peu partout, dans les principaux dolmens du Morbihan. La figure en donne quelques exemples en *g* et en *h*. Un grand nombre sont dégradés en partie et on les sent incomplets. Cependant, devant des dessins comme ceux que nous venons de désigner, il est permis de se demander si le graveur a seulement voulu représenter quelque chose. On a cru reconnaître, en certains, des

sortes de plans cadastraux ou des cartes géographiques, et d'autres, tout aussi incompréhensibles, ont été interprétés comme les signes d'un alphabet. On se trouverait alors devant une écriture préhistorique, qui serait évidemment à déchiffrer. Cette hypothèse n'a rien de déraisonnable en soi, mais il faudrait voir ces « signes alphabétiques » reproduits sur un plus grand nombre de dolmens.

De l'ensemble des signes gravés sur les monuments mégalithiques, on retiendra la rareté des figurations anthropomorphes. Certes, on a cru en reconnaître, sous une forme stylisée à l'extrême, mais les cas semblent douteux. Ainsi, on a pensé à « la mère et l'enfant » devant une gravure du dolmen de Soto, en Andalousie (*fig. g*). La découverte des squelettes d'une femme et d'un enfant, près de cette gravure, renforcerait l'interprétation, mais avec une telle stylisation, on multiplierait le nombre des figurations anthropomorphes. On en aurait décelé également sur des montants de dolmens de la province de Beira au Portugal. Si l'on y regarde de près, il en est un peu de même pour les statues-menhirs, exception faite de ceux de la Corse. Le plus souvent, des hommes ou des femmes sont probablement représentés, mais tellement déformés, caricaturés, croirait-on, que l'aspect n'a presque plus rien d'humain. Il semblerait que les hommes de mégalithes aient eu peur de la représentation humaine. Et s'il arrive, parfois, que le doute ne soit pas permis, d'autres gravures toutes proches, montrent bien que l'on n'en est plus à l'âge des constructions dolméniques (*fig. h et i*).

De nombreux signes gravés restent sans doute à découvrir. Certains n'apparaissent pas avec une netteté évidente, et il faut un éclairage approprié pour les discerner. Les exemples déjà cités montrent que des gravures, pourtant nettement dessinées, peuvent passer longtemps inaperçues à une foule de gens. De toute façon, nous sommes persuadé que les signes gravés seraient susceptibles d'apporter une lueur dans le mystère des mégalithes, puisque la plupart sont contemporains des dolmens et des menhirs.

HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE ET LA DIFFUSION DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

En attribuant la construction du dolmen de Poitiers à Pantagruel, Rabelais formulait peut-être, la première hypothèse écrite que nous possédons sur l'origine d'un monument mégalithique. Il n'était pas le seul à émettre une telle idée, ou une autre à peu près semblable, laquelle devait être suivie de nombreuses autres guère plus raisonnables. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Rabelais, que paraissait, en 1555, une nouvelle hypothèse, « scientifique » celle-là. Dans un ouvrage intitulé *De gentibus septentrionalibus*, un certain Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, estimait que les dolmens étaient les tombeaux des Goths.

Vers la fin du XVI^e siècle, un livre, *Britannae descriptio*, obtint un grand succès et fut souvent réédité. Il était l'œuvre du géographe Guillaume Camden et contient l'une des explications les plus ingénieuses de l'origine des mégalithes, du moins les monuments britanniques : Ils ont été fabriqués sur les lieux mêmes avec du sable, de la chaux, du vitriol et une matière onctueuse comme liant. En latin, le passage fait très docte.

Au XVIII^e siècle, nouvel ouvrage au titre prometteur : *Traité sur les arrangements singuliers de pierres que l'on trouve en différents endroits de l'Europe*. Il a été écrit par un physicien français, un nommé Deslandes. C'est un esprit positif et il ne faut pas essayer de lui en conter. Les géants, les fées, les sorcières, les nains, tout cela n'est que fariboles :

« Ces pierres sont une suite et un effet des bouleversements que la terre a soufferts par ce grand nombre de déluges, de tremblements, d'inondations et d'incendies dont toute sa surface a été défigurée ; bouleversements qui sont encore plus remarquables dans les provinces maritimes (Deslandes parle surtout des mégalithes du Morbihan) ; et ce qu'on s'imagine y apercevoir de régulier doit être confondu non seulement dans le nombre infini de combinaisons irrégulières que produit le mouvement, mais encore en faire partie. »

Le physicien Deslandes mériterait une meilleure place dans l'histoire des mégalithes, car il fut un précurseur et devait faire école. On apprendrait plus tard, en effet, que partout où la science archéologique était passée, il n'y avait bien souvent plus de mystères !

L'année 1665 marque une date pour le sujet qui nous occupe. C'est celle qui est indiquée sur le manuscrit d'un ouvrage intitulé *Les Temples druidiques*. Nous avons vu l'auteur, un antiquaire anglais nommé John Aubrey, rôder autour de Stonehenge. Cette fois, une grande idée est lancée, une idée qui aura la vie dure, puisqu'elle n'a pas totalement disparu aujourd'hui. Les monuments mégalithiques sont l'œuvre des Celtes, ce sont des temples, des autels où officiaient les Druides. En France, l'hypothèse fut reprise par Dom Bernard de Montfaucon dans son livre *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*. En 1685, on avait découvert et fouillé un dolmen sous tumulus à Cocherel, en Normandie. Montfaucon donne un dessin de ce monument, qu'il attribue aux anciens Celtes ou Gaulois et, pour lui, c'est un tombeau analogue à ceux que l'on voit dans le nord de l'Europe.

En Angleterre, où l'idée est née semble-t-il, on renchérit. John Aubrey avait confessé que ses suppositions restaient un tâtonnement dans l'obscurité, mais avec Stukeley, Cooke, Borlase et autres, il n'y a plus d'hésitations. Les monuments mégalithiques sont les autels, les demeures, les temples des Druides, des Archidruides. Partout, en Europe occidentale, on emboîte le pas et tout cela est intéressant à lire, car, souvent, apparaît un détail précieux. Par exemple, avec Stukeley, nous voyons comment, à son époque, on s'y prenait pour détruire un mégalithe à l'aide du feu.

Cependant, de temps à autre, une voix discordante s'élevait au milieu de cet accord parfait. Vers 1720, un certain Keysler écrivait que les tables des dolmens, avec leurs grosses protubérances, étaient impropres à célébrer des sacrifices. Presque à la même époque, un savant portugais, Martinho de Mendonça de Pina, signalait les dolmens de son pays — il en avait étudié 315 — mais se gardait d'avancer une hypothèse sur leur but, se contentant de les considérer comme les monuments les plus anciens du monde. En France, quelques années auparavant, en 1715, le président de Robien avait émis l'idée que les dolmens de la Bretagne étaient des tombeaux.

Au milieu du XVIII^e siècle, parut *Antiquités égyptiennes, étrusques, romaines et gauloises*, en sept volumes, d'Anne-Claude, Philippe de Tubières-Grimoard de Pestel de Levis, comte de Caylus. C'était à la fois un savant et un artiste, qui ne se contenta pas de ses nombreux quartiers de noblesse et voyagea beaucoup, notamment dans le Proche-Orient, où il fut l'un des premiers à rechercher l'antique ville de Troie. Avec une justesse de vue étonnante pour l'époque, il se demandait si les monuments mégalithiques n'étaient pas antérieurs aux Celtes et l'œuvre d'un peuple de marins. Quant à leur but, il écrivait : « ... la forme singulière de ces monuments et autres pareils ne pouvant servir d'habitation, doit-elle être regardée comme un objet de culte ? Quelle conjecture serait-il possible de hasarder à cet égard ? Quelle idée pourrait être adoptée par la raison ? On s'y perd et le silence est le meilleur parti. »

Nous avons cité La Tour d'Auvergne-Coret, qui fut le « premier grenadier de France » et mourut en héros à Oberhausen en 1800. C'est un personnage assez inattendu dans l'histoire des mégalithes. Il était originaire de Carhaix, dans le Finistère, il est vrai. Avec son livre *Origines gauloises, celles des plus anciens peuples de l'Europe*, il contribua beaucoup à implanter en France l'idée que les dolmens et les menhirs étaient l'œuvre des Gaulois. Mais, presque en même temps, une nouvelle voix discordante s'éleva : Nous avons également cité Legrand d'Aussy, à qui nous sommes redevables, avec La Tour d'Auvergne, des termes « dolmen » et « menhir ». En 1795, Legrand d'Aussy était membre de l'Institut et appartenait à l'ordre des Jésuites. C'est sans doute lui, qui, le premier, établit une succession cohérente dans les divers âges de la Préhistoire, en distinguant un âge de la pierre, puis du cuivre et ensuite du fer... Tout en continuant à attribuer les dolmens aux Gaulois, il estimait que c'étaient des tombeaux, comme l'avait dit le président de Robien un siècle avant lui. Il critique La Tour d'Auvergne. Ce dernier croit que les dolmens sont des autels sur lesquels les Gaulois juraient leurs traités, et où les Druides égorgeaient des hommes. Il fait remarquer que César, cité en référence par La Tour d'Auvergne, ne dit nulle part que des hommes aient été immolés sur de grandes pierres, etc. La voix de Legrand d'Aussy prêchait dans le désert.

Jacques Cambry, né à Lorient en 1749, « près d'un monument celtique, fut porté à faire des recherches sur les Druides et leur doctrine oubliée

depuis deux mille ans ». Bon nombre de ses idées paraissent inspirées des antiquaires britanniques de son époque. A ce moment-là, l'assimilation des monuments mégalithiques à l'astronomie est à la mode. Les dolmens, les cromlechs, les alignements sont pour Cambry des thèmes célestes. Ils symbolisent les étoiles, les planètes, le zodiaque, etc. Pour lui, les dolmens ne sont pas des tombeaux.

« Si quelquefois, écrivait-il, on a trouvé des cendres ou des ossements sous les dolmin, ils y furent déposés par des hommes trompés, qui les prirent pour d'anciens tombeaux et profitèrent d'un travail déjà fait pour préserver des injures du temps les restes précieux qu'ils ensevelissaient. »

Plus loin : « Je ne doute pas que les dolmin qui rappelaient à la fois la sainteté des engagements entre les hommes, n'aient été dans la suite des emblèmes de la vérité et de la religion du serment, et que les enfants n'aient été passés sous ces pierres par une sorte de consécration. »

Enfin, (les dolmin) furent évidemment le signe des traités passés entre les peuples, à des époques qui se perdent dans la nuit des temps ; ils furent incontestablement l'emblème de l'union, de la stabilité, de l'immutabilité, etc.

Passionné pour les Druides, Cambry qualifie leur sanctuaire, les alignements de Carnac, « le plus ancien, le plus grand monument du monde ». Nous avons déjà rencontré Cambry au pied de ce monument.

Sous son impulsion, fut fondée, en 1805, l'Académie celtique, dont il devint le premier président. Il mourut en 1807 et l'Académie prit, en 1814, le titre de « Société royale des Antiquaires de France ». Les travaux sur les monuments mégalithiques se multiplient, mais on ne cesse de considérer ces derniers comme des monuments druidiques. Dans les vieux annuaires, on lit souvent, à la rubrique d'une commune : « Dans les environs, monument druidique. » Ce monument peut, d'ailleurs, indifféremment être un menhir, un dolmen, une pierre branlante, ou tout autre roche d'aspect insolite. Ce sont les antiquaires de cette époque qui se firent traiter de « celtomanes » par les préhistoriens des environs de 1900. Voici comment l'un d'eux s'exprimait :

« Il paraît aujourd'hui démontré, et les plus judicieux antiquaires sont convaincus, que les dolmens étaient destinés chez les Celtes à l'accomplissement des cérémonies les plus importantes et les plus ostensibles du culte druidique, à celles qui devaient avoir lieu devant les assemblées du peuple. C'étaient de véritables autels, du haut desquels les

Druides haranguaient la multitude, et sur lesquels avait lieu le sacrifice des victimes souvent humaines... »

Du reste, à l'étranger, la « celtomanie » sévissait également, surtout en Grande-Bretagne. En Espagne, Mitjana décrivait « el Templo Druida de Antequera », et le dolmen de Ronda était « la piedra de los sacrificios ». Seule, la Scandinavie était épargnée, sans doute parce qu'aucun texte historique ne mentionnait des Celtes dans cette partie de l'Europe. Mais quel enthousiasme, de la part de ces celtomanes !

« A l'aspect des monuments druidiques, on s'arrête, on contemple, on réfléchit, on voudrait remonter à l'époque de fondation, et surprendre l'Antiquité avec sa physionomie sévère et imposante... Un grand souvenir, vague, confus, effrayant, un terrible mystère, une idée de puissance occulte et surnaturelle plane sur ces masses imposantes. »

Toutes ces vues romantiques étaient excusables et, au fond, tout à fait sympathiques. Le récit de la bataille navale livrée par César aux Venètes, dans un site entouré d'imposants mégalithes, enflammait les imaginations. Il aurait été malaisé, certes, de pratiquer un sacrifice humain, ou autre, sur la table d'un dolmen tel celui de Saint-Priest-la-Feuille, bombée comme une demi-boule, ou sur celui de Bagneux sans avoir recours à une échelle, mais, avouons-le, de nombreux monuments, notamment ceux de Locmariaquer, paraissaient propres à cet usage. Enfin, les fouilles des grands dolmens n'avaient pas livré d'ossements humains. Il ne pouvait donc pas venir à l'idée qu'il s'agissait de tombeaux. Fait curieux, pour certains antiquaires, c'étaient les menhirs qui étaient des indicateurs de sépultures, et non les dolmens. La raison est toute simple : ils avaient trouvé des ossements humains en fouillant au pied des menhirs de la Bretagne.

Au fond, c'est ce que l'on n'a point pardonné aux celtomanes : ils n'ont pas cru au dolmen-tombeau. Il suffit de voir, par exemple, comment Cartailhac encensait Legrand-d'Aussy, lequel, cependant, attribuait les dolmens aux Celtes, mais ajoutait qu'ils étaient les tombeaux de ces derniers. Pour la science d'alors, l'hypothèse celtique était parfaitement admissible. De toute façon, les celtomanes avaient du respect pour les mégalithes eux-mêmes. On souhaiterait qu'il en eût été toujours ainsi.

La celtomanie devait mourir de sa belle mort, du moins dans les milieux scientifiques. En réalité, elle n'a pas entièrement disparu. Nombreux sont

encore ceux qui ont vu l'hypothèse druidique dans les manuels d'histoire de leur enfance. Mieux, nous avons vu nous-mêmes, — et tout le monde peut assister à ce spectacle, — des adeptes d'une religion néo-druidique, en longue tunique blanche, présider à des cérémonies certains jours déterminés, à Stonehenge et à Carnac. Combien Stukeley et Cambry auraient été transportés de joie, s'ils avaient pu assister à de telles manifestations !

Peu à peu, de nouvelles recherches éclairèrent d'un jour nouveau le problème des mégalithes. Tout d'abord, on apprit qu'il en existait beaucoup plus qu'on ne l'avait cru jusque-là. La Bretagne n'était pas seule à en posséder. On en signalait un peu partout en France, parfois en grand nombre. On s'étonna, comme on s'étonne souvent à présent, lorsque l'on apprit que les départements de notre pays, les plus riches en dolmens, du moins quant au nombre, sont l'Aveyron et l'Ardèche. La conquête de l'Algérie fit connaître ceux d'Afrique du Nord, des voyageurs et des explorateurs révélèrent ceux de Palestine, du Caucase, des Indes... Il semblait qu'il y eut partout des dolmens. Boucher de Perthes fondait la science préhistorique. Au Danemark, Worsae montrait que les dolmens appartenaient à l'âge de pierre. On s'acheminait peu à peu vers les conceptions de la science préhistorique moderne. La période intermédiaire est jalonnée en France par deux grands noms, Prosper Mérimée et Alexandre Bertrand.

Le premier fut longtemps inspecteur des Monuments historiques, emploi qui avait été créé par Guizot. De 1834 à 1840, Mérimée voyagea beaucoup et, à chacun de ses voyages, il fit un rapport au ministre. Ses notes sont d'une exactitude rigoureuse. Il ne décrit que ce qu'il a vu et ce qui existe en réalité. Par exemple, en ce qui concerne les dolmens, il n'a jamais remarqué ces rigoles, par où se serait écoulé le sang des victimes. Il fut sans doute le premier à attirer l'attention sur Gavrinis. Les supports gravés de ce monument le frappèrent vivement. « Carnac, Erdeven, tels que nous les voyons, écrit-il, ne sont-ils point assez merveilleux, pour que l'imagination cherche encore à les agrandir ? » Il fut sans doute le premier à considérer les mégalithes sous l'angle de la raison, voire du scepticisme et sa renommée littéraire contribua à attirer l'attention du public sur ces monuments.

Vers 1845, Henri Martin, dans sa grande *Histoire de France*, attribuait encore les mégalithes aux Gaulois et, dix-sept ans plus tard, l'Académie des

Inscriptions et Belles Lettres mit au concours le sujet suivant :

« Déterminer par un examen approfondi ce que les découvertes faites depuis le commencement du siècle ont ajouté à nos connaissances sur l'origine, les caractères distinctifs et la destination des monuments dits celtiques (menhirs, dolmens, allées couvertes, tumuli, etc.). Rechercher les différences et les analogies des monuments ainsi désignés, qui existent sur le territoire de l'ancienne Gaule, et de ceux qui ont été trouvés en d'autres contrées de l'Europe, notamment en Angleterre. »

Le prix fut obtenu par Alexandre Bertrand, qui dressa la première carte de la distribution géographique des dolmens en France. Il essaya de démontrer que ces monuments n'étaient que des tombeaux et entreprit une première classification. Il mit en évidence l'origine naturelle des pierres branlantes, et fut probablement le premier à formuler une explication sur la diffusion des mégalithes :

« A considérer les contrées où ils dominaient, on est porté à croire que les populations qui les avaient élevés après avoir séjourné quelque temps sur les côtes méridionales de la Baltique et occupé le Holstein et le Danemark, étaient remontées par la Suède occidentale, avaient tourné l'Angleterre, en se servant des îles comme étapes et, après avoir laissé à droite et à gauche, en Irlande et en Écosse, dans le Pays de Galles et en Cornouaille des colonies nombreuses, étaient venues s'abattre sur l'Armorique et avaient pénétré dans le cœur du pays, en remontant le cours des rivières qui se jettent à l'ouest dans l'Océan.

En somme, Alexandre Bertrand se contentait de décrire la distribution des mégalithes en Europe occidentale, mais laissait entrevoir, que ceux qui érigèrent ces monuments étaient un peuple de marins. De plus, il affirmait implicitement, que les constructeurs de dolmens étaient un peuple à part, celui des « hommes des mégalithes », idée reprise par le baron de Bonstetten dans son *Essai sur les dolmens*. Cette hypothèse a été abandonnée pour une raison bien simple : le mobilier des dolmens était identique à celui que l'on pouvait trouver ailleurs. Enfin, De Bonstetten supposait que l'origine des dolmens pourrait être située dans les Indes, sur la côte de Malabar.

Vers le milieu du siècle dernier, commençait la période de destruction, sans doute la plus intense que les mégalithes aient jamais connue. Ces destructions systématiques tiennent à deux causes principales, l'extension

des réseaux routiers et ferroviaires et les fouilles. Nous en avons parlé. La notion du « dolmen-tombeau » s'était imposée partout. On peut même dire qu'elle fut acceptée avec enthousiasme, car un tombeau préhistorique est destiné à être fouillé et vidé de son contenu. Les découvertes qui servirent ensuite à baptiser les époques de la préhistoire, Le Moustier, Saint-Acheul, Solutré, etc., entraînèrent un véritable engouement pour les fouilles. Chez certains, ce fut une passion. A travers les comptes rendus, on devine parfois la joie fébrile de l'heureux chercheur, ou la déception de celui qui n'a rien découvert. On a donc fouillé les dolmens.

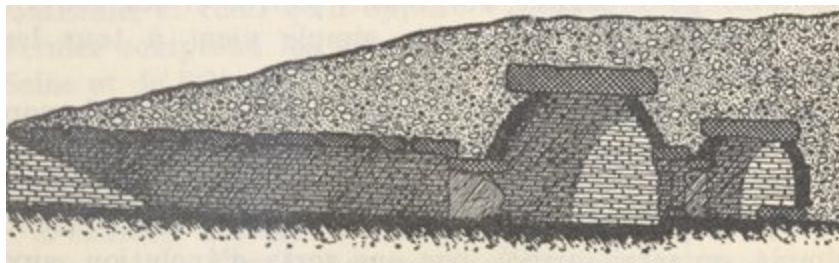
Nous avons déjà fait état des découvertes. Elles permirent aux savants préhistoriens de situer les mégalithes dans le temps, mais il restait à expliquer leur diffusion dans l'espace. A première vue, le problème paraissait insoluble. Comment justifier, en effet, la présence de dolmens aux extrémités de l'Ancien Continent, avec des vides immenses d'un groupement à l'autre ? La difficulté fut vite tranchée, car les préhistoriens ne sont jamais à bout d'arguments. Les dolmens de Corée, des Indes, du Caucase, de Palestine ou même d'Afrique du Nord, n'avaient aucun rapport avec ceux de l'Europe occidentale. Ils étaient une création spontanée des populations qui les élevèrent, ou bien ils appartenaient à une époque tardive, parfois contemporaine. Le problème fut donc limité aux dolmens de l'Europe. En ce qui concerne les menhirs, la question fut abordée avec « la plus extrême prudence », c'est-à-dire que l'on n'en parla pour ainsi dire pas ou, du moins, on considéra implicitement qu'ils suivaient le même processus que les dolmens.

Un simple examen de la carte de la répartition des mégalithes en Europe occidentale montre que le problème de leur diffusion offre un nombre limité de solutions possibles. L'idée mégalithique peut avoir pris naissance, soit au sud de l'Europe, en Andalousie, par exemple, soit au nord, peut-être au Danemark, soit encore au nord et au sud en même temps, soit enfin dans une région intermédiaire.

Les travaux de Schliemann à Mycènes, à Tyrinthe et à Orchomène, attirèrent l'attention sur un genre de tombeaux bien particuliers, les tombeaux à coupole. Ce sont des constructions en maçonnerie, dessinant un cercle sur le sol, mais offrant, en élévation, une section ogivale ou parabolique. Très souvent, une pièce secondaire, de conception identique, s'ouvre sur la pièce principale. Le meilleur exemple est la tombe bien

connue, appelée « le Trésor d'Atrée » ou « tombeau d'Agamemnon », à Mycènes.

Or, il existe en Europe occidentale des monuments, dits « dolmens à fausse coupole », qui présentent des analogies avec les tombes mycéniennes. Comme à ces derniers, la chambre principale, de plan circulaire, est maçonnée en tas-de-charge, de façon à dessiner en coupe une section ogivale. Souvent aussi, ces monuments comprennent une chambre annexe plus petite. Les dolmens à fausse coupole les plus connus sont la Cueva de la Pastora, près de Séville, la Cueva del Romeral, aux environs d'Antequera, le tumulus de l'Ile Longue, dans le Morbihan et New Grange en Irlande.



Dolmen à fausse coupole

Naturellement, de nombreux préhistoriens ont été frappés par la similitude de ces deux catégories de monuments. Ce serait alors des navigateurs, venus de la Méditerranée orientale, Mycéniens, Égéens ou Crétois, qui auraient apporté avec eux l'idée et la technique du « dolmen » à fausse coupole. De ce type déjà évolué, dériveraient tous les autres, allées couvertes ou dolmens simples. Le point de départ se situe dans la région d'Almería, au sud de l'Espagne. De ce point, l'idée dolménique aurait cheminé, à la fois par la voie terrestre et par la voie maritime, amenant avec elle le cuivre et le vase campaniforme. En somme, les dolmens seraient liés aux routes de l'ambre et de l'étain, utilisés dans la haute antiquité. Le Portugal, le nord de l'Espagne et le sud de la France auraient été atteints par cheminement par la voie de terre. Bien entendu, la voie maritime aurait emprunté les côtes de l'Atlantique pour parvenir en Bretagne, en Angleterre et en Scandinavie. Cette hypothèse a été acceptée notamment par Montelius, Sophius, Müller et Déchelette.

On l'a appelée le « mirage oriental » et on lui a opposé l'hypothèse nordique : L'idée dolménique serait née spontanément dans les pays scandinaves, pour se propager peu à peu vers le sud. Point n'est besoin de chercher la lumière en Orient : « On semble avoir, dans la théorie orientale, par trop négligé le sens pratique des indigènes de nos pays, de tous les pays, d'ailleurs, car il n'est pas besoin de recevoir un enseignement venant de peuples lointains pour dresser de grosses pierres et les couvrir d'une large dalle. Cette idée simple vient à tous les esprits, etc. »

Ainsi s'exprimait De Morgan, suivi par Salomon Reinach, Breuil, Capitan et autres. Le génie de l'homme nordique aurait donc suffi à inventer le dolmen, qui serait né spontanément, puis, d'un monument relativement simple, on serait arrivé, par une sorte d'évolution, aux types plus compliqués de l'allée couverte et du dolmen à galerie. D'ailleurs, le dolmen lui-même pouvait provenir du ciste, simple coffre de pierre très répandu dans le monde.

Le préhistorien suédois Aoberg pensait que les mégalithes, partis de Scandinavie, s'étaient propagés jusqu'en France, en même temps que la hache en silex, par opposition aux haches de pierre dure, venues d'Espagne et s'étendant dans le sud de la France.

Certains, n'acceptant pas non plus l'origine orientale, feraient volontiers partir l'idée dolménique du Portugal. On établit un parallèle entre le cheminement du vase campaniforme, dont on retrouve souvent des débris dans les dolmens, et la propagation de ces derniers. Ce sont les utilisateurs et les fabricants de ce récipient qui auraient apporté l'idée dolménique. Cette hypothèse a été surtout développée par le préhistorien espagnol Bosch-Gimpera. Pour lui, les mégalithes ont leur origine au Portugal. De là, partent deux courants : l'un vers l'est, à travers l'Andalousie, jusque sur le territoire d'Almería, où il se combine avec la civilisation du cuivre, le deuxième monte au nord vers la Galice, les Asturies et les Pyrénées. Il amène le vase campaniforme et déborde en France par les extrémités de la chaîne pyrénéenne. A travers la Catalogne, il s'étend au groupement méridional français, Aveyron, Gard, Hérault, Ardèche, etc.

Dans le reste de la France, Bosch-Gimpera distingue encore deux groupes, celui de la Bretagne, où il admet certaines influences hispaniques venues par la voie maritime, et celui qu'il appelle « Seine-Oise-Marne ». Ce dernier comprend les allées couvertes des vallées de la Seine et de l'Oise, ainsi que les grottes sépulcrales de la vallée de la Marne. Il y rattache aussi

toutes les constructions mégalithiques de la Charente, du Poitou, de la Touraine, etc. Tout cela est venu du nord.

L'examen des cartes montre que s'il est possible de distinguer en France des groupements sur le témoignage des objets préhistoriques, il est plus difficile de diviser les mégalithes eux-mêmes en plusieurs ensembles distincts. En tout cas, il n'y a pas les solutions de continuité que l'on voudrait y voir. C'est d'ailleurs pourquoi, dans l'hypothèse Bosch-Gimpera, les « soudures » étaient assez mal expliquées.

Nous ne rapporterons pas ici les nombreuses variantes à cette hypothèse. Nous ne nous étendrons pas non plus sur les tendances actuelles. Disons simplement, qu'en ce qui concerne l'origine, on la rechercherait plutôt en Orient. L'idée mégalithique aurait été amenée par un peuple de marins, mais on ne précise pas lequel. Il apporte le cuivre et la technique de la fausse coupole. On croit deviner le prototype de celle-ci en Mésopotamie, sous la forme de ce que sera plus tard le *Tholos* de Mycènes et d'Orchomène. On voit encore l'origine du dolmen dans la grotte sépulcrale, la seule différence étant dans le caractère naturel ou artificiel. Mais il existe des grottes sépulcrales artificielles, celles de la vallée du Petit Morin, par exemple et leur plan, comparable à celui des dolmens du Bassin Parisien, vient renforcer cette hypothèse. Aussi, pour certains, l'idée dolménique vient-elle des grottes sépulcrales de la Sardaigne et des Iles Baléares.

La période qui va des environs de 1880 à 1930 fut une époque d'étude des mégalithes que l'on pourrait qualifier d'intensive. Toutes les revues touchant de près ou de loin la préhistoire publiaient de nombreux articles, plus ou moins intéressants, il est vrai. A la condition d'admettre le « dolmen-tombeau », tout était accepté. Fort heureusement d'ailleurs, car ainsi ont pu être recueillis toutes sortes de détails scientifiques ou autres. Sans cela ils auraient été perdus pour toujours. Mais certains renseignements étaient parfaitement oiseux, telle à titre d'exemple, une description du dolmen de Janville-sur-Juine en Seine-et-Oise, parue en 1915. Rien ne manque, non seulement une quinzaine de dessins, mais aussi l'extrait du plan cadastral de la carte d'état-major, etc., cela avec une vingtaine de grandes pages de texte en petits caractères. Nous ignorons si cet article a jamais été lu en entier. Personnellement, nous avouons n'avoir

pas eu ce courage. Après 1930, les mégalithes ne sont plus à la mode et les articles les concernant deviennent assez rares.

Les théories anciennes avaient au moins un avantage : elles étaient nettement exprimées et faciles à comprendre. Ce n'est guère le cas des dernières émises. Le lecteur s'y perd et l'on peut se demander si leurs auteurs s'y reconnaissent eux-mêmes. Elles sont fondées en grande partie sur un découpage très discutable des zones dolméniques et sur des considérations non moins discutables d'une évolution des types. Il est presque toujours question de partir du dolmen simple pour aboutir à l'allée couverte, en passant par le dolmen à galerie ou inversement. On le remarquera, même si ces hypothèses étaient justes, elles ne résoudraient en aucune façon les problèmes posés par les mégalithes, du moins les principaux. Dans ces systèmes viennent interférer les dolmens à fausse coupole, les allées couvertes à couloir en maçonnerie de pierres sèches, les cistes, les grottes sépulcrales bref, tout ce qui semble avoir été des lieux d'inhumation que l'on y ait trouvé ou non des ossements humains. Et lorsqu'on veut, par exemple, situer à leur place des dolmens comme ceux de Mettray ou de La Rochepot, on ne sait plus où donner de la tête.

Naturellement, dans toutes ces théories, les monuments du type menhir sont laissés à leur triste sort, plantés là où ils sont.

Pour terminer ce chapitre, nous ferons état d'une hypothèse dont on ne parle généralement pas dans les traités. Elle ne s'appuie pas sur un cheminement de l'idée mégalithique, mais sur une pénétration en des points multiples. A notre connaissance, elle aurait été émise pour la première fois par un Anglais, W.-J. Perry, pendant la Première Guerre mondiale, dans un article intitulé : *The Relationships between the geographical distribution of megalithic monuments and ancient mines*. Perry établissait donc un parallèle entre les mines anciennes et les zones mégalithiques.

Des prospecteurs, des chercheurs de métaux seraient alors les propagateurs de l'idée dolménique. Cette hypothèse n'était pas déraisonnable et il était facile de la vérifier, mais elle fut rejetée, on s'en doute bien. On lui fit deux objections principales. La première était sensée, la seconde beaucoup moins. On lui opposa d'abord l'absence de témoignages archéologiques. L'objection est très sérieuse, mais nous ne retiendrons pas la deuxième. On faisait remarquer qu'il était impossible que des prospecteurs de métaux aient propagé l'idée mégalithique puisqu'on ne

trouvait pour ainsi dire pas de métal dans les dolmens. Comme si entre un morceau de minerai et un poignard en métal il n'existait aucune différence !

Quatre millénaires, peut-être, après la construction des mégalithes, des navires s'aventuraient sur les océans à la conquête de l'or et des épices. A côté des équipages, on voyait toujours des prêtres chargés d'enseigner la foi catholique aux populations des pays lointains. Et partout où cela était possible, on construisait une église ou, à défaut, on plantait une croix. Pourquoi un phénomène du même genre ne se serait-il pas produit deux ou trois mille ans avant notre ère ?

Plus on réfléchit sur tout ce qu'il devait en coûter de peines et de travaux pour transporter, pour tailler, pour planter ces effrayants monuments, presque toujours choisis dans les matières les plus dures et les plus lourdes que fournissait la contrée, plus on est convaincu que les architectes de ces temps barbares se formaient à plaisir des difficultés pour avoir l'honneur de les surmonter.

LEGRAND D'AUSSY

LA TECHNIQUE

Nous abordons ici la partie la plus difficile de ce livre. Certes, ce que nous appelons « la technique » ne présente aucune difficulté pour certains, surtout pour les savants préhistoriens. A leur satisfaction, sincère ou simulée, on ne sait trop que penser, tous les problèmes soulevés par la construction d'un dolmen ou l'érection d'un menhir ont été résolus sur le papier. Et si vous n'êtes pas satisfait, c'est que vous êtes un coupeur de cheveux en quatre, ou que vous faites preuve d'une évidente mauvaise volonté. Nous aurons peut-être l'occasion de donner quelques exemples de ces explications, aussi simples que lumineuses dont, bien entendu, nous ne saurions nous contenter, quitte à nous attirer les pires reproches.

Tout d'abord faisons une remarque préliminaire : Si nous évoquons la technique des constructeurs, il nous faut envisager la mise en place des éléments lourds que nous connaissons. En effet, l'édification de certains petits dolmens de France et d'ailleurs ne pose aucun problème, celle de nombreux menhirs non plus. Si donc nos monuments se limitaient à la majorité des dolmens de l'Ardèche ou de l'Hérault, il ne serait pas utile d'écrire ce chapitre, mais la présence de colosses tels Mettray, Bournand, Crucuno, Porspoder ou Kerloaz, nous oblige à voir les choses sous une autre optique.

La question suivante nous est souvent posée et nous la redoutons plus que toute autre : Comment a-t-on fait pour construire un dolmen ? En toute franchise, nous devrions répondre : Nous n'en savons rien. On se pose cette

question depuis des siècles, et l'on connaît la réponse des populations anciennes : Les dolmens sont l'œuvre des fées ou des géants. Au fond, cette solution était juste. Elle était juste en ce sens que la construction de certains dolmens paraissait dépasser les moyens de l'homme ordinaire et cela demeurera valable tant que l'on n'aura pas juché à trois mètres de hauteur un bloc de cent tonnes en se servant uniquement de câbles, de troncs d'arbres et de terrassements en remblai.

Le côté le plus irritant de l'étude des mégalithes est l'impuissance à établir des hypothèses générales, à énoncer des théories qui s'appliqueraient à leur ensemble. Des cas particuliers, des détails viennent toujours remettre tout en question. De plus, rien ne nous renseigne sur les procédés employés par les constructeurs des mégalithes. Pas de vestiges archéologiques ou autres. Nous savons seulement que l'on a transporté d'énormes blocs de pierre, que l'on a creusé le sol pour les dresser et que l'on en a placé les uns au-dessus des autres. C'est tout.

Il n'y a pas une technique de la construction de ces monuments mais, sans aucun doute, plusieurs techniques. En d'autres termes, les problèmes posés par un dolmen ou un menhir différaient suivant les cas. Intervenaient en effet, le poids des monolithes, leur forme, la distance à parcourir, la nature du terrain, le lieu où l'on devait élever le monument... Essayons cependant, sans trop nous bercer d'illusions, de comprendre comment vingt ou trente siècles avant notre ère, peut-être davantage, on a pu accomplir des ouvrages aussi extraordinaires.

Schématiquement, on peut imaginer l'érection d'un menhir de la façon suivante : on creusait le trou qui devait le recevoir et on amenait au-dessus du vide la partie du bloc qui devait être enterrée. Il suffisait alors de faire basculer le monolithe et de le dresser ensuite à la verticale. Puis, on le calait avec de grosses pierres. On pouvait encore, comme on l'a fait à Stonehenge, creuser une rampe, un plan incliné, qui descendait jusqu'au fond du trou destiné au montant. Celui-ci était glissé sur cette rampe et mis ensuite à la verticale. Sur trois menhirs étudiés par Paul du Chatelier aux environs de Plomeur, dans le Finistère, tous les trois possédaient une telle rampe. Mais, répétons-le, ce qui précède est un schéma. Dans la réalité, les difficultés durent être très grandes.

En premier lieu, tout dépendait de la partie enterrée. En général, et c'est le cas pour la plupart des menhirs géants de la Bretagne, elle est le tiers de la longueur totale, peut-être moindre ou plus importante. Le grand menhir

d'Avrillé, en Vendée, qui mesuré 7 mètres au-dessus du sol, est enfoncé de 1,70 m seulement. Dans un cas semblable, le poids de la partie du bloc au-dessus du vide ou dans la rampe ne compensait que faiblement l'effort à fournir pour faire pivoter le monolithe. Soulever celui-ci à l'aide de leviers restait facile jusqu'à une certaine hauteur. Ensuite, cela devenait à peu près impossible. Alors, ou bien on le faisait pivoter par l'intermédiaire de câbles passant sur un portique, ou bien, à mesure qu'on le soulevait à l'aide de leviers, on établissait un remblai au-dessous, de façon à renouveler l'opération. Du reste, on a pu employer les deux moyens en même temps.

Avec quoi, avec quels outils les constructeurs creusaient-ils leurs trous de fondation ? Que nous le sachions, on n'a encore rien découvert qui puisse passer pour un outil de terrassiers. Cela est assez curieux car, d'une part, pour certains monuments, les travaux de déblais ne furent nullement négligeables et, d'autre part, on a retrouvé, en quelques cas bien déterminés, les outils-ayant servi aux mouvements de terre. Par exemple à Stonehenge, on a découvert une grande quantité de « pioches » en bois de cerf et de « pelles » en omoplates de bœuf. Rien de semblable ou de comparable n'a été rencontré dans et autour des mégalithes. Cependant, il a dû en exister. On a recueilli des pioches en bois de cerf, tout à fait semblables à celles de Stonehenge, dans des tombes néolithiques de l'île Hoedic (Morbihan). On n'a pas, jusqu'ici, beaucoup fouillé à l'extérieur des dolmens, il est vrai. Alors ? Devons-nous admettre que l'on s'est servi de pieux durcis au feu et des mains comme pelles ? Tout est possible mais, pour nous, il s'agit d'une solution « désespérée ».

On pense généralement que l'érection des grands menhirs était une question de main-d'œuvre et qu'aux époques de la préhistoire des centaines ou des milliers d'hommes remplaçaient, à l'occasion, nos machines modernes. C'est en partie exact, mais ne pouvait suffire en certaines circonstances. Attelons cinq cents hommes à un menhir de 150 tonnes pour le dresser. L'effort de ces hommes s'exercera à l'horizontale et tendra seulement à déplacer le bloc sur le terrain. Or c'est un effort, sinon à la verticale, du moins dans une direction oblique par rapport au sol qu'il faut déployer. Cela ne peut se faire que si les haleurs se trouvent à un niveau supérieur à celui du terrain et du bloc à dresser. Il fallait donc, ou bien que les hommes tirent sur les câbles depuis une position d'autant plus élevée

que le menhir était plus long — position constituée peut-être par une butte artificielle — ou bien, solution plus simple, que l'effort de traction s'exerce par l'intermédiaire d'une ou de plusieurs poutres surélevées. C'est la solution du portique appelée aussi « poulie fixe ».

Il est évident que le système des portiques était le meilleur, surtout pour les lourds et longs menhirs. Ce moyen a probablement été utilisé par les Égyptiens pour dresser leurs obélisques. Bien entendu, la partie effilée du menhir était du côté à soulever, ce qui diminuait notablement l'effort à fournir, mais il existe des exceptions. Le grand menhir de Kerscaven, près de Penmarch, était plus lourd et plus gros à la tête qu'à la base. L'effort pour le mettre à la verticale dut être considérable. D'autres faits nous font croire à l'emploi de portiques. Lorsque ces masses arrivaient à peser sur l'arête qui séparait le terrain horizontal de la paroi verticale de la fosse, elles écrasaient cette arête même si l'on avait placé des pieux anti-frictions. Le menhir « collait » au terrain sur la partie écrasée de cette arête et cela ramenait au cas de la rampe inclinée. Pour continuer le mouvement de rotation, les câbles sur portiques facilitaient grandement les choses.



Le menhir de Kerscaven, près Penmarch (Finistère)

Il fallait encore un système de « freinage », c'est-à-dire capable d'empêcher le menhir de basculer dans un sens ou dans un autre, peut-être même modifier sa position afin d'obtenir une verticalité rigoureuse. C'était alors, autour du bloc, d'autres équipes et d'autres portiques. Bref, l'érection d'un grand menhir ne dut pas être une opération aussi simple qu'elle le paraîtrait au premier abord, même si l'on imaginait une main-d'œuvre illimitée attelée à la besogne.

Nous pensons ici aux grands menhirs bretons, tels Porspoder, Dol, Louargat, Glomel, etc. La mise à la verticale de l'énorme menhir de Locmariaquer dut présenter des difficultés exceptionnelles. L'entreprendre impliquait déjà, chez les populations du Morbihan, la connaissance d'une technique qu'elles n'avaient certainement pas inventée elles-mêmes. Ce géant reposait, en effet, sur une base arrondie mais relativement conique²². Près d'approcher de la position verticale, il pouvait basculer facilement dans un sens ou dans un autre et il fallut le maintenir à l'aide de câbles assez longs. Peut-être, avec une base plus stable, serait-il encore debout. A ce sujet, il est probable que l'on a dû chercher à obtenir des menhirs les plus élevés possible au-dessus du terrain. La partie enterrée était donc réduite au minimum. C'est une autre considération qui nous fait penser à l'emploi de portiques.

On voit, notamment dans les alignements de Carnac, des monolithes aux formes rebondies qui ne se prêtaient guère à un dressement à la verticale. Si leurs dimensions en élévation sont modestes, celles en plan le sont beaucoup moins. Comment a-t-on pu les ceinturer solidement à l'aide de câbles ? La même difficulté se retrouve pour d'autres menhirs aux formes peu communes, le menhir « discoïdal » d'Avrillé (Vendée), entre autres. On croirait parfois que l'on s'est ingénié à augmenter à plaisir les difficultés. Au grand cromlech d'Avebury, des menhirs de section carrée ont été dressés sur l'une de leurs pointes, alors qu'il eût été bien plus facile de le faire sur une base. Un autre exemple, également caractéristique de cette recherche apparente ou réelle de la difficulté, nous est offert par un curieux menhir situé près de l'origine des alignements de Kermario à Carnac. Ce bloc est semblable à une énorme poire plantée sur sa queue. Il a 5,50 m de tour à sa partie la plus renflée et seulement 3,75 m à la base. Nous ignorons de combien il s'enfonce dans le sol, mais sa mise à la verticale dut être une opération aussi difficile que dangereuse.

Les constructeurs des mégalithes donnent vraiment l'impression de s'être amusés avec leurs monolithes. On croirait que rien ne les arrêtaient, ni le poids, ni les dimensions, ni la forme. Ils semblent avoir réalisé, avec ces énormes blocs, ce qu'un enfant ferait avec des cailloux, et l'on songe aux réflexions de Legrand d'Aussy, que nous avons citées. Difficulté et facilité s'égalisaient pour eux, et ils n'ont pas fait cette différence qui s'impose à nous devant certaines de leurs réalisations. Du moins, ils donnent cette sensation et nous en trouverons d'autres exemples.

Naturellement, on n'a pas eu à appliquer la technique des portiques partout où l'on a dressé des menhirs. On cite celui de Monsireigne, en Vendée, qui se tenait debout tout seul, sa base étant suffisamment large et plane. Le menhir de Château-la-Valière (Indre-et-Loire) avait 6,70 m de hauteur totale et s'enfonçait de 3 mètres dans le sol. Celui de Lécuse (Nord), haut de 5 mètres, serait enterré d'une hauteur égale et le menhir d'Oisy-le-Verger (Pas-de-Calais), haut de 3 mètres, pénétrerait de 8 mètres en terre, ce qui nous paraît exagéré si l'on ne fait pas intervenir un affaissement du sol. On n'eut certes pas à fournir un gros effort pour dresser, dans ces conditions, de tels blocs à la verticale. Des exemples semblables pourraient être multipliés, mais il reste que ceux qui érigèrent les gigantesques monolithes de la Bretagne étaient en possession d'une technique déjà évoluée.

Arrêtons-nous à présent à un nouveau problème, celui du transport des éléments entrant dans la composition des monuments. Ce problème est d'ailleurs commun aux menhirs et aux dolmens. Il est certain qu'à peu près partout, il y a eu transport. En terrain plat cela n'entraînait pas de sérieuses difficultés. Dès l'instant où l'on déplaçait un bloc sur deux mètres, on pouvait en faire autant sur deux kilomètres. C'était une question de temps et de main-d'œuvre. Ce transport s'est probablement effectué sur rouleaux, c'est-à-dire sur troncs d'arbres, car on ne conçoit pas d'autre système. On ne saurait imaginer en effet des blocs de plus de 100 tonnes traînés à même le sol. Mais le problème n'est pas simplifié pour autant.

Lorsque l'on pense à la technique employée par les constructeurs des mégalithes, deux éléments frappent au premier abord, le volume et le poids, l'un étant nécessairement fonction de l'autre. Cependant, un troisième élément, que nous avons cité, doit être pris en considération, c'est la forme.

Nous nous permettrons d'insister car c'est un point auquel on ne pense guère.

Un bas-relief de Ninive nous montre comment, dans l'Antiquité, on transportait notamment des statues monumentales. Tandis que des hommes halent au moyen de cordes attachées à ce qui ressemble à un socle, une sorte de traîneau sur lequel repose la statue, d'autres, à l'arrière, pèsent sur des leviers pour faciliter l'avancement et l'on en voit qui disposent des rondins sous le socle. On devine une main-d'œuvre nombreuse, dont le zèle est stimulé à grands coups de gourdins. Tout cela est conforme à ce que l'on peut imaginer pour le transport d'une imposante masse de pierre à fond plat, mais, à notre avis, constitue une opération relativement facile comparativement au transport de nos énormes et informes blocs de pierre brute.

En effet, nous pouvons imaginer tranquillement le cheminement sur rouleaux d'un bloc équarri, sur une chaussée à peu près plane, mais la réalité a certainement été très différente, au moins en de multiples cas. En principe, un menhir n'est généralement ni un cylindre ni un parallélépipède. Nombreux sont ceux qui ont non seulement la forme « cigare », mais aussi la forme « poire » avec, parfois, des protubérances qui devaient rendre très difficile le transport sur rouleaux, car on ne pouvait en loger dessous qu'un nombre restreint. Quant à certains, nous nous demandons comment on a pu faire. Trop « ventrus » pour que l'on puisse les propulser sur des troncs d'arbres, les a-t-on fait rouler à la façon d'un tonneau à l'aide de leviers ? Les a-t-on halés en force sur un terrain préparé ? Ce sont là, une fois de plus, des solutions « désespérées » et, pour ces énormes blocs informes, le problème demeure entier.

Mais qu'il s'agisse du transport sur rouleaux de longs menhirs ou d'éléments de dolmens, le cheminement posait un nouveau problème ; celui de la chaussée. C'était, du reste, le travail primordial, analogue à celui des fondations pour un édifice. Un affleurement de roches, un talus ou un fossé, une pente trop accentuée, un cours d'eau un peu large constituaient autant d'obstacles qu'il fallait supprimer ou contourner. Il ne pouvait être question de faire cheminer des blocs de 100 tonnes sur le terrain naturel. Comment étaient alors constituées ces chaussées ? Un fait remarquable est qu'il n'en demeure aucune trace, au moins que nous le sachions. Certes, c'étaient des chaussées très rudimentaires, peu faites pour durer et elles ont eu tout le temps nécessaire pour disparaître, mais en certaines régions, il est probable

que le paysage n'a guère varié depuis la construction des dolmens, et nous en connaissons des exemples.

De plus, certains monolithes ont dû exiger une longue surface aplanie, d'au moins 8 mètres de largeur ! Constituée par un dallage en pierres, elle devrait laisser des vestiges, si minces soient-ils. Il est donc probable que ces chaussées étaient « amovibles », c'est-à-dire qu'une section étant parcourue, on la détruisait pour la reconstituer en avant. Peut-être aussi, a-t-on tapissé le sol de gros rondins, disposés longitudinalement dans le sens du parcours.

Néanmoins, un minimum de travaux de terrassements dut être nécessaire. Il n'était pas possible de faire avancer un bloc de plus de 100 000 kg sur un terrain à pente trop accentuée. Il fallut sans doute abattre des arbres, aplanir le sol, éliminer des roches en place. Ce qui laisse également rêveur, est la pression exercée sur le sol. Le cheminement sur rouleaux restait donc une opération délicate. Bien entendu, elle exigeait une main-d'œuvre considérable et de solides câbles d'une certaine longueur.

Comment pouvaient être constitués ces câbles ? Sans doute de lanières de cuir tressées et torsadées, très résistantes, puisque une centaine d'hommes tiraient sur chacune à l'occasion, bien que l'avancement du bloc ait pu être fortement aidé par l'action de leviers. Par conséquent, on les prévoyait assez longues. Enfin, le transport de certains menhirs, à section circulaire ou elliptique, entraînait plusieurs précautions. Il fallait caler le bloc ou le maintenir, de manière à l'empêcher de rouler à la moindre secousse, ou à la moindre déclivité...

En définitive, le problème du transport des monolithes géants, nous apparaît difficile à résoudre, sur le plan technique, compte tenu du lieu et de l'époque. Certes, le grand menhir de Kerloaz se dresserait parmi les ruines de Louksor, serions-nous moins étonnés, mais il domine une lande déserte. Il nous pose des problèmes irrésolubles, même si nous appelons à notre secours les sculptures assyriennes ou égyptiennes.

En abordant la technique de la construction des dolmens, nous allons à la rencontre des prouesses les plus sensationnelles des constructeurs des mégalithes. Il est bien plus ardu, en effet, de jucher un bloc de 80 tonnes à deux ou trois mètres de hauteur, que de mettre debout un monolithe, même

d'un poids plusieurs fois supérieur. Devant certains exploits, que nous avons sous les yeux, nous demeurons songeur, mais on le demeure également devant la sérénité avec laquelle les problèmes ont été résolus... sur le papier, encore une fois. Écoutons un nommé De Longuemar qui nous parlait des dolmens du Haut Poitou :

« Une masse de roc aplati, si puissante qu'on la suppose, peut toujours être mise en mouvement, même sûr un plan incliné et légèrement montant, en la poussant de proche en proche, à l'aide de leviers, sur des rouleaux convenablement placés. C'est ainsi que l'on a élevé la table des dolmens. On a ensuite disposé latéralement les supports, puis vidé le caveau funéraire, en enlevant de l'intérieur la terre et les pierres amoncelées pour aider aux opérations préliminaires... Le procédé indiqué peut très bien suffire pour élever jusqu'à 2 mètres de hauteur des blocs de calcaire compact, comme celui de la Pierre-Pèse de Panessac, qui cube 10 mètres et pèse au-delà de 27 000 kg ; et des blocs de grès comme celui de la table principale de la Pierre Folle des Ormeaux, qui cube 33 mètres et atteint au minimum le poids de 92 000 kg. »

Et notre auteur de conclure imperturbablement : « Les peuplades qui ont élevé les dolmens du Haut Poitou étaient donc très peu avancées en civilisation. »

Voici un autre exemple, pris dans le *Manuel* de Déchelette :

« L'expérience démontre qu'on peut élever, transporter et dresser un bloc de pierre d'un poids considérable sans le secours d'aucune mécanique ni même de cordages. Pour l'élever, il suffit de s'aider de leviers jointifs, chargés en queue et d'établir en sous-œuvre des terrassements successifs. Le bloc ayant ainsi atteint une certaine hauteur, on le fait glisser sur un talus de terre corroyée d'argile, et son cheminement s'obtient en renouvelant consécutivement les mêmes opérations. Ce procédé permet même de faire avancer la pierre sur un terrain montant. »

Ces exemples — on en citerait bien d'autres — montrent tout simplement, que l'on a toujours voulu, dans les milieux de la Préhistoire, minimiser les possibilités et les exploits des constructeurs des mégalithes. Ces extraordinaires réalisations ont été plutôt gênantes. Car il fallait les adapter au mobilier trouvé dans les dolmens, un mobilier qui révélait, en somme, des peuples « très peu avancés en civilisation ». On ne voulait pas admettre, de la part d'hommes encore à l'âge de la pierre, ou dépassant

quelque peu cet âge, des travaux que l'on se sentait bien incapable d'accomplir, avec les moyens dont disposaient ces hommes.

Ce n'est pas en jetant quelques lignes sur une feuille de papier que l'on résout l'un des problèmes les plus passionnants de la Préhistoire. Comme le dit Déchelette : « L'expérience démontre... », mais un point d'appui ne suffirait pas pour soulever le monde. Il faudrait aussi des leviers. Car toute la question est de pouvoir exercer sur ceux-ci un effort suffisant. Toute la question est encore de savoir quel genre de bloc on veut élever et déplacer.

De toute évidence, la méthode préconisée par Déchelette est applicable à la construction de milliers de dolmens de France et d'ailleurs. Mais, une fois de plus, nous sommes conduits à envisager le transport et la mise en place de tables d'un poids égal ou supérieur à 50 tonnes.

C'est une expérience qui n'a pas été réalisée jusqu'à présent. Nous en avons cité quelques-unes, Périssat, Conflans-Sainte-Honorine, Saint-Germain-de-Confolens, etc., mais aucune des tables déplacées, ne dépassait les 20 tonnes. Le record semble être celle du dolmen d'Écluzelles, dans l'Eure-et-Loir, qui pesait 35 tonnes. Les hommes du 5^e Régiment du Génie de Versailles la remirent en place, en utilisant notamment 4 vérins d'une puissance de 15 tonnes chacun.

Il est probable que le transport des tables géantes des dolmens s'est effectué, comme celui des grands menhirs, par cheminement sur rouleaux. Auparavant, il fallait, bien entendu, isoler le bloc, le mettre dans une position apte à recevoir les rouleaux. Cette opération pouvait être relativement facile si, déjà, le monolithe choisi reposait directement sur le sol. Elle pouvait être plus difficile s'il s'agissait de détacher un fragment de roche en place. Fort heureusement, dans ce cas, on rencontrait fréquemment des fissures naturelles, dans lesquelles on enfonçait des coins de bois, puis, on faisait gonfler ces derniers en les humectant, ce qui provoquait le détachement de la pierre. Le gel était peut-être également utilisé et nous avons vu que ce phénomène, avait provoqué la fragmentation de tables de dolmens.

L'une des opérations les plus malaisées dut être, justement, cette mise en place sur rouleaux, c'est-à-dire le « décollage » du sol. Pour des tables larges et minces, la réalisation était possible à l'aide de leviers, sur chacun desquels pesaient plusieurs hommes, mais pour certaines tables

particulièrement étroites et lourdes, telles celles de Mettray ou d'Antequera, le décollage devenait plus difficile. A peine pouvait-on placer quelques leviers sous l'un des côtés du bloc, même si l'on avait creusé le terrain au-dessous. Ces leviers devaient être très longs et, par conséquent, s'élever assez haut dans l'air, mais plusieurs hommes, tirant sur chacun d'eux au moyen de câbles, fournissaient l'effort suffisant pour soulever le bloc. Toutefois, des circonstances étaient susceptibles de faciliter les choses. Par exemple, un bloc pouvait se trouver naturellement en bascule. L'effort pour le soulever était alors très réduit. En plusieurs cas, on a pu aussi glisser les rouleaux sous le bloc en place, etc.

Pour jucher les tables sur leurs supports, on a peut-être employé la plus simple de toutes les « machines simples », le plan incliné. On enterrait les supports jusqu'à leur sommet et l'on prolongeait le talus d'autant plus loin que la table était plus lourde. En effet, un monolithe de 70000 kg, posé sur rouleaux et en marche sur un plan incliné, risquait de glisser, d'échapper au contrôle des hommes qui le hissaient et de rouler jusqu'au bas de la pente. Et ces risques étaient d'autant plus grands, que cette pente était plus accentuée. D'ailleurs, des câbles ceinturaient sans doute le bloc, pour tirer sur lui de l'autre côté du plan incliné, afin d'exercer, non seulement un effort supplémentaire, mais aussi un freinage.

Les amas de pierres, que l'on voit souvent autour des dolmens, sont peut-être des restes de ces plans inclinés. Une fois la table au-dessus des supports, il fallait la faire reposer sur eux, c'est-à-dire enlever les rouleaux. Cela n'était pas commode car, cette fois, on opérait sur terrain rapporté. Il fallait enfoncer fortement en terre les supports et les caler solidement, la pose des tables leur imprimant de violentes secousses.

Le problème de la construction des dolmens paraît assez simple. Il semblerait, à première vue, que ce soit surtout une question de main-d'œuvre. En réalité, il est inutile que des centaines d'hommes regardent travailler des centaines d'autres sans rien faire. Si l'on voulait imaginer, avec assez de vraisemblance, ce que dut être la mise en place des tables de certains dolmens, il faudrait à peu près envisager ceci : A la suite d'un déraillement, une de nos plus grosses locomotives est couchée sur le côté, dans un champ, à deux mètres en contrebas de la voie. On veut la remettre sur les rails et l'ingénieur qui dirige les travaux n'a à sa disposition que des pierres, des lanières taillées dans des peaux de ruminants, des arbres et une division d'infanterie. La pose des tables géantes dut créer le même

problème, encore plus difficile, car les éléments d'une locomotive offrent plus de prises pour accrocher les câbles qu'un bloc informe. Ce problème n'est pas impossible, puisqu'il a été résolu. Mais dans l'étude des mégalithes, disions-nous, des cas particuliers viennent toujours contrarier les solutions les plus raisonnables.

Le dolmen de Pépieux, dans l'Aude, a été construit au sommet d'une éminence, haute d'une vingtaine de mètres, qui domine toute la plaine environnante. Les pentes de ce tertre sont tellement escarpées, que le transport des blocs du dolmen reste pour nous une énigme. Le monument — certainement une ancienne allée couverte — est en état complet de ruine, mais parmi les blocs qui demeurent, il en est d'un poids respectable. Le fragment de la seule table existante pèse une dizaine de tonnes. Comment a-t-on hissé ce bloc qui, à l'origine, en pesait peut-être le double ? L'a-t-on tiré à force de bras et de câbles, presque comme si l'on avait voulu le hisser à la verticale ? A-t-on établi un gigantesque plan incliné ? Un autre dolmen aujourd'hui détruit, celui de Villeréal, dans le Lot-et-Garonne, présentait un problème identique et il doit en exister bien d'autres.

Mais il est un autre fait, beaucoup plus étrange, venant presque détruire tout ce que nous avons dit dans ce chapitre. Il a été déjà fait allusion aux grosses aspérités que l'on peut observer sur la face inférieure de l'une des tables du dolmen de Bournand. Cet exemple n'est pas unique. On en voit également sous la table de la « Grosse Perotte » de Fontenille, sous celle du dolmen de Kergavat, entre Plouharnel et Carnac, ainsi, quoique moins importantes, aux dolmens de Crucuno et du Mané-Groh. Il doit en exister bien d'autres et ces aspérités sont telles, qu'il a fallu intercaler, entre le sommet d'un montant et le dessous de la table, un bloc supplémentaire pour maintenir celle-ci à l'horizontale. Nous renonçons, pour l'instant, à chercher comment on a placé ce bloc intercalaire, sur lequel pèsent des dizaines de tonnes.

Mais les grosses aspérités du dessous de certaines tables offrent une énigme plus grande encore, car elles nous obligent à penser que ces énormes monolithes n'ont pu cheminer sur rouleaux. Alors, comment, par quel moyen est-on parvenu à les jucher sur leurs montants ? Et cependant, leurs grosses protubérances plongent à présent dans le vide de la chambre

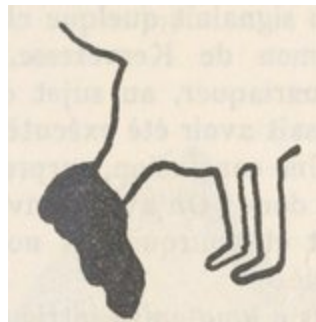
du monument. Ces tables sont bien en place, posées sur leurs supports, nous laissant à nos perplexités et à nos doutes, comme si les constructeurs des mégalithes avaient voulu, par-dessus tout, poser d'insolubles problèmes aux générations à venir...

A moins... que...

Y-A-T-IL EU RENVERSEMENT DE TABLES GÉANTES ?

Les signes gravés de la Table des Marchands sont connus depuis longtemps. Tous ceux qui se sont penchés sur le célèbre monument en ont parlé, Cambry, de Fréminville, Galles, de Closmadeuc, Le Rouzic, etc., tous avec enthousiasme. C'est l'une de ces gravures qui va retenir toute notre attention, celle dite « de l'équidé », sur la face inférieure de la table. Signalée au monde savant d'alors par Henri Martin, vers 1880, personne n'avait remarqué ou, plutôt, tiré les conséquences d'une particularité troublante : une partie de la gravure disparaît sur la surface supérieure d'un pilier. Ce fait, peu important en apparence, montre, tout simplement, que le dessin a été exécuté *avant* la pose de la table !

Mais à quel stade de la construction du dolmen le travail a-t-il été exécuté ? On n'a certainement pas surélevé la table pour permettre une telle gravure. Elle avait sans aucun doute, été faite lorsque la surface de la pierre se trouvait à l'air libre. Et comme cette surface était à présent en dessous, une conviction s'imposait : l'énorme bloc avait été retourné !



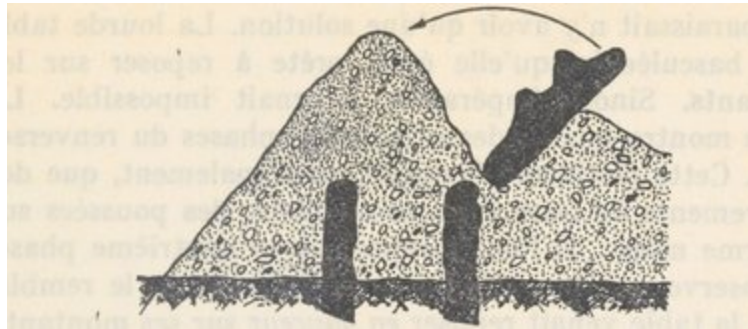
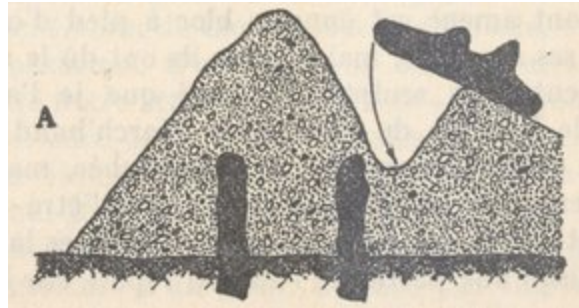
Quadrupède gravé sur le dessous de « La Table des Marchands » La partie noire marque le sommet du montant sur lequel repose la table

Ce fait n'est pas passé inaperçu. Dans un article paru en 1895 dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, Gabriel de Mortillet, reprenant une note du docteur de Closmadeuc datant de 1885, écrivait :

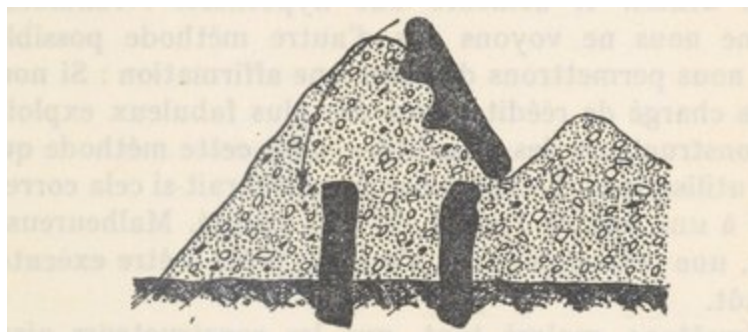
« ... (la table) est en granit très compact dont la densité dépasse 2,50... le poids de ladite table sera donc de 36750 kg. Eh bien, non seulement les constructeurs de dolmens ont amené cet énorme bloc à pied d'œuvre, et placé sur ses supports, mais encore ils ont dû le retourner pour exécuter les sculptures. Ainsi que je l'ai dit, le dessous de la table du dolmen de March'hand porte la sculpture d'une immense hache emmanchée, mais encore la représentation animale, dont il vient d'être question. Ces sculptures et gravures n'ont pas été faites la table en place, puisqu'une partie de l'animal repose sur un pilier. Le sculpteur a donc travaillé sur la face libre de la pierre. Ce travail fini, il a fallu renverser la lourde table de granit pour la mettre en place. Cela a nécessité une somme d'efforts énormes. Comment a-t-on pu la réaliser à une époque où les connaissances scientifiques et mécaniques étaient si peu avancées ? »

Gabriel de Mortillet n'alla pas plus loin. Vingt ans plus tard, le commandant Devoir parlait de ces gravures, mais n'insistait pas non plus et, du reste, son texte n'est pas très clair. Enfin on signalait quelque chose d'à peu près semblable au dolmen de Kerveresse, dans la même commune de Locmariaquer, au sujet d'un ensemble de cupules, qui paraissait avoir été exécuté avant la mise en place de la table. Une conclusion, surprenante et extraordinaire se dessinait donc : On avait renversé des tables de dolmens. Comment et pourquoi ? A notre connaissance, nul ne s'en est soucié.

Ce problème nous a longtemps intrigué et, à la longue, nous nous sommes demandé s'il ne fallait pas chercher là une solution à la mise en place de tables de dolmens, dont le dessous présentait de telles aspérités, qu'elles interdisaient le cheminement sur rouleaux. Si ces tables avaient été renversées, tout s'expliquait. Cependant, il s'agissait de monolithes très lourds, certes pas faciles à manier. Amenés à pied d'œuvre sur rouleaux, ceux-ci sous la surface plate, les tables étaient ensuite renversées, cette surface se trouvant alors en dessus, les aspérités en dessous. Mais comment ?

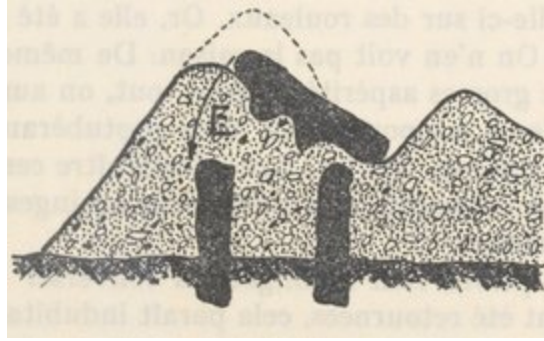


B



C

Comment aurait pu s'effectuer le renversement des tables



D

Il paraissait n'y avoir qu'une solution. La lourde table était basculée lorsqu'elle était prête à reposer sur les montants. Sinon, l'opération devenait impossible. La figure montre quatre des principales phases du renversement. Cette méthode n'exigeait, principalement, que des mouvements de terre et, somme toute, des poussées sur l'énorme masse. Si l'on se reporte à la quatrième phase, on observera qu'en enlevant progressivement le remblai en E, la table venait reposer *en douceur* sur ses montants. Et ceci expliquerait pourquoi l'on voit parfois des pierres coincées entre le sommet du montant et la table.

Bien entendu, nous ne saurions affirmer que ce procédé a été utilisé. Il demeure une hypothèse. Néanmoins, comme nous ne voyons pas d'autre méthode possible, nous nous permettons de poser une affirmation : Si nous étions chargé de rééditer l'un des plus fabuleux exploits des constructeurs des mégalithes, c'est cette méthode que nous utiliserions. L'expérience démontrerait si cela correspond à une vue de l'esprit ou à la réalité. Malheureusement, une telle expérience n'est pas prête à être exécutée de sitôt.

Admettons, malgré tout, que les constructeurs aient opéré ainsi. Cela ne résout pas tout le problème. En effet, si la question « comment ? » était résolue, la question « pourquoi ? » ne le serait pas pour autant. Revenons à la Table des Marchands. Là, aucune aspérité importante, sur ou sous la dalle de couverture, n'empêchait de faire avancer celle-ci sur des rouleaux. Or, elle a été retournée. Pourquoi ? On n'en voit pas la raison. De même, pour les dalles avec grosses aspérités. Après tout, on aurait pu les poser sur leurs supports avec leurs protubérances sur la surface supérieure, quitte à faire disparaître ces dernières si, pour une raison ou pour une autre, on jugeait qu'elles étaient gênantes.

Donc, a priori, rien n'obligeait à renverser les tables. Or, elles ont été retournées, cela paraît indubitable et l'on n'en devine pas les motifs. Ici, nous nous permettrons d'émettre une opinion personnelle. Examinons de plus près la méthode de renversement que nous avons proposée. Si l'on y réfléchit, elle est la plus économique d'efforts et, surtout, la plus sûre pour obtenir un ensemble stable. Faire basculer un bloc, si lourd soit-il, devient relativement aisé, si l'on arrive à le placer dans une position appropriée. C'est un peu ce qui dut se passer pour le dressement des grands menhirs. Cela demandait des travaux de terrassement importants, mais nullement démesurés, car, ici, le nombre des travailleurs intervenait et chacun, quel que soit l'âge ou le sexe, pouvait y participer selon ses propres forces. Bref, il y aurait lieu de se demander si le renversement des tables géantes n'était pas la méthode utilisée couramment. Cela expliquerait bien des choses et, en ce qui nous concerne, nous serions tranquillisé sur un point : Le cheminement d'une table de 50 tonnes et davantage, au-dessus et très près d'un système de montants en place, n'aurait pas risqué de disloquer ce système.

On pourrait penser que cette technique a été appliquée seulement pour la mise en place de tables géantes. Nous ne le croyons pas, puisqu'on semble l'avoir utilisée également pour des dolmens moyens, comme Kerveresse et le Mané-Groh. De plus, elle ne paraît pas devoir être localisée en une région déterminée, car elle se serait étendue de la Charente, avec Fontenille, à la Bretagne avec Crucuno, en passant par la Touraine avec Bournand. Et nous en terminerons avec ce long chapitre sur la technique, en posant une nouvelle question.

A-T-ON CHERCHÉ A OBTENIR DES TABLES BRANLANTES ?

En 1865, le baron de Bonstetten écrivait, au sujet de l'un des dolmens de Livernon, dans le Lot :

« La construction du dolmen apparent de *Pierre Martine*, près de Livernon (Lot), offre une particularité remarquable que je signale ici. Le bloc de couverture présente de loin l'aspect d'un bateau, et sa forme cintrée permet de le balancer sur deux supports à l'aide d'une simple pression de la

main. L'agencement des montants semble indiquer qu'il ne s'agit pas ici d'un simple hasard et que ce tour d'équilibre a été savamment combiné. »

D'un autre côté, encore au sujet du dolmen de Livernon :

« La table n'est appuyée sur les supports, que par de petites bosses de trois pieds de long, ce qui la tient dans un équilibre si parfait, qu'un seul doigt appuyé dessus la fait mouvoir. »

Par ailleurs, on apprend :

« Parmi ceux de ces dolmens qui présentent quelque anomalie, celui de Saint-Bard (Creuse), est peut-être le plus intéressant. Sa table est tellement en équilibre, que la pression de la main suffit à la faire osciller. »

On pourrait citer d'autres exemples et il est permis de se poser la question : De tels effets ont-ils été recherchés ? Pour certains savants préhistoriens, répondre par l'affirmative reviendrait à laisser croire que l'on en est encore au stade des fées ou des géants, mais que l'on ne s'y trompe pas : il s'agit, avant tout, de sauver le dolmen sous tumulus et le dolmen-tombeau. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de tout cela.

Nous avons encore cité le cas de tables, sinon en porte-à-faux total, du moins certaines, dont une partie débordait largement le ou les montants : le Mané-Lud et le Mané-Rutual à Locmariaquer, Draché (Indre-et-Loire), le Mas-d'Azil (Ariège), Sauclières (Aveyron), un dolmen d'Andrinople (Turquie d'Europe), etc. Nous avons cru tout d'abord à une maladresse ou à une malfaçon, puis, nous avons dû changer d'avis. De la part de ceux qui surent placer les tables géantes, un manque de savoir-faire nous paraît inconcevable. C'est une de ces solutions de facilité, sur lesquelles nous n'aimons guère insister.

Si un corps de forme quelconque est en équilibre en son milieu, il oscillera sous un effort minime, et une pression tant soit peu forte rompra cet équilibre. Mais s'il n'est pas tout à fait posé en son milieu, il faudra un effort plus grand pour le faire osciller. C'est l'évidence même et c'est bien ce qui semble avoir été réalisé pour certaines tables de dolmens. D'autant plus qu'il arrive fréquemment que des piliers ne touchent pas la table. Aurait-on voulu créer des vides sous celles-ci, pour ne pas les empêcher de se déplacer ? Malheureusement, le temps a fait son œuvre et, dans la majorité des cas, les tables sont devenues immobiles sous l'effet, sans doute, de l'érosion due aux agents atmosphériques.

Nous n'épiloguerons pas sur cette question. Il faudrait de très nombreuses observations et recherches, pour se faire une opinion précise.

Nous remarquerons, simplement, que si l'on arrivait à la conviction que l'on a voulu créer des tables branlantes de dolmens, de nouvelles pages sur la technique des constructeurs seraient à écrire.

LE MYSTÈRE DES MÉGALITHES

On l'a vu, les préhistoriens ont tendance à isoler les mégalithes d'Europe de ceux d'Asie et d'Afrique. On estime que l'idée de construire des dolmens dans les Indes, en Corée ou en Algérie a pu naître spontanément, à une époque ou à une autre et que ces monuments n'ont rien de commun avec ceux de l'Europe occidentale. Cartailhac écrivait déjà :

« Je suis persuadé qu'à de grandes distances il est dangereux d'unir des monuments qui ont quelques analogies. On a erré lorsqu'on a mis les dolmens de l'Algérie dans le même groupe que les nôtres ; ils correspondent à des inventions spontanées, indépendantes, séparées par de longues périodes. »

Cartailhac faisait partie de ces savants dont nous parlions, c'est-à-dire que s'il avait vécu à l'époque néolithique, il aurait été un grand inventeur, mais nous ne partagerons pas sa manière de voir pour autant. On doit le reconnaître, il est très difficile d'envisager un lien, quel qu'il soit, entre des monuments situés en des lieux aussi éloignés et disparates que la Bretagne et la Corée. Au premier abord, l'esprit s'y refuse, d'autant plus qu'il faudra au moins trois ou quatre millénaires, après la construction de nos dolmens, pour que des Européens aient connaissance de la péninsule coréenne. Cependant, le fait est là ; nous savons combien il peut être irritant, mais on ne saurait le supprimer par une simple phrase.

L'une des raisons qui nous font croire à une origine commune est la localisation des groupements dolméniques et, somme toute, leur rareté. Si nous récapitulons, nous voyons dans l'Ancien Monde les principaux ensembles suivants : Europe occidentale, Afrique du Nord, Palestine, mer Noire, Indes et Corée, soit six groupements. On devrait en compter bien davantage, s'il s'agissait d'une création venue spontanément à l'esprit des constructeurs. Il manque trop de maillons intermédiaires dans cette chaîne qui va d'une extrémité à l'autre de l'Ancien Continent.

Nous estimons que l'idée, les méthodes et les techniques, ne sont nées chez aucun des peuples où l'on rencontre des mégalithes. Elles leur ont été apportées de l'extérieur par un autre peuple ou ses représentants. Il est évident, en effet, qu'aucune des populations, où le phénomène s'est

manifesté, n'était suffisamment évoluée pour inventer ces méthodes et ces techniques, encore moins pour passer à des notions abstraites. A l'appui de cette opinion, vient l'absence de tout autre vestige. Nous connaissons des dolmens, des cromlechs, des alignements et c'est à peu près tout. Cela dans toutes les régions où l'on trouve des traces de l'idée mégalithique. Aucun des peuples des dolmens n'est passé de lui-même à un stade supérieur ou, simplement, à un stade différent. Cependant, après un tel « démarrage », il semble que la suite aurait dû produire autre chose. Avec la disparition de ceux qui savaient, tout s'est arrêté ou a évolué vers des méthodes plus faciles.

S'il y eut cheminement de l'idée dolménique, il s'est effectué sur une étendue peu considérable. Cette idée est venue par « lignes extérieures ». Il peut y avoir eu cheminement, par exemple de la Catalogne espagnole jusque vers le sud du Massif central, ou inversement, mais ces deux centres ne doivent sans doute rien à une influence issue directement de la Bretagne, encore moins des pays scandinaves. L'idée a été apportée par ceux qui firent construire des dolmens en Corse et en Afrique du Nord, lesquels l'apportèrent ensuite dans le Morbihan et en Suède.

On a objecté que si l'idée dolménique provenait d'un peuple de marins originaire du bassin oriental de la Méditerranée, il paraissait invraisemblable que les terres de la Méditerranée centrale soient plus pauvres en mégalithes que celles de l'Atlantique, plus difficiles à atteindre. Effectivement, les régions les mieux fournies, le Portugal, la Bretagne, la Scandinavie, sont les plus éloignées du Proche-Orient. On n'y peut rien. Ce n'est pas une raison, parce que Hérodote ou Strabon n'avaient jamais navigué sur l'Atlantique, pour que d'autres ne l'aient pas fait deux mille ans avant eux.

On a objecté encore, qu'il était peu probable que l'on soit parvenu à changer de façon radicale les habitudes religieuses des populations autochtones. Pour y arriver, une conquête par la force aurait été nécessaire, mais par quel peuple conquérant ? Cet argument ne tient pas plus que le précédent. L'admettre, serait nier l'œuvre et l'influence des missionnaires chrétiens, qui n'étaient pas des conquérants. De plus, il faudrait connaître à la fois les religions de ceux qui apportèrent l'idée mégalithique et de ceux qui la reçurent. Toutes les deux, du reste, peuvent avoir eu des points communs, mais les mégalithes ne nous apprennent rien sur les opinions religieuses de leurs constructeurs. S'il s'agit d'un culte des morts et, par

conséquent, d'une croyance en la survie, ce culte, tel qu'il apparaît dans les dolmens, semble plutôt bizarre. Tout ce à quoi l'on peut conclure est un certain culte du soleil, et de nombreux faits le laissent supposer.

Le problème des mégalithes a été inutilement compliqué, comme s'il n'était pas suffisamment difficile à résoudre. On a voulu trouver une solution, en partant de monuments qui n'étaient pas mégalithiques ou, du moins, qui appartenaient à une catégorie différente. On a cherché une évolution, depuis le dolmen simple jusqu'à l'allée couverte ou inversement. Or, le principe est toujours le même, le style demeure identique, il n'y a aucune évolution si certains dolmens ou allées couvertes sont précédés d'un portique de faible hauteur, ce portique lui-même est une simple réplique du monument, deux pierres verticales sur lesquelles reposent une troisième pierre. D'ailleurs, y aurait-il évolution, en quoi cela nous aiderait-il à résoudre le problème des mégalithes ?

Nous ne croyons guère à une évolution, mais plutôt, disions-nous, à des « écoles régionales ». Ceux qui ont longuement étudié les dolmens dans leur ensemble, seraient capables, sur le vu d'une photographie et d'un plan, d'identifier la région à laquelle appartiennent de nombreux monuments. En plus des impératifs causés par la nature des matériaux, c'était une question de richesse, de « moyens financiers », comme nous dirions aujourd'hui. Les monuments modestes se situent dans des régions actuellement pauvres, et qui le furent autrefois, selon toute probabilité. Les petits dolmens des causses et des garrigues ne pouvaient être l'œuvre que de tribus faiblement peuplées, la pauvreté du sol ne permettant pas de nourrir des groupes nombreux. Les grands dolmens de la Touraine et de la Bretagne étaient édifiés par des populations plus denses, à cause de la richesse du sol ou des ressources offertes par la pêche. Si les mégalithes sont répartis indifféremment dans les régions riches ou pauvres du point de vue agricole, s'ils sont même plus nombreux dans les contrées pauvres, leurs dimensions varient en sens inverse. Il fallait beaucoup plus d'hommes pour dresser le grand menhir de Locmariaquer, ou pour construire l'allée couverte d'Essé, que pour édifier tel dolmen de l'Ardèche ou de la Lozère. Comment une tribu, comprenant une centaine d'hommes, aurait-elle pu transporter et poser une table de 80 000 kg ? Tandis que l'on édifiait les grandes

cathédrales dans les villes, on construisait en même temps des églises bien plus modestes dans les campagnes.

La disparition, presque autant que l'apparition de la civilisation des mégalithes, pose un problème. Avec l'usage généralisé du cuivre et du bronze, on ne construit plus de dolmens, mais rien ne dit que la cessation ne venait pas de plus loin. Il faudrait conclure que ceux qui apportèrent cette civilisation cessèrent de fréquenter les régions dolméniques. Quand et pourquoi ? On ne saurait le préciser. Toujours est-il que leur souvenir propre se perdit, mais aussi celui de leur savoir et de leurs techniques. Seuls, demeurèrent les grandioses témoignages de leur passage et, par la suite, ils furent considérés comme des êtres surnaturels.

L'hypothèse qui nous paraît la plus vraisemblable — hypothèse provisoire, précisons-le — est que l'on venait chercher des minerais dans les régions dolméniques. C'est à peu près la seule qui justifierait la présence d'hommes appartenant à un peuple de marins dans nos pays. D'autres valeurs ont pu les attirer, toutes celles qui n'existaient pas chez eux, l'ambre en particulier. Mais cela pose un certain nombre d'objections, dont la principale est la suivante : on ne connaît aucun peuple civilisé, possesseur d'une marine et faisant un usage intensif du bronze ou de l'ambre, qui ait construit chez lui des dolmens. Parmi les anciennes civilisations étudiées, en dehors de bien rares exceptions, on ne voit pas apparaître cette coutume, qui aurait été si largement répandue ailleurs.

Si les mégalithes se limitaient à l'Europe occidentale et à des dolmens moyens, on pourrait envisager une création spontanée. Après tout, que ce soit au Danemark, en Bretagne, au Portugal, sur les rives du Nil ou dans une île de la mer Égée, il a bien fallu que l'idée de construire un dolmen prenne naissance un jour. Mais l'aire de distribution, à la fois très grande et nettement localisée, impose à l'esprit un problème moins simple. De plus, des monuments tels ceux de Bournand ou d'Antequera, où l'on a joué avec les difficultés, et des tracés géométriques, comme ceux du cromlech de Crucuno ou de l'Anneau de Brodgar, nous obligent quand même à rechercher l'origine des mégalithes parmi les grandes civilisations.

On a donc tourné les yeux vers la Méditerranée orientale. Nous avons mentionné le dolmen à fausse coupole, si proche des tombes mycéniennes. Le rapprochement s'impose avec une évidence telle, que l'on ne peut

s'empêcher de songer à des navigateurs égéens. Mais peut-on étendre cette origine au domaine entier de la civilisation des mégalithes ? Nous le disions, les dolmens à fausse coupole sont rares et disséminés. Nous ne pensons pas qu'il en existe en Scandinavie. On en trouve en Irlande, en Bretagne, au Portugal, en Andalousie, en Afrique du Nord et sur les rives de la mer Noire. Presque tous sont situés près des côtes. Même si l'on en découvre d'autres, comme cela est arrivé récemment en Bretagne, il est vraisemblable qu'ils resteront encore rares, comparativement à l'énorme masse des autres dolmens et des allées couvertes.

La présence de navigateurs mycéniens en Europe occidentale, au cours du deuxième millénaire avant notre ère, n'a rien d'invraisemblable. Le plus extraordinaire serait qu'il ne reste aucune trace de ces navigateurs. Le monde antique a tout de même tiré l'étain utilisé pour le bronze de quelque part. Ceux qui l'extraient en Europe occidentale n'allaient pas le porter eux-mêmes dans la mer Égée. Il est donc normal que des dolmens à fausse coupole se dressent en des régions qui furent autrefois productrices d'étain.

Cependant, nous ne pensons pas que l'on puisse attribuer aux marins égéens l'ensemble des monuments mégalithiques, même pas le « coup de pouce » initial. Passons sur les différences architecturales qui peuvent exister entre le dolmen à fausse coupole et la tombe mycénienne. A la condition qu'il n'y ait aucune impossibilité d'ordre chronologique, il faudrait que le dolmen à fausse coupole soit un départ. De ce type de monuments assez évolués, on serait passé, à la suite d'une sorte de décadence, non pas d'ordre technique, au contraire, mais d'ordre architectural, à l'allée couverte et au dolmen à galerie, ensuite au dolmen simple.

Faire du dolmen à fausse coupole le point de départ de l'idée dolménique nous semble donc assez difficile à admettre. Nous y verrions plutôt une forme monumentale différente de celle des monuments du type dolmen, au même titre que les grottes mortuaires artificielles. Certes, on sait que les Mycéniens connaissaient la technique indispensable pour lever de lourds monolithes. Le linteau du « trésor d'Atrée », à Mycènes, juché à 6 mètres de hauteur, pèserait 120 tonnes. Cela égale ou dépasse les plus beaux exploits des constructeurs de dolmens. Il y aurait encore les représentations stylisées du poulpe analogues à Mycènes et à Lufang, l'analogie entre l'ornementation de New Grange, en Irlande (dolmen à fausse coupole) et celle de Gavrinis (dolmen à galerie), qui dénoteraient des influences

mycénienes en Europe occidentale. Peut-être faudrait-il citer encore ce dolmen du Péloponnèse, dont Bonstetten donnait un dessin ? Mais enfin, même si l'on admettait que l'idée dolménique soit venue du monde égéen, il resterait à expliquer comment elle est parvenue aux autres régions mégalithiques.

Dans le dolmen à fausse coupole, nous ne voyons ni un départ ni un aboutissement. Des difficultés d'ordre chronologique s'opposent à ce que ce soit un départ. La tombe mycénienne daterait du xve siècle avant notre ère et, si l'on recule, pour chercher le prototype de cette tombe dans certains monuments de la Mésopotamie, on est bien obligé de faire escale à Mycènes. De plus, on s'en serait tenu à la solution paresseuse. Le dolmen à coupole de Baden a été bien plus facile à construire que l'allée couverte d'Essé. Enfin, s'il s'agissait d'un aboutissement, il resterait à expliquer les monuments primitifs.

Que deux mille ans avant notre ère, des hommes aient parcouru le monde en quête de minerai, il n'y a aucune impossibilité manifeste. De même que notre société est fondée sur le fer, le charbon, l'électricité et le pétrole, les civilisations antiques ont vécu sur la base du cuivre et de l'étain pendant une longue partie de leur histoire. C'était une question de vie ou de mort, car le bronze assurait l'égalité des armements. Le minerai d'étain, la cassitérite, était un peu ce qu'est devenu l'uranium de nos jours. Or, le territoire des grandes civilisations de l'Antiquité ne possédait pas d'étain ou si peu, que cela ne vaut guère la peine d'en parler. On allait donc le chercher où il s'en trouvait.

Le monde antique nous offre un exemple de ces prospecteurs de métaux, les Phéniciens. Il est inutile de rappeler leurs exploits bien connus. Ils furent, sans aucun doute, parmi les meilleurs navigateurs de l'Antiquité et, à première vue, il ne paraît pas déraisonnable de leur attribuer la propagation de l'idée dolménique. Remarquons-le, c'est l'un des peuples de marins qui ont été directement en contact avec une région mégalithique, la Palestine. En outre, on sait qu'ils ont navigué sur la mer Rouge, et leur présence dans les Indes et même en Corée, n'offrirait aucune impossibilité. L'hypothèse phénicienne serait donc à envisager.

On le sait, elle a provoqué les sarcasmes de nombreux préhistoriens. A une certaine époque sévissait, il est vrai, ce que l'on pourrait appeler la

« phénicomanie ». Mais l'ironie ou de simples affirmations, même venant de « personnes autorisées », n'ont jamais été des arguments bien convaincants dans des discussions de ce genre. L'hypothèse phénicienne a contre elle l'absence à peu près totale de témoignages archéologiques. Cependant, à la réflexion, cette absence n'est pas une preuve. Elle doit inciter à réserver son jugement, mais non à nier. Si elle peut empêcher de localiser un fait, elle ne supprime pas le fait lui-même. Par exemple, elle ne permet pas de situer exactement les îles Cassitérides, où les Phéniciens allaient chercher l'étain, mais elle n'efface pas ces îles de l'histoire. Dire que les Phéniciens ne sont jamais venus dans telle partie de l'Europe occidentale, sous prétexte qu'aucun témoignage archéologique ne confirme leur passage dans ces contrées, nous paraît assez imprudent. D'ailleurs, il en est d'eux comme des autres peuples. Le secret de la civilisation des mégalithes est peut-être déposé au fond des mers, et l'archéologie sous-marine en est encore à ses débuts.

Les Phéniciens connaissaient certainement les monuments mégalithiques, puisqu'il en existait à peu de distance de chez eux. Excellents marins, ils avaient toutes les qualités pour transmettre au loin l'idée dolménique. Personnellement, nous n'éprouverions aucune difficulté pour accepter cette hypothèse, si nous n'y trouvions, encore une fois, des impossibilités chronologiques. Tous les grands exploits des Phéniciens, expéditions au pays d'Ophir, tour de l'Afrique, périples d'Hannon et d'Himilcon, voyages aux îles Cassitérides, se situent au moins un millénaire après l'ère mégalithique. De plus, on nous dépeint ces navigateurs plutôt comme des commerçants avisés que comme les propagateurs d'une idée religieuse.

Mais, selon nous, deux faits importants viennent à l'encontre de l'hypothèse phénicienne. En premier lieu, on sait que ces marins fréquentaient les côtes de l'Europe occidentale vers 1000 ou 1200 av. J.-C. Il devrait donc y avoir des monuments mégalithiques de cette époque et nous ne pensons pas qu'il en existe. Toutes les fois qu'un dolmen livre du mobilier, celui-ci est, le plus souvent, plus ancien d'un millier d'années au moins. Il faudrait découvrir des objets du quatrième âge du bronze en de nombreux monuments, et c'est rarement le cas. Enfin, le fait le plus important, peut-être, est le suivant : Les Phéniciens sont allés notamment en Sardaigne et aux îles Baléares. Or, on ne signale aucun vrai dolmen à Ibiza, à Majorque et très peu en Sardaigne.

Si nous insistons sur la question de l'étain, c'est pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il y a concordance de dates : les grandes civilisations du bassin oriental de la Méditerranée ont commencé à avoir besoin de ce métal à l'époque de la construction des mégalithes. Du moins le semble-t-il, car nous restons sur la réserve quant à la date de ces monuments. On croirait aussi qu'il existe une sorte de concordance dans l'espace. Partout où l'on utilise le bronze, il n'y a pas de mégalithes. Mais les besoins en étain ne sont pas les seuls. D'autres matières ont eu une grande importance dans le monde antique, en particulier l'or et l'ambre. Il est remarquable qu'aucune de ces matières si recherchées ne se trouvait sur les territoires des grandes civilisations, au moins en quantité suffisante pour subvenir à tous leurs besoins.

Lorsque l'on envisage la propagation de l'idée mégalithique, par des hommes à la fois marins et prospecteurs, il faut surtout penser qu'il s'agissait de groupes peu nombreux. Les gisements étaient le plus souvent à l'intérieur des terres, et il fallait laisser une partie de l'équipage à la garde du navire. C'était donc une troupe réduite qui partait à l'aventure, parmi des populations étonnées et hostiles. Heureusement, les armes en bronze lui assuraient une certaine supériorité, un peu comme les armes à feu la donneront aux conquistadores. Le contact établi, les prospecteurs montraient un échantillon de minerai. Si la région en contenait, rien de plus facile que de convaincre les habitants d'en ramasser, moyennant échange de vin, d'huile, de tissus colorés, de bibelots de métal ou autres.

Mais ce qui devient plus difficile à expliquer, c'est la construction des monuments mégalithiques. Comment et surtout pourquoi, ces marins prospecteurs auraient-ils persuadé les populations d'élever de tels monuments ? Les convaincre de ramasser des minerais, soit, mais encore d'édifier, au prix de combien d'efforts, des dolmens ou de dresser des menhirs apparaît assez invraisemblable. Et pourtant, si les choses ne se sont point passées ainsi, combien d'autres faits apparaissent tout aussi invraisemblables ! Ces marins appartenaient-ils à un peuple très religieux ? Fallait-il que leur passage et leurs pactes avec les tribus locales fussent marqués par des « témoins immuables et éternels », comme ceux dont il est question dans la Bible, ou comme les imaginait le celtomane Cambry ? Et

ceci nous conduit à envisager une troisième hypothèse, celle des « plus religieux des hommes », selon l'expression d'Hérodote.

Du point de vue géographique, l'Égypte était le seul pays de grande civilisation le mieux placé pour diffuser l'idée mégalithique. C'était le seul, du reste, à pouvoir communiquer par mer avec l'Europe et avec l'Asie, le seul à pouvoir entrer en contact direct, sans avoir à traverser des pays intermédiaires, avec toutes les zones dolméniques connues dans le monde. Ses bateaux naviguaient en Méditerranée et sur la mer Rouge. Les Égyptiens étaient un peuple de marins, leur territoire étant traversé par une sorte de « mer ». L'eau fut vraiment leur seul moyen de transport et, dès les époques préhistoriques, des embarcations sont dessinées sur des poteries ou sur la roche. La marine égyptienne fut certainement l'une des meilleures du monde antique. A ce sujet, une gravure de l'Ancien Empire, relevée dans un mastaba, près de Giseh, est fort instructive. Elle remonte à la VI^e dynastie, donc aux environs de 2400 avant notre ère et représente un navire égyptien de cette époque.

Ce navire est mû uniquement à la voile, mais il semble y avoir une équipe de rameurs prête à intervenir. La forme de la coque est élégante, légèrement relevée à la proue, davantage vers la poupe, ce qui permettait de mieux supporter les coups de mer par vent arrière. A l'avant se tiennent les sondeurs et cela laisse supposer que le navire s'aventurait sur des rivages inconnus ; à l'arrière, sont ceux qui manient les rames-gouvernail. A côté de ces derniers, un marin tient deux cordages fixés aux extrémités de la vergue. Ce détail laisserait encore supposer que les navigateurs égyptiens savaient louvoyer ou, du moins, naviguer sous certaines allures. Un tel navire devait pouvoir s'aventurer en mer. Du reste, écoutons un fragment du « Conte du Naufragé », qui date du début du deuxième millénaire avant notre ère :

« Je m'étais embarqué sur la Grande Verte, à bord d'un navire de 120 coudées de long sur 40 de large. Cent vingt marins le montaient, de l'élite de l'Égypte. Ne voyant que le ciel ou en vue de la terre, leur cœur était plus brave que celui des lions. Ils annonçaient le grain avant qu'il ne fût venu, l'orage avant qu'il n'éclate. Chacun rivalisait de bravoure et de vigueur... »

On croit rêver. La « Grande Verte » ou la « Très Verte » c'était la mer, mais c'est un nom bizarre s'il s'agit de la Méditerranée. Elle était parcourue par des navires d'environ 60 mètres de long sur 20 de large, avec des équipages de 120 hommes, c'est-à-dire par des bateaux au moins deux fois

plus grands que les coques de noix de Magellan. Et l'on semble bien avoir connu les dangers de cette « Grande Verte ». L'on était habitué à les éviter dans la mesure du possible, ce qui entraîne une grande expérience de la navigation. Cela, plus de mille ans avant l'apparition des « clippers » phéniciens et longtemps encore avant la marine crétoise.

Si nous insistons également sur la marine égyptienne, c'est que l'on n'a guère l'habitude de considérer l'Égypte comme une nation de marins. On voit volontiers ce peuple « cloué » dans sa vallée du Nil, principalement occupé à l'agriculture ou à la construction de ses grandioses monuments. Un fait nous a toujours paru curieux. On sait que Nechao II, vers l'an 600 av. J.-C., demanda à des marins phéniciens de faire le tour de l'Afrique et de revenir en Égypte par les colonnes d'Hercule. Ce que firent très vraisemblablement ceux-ci, mais comment le pharaon savait-il qu'en contournant l'Afrique, on rejoignait les colonnes d'Hercule ?

Avec l'hypothèse égyptienne, il n'y a aucune impossibilité chronologique et les arguments en sa faveur ne manquent pas. Nous le disions, il n'y a pas non plus de difficulté d'ordre géographique. Vers 2400 av. J.-C., Teti I^{er} lançait des navires sur la mer Rouge. Très tôt, les Égyptiens eurent besoin, non seulement d'étain, mais de cuivre. Celui de la presqu'île du Sinaï, à la condition qu'il ait existé, fut vite épuisé. Si l'Égypte reçut, paraît-il, beaucoup de bronze préfabriqué, elle eut toujours besoin d'or et ses gisements n'y suffirent pas. Ses navigateurs seraient-ils les grands propagateurs de l'idée mégalithique ?

L'hypothèse n'est pas non plus déraisonnable. C'étaient les plus grands artisans de la pierre que le monde ait jamais connu et, dans ce domaine, certaines de leurs réalisations demeurent une énigme. On pourrait même les qualifier de « fanatiques de la pierre ». Ils connaissaient l'art de détacher d'énormes blocs de bancs de roches naturelles. Ils savaient les transporter et les dresser, quels que fussent leurs dimensions et leur poids. Ils avaient tout pour enseigner aux populations l'art et la technique mégalithiques. L'érection du grand menhir de Locmariaquer n'aurait été qu'un jeu pour eux, puisqu'ils envisagèrent de dresser un bloc trois ou quatre fois plus lourd. Vraiment, la technique employée par les constructeurs des mégalithes ne serait plus une énigme avec de tels maîtres.

D'autres menus faits viendraient appuyer l'hypothèse égyptienne. Le signe cornu de Hator et d'Ashtart se retrouve gravé au Mané-Kerioned. La gravure dite « bouclier-écusson », si souvent dessinée sur les dolmens du

Morbihan, et toujours la pointe en haut, rappelle le bouclier des guerriers égyptiens, qu'ils portaient de cette façon. On pourrait encore évoquer les serpents gravés, l'allure « serpentiforme » des alignements et des galeries des dolmens, le signe représentant RA ou le soleil dans les hiéroglyphes, mais un fait nous paraît des plus significatifs ; la tombe uniquement réservée à un bœuf découverte à Carnac. Elle fut trouvée au cours de fouilles exécutées de 1904 à 1907, dans le grand tumulus de Saint-Michel, par Charles Keller et Zacharie Le Rouzic.

Devant cette découverte, assez fréquemment passée sous silence — on devine pourquoi — il est difficile de ne pas voir une influence égyptienne. Le cas est unique, croyons-nous, mais il reste des plus importants. Et nous ne pénétrons pas dans le folklore de la Bretagne, où nous trouverions de nouvelles traces de la vénération des bêtes à cornes. D'autres problèmes laissent perplexes, entre autres, l'origine des perles en callaïs, trouvées en de nombreux dolmens, surtout ceux du Morbihan et du Portugal. Cette variété de turquoise serait originaire du Caucase, mais on en a exploité aussi dans la presqu'île du Sinaï.

Bref, il ne manquerait pas d'éléments, pour faire de l'hypothèse égyptienne l'une des plus acceptables. Et cependant, ils n'emportent pas la conviction. Il manque encore beaucoup trop d'arguments. L'un des plus importants concerne le groupement mégalithique de la Scandinavie. Si les Égyptiens ont pu fréquenter les autres zones dolméniques, même la Corée, où ils ont peut-être cherché de l'or, on ne voit guère ce qui les aurait attirés sur les rives de la Baltique. Il faudrait que la consommation de l'ambre, sous l'Ancien Empire, eût été vraiment très grande, pour justifier des expéditions aussi lointaines. On voit apparaître cette matière dans les tombes de la V^e dynastie, vers 2500 avant notre ère, il est vrai.

Mentionnons encore la rareté des témoignages archéologiques. Si les mégalithes étaient limités à la Bretagne, en Morbihan plus précisément, nous n'aurions aucune hésitation. Les témoignages y sont assez nombreux pour appuyer l'hypothèse égyptienne. Mais on n'en trouve pas dans les autres régions dolméniques. On aurait dû découvrir un peu partout, des objets importés dont l'origine ne serait pas douteuse, ainsi que des signes gravés et autres indices. Car si les Égyptiens avaient été les propagateurs de l'idée mégalithique, ils l'auraient transmise sur une très grande échelle. Ce sont des milliers de navires qui, au cours des siècles, auraient sillonné les mers et abordé en Europe occidentale et ailleurs. Nous avons dit que des

groupes peu nombreux ont sans doute parcouru les terres, mais il est quand même étrange que l'on ne recueille aucun témoignage.

De plus, ces nombreuses expéditions, lointaines et dangereuses, auraient dû laisser des traces en Égypte. En dehors de quelques vagues allusions, on ne voit rien qui puisse raisonnablement les évoquer. Du moins, nous n'en avons pas connaissance. Enfin et surtout, on ne discerne pas, dans les monuments du type dolmen, ce qui rappellerait l'Égypte. Et l'on en revient toujours à cette question : pourquoi les navigateurs égyptiens auraient-ils conseillé et dirigé la construction de monuments qu'ils n'ont jamais édifiés chez eux ?

CONCLUSION

En définitive, des trois hypothèses, égéenne, phénicienne ou égyptienne, aucune n'est pleinement satisfaisante. Si la dernière semble la meilleure, car de tous les faits connus aucun ne vient l'infirmier, il manque trop de témoignages pour la confirmer. Sachons attendre les résultats des découvertes futures. Jusqu'ici, on a surtout fouillé l'intérieur des dolmens. Quand se décidera-t-on à fouiller autour ? Quand voudra-t-on observer les mégalithes sous l'effet de la lumière rasante, étudier l'équilibre des tables, faire des levés topographiques précis, en un mot, reprendre le problème à la base ?

En attendant, les mégalithes nous posent la plus grande énigme de notre passé. Ils se superposent aux civilisations préhistoriques, sans rien ajouter ou retrancher, entièrement indépendants d'elles, comme s'ils avaient été construits par des êtres venus d'une autre planète. Supprimons-les, nos connaissances sur cette période du passé de l'humanité ne seront en rien modifiées. Ils arrivent brusquement et disparaissent de même, en dehors de quelques prolongements et imitations. De sorte qu'il est à peu près impossible de tirer une conséquence, sinon que l'étude des monuments mégalithiques est encore à faire.

Le problème demeure donc entier et nous le résumons pour conclure. Tous les dolmens du monde présentent une certaine unité de style. La répartition géographique de ces monuments, de caractère parfois insulaire, en tout cas à la fois dispersée et nettement localisée, montrerait que l'idée dolménique a été apportée par un peuple possesseur d'une marine. La transmission de cette idée a pu se faire à l'occasion de recherches de matières premières, qui n'existaient pas sur le territoire de ces navigateurs. Les connaissances que l'on devine à travers certains de ces monuments, ainsi que la technique indispensable pour les construire, montrent qu'ils ont été édifiés sous la conduite d'hommes appartenant à un pays de civilisation avancée. Enfin, de tous ces pays, d'où l'idée mégalithique aurait pu partir, aucun ne satisfait pleinement aux données du problème. Si l'on pèse les arguments pour ou contre, la balance penche trop souvent dans le sens négatif. Un seul suffirait, d'ailleurs, pour l'incliner dans ce sens : aucun des peuples possibles ne construisait chez lui des dolmens.

Exagérons-nous la force de cet argument ? Peut-être. Chez les propagateurs de l'idée dolménique, on avait tout le loisir désirable pour

construire des tombeaux, des palais ou des temples. En était-il de même dans leurs courses vagabondes et rapides en pays éloignés ? Sans doute pas. Après tout, s'il fallait absolument construire quelque chose, le dolmen constituait une solution à la fois simple et pratique. Son absence dans un pays de grande civilisation serait-elle moins surprenante qu'on ne le croirait à première vue ? On hésite à répondre et la conclusion sera fort simple :

Nous venons de le dire, le problème des mégalithes demeure irrésolu. Et il le demeure en sa totalité, date, but, techniques, origine, dispersion géographique... Du moins, ces questions n'ont pas encore reçu de réponses tout à fait satisfaisantes, car l'on sent qu'elles ont quelque chose de provisoire et qu'elles peuvent être entièrement modifiées. Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi ? Il serait à la fois imprudent et ridicule de l'affirmer, car, jusqu'ici, les monuments mégalithiques ont été peu ou mal étudiés et on le comprend.

La cause principale réside dans leur grande dispersion. Songeons qu'une étude détaillée des monuments d'un seul département français, l'Aveyron, le Finistère ou l'Indre-et-Loire, exige des années. Encore les courageux isolés qui se lancent dans une pareille tâche, bénéficient-ils parfois de concours dévoués. Une autre cause est la pluralité des disciplines nécessaires à une telle étude. Le folklore, la géologie, l'histoire des anciennes civilisations, l'archéologie, la préhistoire, la physique, l'astronomie ont leur mot à dire. Il s'agit de notions élémentaires, certes, mais encore faut-il les connaître. Nous avons lu, sous la plume d'un archéologue américain, cette phrase passablement singulière : « Il n'y a plus de mystère partout où la science archéologique est passée. » Cela est peut-être vrai pour les professionnels, mais ne l'est pas pour le commun des mortels. Il n'y avait pas de mystère dans les monuments mégalithiques, pour le physicien Deslandes dont nous citons les paroles. Il y a de par le monde, des monuments dont l'archéologie s'est emparée et dont le mystère qui les enveloppait ne s'est point dissipé, et, parfois, il s'est encore un peu plus épaissi. Chacun les connaît. Ils ont un caractère commun qui se retrouve dans les mégalithes : N'ayant pas été expliqués en totalité, ils permettent à l'imagination de vagabonder autour de leurs vestiges. Ils sont prétexte à des hypothèses, sinon extravagantes, souvent, du moins incontrôlées et incontrôlables. En réaction, les hommes de science se cabrent et adoptent presque toujours une attitude purement négative, tout aussi stérile, sinon davantage.

Point n'est besoin d'aller chercher le mystère loin de chez nous. Il suffit de regarder et de s'en tenir à la réalité positive, comme nous avons essayé de le faire dans les pages précédentes. Pourquoi ajouter du surnaturel où il n'en existe pas, alors que cette réalité est déjà si extraordinaire ? Parmi bien d'autres, le grand menhir de Kerloaz ou le dolmen de Mettray ne nous obligent-ils pas à ouvrir des yeux étonnés ? Le mystère est à nos portes et nous ne pouvons que répéter :

- Par qui ?
- Pourquoi
- Quand ?
- Comment ?

Tous les dessins, plans, cartes, croquis illustrant cet ouvrage sont de l'auteur.

Les photographies sont de M^{me} Gillette Niel, à l'exception des photos qui portent une mention spéciale.

Notes

1

« Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants ; ce sont ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité » (Genèse, VI, 1).

2

Dans un dolmen de la Lozère, appelé *Tombeau des géants*, on a trouvé des fémurs ayant appartenu à des hommes qui mesuraient au moins deux mètres. Ces os avaient au moins cinquante et cinquante-cinq centimètres de longueur.

3

En 1906, un archéologue relevait, en Normandie, une douzaine de monuments qui se mettaient en mouvement pendant la nuit de Noël.

4

Nous verrons que le fait s'est bien produit au grand cromlech d'Avebury, en Angleterre.

5

Les mégalithes ont constitué longtemps une excellente carrière gratuite. Vers 1875, les pierres d'un dolmen et la moitié des blocs d'un autre permirent d'empierrier dix kilomètres de route ! En 1814, on disait qu'on avait employé plus de 40 monuments « celtiques » au pavé de la levée et à celui de la ville de Saumur en Maine-et-Loire.

6

Cela venait de plus loin. En 1865, le baron de Bonstetten écrivait : « Il faut démolir les pierres pièce par pièce, en commençant par la table. avant de

pouvoir fouiller la tombe. Ce travail n'est pas sans danger... »

7

Le cromlech de Crussa Field, dans l'île d'Unst, la plus au nord de l'archipel des Shetland, détient certainement le record en latitude (environ 60° 45').

8

Voir notre livre : *Stonehenge, le Temple mystérieux de la Préhistoire*, éd. Robert Laffont.

9

Voici, par exemple, ce que l'on peut lire au sujet de ces monuments : « ... trois stations pouvant donner plusieurs milliers de dolmens... généralement composés de quatre grosses pierres laissant au milieu d'elles une petite chambre cubique d'environ 0,70 m de côté... Le fond est formé par un dallage de pierres grossièrement équarries... »

10

Nous avons lu par ailleurs : « ... on connaît (en Égypte) une ou deux de ces constructions mégalithiques, si fréquentes en Europe. M. Legrain a dessiné à l'est d'Edfou, dans le Gebel Genamieh, un cercle de pierres et une sorte de dolmen. »

11

La présence de mégalithes dans les îles de la Sonde serait très importante. Ils constitueraient un jalon entre ceux des Indes et ceux de la Corée.

12

On en a compté une dizaine dans le seul département du Puy-de-Dôme.

13

A l'exemple des dolmens et des menhirs, elles donnèrent lieu à d'innombrables légendes et coutumes. L'une des plus amusantes est la suivante : Il y avait autrefois à Tregomar, dans les Côtes-du-Nord, une roche branlante appelée la *Pierre aux Cocus*. C'était l'oracle consulté par le mari qui avait des doutes sur la fidélité de son épouse. Si la pierre bougeait sous l'action d'une légère poussée, l'infortuné était incontestablement trompé par sa femme.

14

En 1865, de Bonstetten signalait un dolmen du même genre à Swansea. dans le pays de Galles. Ce monument recouvrait une source d'eau. Nous ne serions pas autrement surpris s'il n'existait plus.

15

Cependant, une circonstance a pu intervenir en faveur du pivotement du fragment : sa surface d'adhérence au sol est assez réduite. Elle a pu l'être davantage au moment de la cassure de sorte, qu'un effort peu important aurait suffi à faire bouger le bloc, dans un sens ou dans un autre.

16

A Byblos, le temple phénicien des obélisques, bien que composé de pierres travaillées, ferait songer à un alignement ou à un cromlech, plutôt qu'à une colonnade.

17

Il est à peu près impossible de donner, par la photographie, une idée de certaines réalisations dolméniques et surtout les plus belles, les Pierres Plates, le Mané-Lud, le Mané-Rutual, Rondosse, Mané-Kerioned, Antequera et bien d'autres. Les vues que l'on présenterait de ces monuments, en leur état actuel, ne traduiraient que très imparfaitement la réalité, puisque l'on ne pourrait montrer que l'entrée, ou, quelquefois, le dessus, ce qui offrirait l'aspect d'un simple dallage. L'illustration du présent livre souffre de cet état de choses dont rien, pour l'instant, ne laisse prévoir la fin.

18

En 1890, au cours d'une séance de la Société d'anthropologie de Paris, un certain M. Fauvelle se fit vertement rabrouer par G. de Mortillet. Il avait osé parler d'un *rare* exemple de dolmen enterré !

19

On l'aurait appelé aussi « Table de César. »

20

Elle a été formulée pour la première fois, croyons-nous, par un excellent archéologue breton, Zacharie Le Rouzic.

21

C'est sous l'effet de la lumière rasante du soleil couchant, qu'une épée gravée fut découverte, sur l'un des montants du célèbre monument, seulement en 1956. Jusque-là, elle avait échappé aux regards de centaines de milliers de visiteurs (voir notre ouvrage, *Stonehenge, Temple mystérieux de la Préhistoire*).

22

Voir nos réflexions sur laquelle de ses extrémités, le grand menhir s'enfonçait en terre.

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert LAFFONT, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, S.A., 1976

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782221230138) le 18 février 2019.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Épigraphe

AVERTISSEMENT

PREMIÈRE PARTIE - GÉNÉRALITÉS SUR LES MONUMENTS

MÉGALITHIQUES

TERMINOLOGIE

LÉGENDES — LES FÉES

LÉGENDES — GARGANTUA

LÉGENDES — SUPERSTITIONS ET COUTUMES

LES ÉDITS DE L'ÉGLISE

LES MONUMENTS CHRISTIANISÉS

DESTRUCTION DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DATE DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

DOLMENS ET MENHIRS NATURELS PIERRES BRANLANTES

PIERRES DIVERSES

DEUXIÈME PARTIE - MENHIRS CROMLECHS ALIGNEMENTS

LES MENHIRS

LE GRAND MENHIR DE LOCMARIAQUER

LES BÉTHYLES

LES CROMLECHS

AVEBURY

L'ANNEAU DE BRODGAR

LE CROMLECH RECTANGULAIRE DE CRUCUNO

LES ALIGNEMENTS

LES ALIGNEMENTS DE CARNAC

AUTRES ALIGNEMENTS

TROISIÈME PARTIE - DOLMENS ET ALLÉES COUVERTES

DIFFÉRENTS TYPES DE DOLMENS

LES DOLMENS TROUÉS

LES DOLMENS SOUS TUMULUS

QUELQUES DOLMENS REMARQUABLES

LA TABLE DES MARCHANDS

LE DOLMEN DE CRUCUNO

LA GROTTE DES FÉES DE METTRAY

LE GRAND DOLMEN DE BAGNEUX

L'ALLÉE COUVERTE D'ESSÉ

LES PIERRES PLATES

LA « PIERRE FOLLE » DE BOURNAND

LA CUEVA DE MENGA D'ANTEQUERA

QUATRIÈME PARTIE - L'ÉNIGME DES MONUMENTS

MÉGALITHIQUES

L'ORIENTATION DES DOLMENS

RÉSULTATS DES FOUILLES

LES DOLMENS SONT-ILS DES TOMBEAUX ?

LES SIGNES GRAVÉS

HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE ET LA DIFFUSION DES

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

LA TECHNIQUE

Y-A-T-IL EU RENVERSEMENT DE TABLES GÉANTES ?

A-T-ON CHERCHÉ A OBTENIR DES TABLES BRANLANTES ?

LE MYSTÈRE DES MÉGALITHES

CONCLUSION

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

les énigmes de l'univers



*Dolmen de Vaour (Tarn) : lever du soleil
au solstice d'hiver (photo Ginette Niel).*

Les monuments mégalithiques, dolmens et menhirs, sont très nombreux dans l'Ancien Monde. Depuis l'Irlande, la Bretagne et les Asturies, jusqu'en Corée, on en compterait peut-être cent mille. Malgré tout, ils sont mal connus.

Voici l'un des rares ouvrages de synthèse sur ces mystérieux vestiges. Avec objectivité, Fernand Niel étudie les problèmes qu'ils nous posent, problèmes peu ou mal résolus, ou encore passés sous silence. On ne doit pas l'oublier, les mégalithes restent la plus grande énigme de la préhistoire, et si ce livre ne résout pas cette énigme dans sa totalité, il apporte à sa solution une contribution des plus sérieuses, sinon la plus importante parue à ce jour.

Pour beaucoup, ces pages seront la révélation d'un monde étrange où, il y a au moins cinq mille ans, des hommes savaient jongler avec des dizaines de tonnes. Et l'on s'interrogera avec l'auteur : par qui ces monuments ont-ils été construits ? Quand ? Pourquoi ? Comment ?

